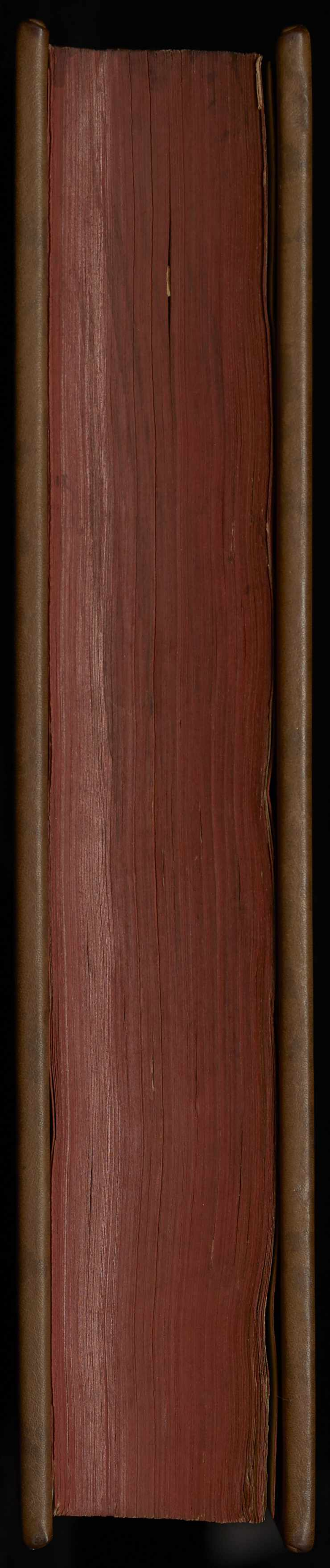
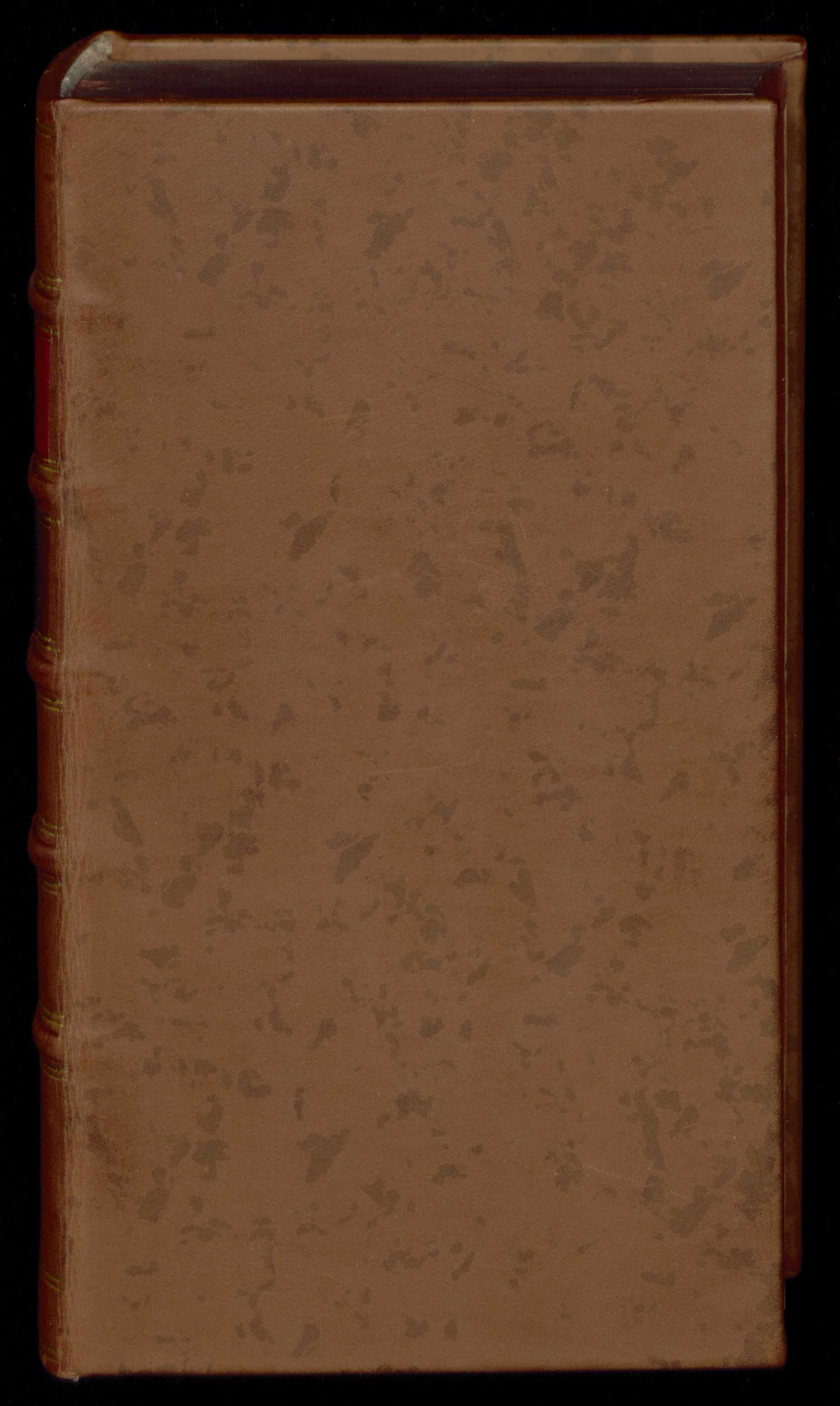
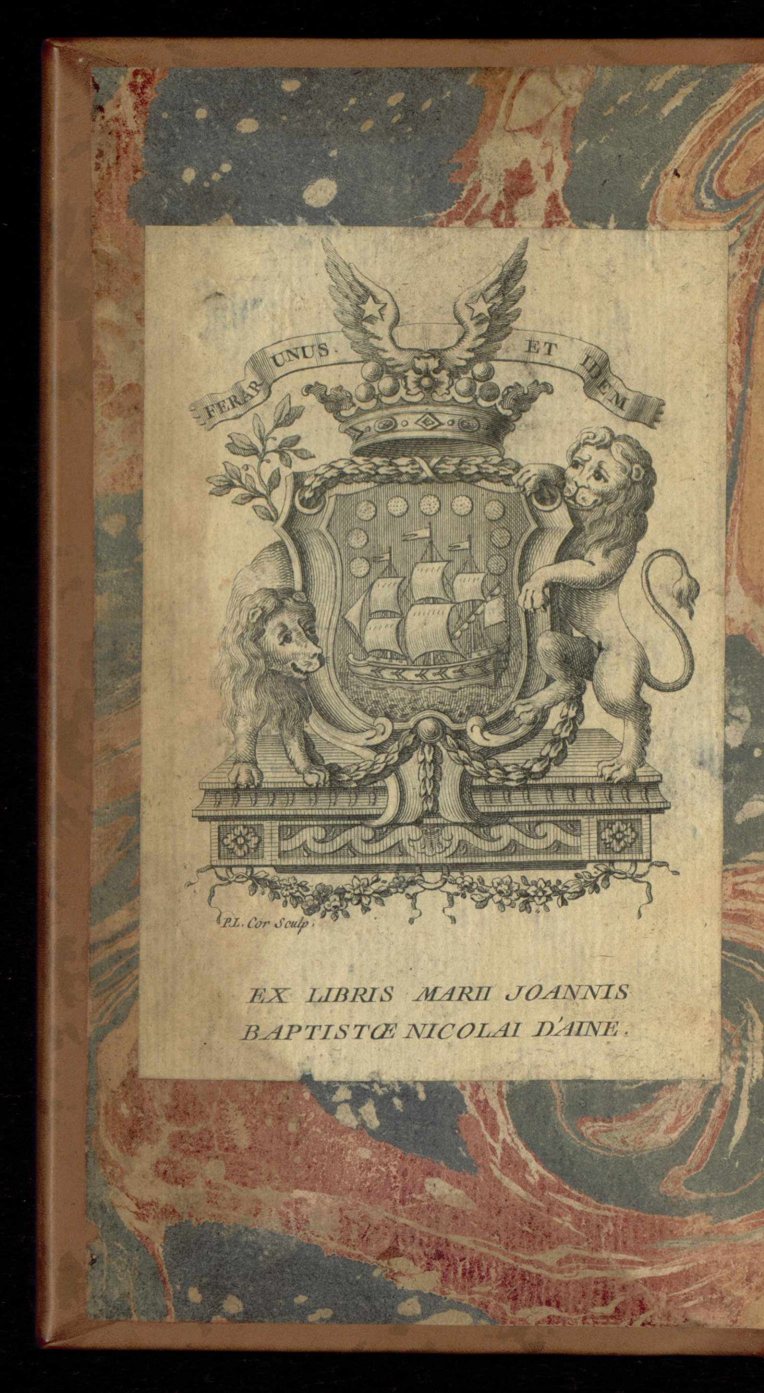
VOYAGE
DU T. DU
MONDE

TOM V






FERAR UNUS ET IDEM
P.L. Cor Sculp.
EX LIBRIS MARII JOANNIS
BAPTISTŒ NICOLAI D'AINE.



VOYAGE
DU TOUR
DU MONDE.

DES ISLES PHILIPPINES.

VOYAGE
DU TOUR
DU MONDE,

Traduit de l'Italien

DE GEMELLI CARERI,

PAR M. L. N.

Nouvelle Edition augmentée ſur la derniere de l'Italien, & enrichie de nouvelles Figures.

TOME CINQUIEME.
DES ISLES PHILIPPINES.



A PARIS,
Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame, à Saint Jacques.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.


B
BIBLIOT
IMPÉRIAL
DU
PANTHÉON
P

TABLE DES CHAPITRES du Tome V. des Isles Philippines.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

Fin de la Table des Chapitres.



VOYAGE DU TOUR DU MONDE.

TOME CINQUIE'ME.

DES ISLES PHILIPPINES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des Marchandises dont un Voyageur doit se pourvoir dans les Isles Philippines, lorsqu'il veut passer en Amérique.



LES Isles Philippines, qui seront le principal sujet de ce Volume, peuvent fournir au Voyageur Négociant les Marchandises suivantes, qui sont de débit

dans la Nouvelle Eſpagne & le Pérou.

Des Etoffes de ſoie unies, à ramages & à fleurs, de quelque couleur qu'elles ſoient : On ne doit nullement douter que les Chinois ne réuſſiſſent à en faire pour l'uſage des Eſpagnols, quand on leur en donne le patron.

Des Ras de toutes couleurs.

Des Brocards d'or & d'argent.

Des Voiles tiſſus d'or faux, qui ſervent en Eté à ſe défendre des mouches dans le lit.

De ces Etoffes tiſſues avec du papier doré, qui ſe font à la Chine, comme on l'a dit dans le Volume précédent, dont un côté montre l'or & l'autre le blanc du papier.

Des Couvertures d'or & ſoie, avec toutes ſortes d'animaux, d'oiſeaux, & de fleurs, exprimés en couleurs vives.

Des Evantails avec des bois d'yvoire ou de canne du pays, ornés de morceaux de nacre, ſur leſquels il y a beaucoup à gagner.

Les Taſſes de Porcelaine ſont encore fort priſées en Amérique, parce qu'elles y ſervent à prendre le Chocolat ; & plus elles ſeront fines, plus le gain ſera conſidérable.

On achéte toutes ces marchandiſes à

très-bas prix à la Chine, & un peu plus cher à Manille, où il vient tous les ans plus de cinquante barques Chinoises, lesquelles outre cela y aportent d'excellent musc de la Chine, qui est de bonne défaite en Amérique.

Celui qui n'a pas la commodité de faire sa provision dans le Bengale, ne doit pas laisser d'acheter à Manille des toiles imprimées de la Côte de Coromandel, quoiqu'elles n'y soient pas à si bon marché: parce qu'elles se vendent bien dans les Indes Occidentales; sur-tout celles que les Espagnols apellent Sarasas, dont on fait des manteaux & des jupons de femme. Il peut y joindre des toiles de coton blanches, & de Mousselines.

Il y a encore un très-grand profit à faire dans ce pays-là, en y portant de la cannelle, de la noix muscade, du girofle, du poivre, de la cire vierge, des cuirs de bufles, de la civette, de l'écaille de tortue, de la nacre, des bagues de tumbaga, de l'or en poudre, ou bien travaillé en chaînes très-fines. On y gagne aussi beaucoup sur les diamans, les rubis & autres pierres précieuses, qui se trouvent dans les Etats du Mogol, & de ces boutons garnis de petites perles.

CHAPITRE II.

Voyage de Macao aux Isles Philippines.

M'ETANT déterminé à passer de Macao aux Isles Philippines sur la Patache Espagnole chargée d'étoffes de soie, dont j'ai parlé dans le volume précedent, j'essuyai ensuite les périls du plus pénible voyage que l'on puisse s'imaginer; puisque pendant l'espace de sept mois, je souffris de continuelles & effroyables tempêtes.

Le 7. Avril 1696. le Capitaine qui étoit prêt de mettre à la voile, traita ce jour-là magnifiquement chez lui ses amis qui restoient à terre, pour leur dire adieu. Je fûs du repas, & après le dîner, je me rendis à bord de la Patache; mais les Marchands Espagnols qui étoient plus délicats, restérent à terre, pour coucher encore une nuit dans leurs lits.

Le lendemain avant le lever du Soleil, le premier Commis de l'Oupou arriva avec plusieurs autres Officiers subalternes pour faire la visite de la Patache, selon la coutume, & voir s'il n'y avoit point

de Chinois ou de Chinoises qui s'y fussent embarqués. Quoique le Capitaine les eût régalés parfaitement bien, leur avarice insatiable leur fournit de nouveaux prétextes de demander ; après être cependant tombés d'accord de tout, le jour d'auparavant. Ils dirent qu'ils vouloient faire une nouvelle visite des étoffes, & regarder s'il n'y en avoit point de jaunes, ou quelques-unes sur lesquelles il y eut des dragons à cinq griffes ; (ce qui est la devise particuliére de l'Empereur) & comme il y en avoit des unes & des autres, & que la sortie de toutes les deux est défendue, il fallut accommoder l'affaire avec un nombre de piéces de huit ; & sur le midi, ils s'en retournérent tous fort contens.

A peine fut-on délivré des gens de la Douanne, que l'on mit le couvert, & l'on dîna agréablement. La marée se trouvant favorable après le dîner, on leva l'ancre, & l'on avança peu, parce que le vent ne nous seconda pas. A peine fûmes-nous arrivés au Fort de la Barre, que notre Patache échoua ; mais un Biscayen nommé Savaletta, bon Marinier, la tira d'affaire avec le secours d'une ancre. Après avoir salué le Fort de cinq coups de canon, des six de fonte que le vaisseau

portoit, nous continuâmes notre route. Vers le minuit, nous mouillâmes entre des Isles qui sont éloignées de Macao d'environ douze lieues. Pendant la nuit, il arriva une barque chargée de quelques balles d'étoffes pour le compte du Pilote; & dans le tems que l'on déchargeoit les marchandises, un More & un autre esclave de Timor se cachérent dans notre Patache pour pouvoir passer à Manille; mais le Capitaine fit chercher le More, & l'obligea de retourner dans sa barque, quoiqu'il dît qu'il vouloit se faire Chrétien.

Le Lundi 9. le vent contraire fut cause que nous levâmes l'ancre fort tard, & ne fîmes que deux lieues. Le lendemain, le vent se trouvant bon, on mit à la voile à midi; on fit route non-seulement toute la nuit suivante, mais le Mécredi, on se trouva en pleine mer au sortir de tous les canaux étroits que forment plusieurs Isles. Sur le soir, on passa auprès de la Roche blanche si funeste aux vaisseaux. Le vent devint si frais le Jeudi, que nous fîmes beaucoup de chemin; & comme jusqu'alors nous avions fait toûjours l'Est pour éviter les Séches qui s'étendent jusqu'à douze milles en mer, nous commençâmes à faire l'E. S. E. qui est la route

que l'on doit prendre pour découvrir Manille.

Le Vendredi, le vent fut si contraire, qu'il nous fut impossible d'avancer. Le lendemain, ce fut encore pis ; car nous eûmes un courant contraire, qui nous enleva vers le Sud. Le Dimanche, le vent s'apaisa un peu. Le Lundi, le Mardi, & le Mécredi, nous eûmes un calme entier jusques sur le soir, qu'un petit vent s'étant élevé, nous commençâmes à faire route ; mais il ne fut pas de longue durée, puisque le lendemain matin nous fûmes repris du calme.

Les Matelots prirent à la ligne le jour du Vendredi Saint, un grand Requien, & lui trouvérent trois autres petits dans le ventre, qu'ils jettérent dans la Mer, & qui s'enfuirent aussi-tôt. Les uns disoient que c'étoit une femelle qui avoit avalé ses petits, de peur de les perdre ; & que leur coutume étoit de les porter aussi sous leurs nageoires. D'autres soûtenoient que c'étoit ses œufs, qui avoient éclos dans son ventre ; ce qui est plus vrai-semblable, si nous faisons réflexion qu'il y a plusieurs poissons, dont les œufs éclosent dans le ventre, comme on le voit tous les jours dans les anguilles.

Le calme continua encore le Samedi,

& le Dimanche jour de Pâques, que l'on célébra avec toute la pompe qu'on peut demander à une Patache. Ce fut la même chose le Lundi. Le vent devint favorable le lendemain; mais le Mécredi, nous fûmes encore pris du calme. Le Jeudi après midi, le vent fut si bon, que le lendemain nous vîmes la terre d'Illocos, qui est dans l'Isle de Manille. Nous côtoyâmes l'Isle tout le Samedi; & le Dimanche, nous découvrîmes le Cap Bolinao, & Pangasinan, qui est la Capitale de la Province. Nous fîmes la même chose le Lundi.

Le vent devenant moins fort, le Mardi premier de Mai, nous aprochâmes de terre; & le lendemain nous eûmes un si grand calme, que nous ne pûmes passer deux petites Isles, que l'on apelle Las Dos Ermanas, ou les Deux Sœurs. On avança fort peu le Jeudi, & le Vendredi à peine pûmes-nous arriver devant Playa onda. Il y a dans cet endroit un petit fort avec vingt Espagnols de garnison, de ceux que le Gouverneur de Manille y envoie par punition. Les Dominiquains y ont une maison de Mission, pour instruire les Indiens convertis.

Le Samedi, nous vîmes en pleine Mer, une chose fort étonnante; c'étoit une

grande quantité d'eau élevée en l'air, & ce que les Espagnols apellent Manga. Il y en avoit qui disoient que cela se formoit comme l'Arc-en-Ciel ; mais ils ne vouloient pas demeurer d'accord, que le premier étoit composé de plus grosses gouttes, & que l'Arc-en-Ciel l'étoit de plus petites. Cela nous annonça la violente tempête qui arriva vers minuit, nous mit en grand danger, & dura jusqu'au lendemain midi. Lorsqu'elle fut passée, nous doublâmes le Cap, dit Capones, ainsi nommé à cause des deux petits rochers qui sont à sa pointe ; il s'étend fort avant dans la Mer, & il est difficile à doubler. La nuit, nous mouillâmes devant la Baie Mariouman ; parce que l'on ne trouva pas à propos d'y entrer, à cause des séches dont elle est remplie.

On leva l'ancre le Lundi de bonne heure, mais on avança peu, faute de vent ; & à peine pûmes-nous gagner le Cap de Batan. Sur le soir, il s'éleva un grand vent avec éclairs & tonnerre, qui nous fit avancer beaucoup, non sans danger. Nous passâmes ensuite les rochers que l'on apelle Las Porcas y Porquitos, c'est-à-dire les Truies & les petits cochons : il y en a deux grands & cinq petits, qui se trouvent proche de l'Isle de Maribéles ;

& un autre, que l'on apelle la Monja, ou la Religieuse. En entrant dans le canal qui est formé par l'Isle de Maribéles & la Pointe du Diable, le Village de l'Isle alluma le fanal, afin d'empêcher que le vaisseau n'aprochât trop près de la terre pendant l'obscurité de la nuit ; quant à nous, voyant que la garde de l'Isle ne nous avoit point aperçûs à cause de l'obscurité, nous allumâmes aussi un fanal pour leur faire sçavoir notre arrivée. Peu de tems après, le Sergent de Garde vint dans une chaloupe pour nous reconnoître, & sçavoir d'où nous venions. Il monta à bord du vaisseau ; & après avoir passé une heure à nous entretenir des affaires de Manille, il s'en retourna. Ayant avancé pendant toute la nuit, nous nous trouvâmes le Mardi au matin vis-à-vis du Château de Cavite ; & continuant notre route vers Manille, nous rencontrâmes le Mestre de Camp Andaya, qui venoit rendre visite au Capitaine de la Patache. Lorsqu'il fut proche de nous, on le salua avec six pierriers, ainsi que l'on fit lorsqu'il s'en retourna ; il entra ensuite dans le vaisseau accompagné de plusieurs de ses amis, parmi lesquels se trouva Dom Gabriel de Sturis, de Pampelune, avec qui je contractai bien-tôt amitié, parce qu'il faisoit

profeſſion du Droit comme moi. Ils aportérent des rafraichiſſemens de chocolat, de raiſins, de melons & d'autres fruits du pays, dont véritablement nous avions grand beſoin pour nous raccommoder des fatigues que nous avions ſouffertes.

Je n'eûs pas ſi-tôt apris que le P. Antoine Tutio de Meſſine étoit Recteur à Manille, que je me fis mettre à terre, pour l'aller voir, & le prier de m'aider à me trouver un logement. Il fut fort réjoui de mon arrivée; parce que le P. Turcotti lui avoit fait ſçavoir de la Chine, le deſſein de mon voyage, ſans oublier de lui faire croire que j'étois un Nonce Apoſtolique, qui venoit s'informer des différens dont nous avons parlé : choſe que croyoient encore pluſieurs autres dans Manille.

Je demandai au P. Recteur quel jour il étoit, & combien nous avions du mois; il me répondit qu'à Manille il étoit Lundi ſeptiéme de Mai, lorſque dans mon journal je trouvois le Mardi huitiéme de Mai. Je fus ſurpris d'abord de voir deux Mardis dans une ſemaine, l'un en Mer & l'autre à Manille : mais je ceſſai de l'être, quand je fis réfléxion que les Tables de la Déclinaiſon du Soleil ne ſont faites que pour un certain Méridien déterminé ; &

que tout cet eſpace de tems que le Soleil emploie avec le mouvement du premier mobile, à chaque tour qu'il fait en partant d'un Méridien pour y revenir, ſe diviſe en vingt-quatre eſpaces, que l'on apelle heures. Car, que deux vaiſſeaux partent d'un même Méridien, le même jour; que l'un faſſe voile vers l'Eſt, & l'autre vers l'Oueſt avec les mêmes Tables de Déclinaiſon; lorſqu'il auront fait tous les deux le tour du Monde, & qu'ils ſeront revenus à l'endroit d'où ils ſont partis, on trouvera que celui qui a été vers l'Eſt, comptera un jour de plus; parce qu'à meſure que le vaiſſeau avance vers l'Eſt, il gagne des degrés, dont quinze ſont une heure: & il s'en faudra autant de la déclinaiſon que marqueront les Tables ce jour-là. Ainſi, quand un vaiſſeau a fait le tour du Monde par l'Eſt, après avoir parcouru les trois cens ſoixante degrés qui répondent à un jour entier, le Navigateur qui arrivera dans le Port, croira que c'eſt un certain jour ſelon ſon journal; au lieu que, ſelon la vérité & les Tables dont ſe ſervent les Habitans du Port, il s'en trouvera un autre. Le contraire arrive au vaiſſeau qui aura été vers l'Oueſt; parce que plus il s'éloigne du Port, plus il laiſſe le Soleil en arriére: &

par conſéquent le Navigateur comptera des jours plus grands que les naturels ; en ſorte qu'à chaque quinze degrés, il gagnera une heure ; à 90. ſix heures, plus que les Tables ne le ſont voir. Et enfin, après avoir fait le tour du Monde, il trouvera qu'il a employé dans ſa Navigation un jour de moins qu'il ne croyoit ; & qu'il eſt arrivé, ſelon ſon compte, un jour avant celui que les Tables ſont voir, & que les Habitans du Port comptent. Tout ceci paroîtra plus clairement par l'exemple que j'en vais donner.

Deux Vaiſſeaux partirent de Liſbonne le premier de Mai 1630. l'un pour l'Eſt, & l'autre pour l'Oueſt ; ayant fait tous les deux le tour du Monde, ils arrivérent dans le même Port de Liſbonne le premier de Mai de l'année 1631. qui étoit la troiſiéme depuis la Biſſextile. Comme ſelon les Tables la Déclinaiſon du Soleil étoit ce jour-là de quinze degrés ſix minutes, & qu'elle croiſſoit d'un jour à l'autre de 18. minutes ; il arriva que ce jour-là étoit un Jeudi à Liſbonne : mais parce que celui qui avoit navigé vers l'Orient, avoit fait des jours plus petits, il ſe trouve néceſſairement qu'à la fin de ſon voyage, il en a un tout entier de ſurplus, & croit ſelon ſon compte être arrivé à Liſ-

bonne le Vendredi ſecond de Mai. Il diſoit, outre cela, que la Déclinaiſon du Soleil étoit de 15. degrés 24. minutes: ce qui n'étoit pas vrai, puiſque ſelon les Tables il eſt arrivé le premier de Mai, jour auquel la Déclinaiſon n'eſt que de 15. degrés & 6. minutes. En ôtant donc les 18. minutes dont la déclinaiſon du Soleil croît d'un jour à l'autre, il en reſtera la véritable du 1. de Mai 1631. Mais celui qui navigea vers l'Oueſt, en faiſant des jours plus grands, ſe trouva au bout de ſon voyage un jour de moins: de ſorte que ſelon ſon compte, il crut être arrivé à Lisbonne le Mécredi dernier jour d'Avril, parce qu'il trouvoit dans ſes Tables la déclinaiſon être de 14. degrés 48. minutes; mais il vit qu'il s'étoit trompé, puiſqu'il trouva que l'on comptoit dans le Port la déclinaiſon de 15. degrés 6. minutes: ainſi, ajoûtant les 18. minutes au 14. degrés 48. minutes, on trouve 15. degrés 6. minutes, qui eſt la déclinaiſon du Soleil au premier jour de Mai. De cette maniére, ces 2. Vaiſſeaux ſe trouvoient en différence de deux jours, ſelon leur compte; puiſque celui qui étoit allé vers l'Eſt, penſoit être arrivé à Lisbonne le Vendredi deuxiéme de Mai, & que l'autre qui avoit été vers l'Oueſt, croyoit être arrivé le dernier

d'Avril : mais ſelon la vérité des Tables & le compte des Habitans de Lisbonne, ils ſont arrivés tous les deux le 1. de Mai.

S'il étoit poſſible d'avoir une montre ſi juſte & ſi égale qu'elle ne variât jamais, un Navigateur, en partant de Naples pour faire le tour du Monde, trouveroit à ſon retour le même jour : car en partant de Naples à 6. heures, & faiſant 90. degrés en 6. heures, comme fait le Soleil; (ſi cela étoit poſſible) quand on croiroit qu'il en ſeroit 12. dans le Méridien où l'on arriveroit, comme il le ſeroit dans le Méridien que l'on a laiſſé, on ſeroit fort étonné de voir qu'il n'en ſeroit que 6.

Pour confirmer par l'expérience ce que j'ai dit, je continuerai mon journal ſuivant la maniére de compter à Manille ; en laiſſant un jour que je comptois de plus, & au lieu de dire Mardi 8. je dirai Lundi 7.

J'allai le lendemain chercher mes hardes à bord du Vaiſſeau. J'y dînai avec Dom Dominique de Seila, le Facteur qui ſe tenoit ſur la Patache juſqu'à ce qu'on en eût fait la viſite. Sur les 3. heures le Capitaine Baſarte envoya avertir que chacun pouvoit emporter ſon bagage, parce qu'on avoit accordé pour les droits du Roi à 3000. piéces de huit ; ce qui étoit

bien peu pour 200000. que sa charge valoit. Les Chinois paient 6. par 100.

Ayant fait embarquer mon coffre & mes valises, je mis pied à terre à la porte de S. Dominique, où je trouvai un Ajudant que le Gouverneur avoit envoyé, pour me dire qu'il m'attendoit dans son Palais. Je m'y rendis sur le champ; il me reçut avec beaucoup de civilité, & me régala de confitures & de chocolat. Comme il étoit aussi curieux que poli, il me retint pendant 4. heures, me faisant mille questions sur les coutumes des Royaumes & des Nations où j'avois passé; & préférant le plaisir de m'entendre à celui de prendre l'air, il ordonna qu'on détellât les chevaux de son carosse qui étoit tout prêt à le mener à la promenade. En prenant congé de lui, il m'offrit ses services en tout où j'en aurois affaire. J'envoyai mes hardes dans un apartement du Collége, où le P. Recteur vint m'honorer de sa compagnie, comme il avoit fait le soir d'auparavant.



CHAPITRE III.

Description de la Ville de Manille & de ses Fauxbourgs.

MANILLE est située sous la Zone Torride, au 14. d. 40. m. de latitude, & au 138. d. 20. m. de longitude ; ce qui fait que la longueur des jours n'y différe pas de celle des nuits d'une heure pendant toute l'année, & que la chaleur y est excessive. Elle est sur la pointe de terre que forme la riviére qui se rend du lac dans la Mer, & dans l'endroit d'où Michel Lopez chassa (le 19. de Juin de l'année 1571.) le Raja More qui s'y étoit fortifié avec des ramparts bien palissadés de palmiers, & quelques petites piéces de canon. La Place peut avoir deux milles de circuit, & de longueur environ un tiers de mille ; sa figure est irréguliére, fort étroite aux deux bouts, & large au milieu. Il y a six portes, sçavoir celles de Loz Almazenes, de S. Dominique, de Parian, de Sainte Lucie, la Royale & une Poterne. La muraille du côté de Cavite a 5. petites tours garnies de piéces de fer ; mais à la pointe on

rencontre un fameux baſtion, qu'on apelle della Fundizione, & un peu plus loin un autre pareil, entre leſquels ſe trouve la Porte Royale, qui eſt auſſi garnie de bonne artillerie de fonte, avec pluſieurs ouvrages extérieurs : on arrive enſuite au baſtion de Parian, que l'on nomme ainſi, à cauſe qu'il eſt vis-à-vis du Fauxbourg de ce nom ; il eſt fourni de pluſieurs piéces de fonte. En continuant le long de la riviére, on voit la tour de S. Dominique proche du Couvent des Religieux de cet Ordre, & on achéve le tour de la Ville en venant du Château dont on a parlé, qui termine la longueur de la Ville. De cette maniére, elle eſt baignée au Midi par la Mer ; au Septentrion & à l'Orient, par la riviére, ſur laquelle il y a des ponts levis, pour entrer dans la Porte Royale & celle de Parian.

Les maiſons de Manille, quoique de charpente depuis le premier étage juſqu'en haut, ne laiſſent pas d'être aſſez agréables, à cauſe de leurs belles galleries. Les rues ſont larges, mais les fréquens tremblemens de terre en ont gâté la ſimétrie, parce qu'on y voit quantité de maiſons ruinées, qu'il y a peu d'aparence qu'on rebâtiſſe ; c'eſt ce qui eſt cauſe auſſi que la plûpart des Habitans

demeurent dans des Maiſons de bois. On compte 3000. Habitans dans cette Ville, mais ils ſont tous nés de l'union de tant de différentes ſortes d'hommes & de femmes, qu'il a fallu inventer des noms extravagans pour les diſtinguer. Cela eſt arrivé par les alliances qu'ont fait enſemble les Eſpagnols, les Indiens, les Chinois, les Malabares, les Noirs, & autres qui habitent la Ville & les Iſles qui en dépendent. On voit la même choſe dans les pays que les Portugais ont conquis aux Indes, dans les Royaumes du Pérou, de la Nouvelle Eſpagne, & autres endroits de l'Amérique. On donne le nom de Créole à celui qui eſt né d'un Eſpagnol & d'une Amériquaine ; ou au contraire, le Métiz vient d'un Eſpagnol & d'une Indienne ; le Caſtiz ou Terceron, d'un Métiz & d'une Métize ; le Quartaron, d'un Noir & d'une Eſpagnole ; le Mulâtre, d'une Noire & d'un Blanc ; le Griſo, d'une Noire & d'un Mulâtre ; le Sambo, d'une Mulâtre & d'un Indien ; le Cabra, d'une Indienne & d'un Sambo: enfin ils ont pluſieurs autres noms extraordinaires.

Les femmes de qualité dans Manille ſont habillées à l'Eſpagnole ; mais celles du commun n'ont pas beſoin de tailleur,

Une piéce d'une toile des Indes, qu'on apelle Saras, qu'elles s'attachent de la ceinture en bas leur ſert de juppe ; & une autre, qu'elles nomment Chinina, leur ſert de manteau. La grande chaleur du pays fait qu'elles n'ont beſoin ni de bas, ni de ſouliers. Les Eſpagnols ſont habillés à l'Eſpagnole ; mais ils ſe ſervent de hautes ſandales de bois, à cauſe des pluies. Il eſt défendu aux Indiens de porter des bas, c'eſt pourquoi ils ſont obligés d'aller les jambes nues. Les gens aisés ſe font porter par un domeſtique un large paraſol, pour les garantir des ardeurs du Soleil. Les femmes ſe ſervent de belles chaiſes, ou d'un hamac, qui eſt une eſpéce de filet attaché à une longue barre que deux perſonnes portent, dans lequel on eſt fort à ſon aiſe.

Quoique Manille ſoit petite, par raport à l'enceinte de ſes murailles & au nombre de ſes Habitans, elle eſt cependant bien grande, ſi on y comprend ſes fauxbourgs ; car à une portée de fuſil de la Porte de Parian, eſt le quartier où demeurent les Marchands Chinois, qu'on apelle Sangleys. Cet endroit a pluſieurs rues toutes remplies de boutiques pleines d'étoffes de ſoie, de belles porcelaines & autres marchandiſes de prix. On y trou-

ve toutes ſortes d'Artiſans & de Métiers; c'eſt ce qui fait que tout le bien des Bourgeois eſt entre les mains de ces Sangleys, qui achétent & vendent tout, les Eſpagnols & les Indiens ne voulant pas s'en donner la peine. On en compte près de 3000. dans Parian, autant dans les Iſles : & ſi on leur permet cela, ce n'eſt pas comme à des Chrétiens, mais comme à des gens qui pourront le devenir ; & en effet, pluſieurs ſe convertiſſent, dans la crainte qu'ils ont d'être chaſſés. Il y en avoit autrefois juſqu'à 40. mille; mais on en a tué grand nombre dans les ſéditions qu'ils ont excitées pluſieurs fois, & ſur-tout en 1603. la veille de S. François : c'eſt pourquoi Sa Majeſté Catholique leur a défendu de demeurer dans l'Iſle à l'avenir. On n'obſerve guére cet ordre, ou plutôt point-du-tout ; parce que tous les ans il en reſte beaucoup de cachés, de ceux qui viennent dans 40. & 50. Chiampans aporter quantité de marchandiſes, ſur leſquelles ils gagnent plus ici qu'à la Chine, où toutes les Manufactures ſont à très-bas prix.

Les Sangleys de Parian ſont gouvernés par un Alcade ou Prevôt, à qui ils donnent une ſomme conſidérable ; ils font auſſi de gros preſens à l'Avocat Fiſcal

leur protecteur, à ſon Intendant & aux autres Officiers ; outre les tributs & les impôts qu'ils doivent payer au Roi. Pour la permiſſion de jouer à la Metoua au commencement de leur nouvelle année, on exige d'eux 10000. piéces de huit ; & cependant cette permiſſion ne dure que très-peu de jours, afin qu'ils ne courent pas riſque de perdre le bien d'autrui. La Metoua eſt un jeu de Pair-ou-non ; ils mettent une quantité de petites monnoies en un monceau, qui ſera pour celui qui devinera. Ceux qui tiennent le jeu, y ſont ſi adroits, qu'à la longueur & à la hauteur du petit monceau, ils en connoiſſent le nombre, & quelquefois en enlévent ſubtilement une piéce, pour faire le nombre qu'ils ſe ſont propoſés. Les Eſpagnols tiennent ces Chinois très-rigoureuſement dans le devoir, ne leur permettant pas de paſſer la nuit dans la maiſon des Chrétiens, & ne voulant pas que leurs boutiques ou maiſons ſoient ſans lumiéres, pour les détourner de ce vice abominable, qui eſt ſi commun à la Nation.

Lorſque l'on a paſſé ſur le pont de la riviére qui eſt proche de Parian, on trouve les Fauxbourgs de Tondo, Minondo, Sainte Croix, Dilao, S. Michel, S. Jean de Bagumbaya, S. Jacques, Notre-Da-

me de l'Hermite, Malati, Chiapo, & autres juſqu'au nombre de 15. qui ſont tous habités par des Indiens, des Tagales & autres Nations, ſous la direction d'un Alcalde.

La plûpart des maiſons ſont de bois, & bâties ſur des piliers le long du Fleuve. On y va en bateau comme à Siam : Elles ſont couvertes de Nipas, ou de feuilles de palmier ; les côtés ſont garnis de cannes ; on monte dans pluſieurs par des échelles, à cauſe que le terrein eſt humide, & ſouvent plein d'eau. Dans le tems du petit Roi Matanda, Tondo étoit fortifié de ramparts pourvûs d'artillerie ; mais il réſiſta peu aux armes des Eſpagnols.

On trouve dans l'eſpace qui eſt entre ces Fauxbourgs, ſur l'un & l'autre bord de la riviére, juſqu'au lac de Bahi, quantité de jardins, de fermes, de maiſons de campagne aſſez agréables à voir ; de ſorte qu'en conſidérant le tout enſemble, cela aproche aſſez de ces grands Villages étendus de Siam.

J'allai le Mécredi rende viſite à Dom Alonſo de Villafuerte, à Dom Juan la Sierra d'Aſturias, & à Dom Girolamo Barrera l'Avocat Fiſcal, qui prirent beaucoup de plaiſir à m'entendre parler des

divers pays où j'avois été. Après dîner, je fûs voir le P. Provincal des Jésuites ; & comme il avoit beaucoup voyagé, sur-tout en Amérique, nous pasſames le reste de la journée à discourir de cette partie du Monde. Je lui demandai si la Californie étoit une Isle, comme quelques-uns le prétendoient, ou une terre-ferme contiguë à la Nouvelle Espagne : il me répondit qu'il y avoit aparence que c'étoit une terre-ferme; parce que quelques Péres de la Compagnie étant entrés dans le Golfe qu'elle forme, qui a 60. lieues de largeur, & ayant pénétré fort avant, trouvérent à la fin si peu d'eau, qu'ils ne purent aller plus loin : & de là il jugeoit que ce Golfe-là n'avoit aucune communication avec la Mer du Nord, pour faire que la Californie fût une Isle.

J'entrai le Jeudi dans Sainte Claire : l'Eglise est petite, mais les trois Autels sont fort beaux. Il y a dans le Monastére 40. Religieuses de l'Ordre de S. François, qui vivent des aumônes que le Roi & plusieurs particuliers leur font ; l'austérité de leur régle ne leur permettant d'avoir ni dot ni domestiques. Ces bonnes Religieuses vinrent de la Nouvelle Espagne en 1621.

Je fûs voir ensuite la Chapelle Royale, qui

qui eſt devant le Château, ſéparément du Palais du Gouverneur. Elle eſt ornée de quantité de ſtucs; & le grand Autel eſt entiérement doré, auſſi-bien que les deux autres qui ſont à ſes côtés, & celui qui eſt contre la muraille à droit. Il y a huit Chapelains qui la déſervent; le Roi donne à chacun 15. piéces de huit par mois, & 50. au Doyen; le Gouverneur a le pouvoir de les changer quand il lui plaît. Ils ſont obligés d'enterrer les Soldats, & ont une certaine ſomme fixe pour les Meſſes qu'ils célébrent pour le repos de leurs ames. Aux jours ſolemnels, le Gouverneur ſe met du côté de l'Evangile, où il a un fauteuil placé ſur une eſtrade; & les Auditeurs du Roi du côté de l'Epître, après leſquels ſont les Alcaldes de la Ville.

Le Vendredi, je me rendis à l'Egliſe de la Miſéricorde, qui eſt dédiée à Sainte Elizabeth. C'eſt dans ce Monaſtére qu'on reçoit les orphelines filles d'Eſpagnols & de Métiz. Si elles ſe marient, on leur donne 300. & quelquefois 400. piéces de huit pour dot; & ſi elles ſe veulent faire Religieuſes, on paie ce qu'il faut pour leur entrée. Elles ſont au nombre de 40. ou 50. Le grand Autel de l'Egliſe, & les deux qui ſont à

ses côtés sont fort beaux.

J'entrai le Samedi dans le Couvent des Augustins, qui est spacieux, & dont les dortoirs sont voûtés : l'Eglise l'est aussi, mais fort basse. Il y a 15. Autels tout dorés, & quelques-uns qui ont des paremens d'argent massif. La Sacristie est aussi fort riche, & mérite qu'on la voie. Le portail est assez beau; mais à cause des tremblemens de terre, qui sont fréquens dans ce pays, il est presque tout de bois; ce qui en causa facilement l'incendie en 1582. Le Monastére est occupé par 30. Religieux.

Le Dimanche après dîner, je fûs voir le Château de S. Jacques qui est situé, comme je l'ai déja dit, sur la pointe Occidentale de la Ville; la Mer le baigne d'un côté, & la riviére de l'autre. Le fossé qui le sépare de la Ville est fort profond, & se remplit d'eau lorsque la Mer monte; on le passe sur un pont-levis. Aux deux extrémités de ce fossé, on voit deux bons bastions bien garnis d'artillerie : à l'autre pointe du triangle, vers l'Occident est une tour, pour défendre l'entrée de la riviére, & le Port, qui n'est propre que pour de petits bâtimens; il y a outre cela deux petits ravelins à fleur d'eau. Lorsqu'on a passé deux portes on

trouve le Corps-de-Garde, & puis une grande Place d'armes, au bout de laquelle est le second Corps-de-Garde, la maison du Gouverneur du Château, & une autre Place d'armes.

Le Collége des PP. de la Compagnie de Jesus est fort grand, & orné de très-longues & hautes voûtes, avec des dortoirs spacieux ; mais depuis le premier étage jusqu'en-haut, tout est de bois, à cause des tremblemens de terre. C'est pour cela que le tout est apuyé par de hautes colomnes, afin que le poids ne soit pas si grand sur les murailles, qui ne pourroient pas résister à tant de secoùsses : toutes les maisons des Isles sont soûtenues de la même façon. On voit dans le milieu du Collége un magnifique cloître, & une Eglise qui est une des plus belles de la Ville : le Grand Autel est fait en demi-cercle, (ce que les Architectes Italiens apelleroient à la Borromine) orné de colomnes & de très-beaux morceaux de sculpture dorés très-richement, & qui brillent d'autant plus qu'ils sont proches de la coupole. Il y a six autres Autels tous bien dorés, qui répondent au grand. Le portail est d'une pierre bien travaillée, & fait un bel effet. Ce Collége s'apelle de S. Ignace, & fut fondé en 1581. sous

le premier Evêque de Manille, par le P. Antoine Sediño Alonso. Proche de ce Collége est celui de S. Joseph, où il y a présentement 40. Etudians pour les Humanités, la Philosophie & la Théologie; & l'on y reçoit tous les degrés. Il a des revenus particuliers, outre ce que le Roi lui donne, & des Etudians qui paient 150. piéces de huit par an. Ils sont habillés de couleur de pourpre, avec des robes d'étoffe rouge. Les Gradués, pour se distinguer des Humanistes, portent une espéce de collier de la même étoffe.

Je fûs visiter le lendemain l'Eglise Archiépiscopale. Elle est grande, mais le dedans est fort peu orné; les murailles y sont noires, & les Autels en mauvais ordre. Il y a 12. Chapelles avec autant d'Autels, outre le grand. Le toit est soûtenu par six pilastres de chaque côté. Le Chœur est proche de la grande porte; & c'est là où se met l'Archevêque (qui a 6000. piéces de revenu) avec 12. Chanoines, dont les uns ont 400. d'autres 500. piéces, qu'ils reçoivent du Tresor Royal. Le P. François Dominique de Salazar Dominiquain a été le premier Evêque de Manille en 1581. & le P. Ignace de Santi Bañes de l'Ordre de S. François, en a été le premier Archevêque en 1598.

Le Mardi, je me rendis à l'Eglise des PP. Augustins déchaussés, qui, quoique petite, est cependant bien ornée ; ses sept Autels sont dorés, & son plafond est fort riche. Le Mécredi, je vis celle de S. Dominique, qui sans son obscurité, seroit une des plus belles de la Ville ; les huit Autels qu'on y trouve sont bien peints, mais mal dorés, ainsi que le plafond. Ces Religieux vinrent s'établir à Manille en 1587. Proche de cette Eglise est le Collége de S. Thomas, dont les revenus servent à entretenir 50. Etudians. Leur habit est verd, & la robe est de satin incarnat. Les mêmes Péres ont encore un autre Collége de S. Jean de Latran, où l'on enseigne à 70. enfans à lire & à écrire, pour passer ensuite dans celui de S. Thomas, & y aprendre les Humanités, la Philosophie, la Théologie, & enfin y recevoir les degrés, comme dans celui de S. Joseph : ce qui se fait gratis dans l'un & dans l'autre. Il y a cependant une différence entre ces deux Colléges ; c'est que dans celui de S. Thomas, il n'y entre que des enfans d'Espagnols, & dans l'autre on y reçoit aussi les Métiz, qui sont tous habillés de bleu, & obligés d'assister à la Chapelle Royale aux jours de Fête, comme étant entretenus dans un

Collége de fondation Royale.

Sa Majesté Catholique par sa bonté fournit d'huile pour les lampes, & de vin d'Espagne pour les Messes, non-seulement toutes les Eglises dont nous avons parlé, mais encore toutes celles qui sont dans les Isles. Cependant où il y a Seigneurie ou Baronnie, le Seigneur paie le Curé, & chaque 500. maisons sont taxées à 25. livres d'huile.

CHAPITRE IV.

L'Auteur continue à raporter ce qu'il vit dans Manille, après son retour de Cavite.

AYANT apris qu'il y avoit un Galion qui devoit partir dans peu de tems pour la Nouvelle Espagne, où j'avois fort envie d'aller, je priai le Gouverneur de m'accorder le passage; ce qu'il fit avec beaucoup d'honnêteté, malgré toutes les difficultés qui s'y rencontrent ordinairement. Comme il y a quantité de Marchands Espagnols qui veulent venir négocier aux Philippines, & qu'il n'y a qu'un seul vaisseau qui retourne, & qui n'en peut pas ramener un si grand

nombre ; ils tâchent, à force de recommandations, d'obtenir leur paſſage une année auparavant. Cependant le Gouverneur, ſoit parce que j'étois étranger, ou parce qu'il avoit été ſatisfait dans toutes les converſations que j'avois eues avec lui, me préféra à un autre, & me dit d'aller à Cavite où étoit le Galion ; & que pendant ce tems-là il donneroit ordre que l'on m'y procurât une place commode.

Je m'y rendis donc le Jeudi, & je vis le Caté, ou la petite cabine qui devoit me ſervir de priſon pendant ſix mois ; mais quant à ma nourriture, le Général auſſi bien que les Pilotes, le Maître & le contre-Maître, ne voulurent point s'en charger : ils me dirent qu'ils avoient autant de paſſagers, qu'ils en pouvoient nourrir avec les proviſions qu'il leur étoit permis d'embarquer ; & ce fut envain que le Gouverneur de Cavite les pria de me recevoir à leur table. Je fus donc contraint de m'accommoder avec le gardien de Galion, qui ne le fit qu'avec peine, & pour obliger le Gouverneur, moyennant cent piéces de huit : quoique l'ordinaire ſoit de payer 5. ou 600. piéces pour la cabine & la table, parce que l'endroit pour dormir coûte beaucoup plus que le manger.

Le Vendredi, je logeai à Cavite dans la maison de Joseph de Milan, qui étoit marié en cet endroit depuis 30. ans. Il étoit Pilote en chef d'une Patache qui étoit sur le point de partir pour les Isles Marianes, où elle portoit ce dont on y avoit besoin; & devoit ensuite aller à la découverte des Isles Méridionales, & surtout à la Caroline, que l'on avoit découverte depuis peu, & dont on avoit négligé de prendre possession.

Je retournai le lendemain à Manille; & comme il me revint que les Religieux murmuroient fort de ce que je demeurois dans le Couvent, je songeai à quitter mon apartement, afin que le P. Recteur, qui m'avoit reçu avec tant de civilité, n'eût point le chagrin d'entendre ces plaintes indiscrétes. Ils disoient que cette chambre devoit servir à ceux qui vouloient se mettre en retraite, & qu'ils sçavoient que mon départ qui aprochoit, ne pouvoit pas me permettre de faire ces exercices spirituels, à cause des affaires que je pourrois avoir dans la Ville & ailleurs; que cependant, si c'étoit mon dessein de pratiquer cet acte de piété, je pouvois y demeurer. Je vis d'abord leur but, & connus l'artifice; ce qui m'obligea à leur répondre que je n'avois pas assez de tems,

& que mes affaires ne me permettoient pas d'avoir l'esprit aussi tranquile qu'il le faut avoir dans un tel cas : & ainsi je quittai l'apartement si fort envié.

Le Dimanche, je fis porter mes valises dans une chambre de l'apartement du P. Antoine de S. Paul de l'Ordre de S. François, Chapelain de l'Hôpital Royal. Lui & un autre Pére son compagnon, me firent un très-bon accueil, sur la recommandation du P. André de Bersavana élu Gardien du futur Chapitre de 1700. qui devoit se tenir à Rome pour l'élection d'un nouveau Général ; & sur celle du P. François de la Conception, Religieux d'une vie fort exemplaire & mon ami.

Cet Hôpital a été fondé pour la guérison des Soldats Espagnols ; le Roi lui assigne 250. piéces de huit tous les mois, dont on en donne 40. au Chapelain, 25. à l'Apotiquaire, 25. à l'Intendant, 25. au Medecin, & à d'autres Officiers ; le reste est pour le service des malades : outre cela, S. M. C. fournit les poules, le ris, les légumes, le bois, le sel, les confitures & la toile qu'il leur faut. Quant au bâtiment, il est fort grand, avec des corridors qui peuvent contenir 300. malades, & des chambres pour les Domestiques. Cet Hôpital fut brûlé en 1603. aussi-

bien qu'une grande partie de la Ville, avec l'Eglise de S. Dominique & les Magazins du Roi.

Je fûs le lendemain remercier le Gouverneur des bontés qu'il avoit eues pour moi. Il s'étoit retiré à sa petite maison de campagne, située dans une Isle formée par la riviére, à demi-lieue de la Ville, pour travailler plus à loisir aux dépêches qu'il envoyoit par le Galion; c'est pour ce sujet aussi que la Cour étoit fermée. Cela dure un mois; afin que les Ministres aient le tems d'écrire à la Cour, & de mettre en ordre les procès & les informations qu'on doit tous exactement y envoyer. Pour revenir à la petite maison, elle est fort agréable, quoique le premier apartement soit de bois. Le jardin en est petit, mais beau, & jouit de la vûe de la riviére, sur laquelle on voit continuellement des barques monter & descendre, pour porter à la Ville les provisions qui viennent du Lac de Bahi.

Le Mardi, je fis une promenade jusqu'à 2. milles hors de la Ville, pour voir la Parroisse des Augustins, qu'on apelle Notre-Dame des Remédes. Tout le frontispice, & le dedans de l'Eglise ont été artistement ornés d'écailles d'huitres & d'autres poissons, par un Religieux

Portugais, aussi-bien que le cloître & les corridors d'en-haut ; ce qui récompense bien la curiosité d'un étrangier qui se donne la peine d'y aller. On trouve devant la porte un parterre de fleurs divisé en croix, avec plusieurs arbrisseaux qui l'embellissent beaucoup.

Le Mécredi je vis S. François des Observantins. L'Eglise est petite, & a six Autels assez biens dorés, & autant décorés que le permet la pauvreté de leur Institution. Ces Péres vinrent à Manille le 2. d'Août en 1577. & on les chargea du soin des Parroisses.

Le lendemain je me rendis à Sainte Potentiane, Couvent fondé par le Roi pour 16. pauvres orphelines, ausquelles il fournit ce qui est nécessaire pour leur entretien, & une dot lorsqu'elles se marient. On y met aussi les femmes débauchées, lorsque la Justice les y condamne ; mais elles n'ont aucune communication avec les Orphelines. Quoiqu'elles soient nourries aux dépens du Roi, on ne laisse pas de les faire travailler à force. L'Eglise a trois Autels fort en ordre.

Je sortis le Vendredi par la Porte Royale, & fûs à l'Hôpital de S. Lazare, qui n'est qu'à un mille de la Ville, pour parler au P. Michel Flores, Procureur de la

Miſſion des Péres Obſervantins de la Chine. Les hommes ſont dans les corridors d'en-bas, & les femmes dans ceux d'en-haut, tous les deux aſſez bien ſervis aux dépens du Roi. J'y reſtai le Samedi.

En me promenant le Dimanche pour prendre un peu d'exercice, je m'éloignai ſi fort, ſans y penſer, que je me trouvai proche de l'endroit où l'on fait la poudre, qui eſt à plus de trois milles de la Ville. J'y entrai, je vis un petit fort flanqué de tours garnies de fauconneaux; & dans la Place il y avoit pluſieurs chambres, où l'on travaille la poudre pour le ſervice du Roi.

Le Lundi, j'eûs le plaiſir de voir un combat de coqs; jeu dont on eſt ſi fort entêté dans les Philippines, que des familles entiéres s'y ruinent. On nourrit ces animaux ſéparément, afin que, ne ſe connoiſſant point les uns les autres, ils puiſſent s'attaquer plus fiérement lorſqu'ils viennent à ſe rencontrer. Les maîtres qui veulent que le combat ſoit ſans quartier, (après avoir fait gageure de pluſieurs piéces de huit) leur lient au pied gauche, un petit couteau fait en forme de faux, mais dont le taillant eſt de revers. Après cela, ils leur font becqueter la crête l'un

de l'autre, pour les irriter davantage, & puis les mettent en plein champ avec leurs armes, en les agaçant. Alors, vous les voyez combattre comme des lions, & non pas comme des cocqs, se ruer l'un sur l'autre, se prendre à la gorge, s'ouvrir les entrailles à force de coups, & ne se point quitter, qu'il n'en reste un des deux mort, ou au moins si blessé qu'il soit obligé d'abandonner le champ de bataille au vainqueur.

Le Mardi, le Portier de l'Audience Royale, ou de la Cour, vint m'ouvrir la salle pour me la faire voir. On y entre par une porte séparée de celle qui conduit dans les apartemens du Gouverneur; on monte par un grand escalier, au bout duquel on trouve une galerie, & enfin la salle, qui est tapissée de damas. Dans le fonds il y a un grand dais, & au-dessous un long banc garni d'un étoffe de soie, sur lequel s'asseyoit le Gouverneur au milieu des Auditeurs, chacun selon son ordre d'ancienneté, avec une grande table au-devant couverte de damas cramoisi; le tout élevé de 8. degrés du plancher. Hors du dais les Avocats avoient deux bancs plus bas que les autres, & le Greffier étoit en-bas sur un autre petit banc, vis-à-vis des Ministres, à qui on donne

le tître d'Altesse, lorsqu'ils sont assemblés. On passe de cette salle dans une chambre voisine, destinée pour les affaires d'importance. Il y a aussi la Chapelle où l'on célébre la Messe. Tous ces endroits sont ornés de damas & d'autres étoffes de soie; & l'édifice a plusieurs galeries vitrées, où les Ministres vont se récréer.

Le Palais du Gouverneur, qui en est tout proche, quoique de charpente pour la plus grande partie, est grand & assez beau; sa figure est quarrée; ses fenêtres & ses galeries sont disposées simétriquement sur les quatre côtés, tant en-dehors qu'en-dedans; rien n'y manque pour l'ornement & la commodité des chambres. L'on voit au-devant une grande Place d'armes, dans laquelle, tant par sa grandeur, que pour être peu fréquentée, il y croit tant d'herbe que l'on y pourroit nourrir une bonne quantité de chevaux.

Le Mécredi, ayant quelques affaires à Dilao, je fûs voir la Parroisse des Religieux Observantins de S. François. L'Eglise est petite, & le Couvent ne peut contenir que 8. Péres. Le Jeudi je me rendis à Sainte Croix Parroisse des Péres de la Compagnie, qui est hors des mu-

railles de la Ville ; l'Eglise est grande, mais peu ornée ; on y administre les Sacremens aux Chrétiens Chinois, & on y prêche en leur langue.

Le Vendredi premier de Juin, j'entrai dans l'Eglise de Parian, qui est déservie par les Dominiquains ; elle est fort propre, & 3. Prêtres y ont le soin des Chrétiens Chinois & Indiens. Voilà tout ce qu'il y a de remarquable dans Manille pour les Eglises, les Palais & autres édifices.

Je finirai ce Chapitre par un fait extraordinaire, que m'a raporté le P. François Borgia Jésuite, Procureur de la Mission des Philippines, & qui m'a été confirmé par plusieurs Religieux & Bourgeois dignes de foi. En 1680. D. Maria Quiros, femme de Dom Joseph Armixo, accoucha dans Manille, deux ans après la mort de son mari ; & l'enfant a été declaré légitime. Le fait est notoire & tout récent : mais j'ai bien de la peine à croire qu'une femme puisse être grosse pendant deux ans ; je laisse cela à la décision du Lecteur.

CHAPITRE V.

Voyage de l'Auteur jusqu'au Lac de Bahi.

ETANT curieux de voir le Lac de Bahi, je partis à cheval le Samedi de bonne heure. Après avoir fait 6. milles, j'arrivai à Paragnach, Parroisse des PP. Augustins, où ne trouvant qu'un pont de cannes, je fûs contraint de faire passer les chevaux à la nage; il fallut faire encore la même chose une lieue plus loin, en passant un canal, sur lequel il n'y avoit aussi qu'un pont comme le précédent. Enfin, par ces retardemens, & par l'ignorance de mon guide, qui ne sçavoit pas bien les chemins, la nuit me surprit auprès de la ferme de S. Pierre, qui apartient aux PP. Jésuites, où je fûs obligé de coucher. Ces Péres me régalérent de ce que la campagne & la petitesse du lieu pouvoient leur fournir.

Je me remis le Dimanche en chemin; mais l'ignorant Indien m'ayant conduit, comme le jour d'auparavant, au travers des terres labourées & des bois, m'égara de façon, qu'il me mit dans la nécessité de m'arrêter à Vignan, ferme qui est aux

Dominiquains. J'y entendis la Meſſe, & pour n'être plus exposé aux bévues de mon mauvais guide, je pris le meilleur bateau que je pûs trouver, dans lequel (après avoir laiſſé mes chevaux à un Religieux) je remontai la riviére juſqu'au Lac, non ſans être bien mouillé de l'eau que le vent faiſoit entrer dans le bateau. Me voyant dans l'impoſſibilité de traverſer une petite baie, pour me rendre aux bains où j'avois deſſein d'aller, j'eûs le bonheur de trouver une barque qui me mena ſur le ſoir à l'endroit, où je fûs très-bien reçu des PP. Obſervantins.

Le Lundi matin, l'Indien me dit que la barque étoit partie, parce que les gens n'étoient en cet endroit, qu'en quelque façon malgré eux; comme j'avois envie d'aller à un petit Lac, je pris un autre bateau qui m'y porta : ce Lac eſt petit à la verité, mais très-profond, & dans le milieu on ne trouve point de fond. L'eau en eſt ſomache, quoiqu'il ſoit ſur une montagne qui n'eſt pas fort éloignée de la grande; ce qui peut provenir des minéraux qui ſont deſſous. On y trouve une certaine ſorte de poiſſons, pleins d'arrêtes, qui ont fort mauvais goût.

On voit tout-à-l'entour une infinité de grandes chave-ſouris, qui pendent des ar-

bres, attachées les unes aux autres, comme ſi elles étoient enfilées, & qui ſur le ſoir, prennent leur vol en troupes, pour aller chercher de quoi manger dans des bois fort éloignés; elles volent quelquefois en ſi grand nombre, & ſont ſi ſerrées, qu'elles obſcurciſſent l'air avec leurs grandes aîles, qui ont quelquefois 6. palmes d'étendue, comme je l'ai vû moi-même pendant le ſéjour que j'ai fait aux bains. Elles ſçavent diſcerner au travers de l'épaiſſeur des bois, les arbres dont les fruits ſont meurs en certains tems, & elles les dévorent pendant toute la nuit, avec un ſi grand bruit, qu'on les entend de deux milles. Quand le jour eſt prêt à paroître elles retournent dans leurs retraites.

Les Indiens qui voient que ces méchans oiſeaux détruiſent le meilleur fruit que le Seigneur ait créé pour leur ſubſiſtance, ſur-tout les Goyaves ou poires, en tuent autant qu'ils peuvent; & s'en vengent ainſi en conſervant leur fruit & ſe pourvoyant de viande, puiſqu'ils mangent les chauve-ſouris mêmes. Ils diſent que leur chair a le même goût que celle du lapin; & effectivement, quand ils leur ont coupé la tête & enlevé la peau, cela lui reſſemble aſſez. Ils en ont autant qu'ils veulent, car d'un coup de fléche, ils en abattent pluſieurs.

On tire à Mindanao, par le moyen du feu, beaucoup de ſalpêtre de leurs excrémens, quoiqu'il ne ſoit pas ſi fort que l'ordinaire.

Le Mardi, je fûs voir l'eau des bains, dont un grand ruiſſeau paſſe au travers du Couvent, pour ſe rendre dans 2. bains voiſins. Elle eſt ſi chaude qu'on n'y peut pas ſouffrir la main; & ſi l'on y met une poule, non-ſeulement elle en fait tomber les plumes, mais même la chair de deſſus les os. Si un crocodile en aproche, elle le tue, & fait tomber ſes dures écailles. La fumée qui s'éléve au-deſſus de la ſource n'eſt pas moindre que celle d'une fournaiſe enflamée. Elle vient de la montagne voiſine; & en paſſant par le Couvent, elle communique une ſi grande chaleur à l'étuve, qu'il eſt impoſſible de l'endurer un quart d'heure: pour moi, à peine y fûs-je entré, que je me dépêchai d'en ſortir.

Un Portugais avoit autrefois ſoin de ces Bains avec le ſecours des perſonnes charitables; mais dans la ſuite le Roi voulut qu'on y bâtit un Hôpital, qui eſt fort inutile à preſent, puiſqu'on n'y reçoit plus de malades, & que les Religieux qui y demeurent prennent ſeulement le ſoin des ames & non des corps. Cette eau,

quoique minérale, eſt fort claire & très-excellente, quand elle eſt refroidie. J'en ai bû pendant tout le tems que j'ai reſté chez les Péres, qui n'en boivent jamais d'autre.

Le Mécredi j'allai à une demi-lieue du Couvent, pour voir une petite riviére qui vient de la montagne, dont les eaux ſont exceſſivement froides & très-ſaines. Son lit eſt cependant ſur des minéraux, puiſqu'en creuſant tant ſoit peu dans ſon ſable, il en ſort une eau fort chaude.

Quant au grand Lac de Bahi, il eſt fort long, mais étroit. Son circuit eſt de 90. milles; & comme ſes bords ſont habités & cultivés par les Indiens, on y voit pluſieurs Couvens de Cordeliers, d'Auguſtins & de Jéſuites. La pêche y eſt abondante en tout tems. On y trouve auſſi des crocodiles & des poiſſons à l'épée, mais non pas comme les nôtres. Ces deux animaux ſe battent avec grande furie. Le crocodile ſe croyant maître abſolu des Lacs, ne peut ſouffrir qu'aucun autre poiſſon de rapine y entre. Le poiſſon à l'épée eſt le plus ſouvent le vainqueur; parce que, voyant ſon ennemi tout couvert d'écailles, qui parent les coups de la pointe de ſon épée, plonge & frape le crocodile au ventre où il n'a aucune défenſe, & ainſi le

tue. On me montra une de ces épées qui avoit six palmes de longueur avec des dents sur les cotés, pointues comme des cloux; enfin cela étoit comme une scie, qui perce & coupe en même-tems. Les crocodiles de ce Lac font beaucoup de dommage, parce qu'il ne se passe point d'années qu'ils ne dévorent quantité de personnes, sans compter un grand nombre de chevaux & de bufles qu'ils attrapent paissant ou buvant sur les bords. Les Indiens les prennent en leur tendant des piéges, où ils mettent pour apas un chien, ce monstre étant si goulu & si friand de la chair de cet animal, qu'il laisseroit un homme pour l'avoir.

Je m'embarquai le Jeudi sur les 3. heures, pour retourner à Manille, de compagnie avec le P. Gardien du lieu, qui venoit au Chapitre Provincial. Je descendis le Vendredi à la pointe du jour à Vignan, pour y prendre les chevaux; mais le Pére Assistant me dit qu'ils avoient rompu leur licoux, & qu'ils s'étoient échapés dans la campagne; ce qui me fit rester jusqu'à ce qu'on en eut pris d'autres dans la Ferme, avec lesquels j'arrivai le Samedi à Manille.

CHAPITRE VI.

Du Gouvernement de Manille & des Isles adjacentes.

QUOIQUE les Isles Philippines soient fort éloignées de l'Europe, & sur-tout de la Cour du Roi Catholique, de qui elles dépendent, elles ne laissent pas cependant d'être très-bien gouvernées. Quant au Spirituel, le Roi nomme un Archevêque dans Manille, qui décide non-seulement toutes les causes de son Diocése, mais encore celles des Evêques ses Suffragans par voie d'apel. Si la Sentence du Métropolitain ne s'accorde point avec la premiére, on peut en apeller à l'Evêque de Camarines Délégué du Pape. L'Archevêque reçoit du Roi, comme nous l'avons dit, 6000. piéces de huit, & les Evêques de Cébu, Camarines, & Cagayan 5000. Outre cela il réside toûjours à Manille un Evêque Titulaire ou Coadjuteur, que les Espagnols apellent Evêque à l'anneau; il prend le gouvernement de la premiére Eglise vacante, afin qu'il n'y ait point d'intermission pour le soin des ames, qui seroient six ans à at-

tendre un nouveau Pasteur. A l'égard de l'Inquisition, elle a un Commissaire nommé par le Tribunal du Méxique.

Pour le Temporel, il y a un Gouverneur avec le titre de Capitaine Général ; il est Président de la Salle Royale ; son Office dure 8. ans : les quatre Auditeurs ou Juges, & le Procureur Fiscal ne changent point. Quand on établit ce Tribunal, en 1584. il n'y avoit que deux Auditeurs & un Procureur Fiscal ; quelque tems après on y en ajoûta un troisiéme. L'expérience ayant fait voir ensuite l'inutilité d'un tel Tribunal, on le suprima par l'ordre du Roi & de son Conseil : & au lieu de cela, on leva en 1590. un corps de 4000. Soldats ; mais en 1598. il fut rétabli, & l'on fit Francesco Tello Président, avec trois Auditeurs & un Procureur Fiscal. Cette Cour reçoit non-seulement les apels des Magistrats de la Ville, qui sont deux Prevôts, mais aussi de toutes les Isles. Elle prend connoissance des violences commises par les Ecclésiastiques, comme le Tribunal de la Force en Espagne. Le Gouverneur y assiste comme Président, mais il n'a point de voix ; & quand les voix sont également partagées, il nomme un Docteur qui fait pancher la balance. Dom Gabriel de Sturis a été choisi deux

fois pour ce ſujet, pendant mon ſéjour à Manille.

Quoiqu'il faille peu de choſe pour l'entretien d'un Auditeur, vû que les vivres, les étoffes & tout ce qui eſt neceſſaire pour paroître, eſt à bon marché; (un cheval de ſelle ne coûtant que dix piéces de huit, & ſon entretien pendant un mois ou deux ſeulement) ils ont cependant de grands ſalaires, & chacun d'eux reçoit tous les 4. mois 1100. piéces de huit. Le Procureur Fiſçal a plus de 600. piéces tous les ans des Sangleys, comme leur Protecteur, & 200. comme Procureur de la Santa Cruzada. Les apointemens du Gouverneur ſont 13300. piéces de huit; ſçavoir 4000. comme Général, 4000. comme Préſident de la Cour, & 5300. comme Gouverneur pour le Civil. Lorſque le Gouverneur meurt, le plus ancien Auditeur jouit de ſes apointemens, & prend ſoin des affaires Civiles & Militaires, dont il rend compte au nouveau Gouverneur dans la ſuite.

Si les Iſles Philippines n'étoient pas ſi éloignées, il y auroit bien des Grands d'Eſpagne qui en brigueroient le Gouvernement; parce que l'autorité n'en eſt point limitée, ſa Juriſdiction eſt fort étendue, ſes prérogatives ſont ſans pareilles; & qu'il

procure

procure plus de commodités, plus de gain & plus d'honneur que la Viceroyauté des Indes. Mais, comme j'ai dit, l'éloignement du lieu en dégoûte, & fait même que l'on ne connoît pas en Espagne la grandeur de ce poste. Pour en donner une idée, je dirai que le Gouverneur donne tous les emplois Militaires, choisit les 22. Prevôts qui gouvernent autant de Provinces, envoie un Gouverneur aux Isles Marianes, quand il en meurt un, jusqu'à ce que le Roi en ait nommé un autre. Autrefois il mettoit des Gouverneurs à Formosa & à Ternate, lorsque ces Isles apartenoient à la Couronne d'Espagne. Il distribue des Seigneuries sur des Villages d'Indiens par voie de récompense aux Soldats qui ont servi dans les Indes. On les donne pour deux vies, la femme & les enfans succédans; après quoi la terre revient au Roi. Les Seigneurs reçoivent les droits que l'on paieroit au Roi, c'est-à-dire dix réales de ceux qui sont mariés, & cinq des autres; mais ils sont obligés aussi de donner, pour l'entretien de la Milice, deux réales de chaque tribut avec quatre Cavans de ris par tête, & deux réales pour le Curé. Le Roi, dans ce qui est de son Domaine, outre les dix réales, tire deux Cavans de ris: un Ca-

van pése cinquante livres d'Eſpagne.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que le Gouverneur remplit tous les Canonicats vacans de l'Egliſe Archiépiſcopale, & le fait ſçavoir au Roi, pour en avoir la confirmation, ainſi que des Seigneuries auſquelles il a nommé. Quand quelque Parroiſſe de Prêtres Séculiers eſt vacante, on tient une aſſemblée en préſence de l'Archevêque, qui nomme trois ſujets, dont le Gouverneur en choiſit un. La même choſe ſe fait pour les Canonicats & Bénéfices Royaux. Les Parroiſſes qui apartiennent aux Religieux, ſont pourvûes par le Provincial de l'Ordre dans un Chapitre Provincial. Ceux-ci n'ont pas beſoin de confirmation; & ils peuvent entendre les confeſſions des Indiens, mais non pas des Eſpagnols, ſans l'aprobation de l'Ordinaire.

Si les Curés Séculiers commettent des fautes qui méritent qu'on les prive de leur Cure, cela ſe fait avec l'avis de l'Evêque & du Gouverneur. Le Général du Galion qui va tous les ans à la Nouvelle Eſpagne, eſt mis par le Gouverneur dans ce poſte, qui raporte plus de 50000. écus. Il nomme encore les deux Majors de Manille & de Cavite, & plus de Capitaines & d'Officiers qu'on n'en fait à Madrid.

Il donne aux Indiens des Commiſſions de Colonels, Majors & Capitaines, pour les exempter de la moitié du tribut qu'ils paient au Roi. Il y a tous les jours une Compagnie qui monte la garde devant ſon Palais, tant pour l'honneur, que pour tenir en bride les eſprits mutins des Chinois.

Mais toute cette grandeur & cette autorité eſt bien contrebalancée par l'amertume de la recherche que les mauvais Habitans de Manille font faire de ſa conduite, au bout des huit ans. On n'examine pas dans ce tems-là, la grandeur des fautes; mais on regarde la quantité des ſommes qu'il a reçues, & l'on punit la bourſe au lieu du corps. Les accuſateurs ont ſoixante jours, après la publication faite dans toutes les Provinces, pour aporter leurs plaintes; & trente pour les pourſuivre devant le Juge, qui eſt ordinairement celui qui lui ſuccéde. Il a pour cela une commiſſion expreſſe du Roi & de ſon grand Conſeil des Indes, qui ſe réſerve à lui-même le Jugement de certains chefs d'importance. C'eſt pourquoi le Juge, ayant reçu toutes les informations, les envoie à la Cour, après avoir prononcé Sentence ſur les cas qui ne ſont pas réſervés. Les Auditeurs qui gouvernent

après la mort des Gouverneurs, ou qui paſſent à un autre poſte dans le Méxique, ſont ſujets à la même recherche ; mais avec cette différence, qu'ils peuvent partir, en laiſſant un Procureur qui parle pour eux. La rigueur eſt ſi grande dans cette recherche, qu'elle va juſqu'à la priſon, ſans avoir égard à la grandeur du poſte ; comme il eſt arrivé à Dom Sebaſtien Urtado de Corcuera & à Dom Diego Faxardo, qui furent priſonniers dans le Château de S. Jacques, l'un cinq ans, & l'autre un peu moins de tems : mais par un ordre exprès du Roi, on leur rendit tout ce qu'on leur avoit ôté injuſtement dans la recherche. Il eſt bien vrai que le Conſeil des Indes a modéré cette rigueur, en ordonnant que l'on n'empriſonnât point les Gouverneurs, mais que l'on envoyât les informations en Eſpagne : cependant le grand éloignement fait que cela ne s'obſerve pas exactement. Les Habitans de Manille épouvantérent ſi fort D. Saviniano Manriquez de Lara, lorſque l'on fit ſa recherche, qu'étant embarqué pour l'Eſpagne, il ne ceſſoit de demander pendant toute le voyage ſi le vaiſſeau pouvoit retourner à Manille ; & ayant ſçu du Pilote qu'il falloit mettre pied à terre dans la Nouvelle Eſpagne ou mou-

rir, il dit en riant : *Cacome en todo de Manilla.* En effet, depuis la conquête de ces Isles, il n'y a eu qu'un autre Gouverneur, & lui qui soient revenus en Espagne; parce que les autres, ou meurent de chagrin dans le tems de la recherche, ou des peines qu'ils souffrent pendant le voyage.

Cette recherche vaut toujours 100000 écus au nouveau Gouverneur, qu'il faut que l'autre tienne tout prêts pour se tirer d'affaire.

Du tems que j'étois dans ces Isles, Dom Fausto Cruzat Gongora Chevalier de S. Jacques en étoit Gouverneur. Il descendoit des anciens Rois de Navarre, & il n'y avoit point eu de meilleurs Capitaines généraux à Manille. Il avoit trouvé à son arrivé le Trésor Royal épuisé & fort arriéré ; après en avoir aquitté les dettes, il y amassa plus de 400000. piéces de huit, & augmenta de 110000. les revenus du Roi. Il s'est conduit en toutes choses selon la justice, sans jamais se laisser corrompre; & dans la distribution des emplois, il n'a donné les Seigneuries qu'à des Soldats qui les méritoient, les charges de Prevôts qu'à des gens du pays capables, & les Bénéfices qu'aux personnes les plus dignes de les remplir.

Ce n'eſt point pour flater ce Gentilhomme que j'écris ceci, puiſque S.M.C. elle-même lui a rendu hautement cette juſtice, en le continuant dans ſon poſte, quoiqu'elle eut déja reçu 70000. piéces de huit, & donné la patente à ſon ſucceſſeur pour en prendre poſſeſſion. J'étois au Méxique lorſque les ordres du Roi vinrent pour rendre les 70000. piéces de huit. Il a été malheureux pour les Galions; car deux des plus grands qui aient été bâtis dans les Iſles, ont péri de ſon tems. L'un s'apelloit le S. Joſeph, & l'autre le Santo Chriſto : Les Habitans de Manille & du Méxique y perdirent plus d'un million; ce qui réduiſit Manille dans une grande pauvreté, dont elle ſe tira enſuite par l'arrivée d'autres vaiſſeaux.

CHAPITRE VII.

Des Iſles Philippines. Le tems qu'elles ont été découvertes. Les peuples qui les ont habitées.

LE nombre des Iſles qui ſont ſous le Gouvernement de Manille eſt trop grand, pour qu'on puiſſe en donner une

relation exacte ; je parlerai ſeulement des principales, qui ſont même peu connues en Europe, & ne ſe trouvent pas fidélement marquées ſur les cartes de Géographie.

Il y a dans les vaſtes Mers des Indes au-delà du Gange, un Archipel rempli d'Iſles, qu'on apelle aujourd'hui Philippines, preſque vis-à-vis des grandes côtes des riches Royaumes de Malacca, Siam, Camboia, Chiampa, Cochinchine, Tunquin & la Chine. Le fameux Ferdinand Magellan l'apella l'Archipel de S. Lazare, parce qu'il y avoit mouillé l'ancre en 1521. le Samedi de devant le Dimanche de la Paſſion, que les Eſpagnols apellent communément de S. Lazare. Le Général Luis Lopez de Villalobos leur donna en 1543. le nom de Philippines, en l'honneur du Prince ſucceſſeur de la Monarchie d'Eſpagne, qui s'apelloit Philippe ; & ſelon d'autres elles n'eurent ce nom qu'en 1564. ſous le régne de Philippe le Catholique, lorſque le Général Michel Lopez de Legaſpi vint en faire la conquête.

On ne ſçait pas l'ancien nom de ces Iſles ; cependant quelques Ecrivains diſent qu'on les apelloit autrefois les Iſles de los Luçones, en général, comme les Canaries, du nom de la principale qui eſt

Luçon ou Manille : le mot Luçon signifie en Langue Tagale un Mortier, & ainsi cela auroit voulu dire le pays des Mortiers. Les Luçones sont certains Mortiers de bois, d'une palme de profondeur & d'autant de largeur, dans lesquels les Indiens pilent leur ris, qu'ils passent ensuite avec certains cribles, qu'on apelle Biloas. Il n'y a point d'Indien qui n'en ait un devant sa porte : même des Habitans de l'Isle de los Pintados en creusent trois tout de suite sur un même tronc, afin qu'autant de personnes puissent s'employer en même-tems à un travail si nécessaire; parce qu'ils ne se nourrissent que de ris, & l'écrasent dans un mortier, avant que de le faire cuire. D'autres, comme les Portugais, les nomment Manilas nom connu de Ptolomée.

Les vaisseaux qui viennent de l'Amérique, à l'Archipel de S. Lazare, ou Philippines, lorsqu'ils découvrent la terre, doivent nécessairement voir une des quatre Isles, sçavoir, Mindanao, Leyte, Ibabao & Manille, depuis le Cap du S. Esprit; parce qu'elles forment une espéce de demi-cercle de six cens milles de longueur en face aux Mers qu'ils apellent d'Espagne. Manille est au Nord-Est, Ibabao & Leyte au Sud-Est, & Minda-

nao au Sud. A l'Oueſt on trouve Paragua, qui après Manille & Mindanao eſt la plus grande, & avec qui elle forme un triangle, dont la pointe qui eſt du côté de Borneo apartient au Roi de ce nom, & l'autre au Roi d'Eſpagne. Au milieu de cette eſpéce de triangle, outre les cinq Iſles que nous avons déja nommées, il y en a cinq autres grandes & bien peuplées, ſçavoir Mindoro, Panay, l'Iſle des Noirs, Cebu & Bool. Enſorte que l'on ne compte dans cet Archipel que dix Iſles grandes & dignes de remarque, ainſi que Ptolomée l'a mis auſſi dans ſa Géographie.

Entre les dix dont nous venons de parler, il y en a encore dix autres moindres qui ſont auſſi habitées, & ſe trouvent ainſi dans la route que ſont les vaiſſeaux pour la Nouvelle Eſpagne. Luban où ſe perdit le Galion le S. Joſeph, Marinduque, Iſla de tablas, Romblon, Sibugan, Masbate, Ticao, Capul, & Catanduanes hors du Détroit.

Les autres petites Iſles, en partie habitées, & en partie déſertes, ne ſont bien connues que des ſeuls Indiens, à cauſe des fruits qu'ils y vont chercher. Je dirai ſeulement en général, que vis-à-vis de Manille du côté du Nord, entre le Cap

de Boxeador & celui de l'Engaño, à vingt-quatre milles de terre, on trouve les petites Isles, qu'on apelle de los Babuyanes, dont la premiére est habitée par des Indiens Chrétiens qui paient tribut, & l'autre par des Sauvages, qui sont proche des Lequios & de l'Isle de Formosa. Auprès de Paragua vis-à-vis de Manille, il y a trois Isles qu'on apelle de los Calamianes, & puis ensuite on en trouve huit ou neuf toutes habitées. Retournant après vers le Midi à quatre-vingt-dix milles par de là los Calamianes, vis-à-vis de Caldera, qui est une pointe de Mindanao, on trouve Taguima & Xolo, avec plusieurs autres petites aux environs.

Les Isles de Cuyo sont entre Calamianes & Panay dans la Province d'Otton & de Maras. L'Isle du Feu est proche de celle des Noirs. Il y a aussi Bantayan proche de Cebu; Pangla touche presque à Bool; Panamao, Maripipi, Camiguin, Siargao & Pannon se trouvent entre Mindanao & Leyte; & enfin quantité d'autres qu'il est très-difficile de compter. Ceci fait voir l'erreur de ceux qui disent que le nombre des Philipines n'est que de 40. car s'ils ne veulent parler que des grandes, il n'y en a pas tant; & si c'est de toutes en général, il y en a beaucoup davantage.

Toutes ces Isles sont sous la Zone torride, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer, la pointe de Mindanao, qu'on apelle Sarrangan ou le Cap de Saint Augustin, se trouvant à la latitude de 5. d. 30. m. & los Babuyanes & le Cap de Engaño au 19. d. l'Embocadero de S. Bernardin est au 13. d. & la Ville de Manille au 14. d. 40. m. La longitude, selon les meilleures cartes est entre les 132. & les 145. quoique Magellan les ait mis aux 161. mais tout le monde ne commence pas à compter d'un même point. Ptolomée place les Isles Manioles au 142. Je ne sçais sur quel fondement certaines gens prétendent que Manille a été bâtie 160. ans après la Naissance du Sauveur, étant impossible d'en rien conjecturer par l'antiquité des édifices, puisque les matériaux dont on fait les frêles bâtimens de ce pays ne sont que du bois & des cannes.

Il y a plusieurs opinions sur l'origine de ces Isles. Les uns disent qu'elles ont été formées dès le commencement du monde, lorsque l'Auteur de la nature découvrit la terre & la sépara des eaux. D'autres les regardent comme l'ouvrage du Déluge universel. D'autres encore en attribuent la cause à des inondations parti-

culiéres des Provinces, à des tempêtes, des tremblemens de terre, des feux naturels & autres accidens qui font ces altérations & ces changemens sur la terre & dans la mer : comme l'on dit qu'il est arrivé à la Sicile qui étoit autrefois jointe à l'Italie, à l'Isle de Cypre qui touchoit à la Syrie, & à plusieurs autres endroits. Il y en a d'autres enfin qui veulent que les Isles se forment d'un assemblage de matiéres & par les changemens naturels de ces deux élemens, sur-tout par les Fleuves qui enlévent la terre d'un endroit & la portent à un autre ; ou par ces superfluités dont les Fleuves sont toujours chargés, & que la Mer par le mouvement de ses eaux, rassemble ici & là. On peut apliquer toutes ces causes non-seulement aux Isles des mers Orientales, mais encore à celles de tout le monde : & principalement aux Philippines, à cause qu'il y a beaucoup de Volcans & de Sources d'eau chaude sur le haut des montagnes. Les tremblemens de terre y sont fréquents & si terribles dans certains tems, qu'à peine laissent-ils une maison debout, de quoi Manille donne un ample témoignage. Les Ouragans que les Indiens apellent Baguyos, & les Espagnols Titones, sont si furieux, qu'outre les desordres qu'ils

caufent en mer, ils déracinent fur terre les plus grands arbres, & chaffent une fi grande quantité d'eau dans les terres, qu'elle inonde des pays entiers. Le fond entre les Ifles eft plein de féches, fur-tout proche la terre-ferme; deforte qu'il y a beaucoup d'endroits où les vaiffeaux ne peuvent aborder, & font obligés de chercher les canaux que la Divine Providence à laiffé, pour la communication d'un pays à l'autre. Tous ces indices fuffifent pour nous faire conjecturer que s'il y a eu quelques-unes de ces Ifles jointes à la terre-ferme au commencement du monde, ce n'a été que par les accidens qui font arrivés, ou plutôt par le Déluge univerfel qu'elles en ont été féparées, & divifées en plufieurs parties; & que d'une grande Ifles, il s'eft fait un Archipel de petites Ifles.

Je n'ai pas envie d'examiner fi Tharfis eft le premier qui foit venu habiter ces endroits-ci avec fes fréres; mais lorfque les Efpagnols s'en emparérent ils y trouvérent trois fortes de peuples. Les Mores Malais étoient maîtres des côtes, & venoient, comme ils le difoient eux-mêmes, de Borneo & de la terre-ferme de Malacca, où il y a un détroit qu'on apelle Malay, qui a donné le nom à tous les

Malais répandus dans la plus grande partie de cet Archipel.

De ceux-ci sont sortis les Tagales, qui sont les originaires de Manille & des environs, comme on le voit par leur langage qui est fort semblable au Malais, par leur couleur, leur taille, l'habillement d'ont ils se servoient, lorsque les Espagnols y entrérent, & enfin par les coutumes & les maniéres qu'ils ont pris des Malais & des autres Nations des Indes.

L'arrivée de ces peuples dans les Isles a pû être causée fortuitement par quelque tempête pareille à celle qui y jetta en 1690. quelque Japonois. Ces gens-là se firent peu de tems après Chrétiens & se mirent dans le service du Roi, parce qu'on les auroit fait mourir, si ils eussent retourné chez eux, pour avoir été dans un pays étranger, quoique malgré eux. J'ai vû de ces Japonois dans Manille, qui avoient deux robes larges comme des soutanes d'Abbés, dont les manches étoient rondes & larges. Celle de dessous étoit serrée de deux ceintures, l'une venant de la gauche & l'autre de la droite. Leurs haut-de-chausses étoient fort longs & leurs souliers comme les socs des Pénitens. Leurs cheveux étoient courts & rasés sur

ſe devant juſqu'au ſommet de la tête. Il y arrive encore ſouvent des Nations, dont on n'entend point le langage.

Outre cela, il pourroit bien être que les Malais ſeroient venus habiter le pays exprès, par raport au trafic & pour le profit; ou bien même, ils ont pû être bannis de chez eux : mais le tout eſt incertain.

Ceux qu'on apelle Biſayas & Pintados de la Province de Camarines, comme auſſi de Leyte, Samar, Panay & autres Places, viennent vrai-ſemblablement de Macaſſar, où l'on dit qu'il y a pluſieurs peuples qui ſe peignent le corps comme ces Pintados. Pierre Fernandes de Quiros dans la Relation qu'il fait de la découverte des Iſles de Salomon en 1595. dit qu'il trouva à la hauteur de 10. degrés Nord, à 1800. lieues du Pérou, à-peu-près à la même diſtance des Philippines, une Iſle apellée la Magdeleine habitée par des Indiens bien faits, plus grands que les Eſpagnols, qui alloient nuds & dont le corps étoit peint de même que ceux des Biſayas.

On doit croire que les habitans de Mindanao, Xolo, Bool, & d'une partie de Cébu, ſont venus de Ternate, à cauſe du voiſinage, de leur commerce & de leur

religion, qui eſt ſemblable à celle de ces peuples, à qui ils ont recours en tems de guerre. Les Eſpagnols en arrivant, les trouvérent maîtres de ces Iſles.

Les Noirs qui vivent dans les Rochers & les Bois épais, dont l'Iſle de Manille eſt pleine, différent entiérement des autres. Ils ſont barbares, ſe nourriſſent de fruits & de racines, que la montagne leur produit, & de Singes, de Serpens & de Rats qu'ils attrapent à la chaſſe. Ils vont tout nuds, ſe couvrant ſeulement les endroits que la Nature leur aprend à cacher; les hommes avec des écorces d'arbres, qu'ils apellent Bahaques, & les femmes avec une toile tiſſue de fils d'arbres qu'elles apellent Tapiſle. Ils n'ont aucun autre ornement, que quelques braſſelets faits des joncs & de cannes des Indes de diverſes couleurs. Ils n'ont ni loix, ni lettres, ni autre gouvernement, que celui de la parenté, parce que tous obéiſſene au chef de la famille. Les femmes portent leurs enfans dans des beſaces faites d'écorces d'arbre, ou bien liés autour d'elles dans un morceau d'étoffe, comme font quelques Albanoiſes en Italie. Ils dorment où la nuit les prend, ſoit dans le creux du tronc d'un arbre, ou ſous des nattes faites d'écorces d'arbres, qu'ils

accommodent en forme de hutes. Ils mé-nent ainſi une vie de Brutes pour la ſeule douceur de la liberté, c'eſt-à-dire, pour n'être pas ſoûmis aux Eſpagnols.

Cet amour de la liberté eſt ſi grand chez eux, que les Noirs d'une montagne ne permettent point à ceux d'une autre de venir ſur la leur ; & ils ſe battent pour cela fort cruellement. Ils ſont ſi ennemis des Eſpagnols, que quand ils en ont tué quelqu'un, ils invitent toute leur paren-té, & font fête pendant trois jours, bû-vant dans le crâne du malheureux : cela les fait paſſer pour très-vaillans, & leur procure une femme plus facile-ment.

Leurs nôces ſe font en ſe touchant ſeu-lement la main, en préſence des parents. Ces Noirs s'étant alliés avec des Indiens Sauvages, il en eſt venu la Tribu des Manghians ; ce ſont des Noirs qui habi-tent dans les Iſles de Mindoro, de Mun-dos, & qui ont peuplé les Iſles des Noirs. Quelques-unes ont les cheveux crêpus comme ceux d'Angola ; d'autres les ont longs. La couleur de leur viſage eſt comme celle des Ethiopiens ; quelques-uns l'ont plus blanc : On en a vû parmi eux pluſieurs avec des queues de 4. à 5. pouces de long, comme les Inſulaires

dont parle Ptolomée. Les Siambales, autres Sauvages, portent tous les cheveux longs, comme les Indiens conquis. Les femmes de ces Satyres accouchent dans les bois, comme les chévres, & vont aussi-tôt se laver & leur fruit aussi, dans les premiéres riviéres, ou autre eau froide; ce qui feroit mourir une femme d'Europe.

Lorsque ces Noirs se voient poursuivis par les Espagnols, ils font signal par le moyen de certains petits morceaux de bois, aux autres qui sont épars sur la montagne, de s'enfuir au plutôt. Leurs armes sont un arc, des fléches, une lance courte & un cris ou couteau attaché à la ceinture. Ils empoisonnent la pointe des fléches, qui quelquefois sera de fer ou de pierre bien aiguisée; ils la percent dans l'extrémité, afin qu'elle se rompe dans le corps de l'ennemi, & qu'étant ainsi rompue, on ne puisse s'en servir contre celui qui l'a tirée. Ils portent toujours à leur bras pour leur défense un Bouclier de bois long de 4. Palmes & large de deux.

Quoique j'aie eu plusieurs conversations avec les PP. de la Compagnie & plusieurs autres Missionaires, qui ont affaire avec ces Noirs, il ne m'a pas été possible de sçavoir leur religion. Tous m'ont dit

unanimement, qu'ils n'en avoient point ; qu'ils vivoient comme des bêtes ; & que toute la marque qu'on en a pû voir parmi les Noirs ſur les montagnes, c'eſt une pierre ronde, ou un tronc d'arbre bien fait, ou des animaux, ou ce qu'ils trouvent en chemin, pour leſquels ils font voir une eſpéce de vénération que la crainte produit. Il eſt cependant vrai (comme on l'a ſçu par le moyen des Chinois Payens qui traitent avec eux, ſur les montagnes) qu'on a trouvé dans leurs cabannes de petites Statues mal faites. Les trois autres Nations dont nous avons parlé auparavant, paroiſſent avoir quelque inclination aux Augures & aux Superſtitions de Mahomet, par la correſpondance qu'ils ont avec les Malais & ceux de Ternate.

L'opinion la plus reçue eſt, que les Noirs ont été les premiers habitans de ces Iſles ; & qu'étant naturellement poltrons, ils ont laiſſé prendre les côtes à ceux qui ſont venus de Sumatra, Borneo, Macaſſar & d'autres Pays, & ſe ſont retirés dans les montagnes. Auſſi dans toutes les Iſles où ſont ces Noirs & ces hommes Sauvages, les Eſpagnols ne poſſédent que les côtes, encore pas par-tout, comme depuis Maribeles juſqu'au Cap

de Bolinao dans l'Isle même de Manille, où pendant 50. lieues de rivage il n'y a pas moyen de descendre, de crainte des Noirs, qui sont les plus invétérés ennemis qu'aient les Européens. Tout l'intérieur de l'Isle étant de cette maniére occupé par ces Brutes, (contre lesquels quelque armée que ce fut seroit inutile dans l'épaisseur des bois) à peine le Roi a-t-il la dixiéme partie des habitans de l'Isle pour sujets, comme les Espagnols me l'ont dit plusieurs fois.

Les PP. Missionaires font tout ce qu'ils peuvent, pour les mettre dans le chemin du salut. Ils vont dans les bois prêcher à ceux dont l'esprit n'est pas si farouche, qui font même une petite cabanne pour le Missionaire quand il en convertit quelqu'un; mais sur le moindre soupçon, ils brûlent & Eglise & Cabanne & tout ce qu'il y a, & se retirent dans le plus épais du bois. Cela vient de ce que les Indiens Chrétiens, afin d'avoir eux seuls le gain de la cire que les Noirs recueillent dans les bois, leur ont mis dans la tête d'éviter autant qu'ils pourroient, le joug des Espagnols, parce qu'ils seroient contraints ensuite de payer le tribut. Celui qui attrape un de ces Noirs, a droit de le retenir comme son esclave; mais s'il se

ſait Chrétien, il eſt obligé de lui donner la liberté après dix ans de ſervice ; & alors, par l'inclinaiſon qu'il a pour la montagne où il eſt né, ils s'y en retourne à la premiére occaſion qu'il trouve.

On trouve auſſi dans ces Iſles une autre ſorte de peuple, pas ſi poli que les premiers, ni ſi barbare que les ſeconds ; ce ſont ceux qui vivent aux ſources, & que l'on apelle à cauſe de cela Ilayas ou Tinghians, comme qui diroit, Habitans de montagne. Il y en a encore d'autres apellés Sambales & Igolottes, qui ont commerce avec les Tagales & les Biſayas. Quelques-uns d'eux paient le tribut, quoiqu'ils ne ſoient pas Chrétiens ; & l'on croit qu'ils ſont Métiz des autres Nations barbares, parce qu'ils leur reſſemblent beaucoup par la taille, la couleur & les maniéres. Au reſte, il n'eſt pas non-plus ſans vrai-ſemblance qu'il n'ait paſſé aux Philippines des habitans de la Chine, du Japon, de Siam, de Camboia & de la Cochinchine.



CHAPITRE VIII.

De l'Isle de Luçon apellée vulgairement Manille.

APRÈS avoir parlé des Isles en général, il faut presentement tâcher de les décrire en particulier. Commençant par Luçon, ou Manille selon les Espagnols, qui est la principale. Son extrémité Orientale est au 13. degré 30. minutes, & sa Septentrionale est presque au 19. Sa figure est comme celle d'un bras plié, inégal pourtant dans son épaisseur; puisque du côté de l'Orient, on peut la traverser en un jour; & que de celui du Nord, elle s'élargit si fort, que sa moindre largeur, pour aller d'une mer à l'autre, sera de 30. à 40. lieues. Toute sa longueur est de 160. lieues Espagnoles, & son circuit d'environ 350.

Dans le coude de ce bras, il y a une grande riviére, qui se rend dans la mer, & forme une Baie de 30. lieues de circuit. Les Espagnols l'apellent Bahia, à cause de la riviére du grand Lac de Bahi, qui est à 18. milles de la Ville. Les Indiens avoient en cet endroit leur principal Vil-

lage, qui étoit d'environ 3800. maiſons, dans l'angle formé par la mer & la riviére. Ils avoient derriére eux pluſieurs marais, qui fortifioient naturellement la Place, & un terrein qui leur produiſoit en abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. C'eſt pourquoi Michel Lopez (le premier qui a conquis l'Iſle, en 1571. le 19. de Juin) trouva à propos de fonder en cet endroit la Ville principale avec l'ancien nom de Manille, ce qui fut executé le jour de S. Jean; mais comme ce fut le jour de Sainte Potentiane qu'on fit cette conquête, on l'a choiſie pour la Patrone de l'Iſle.

A trois lieues de Manille, dans la même baie, eſt le Port de Cavite. La baie eſt profonde preſque par-tout, & fort poiſſonneuſe; ſes rives ſont bordées de Villages, & de quantité d'arbres. A ſon entrée, à 8. lieues de Manille, on trouve Maribeles; elle a 3. lieues de circuit, & eſt fort haute. Il y a là un Officier réformé avec 6. ſoldats de garde; il fait auſſi l'office de Gouverneur dans un Village de 50. maiſons, qui eſt du côté de Manille. Son plus grand profit vient des Noirs qui lui aportent, pour un peu de tabac & de ris, quantité de bois, qu'il vend enſuite bien cher à Ma-

nille. On entre dans la Baie par trois passages : le premier est le plus fréquenté, à cause qu'il est plus profond & qu'il a une demi-lieue de largeur ; c'est celui qui est entre ladite Isle & la pointe du Diable. Le second a un quart de lieue de large, entre la côte oposée & l'Ecueil des Chevaux ; il n'est pas fort sûr, parcequ'il a peu de fond & quelques petits rochers sous l'eau. Le troisiéme, qui a trois lieues de large, est entre l'Ecueil des Chevaux & la pointe de Marigondon ; il est rempli de séches, & il faut être bien sur ses gardes en y entrant.

En sortant de ladite Baie, sur la gauche, (par la route que prennent les vaisseaux de la Nouvelle Espagne) on trouve, après 14. lieues de chemin, la Baie de Balayan & Bombon, qui a 3. lieues de tour, & derriére laquelle il y a un lac avec beaucoup d'habitations. En allant vers l'Est, on passe la pointe du Soufre, & l'on entre dans la Baie de Batangas, qui est habitée par des Indiens ; auprès de la pointe il y a la petite Isle de la Caza, qui est toute remplie de gibier. Entre cette Isle & la pointe est le Port de Malcaban, où le Gouverneur Gomez Perez de la Marinas fut assassiné avec plusieurs autres sur la Capitane, par des rameurs Chinois.

Quand

Quand on a passé la Baie de Batangas, on trouve les Villages de Lovo & de Galban, dans le voisinage desquels on voit des marques de mines. C'est en cet endroit où finit la Province de Balayan, qui commence à Maribeles, & dans laquelle demeurent environ 2500. Indiens, qui paient tribut. On entre ensuite dans celle de Calilaya ou Tayabas, qui s'étend jusqu'au Cap de Bondo, & dans la terre jusqu'à Maubun, sur la côte oposée de l'Isle. Elle est plus grande & a plus d'habitans que la premiére.

On passe après dans la Province de Camarines, où sont compris Bondo, Passacao, Ibalon Capitale de la Jurisdiction de Catanduanes, Bulan où se perdit le Vaisseau l'Incarnation, revenant de la Nouvelle Espagne en 1649. Sorsocon ou Bagatao, Port où l'on bâtit les gros vaisseaux du Roi, & Albay qui est une grande Baie hors du Détroit, proche de laquelle est un Volcan fort haut, que les navires qui viennent de la Nouvelle Espagne aperçoivent de fort loin.

Il y a dans cette montagne quelques sources d'eau chaude, & entr'autres une d'une telle qualité, que quand il y tombe quelque chose, soit bois, os, feuille ou étoffe, cela se change en pierre. On

a présenté à D. François Tello Gouverneur une écreviſſe moitié pétrifiée, parce qu'on prit grand ſoin que le tout ne le fût pas. Au village de Tivi, à deux lieues du pied de de la montagne, coule un grand ruiſſeau d'eau tiéde, qui a auſſi la proprieté de pétrifier juſqu'aux animaux, comme écreviſſes, ſerpens & crocodiles. Le P. Jean de Sainte Croix, dans le tems qu'il étoit Curé de cet endroit, trouva un de ces ſerpens pétrifiés qui étoit long comme le bras. Les bois de Molaye, de Binanuyo & de Naga ſe pétrifient facilement. On voit de pareilles choſes dans les autres Iſles.

Au-delà d'Albay, vers l'Orient, eſt le Cap de Buyſaygay. Ici la côte remonte vers le Nord, en laiſſant à droit les Iſles de Catanduanes, qui en ſont éloignées de deux lieues ; enſuite en côtoyant l'Iſle on trouve la riviere de Bicor, qui vient d'un lac, & baigne la ville de Caçeres, fondée par D. François de Sande ſecond Gouverneur & Propriétaire de ces Iſles. L'Evêque du Nouveau Caçeres y fait ſa réſidence, & les Provinces de Calilaya, de Camarines & d'Ibalon ſont ſous ſa Juriſdiction.

On entre de la Province de Camarines, dans celle de Paracale, où ſont de riches

Mines d'or, d'autres Mines de differens métaux & de la meilleure pierre d'Aimant. Il y a environ 7000. Indiens payans tribut, qui l'habitent. Le terrein eſt bon & plat, il produit des arbres de Cacao & des Palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin le long de la côte, on trouve la Baie de Mauban dans le pli du bras. Les Navires qui viennent de la Nouvelle Eſpagne ont quelquefois laiſſé l'argent dans cet endroit, pour le tranſporter à Manille. Au-dehors de la Baie, eſt le Port de Lampon, qui eſt ſemblable à celui de Mauban.

Depuis Lampon juſqu'au Cap del Engaño, la côte n'eſt habitée que par des Infidéles & des Barbares. C'eſt en cet endroit que commence la Province & la Juriſdiction de Cagayan, qui eſt la plus grande qui ſoit dans les Iſles, parce qu'elle s'étend 80. lieues en longueur & 40. en largeur. Sa Capitale eſt la Nouvelle Ségovie, qui fut fondée par le Gouverneur D. Conſalvo Ronquillo; il y a l'Egliſe Cathédrale dans laquelle Frére Michel de Benavides fut élu premier Evêque en 1598. La Ville eſt ſituée ſur le bord d'une riviére du même nom, qui vient des montagnes de Santor dans Pampang,

& qui traverſe preſque toute la Province. Le Grand Juge de la Province y fait ſa réſidence avec une garniſon d'infanterie Eſpagnole & d'autres nations. On y a bâti un Fort de pierre, & fait d'autres ouvrages, pour ſe défendre contre les Irayas, qui ſont des Indiens révoltés, demeurans dans les montagnes, qui partagent toute l'Iſle. Les Parroiſſes dans cette Province apartiennent aux Dominiquains. Le Cap le plus ſeptentrional eſt celui del Engaño, qui eſt fort dangereux pour les vents de Nord & les grands courans.

Après avoir fait 15. lieues le long de la côte d'Orient en Occident, on arrive à l'autre pointe que l'on apelle le Boxeador: ce Cap étant paſſé, & ſuivant la côte qui va au Midi, on trouve au bout de 20. lieues la fin de la Province de Cagayan & le commencement de celle d'Iloccos. Les Cagayans qui ſont en paix & paient le tribut, peuvent être au nombre de 9000. outre ceux qui ne ſont pas ſubjugués. Toute la Province eſt fertile. Ses habitans ſont robuſtes, & fort apliqués à l'agriculture & à la milice; les femmes font divers ouvrages de coton. Ses montagnes, auſſibien que toutes celles de l'Iſle, ont des milliers d'eſſains, qui fourniſſent de la

cire en si grande quantité, que tous les pauvres s'en servent au lieu d'huile.

Ils font ainsi les chandelles dans un bois percé ou dans une canne. Ils laissent dans les deux extrémités un petit trou, pour y passer la méche ; ils ferment celui d'en bas, l'emplissent par celui d'en haut; & dès que la cire est refroidie, ils brisent le moule pour la tirer dehors : de cette maniére, la chandelle est faite en un moment, & de la grosseur dont on la veut. On trouve encore sur ces montagnes beaucoup de ce bois que nous apellons de Brésil, de l'Ebéne & d'autres fort estimés. Les Forêts sont pleines de sangliers, qui ne sont pas si bons que les nôtres, & de Cerfs que l'on tue pour la peau & les cornes, dont on fait commerce avec les Chinois. La Province d'Iloccos passe pour une des plus peuplées & des plus riches des Isles. Elle a 40. lieues de côte, & est située sur le bord de la riviére Bigan. Le Gouverneur Guido de Laccazarris, successeur de l'Adelantado, y fonda en 1574. la Ville Fernandine.

Cette Province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les terres ; par-delà sont les montagnes & les forêts qu'habitent les Igolottes, nation de grande stature & guerriére, & des Noirs qui ne sont pas

encore ſubjugués. On a vû l'étendue du pays entre les montagnes, lorſqu'en 1623. l'armée marcha 7. jours, ne faiſant que 3. lieues par jour, paſſant toujours ſous des arbres de noix muſcades ſauvages & des pins; elle arriua enfin au haut de la montagne, où étoient les principales habitations des Igolottes. Ils vivent dans ces endroits-là à cauſe des riches mines d'or qu'il y a; ils en amaſſent & le troquent avec ceux d'Iloccos & de Pangaſinan, pour du tabac, du ris, & autre choſe. Outre l'or, cette Province produit beaucoup de coton, dont on fait de belles étoffes.

On entre enſuite dans la Province de Pangaſinan, dont la côte a 40. lieues d'Eſpagne de longueur; elle eſt à-peu-près de la même largeur que celle d'Iloccos. Ses montagnes & ſes campagnes produiſent beaucoup de bois, que les Indiens apellent Sibucau, pour teindre en rouge & en bleu. Tout le dedans de la Province eſt habité par des Indiens ſauvages, qui vont comme les bêtes, tout nuds & errans dans les forêts & ſur les montagnes. Ils ſement quelque choſe dans leurs vallées, & tâchent d'avoir ce qui leur manque des Indiens conquis, en leur donnant des petits morceaux d'or, qu'ils ramaſſent dans le

lit des riviéres. On compte 9000. Indiens payans tribut dans la Province d'Iloccos, & 7000. dans celle de Pangasinan. C'est sur la côte de cette derniére qu'est le Port de Bolinao, & la Playa Onda, endroit fameux dans les Philippines, pour la victoire que les Espagnols remportérent sur les Hollandois.

La Province de Pampanga, où finit le Diocése de la Nouvelle Ségovie, & commence celle de l'Archevêque de Manille, suit celle de Pangasinan. Elle est grande & importante, parce que les gens du pays étant bien instruits par les Espagnols, sont nécessaires pour la conservation de l'Isle; & effectivement ils s'en sont servis, non-seulement dans Manille, mais encore dans Ternate & dans d'autres Provinces. Outre cela, le terroir y est très-fertile, surtout en ris, à cause de la grande quantité d'eaux; & c'est où l'on fait provision pour Manille. Elle fournit encore le bois pour la construction des vaisseaux, ses Forêts étant sur la Baie, peu éloignées du Port de Cavite. Il y a 8000. Indiens qui paient le tribut en ris. Les Zambales, peuple féroce, & les Noirs aux cheveux crêpus demeurent dans les montagnes de cette Province. Ils sont continuellement aux mains entr'eux, pour défendre les

limites de leur Juriſdiction ſauvage, & s'empêcher tour-à-tour l'entrée dans les bois, où ils ont leurs pâturages & leurs chaſſes.

La Province de Bahi, qui eſt à l'Orient de Bahi, produit auſſi du bois propre à la marine. Autour du lac de ſon nom & des villages circonvoiſins, viennent les meilleurs fruits que l'on mange dans l'Iſle, ſur-tout l'Aréque ou la Bonga, & le Buyo qui eſt la même choſe que le Betlé. C'eſt un fruit aromatique très-tendre, dont nous avons aſſez parlé dans le troiſiéme Tome; mais celui de Manille ſurpaſſe tous les autres : les Eſpagnols ne font rien autre choſe, que d'en mâcher depuis le matin juſqu'au ſoir. Le fruit qui naît de cette plante, s'apelle Tacloué.

Les habitans de cette Province ſont fort haraſſés d'aller couper les bois neceſſaires pour les vaiſſeaux; il y en a tous les mois depuis 200. juſqu'à 400. d'occupés à ſcier ſur les montagnes, ou dans le Port de Cavite. Le Roi leur donne une piéce de huit par mois, & du ris à ſuffiſance. On compte environ 6000. Indiens dans la Province, qui paient tribut.

Il y a encore la Province de Bulacan,

ſituée entre Pampanga & Tondo. Elle eſt très-petite, & habitée par les Tagales ; elle abonde en ris & en vin de palme, & n'a que trois mille perſonnes qui paient tribut.

On trouve par toute l'Iſle de l'Or, abondance de cire, de la civette, du coton, du ſoufre, de la canelle ſauvage, du cacao, du ris juſques ſur les montagnes, de bons chevaux, des vaches, des bufles ; & dans les montagnes, des cerfs, des ſangliers & des bufles ſauvages.

Après avoir fait le tour de Manille, il me reſte à dire quelque choſe d'une petite Province, qui eſt proche de l'embouchure du canal, & que j'ai laiſſée exprès; parce qu'elle n'a que ſa Capitale ſur les terres de Manille, & que le reſte conſiſte en pluſieurs Iſles, comme Catanduanes, Masbate, & Bourias. La premiére a trente lieues de tour, & ſa figure eſt triangulaire. Elle eſt des premiéres que l'on trouve en venant aux Iſles, & ſi proche de l'Embocadero de S. Bernardin, que pluſieurs Pilotes s'y ſont trompés ; & croyant entrer dans la bouche du Détroit, ils ſe ſont mis entre des ſéches très-dangereuſes, dont toute l'Iſle eſt environnée juſqu'à une porte de mouſquet de

de la côte, & y ont perdu leurs Navires. Elle est exposée aux vents du Nord, ce qui fait qu'on n'en peut aprocher que depuis la mi-Juin, jusqu'à la mi-Septembre; elle abonde en ris, huile de palme, cocos, miel & cire. Il y a plusieurs riviéres dangereuses à passer, dans le lit desquelles on trouve de l'or, que les torrens qui tombent des montagnes entraînent avec eux. La plus grande s'apelle Catandangan & Catanduanes par les Espagnols, ce qui a donné le nom à l'Isle. La principale occupation des Habitans est de faire de petites barques légéres qu'ils portent vendre à Mindoro, à Calelaya, à Balayan & ailleurs, comme on fait les boêtes de Flandres. Ils en font premiérement une grande sans pont & sans cloux, mais qui est seulement cousue avec des cannes des Indes, & puis les autres plus petites, qu'ils mettent l'une dans l'autre, & les transportent ainsi pendant cent lieues de chemin. La nation est belliqueuse, & se peint comme les Bisayas. Ces gens-là sont si bons rameurs & si bons Mariniers, qu'en sautant dans l'Eau, ils redressent en un clin d'œil une barque qui a tourné. Comme ils craignent ces accidens, ils portent leurs provisions dans des troncs de cannes bien

ſerrés, & attachés aux côtés de la barque. Ils n'ont point d'autre habillement qu'un Bagab ou veſte qui leur vient juſqu'aux genoux. Les femmes ont l'eſprit mâle, ſçavent cultiver la terre & pêcher, auſſi-bien que les hommes. Elles ſont habillées modeſtement à la maniére des Biſayas; elles ont une robe avec un long manteau, & leurs cheveux ſont liés ſur le haut de la tête d'un nœud fait en forme de roſe. Elles portent ſur le front un morceau d'or battu, large de deux doigts, qui eſt doublé de taffetas ; & trois pendans d'or à chaque oreille, l'un comme on les porte en Europe, & les deux autres plus haut. Elles ont des anneaux aux jambes, qui font du bruit, lorſqu'elles marchent.

CHAPITRE IX.

Des Iſles de Capoul, Ticao, Bourias, Maſbate, Marinduque, Mindoro, Louban, Babouyanes, Paragua, Calamianes, Cuyo, Panay, Imaras, Sibouyan, Romblon, Batan & Tablas.

A L'entrée du Détroit dont nous venons de parler, ſe trouve Capoul,

& plusieurs autres petites Isles, qui rendent le canal étroit, & les courans si violens, qu'ils font tourner des Navires de trois ponts jusqu'à deux ou trois fois. Capoul a trois lieues de circuit; son terroir est très-fertile & fort agréable; les Indiens y ont de bonnes habitations, faites à la maniére de celle des Bisayas. A huit lieues au Nord-Est de la bouche du Détroit, est Ticao, Isle de huit lieues de circuit, habitée par des Indiens, dont la plus grande partie sont Sauvages. Il y a un assez bon Port; l'on y trouve de l'eau fraîche & du bois: c'est la derniére terre que touchent les vaisseaux qui vont à la Nouvelle Espagne.

On trouve Bourias à quatre lieues à l'Ouest de Ticao. Cette Isle a cinq lieues de circuit, & contient quelques Indiens Tributaires, Parroissiens de Masbate, qui est dans une autre Isle au Sud de la derniére, dont les Espagnols se rendirent maîtres en 1569. On dit que Masbate a trente lieues de tour, qu'elle est large de huit, & longue à proportion: ses Ports sont commodes à tel vaisseau que ce soit, pour y faire de l'eau. Elle est habitée par 250. familles Indiennes, qui paient le tribut en cire, sel & civette; mais ceux qui demeurent dans les monta-

gnes, ſont en fort grand nombre. Il y a de riches mines d'or à vingt-deux carats, & le Contre-maître du Galion le S. Joſeph, ſur lequel je paſſai à la Nouvelle Eſpagne, y étant un jour deſcendu, en tira en peu de tems une once & un quart d'or très-fin. On ne travaille point aujourd'hui à ces mines, à cauſe du peu d'attention qu'y font les Eſpagnols, qui ayant tous les ans de la Nouvelle Eſpagne, pluſieurs centaines de mille piéces de huit, à dix pour cent de commiſſion, ſe ſoucient fort peu d'aller chercher l'or dans les mines. Les Indiens d'un autre côté, lorſqu'ils ont un plat de ris, ne ſongent guére à ce métal : & s'ils en ramaſſent quelquefois dans les riviéres, ce n'eſt que quand on les preſſe pour payer le tribut, n'en prenant pas plus qu'il ne leur en faut pour cela. Les bords de cette Iſle ſont ſouvent enrichis d'ambre gris, qu'y jettent les courans du canal qui s'y termine.

Laiſſant derriére Ticao, Masbate, Bourias, & ſuivant la route des vaiſſeaux, qui viennent d'Acapulco, on trouve Marinduque à quinze lieues de Manille. Son circuit eſt de dix-huit ; ſon terroir eſt élevé, & abondant en cocos, & autres fruits, dont ſe nourriſſent les Habitans,

parce qu'on y trouve peu de ris. On y fait beaucoup de poix, & la cire n'y est pas si commune que dans les autres Isles. Elle est habitée par 500. familles d'une Nation tranquille, qui s'est incorporée à celle des Tagales, quoiqu'ils soient d'une autre origine, comme on le voit par le langage particulier qu'ils ont entr'eux.

Mindoro, qui est à huit lieues de Manille & cinq de Marinduque, a soixante-dix lieues de circuit. Sa figure est longue, & sa plus grande largeur est au Cap du Sud, où avec une autre petite Isle élevée, qu'on apelle Ebin, elle forme un détroit entre elle & Panay, à qui l'on donne le nom de Potol. Il y en a encore un autre entre cette Isle & Luban, qui est connu sous le nom de Calabite. Les Habitans de Mindoro se rendirent sur le champ, lorsque le Capitaine Dom Juan de Salzado leur eut fait entendre, qu'il ne venoit pas pour leur faire aucun mal. Ils lui donnérent par reconnoissance certains ornemens d'or, apellés Oimos, qui étoient en usage dans ce tems-là.

La terre de Mindoro est élevée & pleine de montagnes; elle abonde en dattes & en toute autre sorte de fruits, mais on ne trouve du ris qu'en certains endroits. Les canaux & les embouchures des riviéres

res sont habités par des Indiens paisibles, qui du côté de l'Est, du Nord-Est & de la côte de Manille sont Tagales, & du côté de celle de Panay, sont Bisayas. Ceux qui vivent dans le cœur de l'Isle sont Manghiens, parlent différent langage, mais ils n'ont les uns ni les autres aucune forme de gouvernement. Ils vont nuds; & comme ils ne se nourrissent que de fruits sauvages, ils changent de demeure suivant les saisons. Quoiqu'ils soient voisins de Manille, ils ont encore la simplicité de changer la cire de leurs montagnes, pour des cloux, des couteaux, des aiguilles, des plats, & autres bagatelles. Quelques Péres de la Compagnie très-dignes de foi, m'ont assûré que ces Manghiens ont une queue de quatre à cinq pouces de longueur. Ils sont d'ailleurs fort braves, & paient le tribut; mais jusqu'à present ils n'ont point embrassé la foi Catholique, sinon quelques-uns du territoire de Nauhan; & cela parce qu'ils se sont retirés, & vivent sur le haut des montagnes. La Capitale de l'Isle où le Juge fait sa résidence, est Baco; l'endroit est plein d'eaux fort saines, qui coulent des montagnes, sur lesquelles il y a quantité de salsepareille. On trouve proche de Baco le Vieux Mindoro, qui a donné le nom à l'Isle.

Un de ces Caps, apellé le Varadero, s'étend vers Tal Village de la côte de Manille, entre les Baies de Bombon & de Batangas : & parce qu'il se trouve entre les deux une petite Isle que l'on apelle Verte, le passage pour les Navires qui vont & viennent de Cavite, n'a pas plus d'un mille de large ; ce qui cause des tournans & des courans d'eau, qui mettent les vaisseaux en grand danger, lorsqu'ils n'entrent pas dans le canal avec un vent & un courant favorable. On compte dans Mindoro & dans Louban 1700. Habitans, qui paient le tribut en cire, & en une espéce de chanvre noir, dont on fait des cables pour les vaisseaux du Roi, que l'on bâtit à Tal. Louban est une petite Isle basse, qui a cinq lieues de circuit. Proche de cette derniére est la petite Isle d'Ambil, où se trouve un Volcan fort haut, que les Navires des Indes découvrent de loin, à cause des flammes continuelles qu'il vomit. Le peuple de Louban est violent, & sujet à l'ivrognerie. Ces Insulaires ont été les premiers qui aient fait résistance aux Espagnols, à cause de quelques petites piéces de canon qu'ils avoient dans un Fort. Ce fut en 1694. que le Galion le S. Joseph (dont la charge destinée pour Acapulco étoit estimée environ deux mil-

lions) se perdit sur la côte de cette Isle, sans qu'il s'en pût sauver qu'un très-petit nombre de personnes.

De Louban, en remontant vers le Nord, on ne voit aucune Isle digne de remarque; seulement, après avoir passé le Cap Boxeador, à huit lieues vis-à-vis de la Nouvelle Segovie, on rencontre les petites Isles basses de los Babouyanes, qui s'étendent jusqu'à l'Isle de Formosa, & de los Lequios. Dans la plus proche que l'on a conquise, il y a 500. originaires qui paient tribut. Elle produit de la cire, de l'ébéne, des batates, des cocos, des platanes & autres choses qui servent à nourrir les Habitains, & certains animaux qu'on apelle Babouyes en Langue du pays, d'où est venu le nom de Babouyanes.

A 14. ou 15. lieues au Sud-Ouest de Louban, se trouvent Los Calamianes, Province composée de 17. petites Isles soumises, outre plusieurs autres qui ne le sont pas encore. Parmi les premiéres, il y en a une grande, que l'on apelle Paragoa, dont une partie apartient aux Espagnols & l'autre au Roi de Borneo. Cette Isle est la troisiéme en grandeur parmi les Philippines; sa figure est longue comme un bras, dont Manille & Mindoro pa-

roiſſent ſe donner la main avec la grande Iſle de Borneo. Son circuit eſt de 250. lieues, ſa longueur de plus de 100. ſa largueur quelquefois de 12. & quelquefois de 14. Le milieu de l'Iſle eſt ſous le 10. degré, & ſon Cap apellé Taguſau vers le Nord-Oueſt, n'eſt éloigné de Borneo que de 50. lieues. Dans cet eſpace, il y a une ſi grande quantité d'Iſles baſſes, qu'elles paroiſſent joindre les deux grandes. Les habitans des lieux maritimes de ces Iſles & de Taguſau, ſont ſujets du Roi de Borneo, qui eſt Mahométan ; mais le milieu du pays eſt habité par des Indiens ſauvages, barbares, ſans loi, ſans Roi, & qui aportent tous leurs ſoins, pour ne ſe pas laiſſer ſoumettre au Roi de Borneo, ni aux Eſpagnols. Ils ſont maîtres de la moitié de l'Iſle. Les Eſpagnols peuvent avoir 1200. Indiens qui leur paient tribut ; ces Indiens ſont auſſi noirs que ceux d'Afrique, & n'ont jamais de demeure fixe. Lorſqu'il fait froid, ils allument un grand feu, & toute la multitude ſe met autour. Ils ſont fort fidéles aux Eſpagnols qui tiennent là une garniſon de 200. hommes, partie Eſpagnols, partie Indiens, avec un Juge qui fait ſa réſidence à Taytay ſur le Cap opoſé à celui de Taguſau, que les Eſpagnols apellent Bornei, où il y

a un Fort assez médiocre. Le Lampuan, ou Gouverneur pour le Roi de Borneo, demeure à Lavo. L'Isle est fort montagneuse, & pleine de toutes sortes d'arbres & d'animaux ; on trouve beaucoup de cire sur ses montagnes, mais la récolte du ris y est fort légére. Le Capitaine Dom Manuel d'Arguelles d'Oviedo, homme de mérite & de crédit, qui a été Juge dans cette Isle pendant deux ans, m'a conté qu'il alla un jour pour conférer avec le Lampuan touchant quelques affaires ; & qu'après que ce Gouverneur lui eut fait durant cinq jours tous les bons traitemens possibles, il se tira une goute de sang qu'il mit dans un verre de vin, & le lui présenta, pour cimenter leur amitié : le Capitaine le but, & lui en présenta tout autant. Quand les Mores ont fait cette cérémonie, ils manqueroient plutôt à leur frére qu'à leur ami.

Le même Capitaine me dit qu'il y avoit encore une autre barbare coutume en usage parmi les Chrétiens de Paragoa, que les Missionnaires n'ont pû abolir ; c'est que si un enfant vient au monde aveugle, boiteux, estropié, ou avec quelque autre défectuosité qui l'empêche de travailler, ils le mettent tout vivant dans le tronc d'une canne, & l'enterrent ainsi, comme inu-

tile à ses parens & à la société. Le Juge commandoit autrefois une petite flotte de galéres, outre la garnison, pour se défendre contre ceux de Borneo; mais on la retrancha lorsque la paix fut conclue en 1685. par les soins de D. Juan Morales Gouverneur du Château de Manille.

Dans les conversations que j'ai eues plusieurs fois avec lui, je me suis informé du cérémonial qui s'observa dans son Ambassade. Il me dit que le Roi de Borneo le reçut en public, assis à la Mahométane dans un trône élevé de plusieurs marches; qu'il le fit seoir sur quelques oreillers qui étoient sur des tapis; mais que cette réception étoit toute singuliére, puisque le Roi ne donne audience à d'autres, que derriére un rideau. Cela ne doit pas étonner dans un Prince qui a fait serment à son avénement à la Couronne d'être fier & réservé, & qui ne permet qu'à son premier Ministre de voir son visage, encore faut-il que ce soit dans des cas de la plus grande importance. D. Morales passa trois mois à Borneo, & fut fort bien traité aux dépens du Roi.

Proche du Cap septentrional de Paragoa, vers l'Est, se voient les 3. Isles apellées Calamianes, qui donnent le nom à une Province. Ces Isles & 9. autres voisines

toutes petites, ſont habitées par des Indiens paiſibles. Dans les unes il y en a 150. qui paient tribut, dans les autres moins. La principale choſe que leur raportent leurs montagnes eſt la cire, dont ils font la récolte deux fois par an. On trouve ſur les rochers proche de la mer, de ces nids d'oiſeaux ſi eſtimés, & l'on pêche de très-belles perles le long de côtes.

Au-delà de Calamianes, à la vûe de la haute montagne de Mindoro, ſont les 5. Iſles de Cuyo, peu éloignées les unes des autres. Il y a environ 500. familles qui paient tribut, & qui ſont plus raiſonnables & plus affectionnées aux Eſpagnols, que celles de Calamianes & de Paragoa. Ils s'attachent fort au travail, & par ce moyen recueillent grande quantité de ris, de légumes & d'autres fruits. Les montagnes ſont pleines de toute ſorte de gibier. La Province de Calamianes finit à ces Iſles, & l'on entre dans celle de Panay, dont la premiére terre eſt Potol. Panay eſt l'Iſle la plus habitée & la plus fertile de tout l'Archipel ; ſa figure eſt triangulaire, & ſon circuit eſt de 100. lieues. Les noms de ſes principaux Caps ſont Potol, Naſo & Boulacabi. La côte depuis Boulacabi juſqu'à Potol court de l'Eſt à l'Oueſt ; celle de Potol à Naſo, du Nord au Sud ;

celle de Boulacabi jusqu'au Cap d'Iloilo, (qui est plus petit que les autres) va encore du Nord au Sud ; & celle d'Iloilo à Naso, de l'Est à l'Ouest. Le milieu de l'Isle est situé sous le 10. degré de latitude. Du côté du Nord, presque au milieu des deux Caps de Boulacabi & de Potol, la fameuse riviére de Panay se rend à la mer, vis-à-vis de la petite Isle Lutaya, dans le Port de laquelle les Espagnols trouvérent une sûre retraite, avant la découverte & la conquête de Manille & de Cavite. La fertilité de Panay vient de ce que cette Isle est arrosée de plusieurs riviéres : de sorte qu'on ne peut pas faire une lieue ; sans trouver un ruisseau, qui se rend à la mer, & sur-tout proche de la grande riviére qui donne son nom à tout le pays, & qui l'arrose pendant 40. lieues de chemin. Des Espagnols m'ont assûré que quand il tonne dans cette Isle, au lieu de foudre, ce sont de petites croix de pierre d'une couleur de verd noirâtre qui tombent, & qui ont une grande vertu. J'en ai vû entre les mains des Espagnols, qui peuvent fort bien avoir donné eux-mêmes cette forme aux mêmes pierres qui sont tombées du Ciel.

L'Isle est divisée en deux Jurisdictions, afin que la Justice soit mieux administrée.

La premiére, qui eſt celle de Panay, s'étend depuis le Cap de Potol, juſqu'à celui de Boulacabi : le reſte de l'Iſle dépend du Juge d'Otton, qui fait ſa réſidence à Iloilo, ſitué ſur un Cap qui s'avançant vers le Sud entre les riviéres de Tig, Bavan & Jaro, vient à former, vec l'Iſle d'Imaraz, un Détroit qui n'a pas plus de demi-lieue de large, ou pour mieux dire, un Port ouvert. Ce fut ſur ce Cap que le Gouverneur D. Conſalvo Ronquillo fit bâtir un Fort en 1681. Les tributaires de l'Iſle ſont au nombre de 16360. qui paient, partie au Roi, partie aux Seigneurs particuliers, mais le tout en ris; l'Iſle en produiſant 100000. boiſſeaux meſure d'Eſpagne : il y a peu d'autre grain. Les habitans ſont de groſſe corpulence, bons laboureurs & habiles chaſſeurs; l'Iſle leur fourniſſant des Cerfs & des Sangliers en quantité. Les femmes s'occupent à faire des étoffes de diverſes couleurs.

On compte dans l'Iſle 14. Parroiſſes dépendantes des Auguſtins, trois Bénéfices déſervis par des Prêtres ſéculiers, & un Collége de la Compagnie de Jeſus, dans lequel on adminiſtre les Sacremens à la garniſon d'Iloilo. Outre ceux qui paient tribut, il y a encore de ces Noirs,

qui ont été les premiers habitans de l'Isle, & que les Bisayas ont obligés de se retirer dans l'épaisseur des bois. Ils n'ont pas les cheveux si crêpus, & sont de plus petite taille que ceux de Guinée. Ils vont nuds comme des bêtes ; & sont si légers à la course, que souvent ils attrapent des Cerfs & des Sangliers. Quand ils en ont tué quelqu'un, ils demeurent au tour de l'animal, jusqu'à ce qu'il soit mangé ; n'ayant d'autre récolte que celle que leur donne l'arc & les fléches. Ils fuient les Espagnols, non pas par haine, mais par crainte. Il y a 8. ans que l'Auditeur D. Juan de la Sierra, Ministre d'une très-grande intégrité, étant allé voir l'Isle, quelques-uns de ces Noirs descendirent de leurs montagnes, & demandérent aux PP. Missionnaires d'être instruits dans notre Sainte Religion ; ils lui aportérent dans un panier une petite Noire âgée de 20. ans, qui n'avoit que deux palmes & un quart de haut, que l'on baptisa, & à qui l'on donna le nom de Marie.

Parmi les Isles qui sont autour de Panay, se trouve celle d'Imaraz vis-à-vis d'Iloilo. Elle est longue & basse, a 3. lieues de largeur & 10. de circuit : son terroir est fertile, abondant en salsepareille & en bonnes eaux : on trouve dans ses monta-

gnes

gnes des Cerfs, des Sangliers & quantité de bons arbres. Il y a le Port de Sainte Anne, qui n'est qu'à 3. lieues d'Iloilo.

A 10. ou 11. lieues au Nord de Boukacabi, est l'Isle de Sibouyan, pareille à celle d'Imaraz. Deux lieues plus au Nord, on trouve Romblon & Batan, & enfin l'Isle de Tablas, qui est plus grande que les derniéres, & n'est éloignée du Cap de Potol que de 5. lieues. Il y a beaucoup d'Indiens qui parlent le même langage que ceux de Panay; ils ne différent presque en rien les uns des autres.

CHAPITRE X.

Des Isles de Samar, Leyte, Bool, Cébu, Bantayan, Camotes, Negros, Fuegos & Panamao.

ENtre les deux grandes Isles de Manille & de Mindanao, on trouve celles de Samar, Leyte & Bool. La premiére & la plus proche de Manille s'apelle Samar du côté des Isles, & Ibabao du côté de la grande mer. Sa figure est comme le tronc d'un corps humain, sans tête ni jambes; sa plus grande longueur est depuis le Cap de Baliquaton (qui avec la

pointe de Manille, forme le Détroit de S. Bernardin ſous le 13. degré 30. minutes vers le Nord) juſqu'à celui de Guiguan ſous le 11. vers le Sud. Les deux autres Caps qui font les coudes du buſte & la plus grande largeur de l'Iſle, ſont, l'un à l'Orient nommé le Cap du S. Eſprit, (dont les hautes montagnes ſe font voir de loin aux vaiſſeaux qui viennent de la Nouvelle Eſpagne) & l'autre à l'Occident, vis-à-vis Leyte, qui forme un Détroit large tout-au-plus d'un jet de pierre, & où cependant le vaiſſeau S. Juanillo a paſſé en venant de l'Amérique. L'Iſle a environ 130. lieues de tour. Entre le Cap de Guiguan & celui du S. Eſprit, on trouve le Port de Borongon, & pas loin de là, ceux de Palapa & de Catubig, la petite Iſle de Bin & la côte de Catarman.

Il y a ſouvent des barques de Nations inconnues qui font nauffrage ſur la côte de Palapa. Des perſonnes dignes de foi m'ont aſſuré qu'ils y avoient vû arriver des gens, qui diſoient venir d'Iſles peu éloignées : qu'il y en avoit une où il ne demeuroit que des femmes ; & que les hommes alloient en certain tems habiter avec elles, & en raportoient les enfans mâles. Les Eſpagnols l'apellent ſur cela l'Iſle

des Amazones. Ils racontoient encore qu'il s'y trouve une si grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en servent en guise de poix pour leurs barques ; ce qui paroit assez probable, vû que les tempêtes en jettent beaucoup sur la côte de Palapa. Le P. Antoine Borgia Jésuite, Procureur Général des Philippines, & Michel Martinez, Général du Galion, sur lequel j'ai passé à la Nouvelle Espagne, m'ont conté qu'un Indien Chrétien en avoit un très-gros morceau, dont (n'en connoissant pas le prix) il se servoit comme de poix pour sa barque ; mais que cela étant venu à la connoissance du Curé, qui étoit Jésuite, il l'acheta à très-bon marché. Le P. Borgia & le Général Martinez croyoient que ces Isles, qui ne sont pas encore découvertes, étoient celles de Salomon, riches en or & en ambre, que les Espagnols cherchent depuis longtems.

En entrant par le Détroit de S. Bernardin, après avoir passé Baliquaton, on trouve la côte de Samar, le long de laquelle sont les villages d'Ibatan, de Bangahon, de Catbalogan, (où résident l'Alcalde Major & le Commandant des troupes) de Paranos & de Calviga. On passe ensuite le Détroit de S. Juanillo, &

on va jusqu'au Cap & à la petite Isle de Guiguan, qui finit le tour de l'Isle. Elle est fort pleine de montagnes escarpées, mais ses plaines sont abondantes. Les fruits sont comme ceux de Leyte; elle en a un particulier, sans noyaux, que les Espagnols apellent Chicoy, & les Chinois, qui l'estiment fort, Seyzou. Il croît auprès de Catbalogan, une plante qui a des vertus surprenantes, & est peu connue des Européens, vû que les Péres de la Societé n'en ont fait les expériences que depuis quelques années. Les Hollandois, qui négocient à Batavia, en ont connoissance, & ils payoient au commencement ses fruits jusqu'à une pistole la piéce. La plante ressemble au lierre, & s'attache à un arbre. Le fruit, qui vient aux nœuds & aux feuilles de la plante, est de la couleur & de la grandeur des pavies, & a en-dedans 8. 10. & 16. noyaux, de la grosseur d'une noisette, verds & jaunes; quand il est meur, il tombe de lui-même à terre. Quelques-uns l'apellent le fruit de Catbalogan, d'autres de S. Ignace, & les Indiens Bisayas, Igasur. Il en croît dans l'Isles de Bantajan, d'Ilabao, d'Igasur & de Caragas; mais le plus estimé est celui de Panamao & de Leyte. Il fait plus d'effet, si l'on y ajoûte un autre fruit que les In-

diens apellent Ligazo, & les Eſpagnols Pepinillo, dit S. Gregorio, qui reſſemble fort au baume, auſſi-bien que la plante, mais qui eſt plein en-dedans d'une ſubſtance ſemblable à un paquet d'étoupes de chanvre. J'ai aporté de l'un & de l'autre en Europe, afin que les curieux puiſſent faire l'expérience des grandes vertus, qu'on leur attribue dans ces pays-là.

La doze doit être proportionée à la force du malade & à la violence du mal; mais l'ordinaire eſt le poids d'une demi-réale, c'eſt-à-dire la 16. partie d'une once, pulveriſée & détrempée dans de l'eau ou du vin. Si la doze ne fait pas d'effet la premiére fois, on peut l'augmenter avec prudence. Voici la liſte des propriétés de cette poudre, telle que me l'a donnée l'Apoticaire des Péres de la Compagnie, ſuivant les expériences qu'en a faites le P. Molero de la même Compagnie.

Premiérement, c'eſt un préſervatif contre le poiſon, que communiquent par le ſoufle les Indiens de Borneo, des Philippines & des autres Iſles; parce que ſi on la porte ſur ſoi, le poiſon ne put pas nous incommoder, mais au contraire incommodera celui qui voudroit nous faire mourir. Cela eſt ſi vrai, que le P. Aléxis Jéſuite, ayant mis par hazard dans

sa poche un noyau de Chicoy qu'il avoit trouvé dans le jardin, un Indien, qui étoit venu pour l'empoisonner avec le soufle d'herbes venimeuses, tomba en foiblesse devant lui; & comme on s'informoit de la cause d'un tel accident, les autres Indiens avouérent la vérité, (car ils connoissent parfaitement bien la vertu de leurs herbes) & ainsi découvrirent la force merveilleuse de ce fruit. Ladite poudre bûe dans le vin, fait vomir le poison, qu'on auroit avalé. Secondement, elle est souveraine contre les coliques & les vents, quand on la porte sur soi, aussi-bien que la Tombaga, ou qu'on la prend dans du vin. Troisiémement, prise dans l'eau elle soulage les maux de ventre & d'estomac. Quatriémement, elle est bonne contre les convulsions, quand on en boit & qu'on en fait un cataplasme. Cinquiémement, elle aide à l'accouchement; & son effet est si sensible, que si l'on l'apliquoit avant le tems, elle causeroit du desordre. Sixiémement, elle est excellente contre les douleurs de mére. Septiémement, contre les morsures des bêtes venimeuses, soit en l'apliquant sur la plaie, soit en la mêlant avec quelque liqueur & la bûvant. Huitiémement, contre la morsure du ver Basul, qui se trouve dans les Philippines, en

s'en servant de la même maniére. Neuviémement, contre les fiévres tierces & quartes, si on la prend quand l'accès commence. Dixiémement, elle étanche le sang des plaies, apliquée en poudre, ou toute entiére. Onziémement, elle guérit les catarres, les maux de dents, & les douleurs des gencives. Douziémement, si on la met dans la bouche, & qu'on avale sa salive, elle fortifie l'estomac. Treiziémement, lorsqu'on la porte sur soi, elle préserve de toute sortes de sortiléges. Quatorziémement, elle guérit tout cours de ventre, causé par le chaud ou par le froid. On lui croit encore bien d'autres vertus, qui se découvriront par l'usage qu'on en fera.

On a encore éprouvé que l'huile dans laquelle on aura fait frire de ces noyaux, a toutes les mêmes vertus, si on la boit, ou si on l'aplique : mais de plus, elle soulage les maux d'oreilles, & fortifie la vûe.

L'Isle de Leyte prend son nom du Village de Gleyte, situé dans une Baie, vis-à-vis de Panamao. De la pointe de cette Baie, la côte s'étend pendant vingt lieues au Nord, jusqu'au Détroit de S. Juanillo : puis de-là, revenant du Nord au Sud, on trouve l'Isle de Panahan, à

trente lieues de distance, où il y a deux Caps éloignés l'un de l'autre de trois lieues. Le premier s'apelle Cabalian, & l'autre Motavan, nom qui vient d'un rocher, qui est tout vis-à-vis, & que l'on apelle aujourd'hui Sogor. Ferdinand Magellan, le premier qui a découvert ces Isles en 1521. y entra par le Détroit de Panahan. Celui qui le reçut le mieux, ce fut le Seigneur de la petite Isle de Dimassavan, qui le conduisit jusqu'à Cébu, & reçut là le S. Batême avec le Roi de l'Isle. Un nommé Tendaya, le principal Seigneur des Villages de Cabalayan & d'Abuyog, fut l'unique refuge des Espagnols & de la Flote de Villalobos en 1543. sur les traces duquel sont venus ensuite les Capitaines du Gouverneur Michel Lopez de Legaspi.

De Dimassivan ou Sogor, en allant vers l'Ouest, il y a encore 40. lieues de côte jusqu'à la pointe de Leyte, & ainsi son tour est d'environ 90. ou cent lieues. Elle est très-peuplée du côté de l'Est, c'est-à-dire, depuis le Détroit de Panamao jusqu'à celui de Panahan, à cause des plaines fertiles, qui rendent cent & deux cens pour un. De très-hautes montagnes partagent l'Isle en deux, & font une si grande altération dans l'air, que quand il est Hiver

du côté du Nord, dans le même-tems qu'en Europe, il fait Eté du côté du Sud; & ainsi du contraire. De sorte que, quand une moitié de l'Isle fait la moisson, l'autre séme, & l'on y fait deux abondantes récoltes dans une année. Ces montagnes fourmillent de cerfs, de vaches, de sangliers & de poules sauvages, & l'on y trouve aussi des mines de pierres jaunes & bleues. La terre y produit plusieurs racines, (dont les Habitans se nourrissent également comme de pain) des légumes, des cocos, & du bois propre à construire des vaisseaux; la mer ne le céde point à la terre, & leur fournit quantité de bon poisson. On compte dans l'Isle 9000. personnes qui paient le tribut en ris, en cire & en toiles; les PP. Jésuites ont soin de leurs ames. Le peuple est susceptible de tout ce qu'on lui veut enseigner, & a deux bonnes coutumes : l'une de se recevoir les uns chez les autres, lorsqu'ils voyagent; & l'autre de ne point changer le prix des vivres, quelque disette qu'il y ait, & cela sous de très-grandes peines. L'air est plus frais à Leyte & à Samar qu'à Manille.

Du côté de Baybay & d'Ogmua, l'Isle de Leyte confine à celle de Bool qui est la troisiéme dont les PP. de la Societé ont le

ſoin. Sa longueur du Nord au Sud eſt de ſeize lieues, & ſa largeur de huit, & de dix; ſa partie Méridionale eſt la plus habitée, c'eſt-à-dire depuis Lobog ſa Capitale, juſqu'à la preſqu'Iſle ou petite Iſle Panglao. Il y en a encore trois autres, mais qui ſont moins peuplées, & l'on n'y compte en tout que 1200. perſonnes qui paient le tribut. Leur terroir ne produit point de ris; mais il eſt riche en mines d'or, & abondant en palmes, batates & racines, qui ſupléent au défaut du ris. Les montagnes ſont pleines de bêtes fauves, & la mer de poiſſon, dont les Habitans font échange avec ceux de Iſles voiſines pour du coton. Leur langage eſt le même que celui des Biſayas; mais ils ſont plus blancs, mieux faits que ceux de Leyte, Samar, & Panay, & plus braves ſur terre & ſur mer. Leur fierté paroît aſſez dans le ſurnom qu'avoit celui qui les commandoit, qui étoit Baray Tupueng, qui veut dire, le ſans pareil. Mais elle a été abaiſſée par ceux de Ternate, les Portugais & les Eſpagnols, les uns après les autres; & cela leur fut prédit en vers d'un ton fort lamentable par une de leurs Baylona ou Prêtreſſe nommée Gariapa.

Sogbu, Sebu ou Cébu, méritoit la premiére place dans cette deſcription, ſi

l'on avoit ſuivi l'ordre de la conquête, comme étant la premiére Iſle où les Officiers de Magellan plantérent l'étendart de ſa Majeſté Catholique en 1521. & d'où ils ſortirent en 1564. pour ſubjuguer Manille & les autres Iſles dont nous avons parlé ; mais j'ai voulu ſuivre l'ordre naturel, en les prenant d'Orient en Occident.

Sa figure un peu longue ne s'étend pas plus de 15. à 20. lieues, ſa largeur eſt de 8. & ſa circonférence d'environ 84. Son Cap principal qui eſt au Nord-Eſt s'apelle Burulaque; & delà ſes deux côtes s'étendent, l'une du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, juſqu'au Détroit de Tanay, & l'autre du Nord au Sud, juſqu'à la petite Iſle de Matta, & la Ville du S. Nom de Jeſus. Cette Place eſt ſituée ſur une pointe preſque au milieu de l'Iſle, ſous le dixiéme degré, & n'eſt éloignée de la petite Iſle de Matta du côté de l'Eſt que d'un coup de mouſquet, & du côté de l'Oueſt d'un coup de canon. C'eſt en cet endroit où Magellan, ſon beaupére, le premier Pilote, & le Capitaine Juan Serrano furent tués.

On voit entre ces deux terres un Port où l'on eſt à l'abri de tous vents, & qui a deux entrées du côté de l'Eſt & de

l'Oueſt; mais il y a quelques ſéches à éviter. Magellan trouva en cet endroit pluſieurs Vaiſſeaux de diverſes Nations à l'ancre. Le Roi du pays voulut exiger de lui le droit pour les marchandiſes & pour l'ancrage; mais il s'en excuſa, alléguant la grandeur de notre Monarque. Il y avoit alors dans Cébu 3000. familles de peuple guerrier : on fonda dans la ſuite le premier Village des Eſpagnols, avec des Gouverneurs, des Juges & autres Officiers de diſtinction. Le Roi en fit une Ville en 1598. en y envoyant pour Evêque le P. Pierre d'Agurto Auguſtin. Il étoit permis dans ce tems-là aux habitans de Cébu d'envoyer des vaiſſeaux dans la Nouvelle Eſpagne, de même qu'à ceux Manille aujourd'hui, qui peut ſeulement y en envoyer deux. Depuis que cette derniére Place eſt augmentée, Cébu a perdu toute ſa ſplendeur, & n'eſt plus qu'un petit Village, où demeurent l'Evêque, le Grand Juge, deux Juges ordinaires & quelques autres Officiers. La Cathédrale & les maiſons des principaux Habitans ſont dans la Place d'armes, vis-à-vis de laquelle il y a un bon Fort de pierre, de forme triangulaire, avec ttois Cavaliers pour la défenſe du Port, de la Ville & de la campagne. La garniſon conſiſte en deux

Compagnies composées d'Espagnols, de Pampanghis & de Cagayans. Les Augustins Déchaussés y ont les premiers prêché l'Evangile ; leur Eglise est dédiée à l'Enfant Jesus, parce que le jour que l'on fit la conquête de la Place, un Soldat de l'armée de Magellan trouva l'image du Saint Enfant, parmi les dépouilles des vaincus. Les Indiens dirent que cette Image (que sans doute quelque Soldat de Magellan avoit laissée dès la premiére découverte) étoit en grande vénération parmi eux ; qu'ils l'oignoient comme leurs autres Idoles, & qu'ils y avoient recours dans leurs besoins. Il y a aussi un Collége des PP. de la Compagnie.

Des deux Bourgs ou Villages, celui de Paryan est habité par des Marchands & des Ouvriers Chinois, l'autre par des Indiens originaires de l'Isle ; ceux-ci sont exempts de tribut, parce qu'ils ont été les premiers à se soûmettre aux Espagnols, & qu'ils leur ont aidé à découvrir les autres Isles. L'on compte dans Cébu cinq mille maisons, & les Augustins sont Curés des Parroisses.

Le principal fruit que le terroir produise est la Borona, dont le peuple mange au lieu de ris. Elle est de la couleur du millet, mais elle a un autre goût, & est un

peu plus petite. Il y croît aussi beaucoup d'Abaca blanche pour faire de cables, & des toiles les plus fines. Cette plante est comme un platane des Indes, & on la séme; quand elle est meure, on la bat pour en tirer le fil. On se sert de même du Gamuto, que l'on tire du cœur de quelques palmiers, & l'on en fait des cordes noires; mais elle ne résistent pas long-tems dans l'eau. Il y a encore beaucoup de coton, de tabac, de ciboules, d'ail & d'autre choses; on trouve dans les montagnes quantité de cire & de civette. On fait du coton des toiles très-fines, & des palmes une toile apellée Mandrenaque, dont la chaîne est de coton.

Les Isles qui sont proche de Cébu, sont du côté du Nord-Est, comme Bantayan, petite Isle environnée de quatre ou cinq autres plus petites, dans toutes lesquelles on ne compte que 300. tributaires, occupés seulement à la pêche, & à faire des toiles & des bas de coton. A l'Est, entre Cébu & la côte d'Ogmuch & Leyte, on trouve d'autres petites Isles, qu'on apelle Camotes, dont la principale est Poro, qui dépend de Cébu.

Son Cap, apellé Tanion, confine avec l'Isle des Noirs, qui a cent lieues de tour, & dont elle est séparée par un petit canal

d'une lieue de large, très-dangereux pour les courans. Cette Isle s'étend depuis le neuviéme dégré jusqu'au dixiéme trente minutes : elle est fort fertile en ris, dont elle paie son tribut, & en fournit Cébu, & aux autres Isles voisines. Les montagnes sont habitées par des Noirs aux cheveux crêpus, qui ont donné le nom à l'Isle, & qui vivent en liberté comme leurs ancêtres. Le terroir est divisé entr'eux, les uns demeurant sur le sommet des montagnes, les autres sur le penchant. Ils se battent cruellement, si les uns veulent entrer chez les autres : ce qui arrive souvent, parce que c'est une coûtume entr'eux que ceux d'en haut ne peuvent point avoir de femme, à moins qu'ils ne l'aient ravie à ceux d'en bas, & ainsi de même de ceux d'en bas ; de sorte que tous les jours il y a du sang répandu, & beaucoup qui meurent de ces fléches empoisonnées, dont la pointe est ordinairement ou de fer, ou de caillou, ou d'os, ou de bois endurci au feu.

Il y a une troisiéme espéce de Noirs qui demeurent aux embouchures des riviéres, & qui n'ont point de communication avec les autres. Ils haïssent si fort les Espagnols, qu'ils ne leur font aucun quartier ; cependant quand l'Isle est attaquée par les

Corsaires de Mindanao & de Xolo, tous courent à la défense commune, & puis ils se retirent après dans les montagnes : ce qui les fait agir ainsi, c'est qu'ils se regardent eux-mêmes comme les premiers Seigneurs de l'Isle. Les Bisayas, par reconnoissance de ce qu'ils ont été reçus dans l'Isle, leur fournissent du ris pour de la cire.

Ces Bisayas habitent dans les plaines, & le plus grand nombre est du côté de l'Ouest, sous les soins des PP. de la Compagnie. L'on compte 3000. tributaires dans l'Isle sous un Gouverneur & un Commandant. On y fait beaucoup de cacao, que l'on a aporté depuis peu de la Nouvelle Espagne aux Philippines; on trouve aussi du ris dans les montagnes qui y croît naturellement sans eau.

L'Isle di Fuegos, de Feu, ou autrement Siquior, est proche de la derniére & de Cébu. Quoique petite, elle est habitée par des peuples courageux, & redoutables à ceux de Mindanao & de Xolo.

L'Isle de Panamao est vers l'Ouest, & n'est éloignée de Leyte que d'une portée de mousquet. Son circuit est de seize lieues, sa longueur de quatre, & sa largeur à proportion. Elle est montagneuse, arrosée de plusieurs riviéres, pleines de

mines de souffre & de vif argent. Elle étoit autrefois inhabitée ; mais depuis quelques années le Roi a permis qu'on l'habitât : son Gouvernement dépend de celui de Leyte.

L'on compte dans toutes les Isles, dont nous avons parlé, 250000. tant Espagnols qu'Indiens, sujets à la Couronne d'Espagne, quoique, comme nous l'avons déjà dit, on n'en ait pas conquis la douziéme partie. Ceux qui sont mariés paient dix réales de tribut, les autres cinq depuis l'âge de 18. ans jusqu'à 60. aussi-bien que les filles depuis 24. jusqu'à 50. Parmi tout cela le Roi a 100000. tributaires, les autres dépendent des Seigneurs. Les revenus Royaux ne montant qu'à 400000 piéces de huit, & ces fonds ne suffisant pas pour entretenir les 4000. Soldats qui sont répandus dans les Isles, & payer les gages excessifs des Ministres, oblige le Roi d'en envoyer encore 250000. de la Nouvelle Espagne.

CHAPITRE XI.

Des richesses, du Commerce & du Climat des Philippines.

CEs Isles sont riches en perles, (surtout du côté de Calamianes, des Pintados & de Mindanao) en excellent ambre gris, dont on en a trouvé une fois à Xolo un morceau de cent livres pesant, en coton & en civette exquise. On tire cette derniére d'une espéce de chat qui court dans les montagnes, & que l'on prend avec des piéges. On lâche les mâles quand on leur a ôté la civette, mais on garde les femelles, parce qu'elles en produisent davantage.

L'or est cependant le principal & le plus grand trésor, puisque les montagnes sont pleines de très-riches mines, & que les riviéres en charient avec le sable. Le Gouverneur m'a conté, dans diverses conversations que nous avons eues là-dessûs, que l'on en ramasse en tout environ pour 200000. piéces de huit tous les ans; ce qui se fait sans le secours du feu, ni du mercure; d'où l'on peut conjecturer quelle prodigieuse quantité on en tire-

roit, si les Espagnols vouloient s'y attacher, comme l'on fait en Amérique. Le premier tribut que les Provinces d'Iloccos & de Pangasinan rendirent au Roi en or, monta à la valeur de 109000. piéces de huit; parce qu'alors les Indiens s'apliquoient à le chercher avec plus de soin qu'aujourd'hui, dans la crainte qu'ils ont qu'on ne leur enléve.

La Province de Paracale en a plus qu'aucune autre, aussi-bien que les riviéres de Boutuan, des Pintados, de Catanduanes, de Masbate & de Bool; ce qui faisoit qu'autrefois un nombre infini de vaisseaux en venoit trafiquer à Cébu. Les Provinces des Bisayas ont une grande quantité d'ambre, de civette & de cire.

Quant à Manille, l'Auteur de la Nature l'a placée entre les riches Royaumes d'Orient & d'Occident; ensorte qu'on la peut mettre au rang des endroits du Monde où l'on fait le plus grand trafic. Les Espagnols venant par l'Orient & les Portugais par l'Occident, terminent leur voyage aux Isles Moluques, qui étoient sous la dépendance des Philippines: & parce que tout milieu participe ordinairement des extrémités, comme ce qui les joint; il arrive de là que les Philippines jouissent de ce qu'il y a de meilleur dans

les deux Indes. L'argent du Pérou & de la Nouvelle Eſpagne y abonde ; & ſi l'on parle des Indes Orientales, on y trouve les diamans de Golconda, les rubis, les topazes, les ſaphirs, & la précieuſe cannelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muſcades des Moluques, les perles & les tapis de Perſe, le toiles & les étoffes de ſoie de Bengale, le camphre de Borneo, le Mengioy & l'yvoire de Camboja, le muſc de los Lequios, les ſoies, les étoffes, les toiles, les cotons, la belle porcellaine & autres raretés de la Chine. Lorſque le commerce floriſſoit avec le Japon, il en venoit deux ou trois vaiſſeaux tous les ans, qui laiſſoient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de ſoie, des cabinets, des boêtes & des cabarets excellemment vernis, en échange du cuir, de la cire & des fruits du pays.

On peut bien juger combien la ſituation de Manille eſt avantageuſe, puiſqu'un vaiſſeau qui va de là à Acapulco, en revient chargé d'argent avec un gain de quatre cens pour cent. Pour moi, je ne crois pas qu'il y ait d'Iſles au Monde ſi abondantes ; & en verité où trouvera-t-on des montagnes qui donnent à vivre à une ſi grande quantité d'hommes Sauvages,

par les fruits ſeuls & les racines que produiſent naturellement les arbres & le terroir ? car pour eux, ils ne s'occupent qu'à la chaſſe, & cependant leur nombre eſt dix fois plus grand que celui des ſujets d'Eſpagne.

Le climat des Philippines eſt généralement chaud & humide. La chaleur n'y eſt pas ſi ſenſible qu'aux jours caniculaires en Italie; mais elle eſt plus incommode, à cauſe de la ſueur qui rend les gens foibles. L'humidité y eſt plus grande; parce qu'il y a beaucoup de riviéres, de lacs, d'étangs, & qu'il y tombe d'abondantes pluies la plus grande partie de l'année : de ſorte que, quoique le Soleil y ſoit vertical deux fois l'année, aux mois de Mai & d'Août, & qu'il y darde ſes rayons d'autant plus violens qu'ils ſont verticaux; la chaleur n'eſt pas ſi grande, qu'elle rende le lieu inhabitable, comme Ariſtote & les autres anciens Philoſophes ont crû que cela étoit ſous la Zone Torride. J'ai obſervé quelque choſe de ſurprenant, c'eſt qu'en cet endroit premiérement il pleut & il éclaire; & puis, quand la pluie eſt ceſſée, on entend le tonnerre. Dans les mois de Juin, Juillet, Août, & une partie de Septembre régnent les vents du Sud & de l'Oueſt,

qui causent de si grandes pluies & de si grandes tempêtes, que les champs sont tous inondés, & qu'il faut se servir de petits bateaux pour aller d'un lieu à un autre.

Depuis Octobre jusqu'à la moitié de Decembre soufle le vent de Nord, & de là jusqu'à Mai celui d'Est & d'Est-Sud-Est. Il y a ainsi deux Saisons ou Monçons, comme disent les Portugais, qui régnent dans ces Mers, la séche & belle qu'ils apellent la Brise, & l'humide & l'orageuse qu'ils apellent Vandavale.

J'ai encore remarqué que dans ce climat les Européens ne sont point sujets à la vermine, quand même ils porteroient leurs chemises fort long-tems; & que les Indiens en sont tout remplis. De plus, on ne sçait ce que c'est que la neige, & l'on ne boit aucune liqueur froide; à moins que ce ne soit quelqu'un, qui, ne se souciant pas beaucoup de sa santé, rafraichisse son eau avec du salpêtre, dans le tems que le vent du Nord ne domine point. Il est aisé de voir, par ce que je viens de dire, qu'il ne fait jamais froid dans les Philippines: c'est pourquoi à Manille les heures de dîner, de souper, de faire des affaires, d'étudier & de prier sont le mêmes pendant toute l'année; on

ne change point d'habits, on n'en prend de drap que quand il pleut.

Ce mélange d'humidité & de chaleur ne rend pas l'air fort ſain, & empêche en quelque maniére la digeſtion ; il incommode les jeunes-gens nouvellement venus d'Europe, plus que les veillards. L'Auteur de tout a pourvû à cela en donnant à ce pays des mets plus faciles à digérer. Le pain ordinaire n'eſt que de ris, & n'a pas tant de ſubſtance que celui d'Europe : les palmiers, que l'humidité dominante du terroir fait croître en abondance, fourniſſent l'huile, le vinaigre & le vin : il y a au reſte de toutes ſortes de viandes. Les perſonnes riches ſe nourriſſent de gibier le matin, & de poiſſon le ſoir ; les pauvres ne mangent guéres autre choſe que du poiſſon mal cuit, & de la viande les jours de Fête. La grande roſée qui tombe dans les jours ſereins, contribue à rendre l'air mal ſain ; & il en tombe une ſi grande quantité, qu'en ſecouant un arbre cela paroît une pluie. Cependant, cela n'incommode point ceux qui ſont nés dans les pays, & qui vivent juſqu'à 80. & 100. ans, mais les Européens accoutumés à de meilleurs vivres, ayant l'eſtomac plus robuſte, ne s'y trouvent pas bien. Dans les deux Indes, les lieux

montagneux ſont toujours meilleurs que les plaines. On ne dort, on ne mange point à Manille ſans ſuer ; mais ce mal n'eſt pas ſi grand, quand on eſt dans des lieux ouverts, à cauſe de l'agitation de l'air ; ce qui fait que les plus riches ont de petites maiſons de campagne, où ils ſe retirent depuis la mi-Mars juſqu'à la fin de Juin.

La chaleur ſe fait ſentir dans le mois de Mai avec plus de force qu'en aucun autre tems, & pendant preſque toutes les nuits il éclaire, il tonne, il pleut d'une maniére épouventable. Cela arrive peut-être, parce que les nuées chaſſées vers les montagnes par les vents qu'ils apellent Vandavales, rencontrent en ces endroits les Briſes oppoſées, qui les renvoient dans la plaine ; & étant ainſi agitées par des mouvemens contraires, les matiéres ſulphureuſes & nitreuſes s'allument, & font l'effet que j'ai dit.

Manille eſt auſſi ſujette à de grands tremblemens de terre, ſur-tout dans le beau tems. Pluſieurs attribuent cela aux concavités ſoûterraines, aux eaux, & aux exhalaiſons ; ſans conſiderer qu'il n'y a point d'endroit ſur la terre, où il n'y ait de telles concavités, eaux & exhalaiſons, & qui n'eſt pas ſujet cependant aux tremble-

mens

mens de terre. Secondement, ils se trompent dans le mot d'exhalaison ; comme si une exhalaison étoit une chose renfermée dans les entrailles de la terre, & non pas celle qui en sort, poussée par quelque autre chose, ou attirée par quelque cause extérieure. Pour moi, s'il m'est permis de dire mon opinion, je crois que cela vient des feux soûterrains, lesquels mettent en mouvement divers minéraux qui se trouvent nécessairement aux environs ; que ces minéraux n'ayant point de place pour se dilater, poussent avec violence les corps solides voisins ; & que ceux-ci, n'étant pas capables de se rompre, à cause de la bonne connexion de leurs parties, (autrement la terre s'ouvriroit en plusieurs endroits) sont tellement ébranlés, que leur mouvement est communiqué à tout ce qui est au-dessus jusqu'à la surface de la terre. On en voit l'expérience par le salpêtre qui est dans la poudre à canon ; & tous ces lieux qui abondent le plus en minéraux & en feux soûterrains, sont les plus sujets aux tremblemens de terre ; comme nous voyons, à notre grand chagrin, dans la Terra di Lavoro, la Pouille, la Sicile & ailleurs.

Or pour revenir à Manille, elle en souffrit un si grand au mois de Septembre de

1627. qu'il aplanit une des deux montagnes qu'on apelle Carvallos, dans la Province de Cagayan. En 1645. la troisiéme partie de la Ville fut ruinée par un pareil accident, & 300. personnes y périrent. L'année suivante, elle en souffrit encore un autre. Les vieux Indiens disent qu'ils étoient autrefois plus terribles, & qu'à cause de cela on ne bâtissoit les maisons que de bois : ce que font aussi les Espagnols depuis le premier étage.

La quantité de Volcans qui se trouvent dans l'Isle, confirment ce que l'on a dit jusqu'à present ; parce qu'en certains tems ils vomissent des flammes, ébranlent la terre, & font tous ces effets que Pline attribue à ceux d'Italie ; c'est-à-dire de faire changer de lit aux riviéres, & retirer les Mers voisines, de remplir de cendres tous les environs, & d'envoyer des pierres fort loin avec un bruit semblable à celui du canon.

Au reste, on ne peut pas trouver de terroir plus agréable & plus fertile. En tout tems, en toute saison les herbes croissent, les arbres fleurissent, & sur les montagnes comme dans les jardins, ils donnent en même-tems des fruits & des fleurs : les vieilles feuilles tombent rarement avant que

les nouvelles ſoient venues. C'eſt pourquoi les Tinghians, c'eſt-à-dire Habitans de montagnes, n'ont aucune demeure particuliére, mais ſuivent toujours l'ombre des arbres, qui leur ſervent de toit, & leur donnent à manger; lorſque les fruits de leur canton ſont finis, ils vont dans un autre endroit où il y en a d'une eſpéce différente. Les orangers, les citroniers, & les autres arbres d'Europe donnent du fruit deux fois l'année. Si l'on plante un rejetton, il eſt arbre portant fruit l'année ſuivante; ce qui fait que je puis dire ſans hyperbole, que je n'ai jamais vû ni campagnes ſi couvertes de verdure, ni bois pleins d'arbres ſi vieux & ſi épais, ni qui fourniſſent plus pour la ſubſiſtance des hommes.





VOYAGE DU TOUR DU MONDE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Du langage, des caractéres & des coutumes des Indiens des Philippines.

LEs anciens Habitans de ces Isles ont reçu leur langage & leurs caractéres des Malais de la terre-ferme de Malacca, ausquels ils ressemblent aussi par le peu d'esprit qu'ils ont. Dans leur écriture ils ne se servent que de trois voyelles, quoiqu'ils en prononcent cinq différentes, & ont treize consonnes. Ils commencent à écrire par le bas, & montent toujours

en haut, mettant la premiére ligne à gauche, & continuant vers la droite : au contraire des Chinois & des Japonois, qui écrivent du haut en bas, & de droit à gauche. Avant qu'on y eût introduit l'uſage du papier, on écrivoit ſur la partie polie de la canne, ou ſur des feuilles de palme, avec la pointe d'un couteau. Quand c'étoit une lettre qu'il falloit plier, ils étoient obligés de ſe ſervir de feuilles; ce qui ſe pratique toujours dans Siam, Pégu & Camboia : mais dans les Plilippines, les Indiens ont entiérement oublié leur écriture, & ſe ſervent de l'Eſpagnol.

Il y a tant de Langues, qu'on en compte ſix dans Manille, ſçavoir celle des Tagales, de Pampangas, des Biſayas, des Cagayans, d'Iloccos & de Pangaſinan. Celles des Tagales & des Biſayas, y ſont plus en uſage que les autres : on n'entend point celle des Noirs, des Zambales, & autres Nations Sauvages.

Quant aux coutumes, ils ſe ſaluent l'un l'autre civilement; ce qui ſe faiſoit autrefois en ôtant de deſſus la tête un morceau d'étoffe apellé Potong & Manputon en Langue Tagale, qu'ils portoient en guiſe de bonnet; & je l'ai encore vû pratiquer parmi des Indiens du commun. Mais

quand ils rencontrent quelqu'un d'une plus grande qualité, ils plient leur corps fort bas, en se mettant une main, ou toutes les deux sur les joues, & élevant dans le même-tems un des pieds en l'air avec le genoux plié. Presentement, quand il passe un Espagnol, ils font leur Tave ou révérence en ôtant le Potong, baissant le corps, & étendant les mains jointes vers lui.

Les Tagales parlent toujours en tierce personne; disent Monsieur, ou mon Maître; se tiennent sur les pieds sans s'apuyer sur quoi que ce soit; & attendent qu'on les interroge pour répondre, trouvant qu'il est incivil de parler avant ses Supérieurs.

Autrefois les méres donnoient le nom à leurs enfans, & le plus souvent ce nom avoit quelque raport aux circonstances de l'enfantement; comme par exemple, Malivag, qui veut dire Difficile, parce que l'accouchement a été tel; Malacas, Fort, parce que l'enfant s'est montré tel en venant au Monde: les Chinois observent encore cette coutume aujourd'hui. Quelquefois on leur donnoit le nom de la premiére chose qui se rencontroit, comme Daan, qui signifie Cheminée; Dama, nom d'une certaine herbe, & on les apel-

loit par ces noms-là, ſans ſe ſervir de ſurnoms juſqu'à ce qu'ils ſe mariaſſent. Alors, le premier fils, ou la premiére fille donnoit le nom aux parens, comme Amani Malivag ; Imani Malacas, c'eſt-à-dire le pére de Malivag, la mére de Malacas. La terminaiſon feminine étoit en *in*, comme Iloge qui eſt le nom maſculin, Ilogin ſera le féminin.

Les Indiens ſont de moyenne taille, bien faits de corps, les hommes comme les femmes, & d'une couleur rougeâtre, qui aproche du noir. Les Tagales portent leurs cheveux juſqu'aux épaules : les Cagayans les portent plus longs : ceux d'Iloccos plus courts ; & les Biſayas encore plus courts. Les Zambales ont tous ceux de devant coupés, & ceux de derriere pendans : ils ne ſont ni ſi ſpirituels, ni ſi entendus que ceux des Indes Orientales, qui ſont très-habiles en quelque métier que ce ſoit, & ſur-tout pour la marchandiſe & pour l'écriture.

Toutes les femmes des Iſles différent fort peu en couleur, excepté chez les Biſayas où il s'en trouve de blanches en quelques endroits : & toutes portent leurs cheveux ſans treſſes, mais liés d'une maniére fort agréable. Comme la couleur générale eſt la noire, celles qui ne le ſont

point aſſez, tâchent de le devenir par le moyen de certaines écorces d'arbres, & d'huile mêlée avec du muſc, & quelques autres odeurs. Tout leur ſoin & toute leur vanité conſiſte à ſe bien nettoyer les dents, & faire en ſorte dès leur jeuneſſe qu'elles croiſſent également. Elles les couvrent d'une certaine teinture noire, pour les conſerver; & celles qui ſont de qualité, les ornent avec de petites lames d'or. Les hommes autrefois ne ſe ſoucioient ni de barbe, ni de mouſtache; au contraire, ils ſe l'arrachoient avec des pincettes. Les hommes & les femmes également ſe plaiſoient en certaines Provinces à porter des pendans d'oreille; & plus les troux de l'oreille étoient grands, plus on les eſtimoit: il y en avoit même qui en avoient deux. Perſonne ne pouvoit s'habiller de rouge, qu'il n'eut tué quelqu'un; ni porter d'étoffe rayée, qu'il n'en eut tué ſept. L'habit des hommes étoit un pourpoint léger, qui à peine venoit juſqu'aux hanches, avec des manches courtes; ils envelopoient le reſte de leur corps de quelque étoffe, ſouvent ornée d'or, qu'ils paſſoient entre leurs jambes, comme font aujourd'hui les Indiens en deça du Gange. Ils portoient aux bras des anneaux d'or & d'yvoire, ou des braſſelets

de perles ; aux jambes des cordons noirs, & aux doigts plusieurs bagues. Par-dessus cela, ils avoient un petit manteau, qu'ils faisoient passer par-dessous un bras. Présentement, les hommes & les femmes, jeunes & vieux, passent toute la journée à fumer du tabac. Ils portent sur leur tête le Manputon, dont nous avons parlé; & ceux qui sont les galans chez eux, en laissent pendre un bout sur leurs épaules. Ils se servent aussi d'un habillement court, qu'ils apellent Chinina, auquel les femmes ajoûtent une longue toile qu'elles nomment Saras, pour leur servir de juppe; & quand elles vont hors de la maison, elles prenent un petit manteau. Leur principale ambition au reste, consiste dans les bijoux, qu'elles portent aux doigts, aux oreilles & au cou. Elles n'ont ni bas, ni souliers, à cause de la chaleur ; mais les femmes de qualité qui sont habillées à l'Espagnole, en portent comme nous autres.

Outre ces sortes d'habillemens, ils ont encore aujourd'hui la coutume de graver sur leur peau plusieurs sortes de figures & de caractéres, en se piquant premiérement la chair jusqu'au sang, & puis y mettant un peu de poudre noire, afin que ces desseins durent longs-tems. C'est ce qui a

fait que les Eſpagnols ont donné le nom de los Pintados à l'Iſle habitée par les Biſayas, qui ſe plaiſoient fort à cela ; comme ſi c'étoit une marque de nobleſſe & de valeur. Ils ne le faiſoient pas tout d'un coup, mais peu-à-peu, ſelon leurs belles actions. Les hommes ſe peignoient juſqu'à la barbe & aux ſourcils, & les femmes ſeulement une main, & une partie de l'autre. Il n'y a préſentement dans Manille que ceux d'Iloccos qui ſe peignent, mais non pas tant que les Biſayas.

Ils ſont aſſis fort bas, quand ils mangent, & leur table, ſoit quarrée ou ronde, eſt fort baſſe auſſi. Il y a autant de tables que de conviés, & l'on y boit plus que l'on y mange, car le mets ordinaire n'eſt qu'un peu de ris bouilli dans l'eau ; on ne mange de la viande que les jours de Fête.

Ils tirent leur vin des palmiers, en taillant la branche avant qu'ils fleuriſſent ; & ainſi le ſuc, qui devoit monter pour nourrir le fruit, tombe dans des vaiſſeaux mis exprès pour le recevoir. Comme cette liqueur eſt un peu acide, les pauvres y mêlent certaines écorces d'arbres, qui la corrige & lui donne une couleur & un goût plus agréables ; alors on l'apelle Tuba.

Les gens riches le font diſtiller, avant qu'il s'aigriſſe, plus ou moins, ſelon qu'ils le veulent avoir fort ou foible, & le gardent comme nous faiſons l'eau-de-vie. Cette liqueur eſt claire & fort deſſicative. La boiſſon, qu'ils apellent Chilang, n'eſt que le ſuc des cannes de ſuccre qu'on a un peu fait bouillir ſur le feu. Elle a la couleur du vin & le goût du ſucre. Les Biſayas en font une autre avec du ris; ils l'apellent Pangati. Ils mettent premiérement certaines herbes dans un pot avec un peu de levain, les couvrent de ris juſqu'à la moitié du pot, & enſuite le rempliſſent d'eau. De cette maniére l'eau ſe fermente, & devient très-forte & épaiſſe; deſorte que pour s'en ſervir, il faut y verſer de l'eau, juſqu'à ce qu'elle ſoit aſſez délayée: alors, ils en boivent, ou plutôt la ſuçent par le moyen d'une ſarbacane, qui va juſqu'au fond du pot.

Leur muſique & leurs danſes ſont aſſez ſemblables à celle des Chinois, c'eſt-à-dire quant au chant, l'un chante & l'autre répéte le couplet au ſon d'un tambour de métal; & quant aux danſes, c'eſt un combat feint avec des pas & des mouvemens meſurés. Ils font auſſi diverſes actions avec leurs mains, & quelque fois

avec une lance ; ils s'attaquent, font la retraite, s'échauffent, se refroidissent, s'aprochent & se retirent avec beaucoup de bonne grace : ce qui fait que les Espagnols ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compositions dans leur langue sont fort agréables & même éloquentes. Mais ils prennent leur plus grand plaisir au combat des coqs, ainsi que l'ont pris autrefois quelques anciens Empereurs Romains.

Les bains sont d'un si grand usage parmi eux, que les femmes nouvellement accouchées y courent, & y portent leurs enfans nouveau-nés, encore est-ce dans l'eau froide & douce, avant le lever & après le coucher du Soleil. C'est pour cela qu'ils ont tous leurs habitations le long des riviéres & des lacs ; & que devant chaque maison il y a un lavoir, afin que ceux qui y entrent se lavent les pieds.

Si j'ai parlé des extravagantes maniéres des Medecins dans les pays des Indes conquis par les Portugais, je ne dois pas oublier comment se comportent ceux des Philippines. Il y a eu entr'autres deux cures de malaladies qui m'ont paru singuliéres. La premiére maladie s'apelle par les Indiens Sutan, & par les Espagnols Tavardillo ou

Trousse-galant. Ce n'est qu'un grand mal de tête & d'estomac, dont la mort s'ensuit inévitablement, si l'on ne donne pas une bonne dose de coups de bâton sur les bras, les cuisses, les jambes & le côté droit du malade. On frotte ensuite vigoureusement les meurtisseures avec du sel, jusqu'à les faire devenir noires, afin que le sang étant ainsi amené jusqu'à la peau, puisse couler plus abondamment, quand on fait ouverture avec la lancette. On les lave ensuite avec du vinaigre, & l'on ne donne au malade, pendant trois jours, que du ris cuit sans sel. L'autre maladie est particuliére aux Isles des Noirs, de Bool, de Panay, d'Otton & de Xolo: la langue & les parties naturelles se retirent si violemment audedans du corps, tant aux hommes qu'aux femmes, que leur vie est en grand danger. Il en attribuent la cause au froid, & la guérissent en donnant au malade les parties du Pecé-muger, autrement poisson-femme, ou du crocodile mises en poudre dans du vin ou de l'eau.

On n'a encore trouvé jusqu'à present aucun écrit qui fasse mention ni de la Religion de ces Nations, ni de leur ancien gouvernement, ni de leurs Histoires; on n'a seulement que quelques traditions ve-

nues de pére en fils, ou quelques vieilles chansons qui parlent de la Généalogie & des faits Héroïques de leurs Dieux. On sçait qu'ils avoient un certain Dieu, plus respecté que les autres, que les Tagales apelloient Barhala-may-capal, c'est-à-dire le Dieu fabricateur. Ils adoroient les animaux & les oiseaux ainsi que les Egyptiens, le Soleil & la Lune comme faisoient les Assyriens. Il n'y avoit point de rocher, de pierre, de cap, de riviére à qui ils ne sacrifiassent; ni de vieux arbre à qui ils ne rendissent quelque honneur divin, & c'étoit un sacrilége de le couper pour quelque raison que ce fût.

Cette superstition dure encore aujourd'hui, & pour toutes choses au monde un Indien ne coupera pas un certain grand & vieux arbre, apellé Baletté, (dont la feuille ressemble à celle du châtaignier, & l'écorce est fort bonne pour les plaies) ni même quelque haute canne renommée pour sa vieillesse, s'imaginant sottement que les ames de leurs ancêtres y habitent, que la fiévre leur viendroit s'ils coupoient ces arbres, & qu'il leur aparoîtroit un certain veillard nommé Nuno, pour se plaindre de leur cruauté.

Ils croient voir divers fantômes, apel-

lés Tibalang, ſur la cime des arbres; ils ſont perſuadés qu'ils aparoiſſent aux enfans ſous la figure de leurs méres, & qu'ils les conduiſent ſur les montagnes, ſans leur faire aucun mal. Ils diſent qu'ils les voient d'un taille giganteſque, avec de longs cheveux, de petits pieds, des aîles très-étendues, le corps peint, & que l'on connoît leur arrivée par l'odorat. Qu'il en ſoit ce qu'il voudra, je ne veux point philoſopher ſur ce ſujet; mais il eſt très-certain que les Eſpagnols ne les voient point, lorſque les Indiens ſoûtiennent qu'ils ſont actuellement préſents. Le Dictionaire Tagale compoſé par un Cordelier, parle fort au long de ces fantômes.

Dans la Province de Pampanga, ſur la montagne de Bondo ou Kalaya, (qui a une lieue & demie de haut, & qui apartenoit aux petits Rois Sinoquan & Mingan) il y a beaucoup de platanes de Betlé & d'autres fruits. Ils diſent qu'on en peut manger dans l'endroit; mais que ſi quelqu'un en veut emporter avec lui hors de là, il tombe mort, ou au moins devient eſtropié en quelque partie de ſon corps. C'eſt peut-être le Diable qui, par la permiſſion de Dieu, peut cauſer ces étranges accidens, pour retenir ce peuple dans le Paganiſme. Les Indiens eux-mêmes y ont

bonne part, eux qui ſont ſi fameux ſorciers & qui ſe vantent de ſçavoir ſe transformer en Crocodiles, Sangliers & autres bêtes furieuſes.

Ils adoroient encore quelques Dieux particuliers, (que les Biſayas apellent Davata, & les Tagales Anito) qui leur avoient été laiſſés par leurs ancêtres. Ils croyoient qu'un de ceux-là étoit dans les montagnes & dans les champs, pour ſecourir les voyageurs; & l'autre, pour faire germer les ſemences, à qui ils laiſſoient dans certains endroits dequoi manger, pour ſe le rendre propice. Il y avoit auſſi un Anito de mer pour la pêche, & un autre de maiſon pour le ſoin des enfans. L'on mettoit parmi ces Anites, les ayeux & les biſayeux, qu'ils invoquoient enſuite dans leurs beſoins, & en mémoire deſquels ils conſervoient de petites Statues mal faites, de pierre, d'or, ou d'ivoire, qu'ils apelloient Liche ou Laravan. Ils déifioient encore ceux qui mouroient par le fer, ou la foudre, ou qui étoient mangés par les Crocodiles; croyant que leurs ames montoient au Ciel, par un arc qu'ils apellent Balangao. C'eſt pourquoi les vieillards ſe choiſiſſoient pour ſépulture quelque endroit remarquable dans les montagnes & principalement ſur ces pointes qui s'avancent dans la mer, pour

y être adorés par les mariniers. Les Indiens content quantité de fables touchant la création du Monde, & les premiers hommes qui l'ont habité.

Il n'y avoit point dans tout l'Archipel de Rois, ni de Seigneurs de conséquence; mais dans les guerres continuelles qu'ils avoient entr'eux, les moindres se liguoient avec les plus puissans. Dans Manille, l'Oncle & le Neveu avoient une égale autorité. Chaque Gouvernement ou Etat particulier, s'apelloit Barangai; parceque, comme les familles y étoient venues en Barangai, ou barque, elles demeuroient sujettes au Capitaine du vaisseau, ou au chef de la famille, & prenoient son nom. Ils se mettoient ensuite à cultiver autant de terre qu'ils en pouvoient défendre contre les autres Barangais voisins : & quoiqu'ils s'assistassent les uns les autres, ils ne pouvoient pas cependant se mêler ensemble, ni entrer dans la tribu des autres, (sur-tout les personnes mariées) sans payer une certaine quantité d'or, & faire un festin à tout le Barangai ; autrement ç'auroit été un sujet de guerre. Lorsqu'il se faisoit un mariage de deux personnes d'un différent Barangai, on partagoit les enfans comme autant d'esclaves.

La noblesse n'étoit point héréditaire ;

mais elle s'aquieroit par l'induſtrie & la force, c'eſt-à-dire, en devenant excellent dans ſon métier ; & alors, on apelloit celui-là le Dato ou le principal, & Manguinao, chez les Tagales : tous ſes parens & ſes amis ſuivoient ſon parti. Si dans la ſuite il venoit à perdre ſes biens, il perdoit auſſi ſon crédit, & ſes enfans reſtoient Origuin, ou Alipin en langue Tagale, c'eſt-à-dire, eſclaves. Ceux du commun gagnoient leur vie à travailler à la terre, à pêcher ou à chaſſer. Ils ſont adroits aux choſes méchaniques, comme à faire de petites chaînes & des chapelets d'or d'une très-grande délicateſſe. Dans Calamianes & ailleurs, ils font des boêtes, des caiſſes, des étuis de diverſes couleurs & fort artiſtement travaillés avec des cannes des Indes, qui ſont très-belles dans toutes ces Iſles, & qui ont 50. palmes de longueur : elles croiſſent le long des arbres comme le lierre. Les femmes font des dentelles preſque auſſi belles que celles de Flandre, & de la broderie de ſoie qui eſt admirable. Mais depuis qu'ils ſont ſous le joug des Eſpagnols, la pareſſe étouffe leurs talents; & ils en ont à un point, que s'ils trouvent dans leur chemin quelque épine qui leur entre dans le pied, ils ne prendront pas la peine de ſe baiſſer pour l'ôter.

Les principaux d'entre les Indiens avoient autrefois quantité d'esclaves de leur proprie nation, quelquefois jusqu'à cent. La cause de ce grand nombre d'esclaves, venoit de l'usure, qui étoit si grande parmi eux, que le pére n'auroit rien voulu prêter à son fils, ni le frére à son frére, dans quelque malheureuse condition qu'ils eussent pû être, sans avoir accordé de rendre le double. Or le créancier qui ne pouvoit pas payer sa dette dans le tems fixé, demeuroit esclave de celui à qui il devoit, jusqu'à ce qu'il eût satisfait ; & plus le paiement se différoit, plus l'intérêt augmentoit, jusqu'à excéder le capital : ainsi ils devenoient esclaves eux & leurs descendans, sans espérance de recouvrer jamais leur liberté. Aujourd'hui, ceux qui doivent, engagent leurs enfans, garçons, & filles, & même en quelques endroits ils les vendent, sur-tout les Bisayas ; quoique le Roi ait défendu par de sévéres loix, un usage aussi barbare que celui-là. Quelquefois les maîtres ajoûteront à l'intérêt, la valeur d'un plat, que l'esclave aura peut-être cassé, pour qu'il ait d'autant plus de peine à se racheter.

Tout prisonnier de guerre devenoit aussi esclave, quand même la guerre se

ſeroit faite parmi ceux du même lieu. Les principaux ôtoient tiranniquement la liberté aux gens du commun, pour avoir rompu le ſilence du deuil, ou jetté par accident quelque ſaleté ſur eux, ou paſſé dans les lieux où ils ſe baignoient, ou pour quelque autre ſujet auſſi léger, & ils les vendoient enſuite à leur fantaiſie. Chacun de ces eſclaves reſtoit chez ſoi, à vivre de ſes travaux; mais le maître prenoit la récolte de l'année, ou une partie, ſelon qu'il étoit plus ou moins cruel. Il y avoit une autre ſorte d'eſclaves qui ne ſervoient leur maître, que lorſqu'il avoit des étrangers chez lui, qu'il faiſoit ſes ſemailles ou ſa récolte, ou qu'il s'embarquoit. On les apelloit Namamabay; les Tagales leur donnoient le nom de Sanguiguilir, & les Biſayas celui de Halan. Il ſe trouvoit quelquefois qu'un homme étoit eſclave de pluſieurs, ou-bien moitié libre & moitié eſclave. Cela arrivoit quand il naiſſoit d'un pére & d'une mére dont l'un étoit libre & l'autre eſclave, & qu'il étoit leur troiſiéme fils; parce que le premier ſuivoit la condition du pére libre ou eſclave, le ſecond celle de la mére, & le troiſiéme étoit moitié libre. Quand la mére

étoit libre, un tel fils étoit ésclave pour un quart. Les Sambales prétendent que les Tagales sont leurs esclaves.

Ils ont encore aujourd'hui la manie de faire un grand bruit de tambour dans le tems des éclipses, afin d'épouvanter le dragon qu'il croient engloutir la Lune ; & qu'étant épouvanté, il la vomisse. Ils avoient coutume autrefois de jurer devant une bête sauvage, ou une chandelle allumée ; en disant, qu'ils vouloient être dévorés par cette bête, ou consumés comme la chandelle, s'ils n'observoient pas la promesse qu'ils faisoient ; ou bien qu'un crocodile les dechirât, ou la terre les engloutît. Il est impossible d'obliger un Indien à maudire le Diable ; & si vous le pressez à le faire, il répondra qu'il ne veut pas maudire celui qui ne lui a point fait de mal.



CHAPITRE II.

Le Gouvernement, les Armes, les Nôces, les Sacrifices, les Augures & les Funérailles des Indiens dans les Philippines.

LA premiére loi étoit chez eux de respecter & d'honorer leurs Ancétres, sur-tout le pére & la mére. Le Dato, ou chef du Barangai, avec plusieurs anciens, étoit Juge en toutes sortes de causes. Voici comme se traitoient les causes Civiles. D'abord, on apelloit les Parties, & on tâchoit de les accommoder : si l'on ne pouvoit y réussir, on les faisoit jurer qu'elles seroient contentes du Jugement rendu, tel qu'il pût être : après cela, on entendoit les témoins. On prononçoit ensuite en faveur de celui qui fournissoit le plus de preuves ; & quand elles étoient égales de part & d'autre, on partageoit ce qui faisoit le sujet de la contestation. S'il arrivoit que quelqu'un se plaignît de la Sentence, on le condamnoit à l'amende ; & s'il lui avoit été ajugé quelque chose, le Juge le lui ôtoit, s'en aproprioit telle portion qu'il vouloit, & distribuoit le

reste à l'adverse Partie & à ses témoins. Dans les causes Criminelles, on ne donnoit point de Sentence de mort par voix juridique ; à moins que la personne tuée & le meurtrier ne fussent des gens pauvres : parce qu'alors le Criminel, faute d'argent pour satisfaire à la partie offensée, étoit attaché à un pilier & mis à mort à coups de lances par le Dato & les principaux du Barangai. Mais si le mort étoit un des notables, toute la parenté faisoit la guerre à celle du meurtrier, jusqu'à ce que quelque médiateur proposât la quantité d'or qu'on promettoit pour compenser cette mort. On donnoit la moitié de cet argent aux pauvres, & l'autre à la femme, aux enfans, ou aux parens du défunt.

Quant au vol, si l'on ne connoissoit pas celui qui l'avoit commis, on obligeoit toutes les personnes accusées de mettre chacune quelque chose sous un drap ; après quoi, si l'on n'y trouvoit pas ce qui avoit été volé, il s'ensuivoit l'une de ces deux épreuves, pour reconnoître le voleur. La premiére étoit de mener tous les accusés, avec une pique en main, auprès de quelque riviére profonde, & de les y faire lancer : celui de tous qui en sortoit le premier, étoit réputé coupable ; ce qui faisoit que plusieurs se noyoient, par la

crainte du châtiment. L'autre étoit de commander à chacun de ces malheureux de prendre une pierre au fond d'un baſſin plein d'eau bouillante : & celui qui le refuſoit, payoit l'équivalent du vol.

On puniſſoit l'adultére par la bourſe : & quand on avoit payé la ſomme convenue, ou ordonnée par la Sentence des anciens, l'adultére étoit pardonné, & l'honneur rendu à l'offenſé, qui retournoit avec ſa femme. Les enfans provenus de l'adultére ne ſuccédoient point à la nobleſſe du pére, non plus que ceux qui naiſſoient de femmes eſclaves, mais ils étoient au rang du commun peuple. Les légitimes héritoient de la Nobleſſe, & le fils aîné ſuccédoit à ſon pére, s'il étoit Seigneur du Barangai. Au défaut du premier, le ſecond ſuccédoit, puis le troiſiéme, puis les femmes, & enfin les plus proches parens. On puniſſoit auſſi autrefois ſévérement l'inceſte.

Les Indiens ont pour armes offenſives l'arc & les fléches ; des lances garnies de fer de diverſes façons, ou ſimplement avec des pointes des bois endurcies au feu ; des poignards larges à deux tranchans ; & des ſarbacanes, avec leſquelles ils ont coutume de lancer des fléches empoiſonnées, comme ceux de Borneo & de Sumatra.

Ils

Ils ont un boucler long & étroit.

Ces Nations sont fort adonnées à la sensualité ; ce qui est cause qu'il se trouve peu de femmes mariées, ou non mariées, qui vivent dans la continence. Dans les tems passés, lorsque les Indiens se marioient, l'homme promettoit la dot ; ensuite on contractoit avec des clauses pénales, en cas de répudiation : ce qui n'étoit pas regardé comme un deshonneur, si l'on payoit ce dont on étoit convenu dans le contrat. Mais cela n'avoit lieu que pendant que les cautions, c'est-à-dire les péres, étoient en vie ; parce qu'après leur mort, les enfans restoient libres. Les dépenses sont excessives aujourd'hui, à cause que le jour des nôces, on fait payer à l'époux l'entrée de la maison, ce qu'on apelle Passava ; puis la liberté de pouvoir parler à l'épouse, qu'ils apellent Patignog ; puis celle de boire & manger avec elle, à qui on donne le nom de Passalog ; & enfin pour consommer le mariage, on paie aux parens de l'épouse le Ghina Puang selon leur condition.

Autrefois la dot tomboit entre les mains du beau-pére, qui en disposoit en mourant, entre ses enfans, comme de son bien propre ; & si la fille n'avoit point

de pére, les parens prenoient la dot, pour la diſtribuer aux enfans qui devoient provenir de ce mariage. Les nôces ſe faiſoient chez la Catalona, ou Prêtreſſe, avec un ſacrifice; après quoi, ſelon la coutume, les comméres donnoient à boire & à manger dans le même plat aux époux; alors l'homme diſoit à la femme qu'il la prenoit pour ſon épouſe, & elle l'acceptoit. La Catalona donnoit ſa bénédiction, & l'on tuoit quelque animal à quatre pieds; le feſtin ſe faiſoit enſuite, & l'on s'enivroit. S'il y avoit de la diſcorde entre les époux, on faiſoit un autre ſacrifice, où l'époux égorgeoit la victime; & après avoir danſé, il parloit à ſon Anito, le priant de lui accorder le repos qu'il ſouhaitoit.

Ils avoient ſoin de ne ſe pas marier hors de leur tribu, & de prendre leur plus proche parenté, excepté le premier degré. Dans le divorce, la femme rendoit la dot, s'il arrivoit par ſa faute; & au contraire le mari la perdoit, ſi c'étoit par la ſienne, & prenoit une autre femme. La Polygamie n'étoit point en uſage chez les Tagales; mais ſi le mari n'avoit point d'enfans de ſa femme, il pouvoit, avec ſon conſentement, avoir commerce avec ſes eſclaves. Les principaux d'entre les Bi-

ſayas en avoient deux & même davantage de légitimes, dont tous les enfans ſuccédoient ; mais avec cette différence, que ceux qui étoient nés de la premiére, héritoient des deux tiers ; & ceux des autres femmes, d'un ſeul. On donnoit aux enfans qui venoient des femmes eſclaves, une partie des meubles, à la volonté des légitimes, & la mére devenoit libre. On meſuroit l'or de la dot, on ne le peſoit point. L'adoption étoit en uſage chez eux : celui qui étoit adopté payoit une certaine ſomme, qui reſtoit à celui qui adoptoit, ſi l'adoptif mouroit le premier ; mais ſi le contraire arrivoit, l'adoptif tiroit hors de l'héritage le double de ce qu'il avoit donné.

Il y avoit autrefois des gens dont le métier étoit de déflorer les filles qu'on alloit marier, & qui ſe faiſoient bien payer ; parce qu'ils regardoient la virginité comme un obſtacle aux plaiſirs du mari. Aujourd'hui même, à ce que m'ont dit les PP. Jeſuites, certains Biſayas, lorſqu'ils trouvent que leur femme eſt pucelle, diſent qu'ils en ont pris une qui n'a point de mérite, puiſqu'elle n'a été ſouhaitée ni débauchée de perſonne.

Ramuſio raporte que les filles de Calicut invitent les hommes à leur faire per-

dre leur virginité, qui les empêche de pouvoir trouver un mari. Il dit encore que celles du Royaume de Thibet, par un pareil motif, portent pendus au col tous les présens des amans à qui elles ont accordé des faveurs; & que plus elles en portent, plus leurs nôces sont célébres. Dans le pays de Tenacerim, selon le même Auteur, on les envoie déflorer par quelques hommes blancs, avant que de les livrer à l'époux.

Quant à la Religion, on n'a point trouvé de Temples chez eux, mais seulement, dans une caverne proche de leurs maisons, de petites Idoles, ausquelles ils faisoient des sacrifices, par le ministére de certains Prêtres, que les Tagales apellent Catalonan, & les Bisayas Babaylan. Leur sacrifice se faisoit ainsi. Ils s'assembloient tous dans une cabane de claies faite exprès pour cela: puis, après avoir un peu dansé, ils faisoient donner par quelque belle fille le premier coup à la victime, qui étoit toujours un animal à quatre pieds. Lorsqu'il étoit mort, on le coupoit par morceaux, on le cuisoit, & on le mangeoit avec beaucoup de respect.

Si le sacrifice ne se faisoit pas pour une occasion de réjouissance, mais pour la maladie de quelqu'un; on bâtissoit

une nouvelle cabane de bois, & l'on mettoit le malade à terre sur une natte avec la victime. Au lieu d'autel, on dressoit plusieurs tables garnies de différens mets. La Catalona, qui étoit la même jeune fille, sortoit en dansant au son des instrumens ; on tuoit ensuite l'animal, & l'on oignoit de son sang le malade & quelques-uns des assistans. Lorsque la bête étoit égorgée, la Catalona, en marmotant quelques paroles entre ses dents, lui ouvroit le ventre, en tiroit les entrailles, & les considéroit attentivement ; puis tout à coup elle devenoit furieuse, faisoit d'horribles contorsions & écumoit de la bouche. Enfin après avoir été pendant un tems hors d'elle-même, elle recouvroit l'usage de ses sens, &, à l'imitation des Sybilles, profétisoit de la vie ou de la mort. Le signe de vie étoit, si le malade se mettoit à manger ; autrement, c'étoit signe de mort : mais pour ne le pas épouvanter, elle avoit coutume d'adoucir l'expression, en disant que les Anites, ou Ayeux, l'avoient choisi pour leur compagnon. Le malade se recommandoit à la Prêtresse, afin qu'elle persuadât ses parens de le mettre au nombre des Anites. Le sacrifice se terminoit par manger & boire. Les conviés étoient

obligés de laisser une offrande d'or ou de coton, où d'oiseaux, ou de quelque autre chose pour la Prêtresse.

Ils étoient tellement attachés aux augures, que trouvant un serpent sur leurs habits, ils les laissoient aussi-tôt, quoiqu'ils fussent tout neufs; & ils abandonnoient leur maison, si la chouette se posoit la nuit sur le toit. S'ils rencontroient dans le chemin un serpent, ou qu'une personne eût éternué, qu'un chien eût aboyé, ils retournoient sur leurs pas. Les pêcheurs ne profitoient point des poissons qu'ils prenoient la premiére fois dans un filet neuf, ni les chasseurs du premier gibier que de jeunes chiens attrapoient; s'imaginant que cela leur porteroit malheur pour la suite. Ceux qui alloient en mer ne devoient prendre avec eux aucune chose de la terre, ni même la nommer. Enfin, ils ne faisoient rien sans tirer au sort.

Le P. Joachim Affin Curé de S. Pierre, de la Compagnie de Jesus, m'a dit, qu'ayant été en Mission chez les Tagales, il avoit observé, que ces peuples ne mangent jamais seuls, mais veulent au moins un second. De plus, que la femme étant morte, le mari veuf, ayant une natte au-devant de lui, est pendant trois jours servi par des hommes veufs; parce que la

compagnie des gens mariés & les garçons leur feroit en cette occasion de très-mauvais augure : les femmes font la même chose, lorfque les maris meurent.

Lorfque les femmes font prêtes d'accoucher, elles ne veulent point qu'il y ait de filles préfentes, croyant que cela rend l'accouchement difficile. Quand quelqu'un fe meurt, non-feulement les parens & les amis viennent le pleurer; mais on paie encore de certaines perfonnes, qui chantent fur un ton lamentable. On lave le corps, on l'embaume avec du Storax, du Mengioy, & autres gommes odoriférantes que l'on trouve dans les montagnes, on l'envelope enfuite, en plus ou moins d'étoffes, felon fa qualité. Autrefois ils oignoient & embaumoient les corps des principaux avec des liqueurs aromatiques, avec de l'aloës & du bois d'aigle; ils lui mettoient dans la bouche du fuc de Betlé, auffi avant qu'ils le pouvoient. La fépulture des pauvres étoit une foffe dans leur propre maifon; celle des riches étoit un cofre d'un feul morceau de bois précieux, & fermé d'une maniére que l'air n'y pouvoit pas entrer. Ils laiffoient fur le corps des braffelets d'or, & autres riches ornemens. Ils plaçoient enfuite le cofre à une certaine élé-

vation de terre, dans un coin de la maison, avec des jalousies autour : auprès de ce cofre, il y en avoit un autre, où étoient renfermés les meilleurs habits & les armes du mort, si c'étoit un homme ; les outils pour travailler, si c'étoit une femme. Il y avoit certains tems où ils mettoient devant leurs tombeaux diverses sortes de mets en leur honneur : mais la plus grande marque d'affection qu'ils pouvoient donner à la mémoire du défunt, c'étoit de régaler l'esclave qu'il avoit le plus aimé, & puis de le tuer, afin qu'il lui tînt compagnie. D'autres enterroient leurs morts dans les champs, & faisoient des feux pendant plusieurs jours proche sa maison, afin que le mort ne vînt pas prendre ceux qui étoient restés en vie. Lorsque le corps étoit enterré, les pleurs cessoient, mais non pas les repas, qui duroient plus ou moins, selon la qualité du défunt : la veuve & les enfans jeûnoient, pour marquer leur chagrin ; ne mangeant ni chair ni poisson, mais seulement quelques légumes. Les Tagales apellent ce jeune-là Sipa.

L'habit de deuil chez les Tagales est noir, & chez les Bisayas, blanc ; & ces derniers se razent la tête & les sourcils. Autrefois si quelqu'un des principaux

mouroit, on gardoit le ſilence pendant pluſieurs jours ; on ne frapoit nulle part ; & on ne navigeoit point dans les riviéres voiſines. Ils mettoient pour cela une certaine marque, afin que tout le Monde ſçût que c'étoit un tems de ſilence, & que perſonne n'eût à paſſer cette marque, ſur peine de la vie ; ce qui s'exécutoit à la rigueur.

On joignoit des offrandes & des ſacrifices aux obſéques ordinaires, qui ſe faiſoient en l'honneur de ceux qui mouroient à la guerre. Si la perſonne avoit été tuée par trahiſon, on ne quittoit jamais le deuil, ni le ſilence, que les parens du défunt n'euſſent pris le Balata, c'eſt-à-dire vengeance ; en tuant un certain nombre, non-ſeulement des ennemis avec qui ils étoient en guerre, mais auſſi de tous les étrangers qu'ils rencontroient, qui n'étoient pas de leurs amis. Pendant ce temslà, ils portoient autour du col, une bande de cuir, & n'étoient plus occupés que du ſoin de chercher par terre & par mer des hommes pour les tuer, & pour aſſouvir leur rage. Cela étant fait, ils rompoient le ſilence, avec de grandes démonſtrations de joie, & l'on quittoit le deuil.

CHAPITRE III.

Des Animaux, des Oiseaux & des Poissons des Philippines.

ON voit paître dans les campagnes une si grande quantité de bufles sauvages, comme ceux de la Chine, qu'un bon chasseur à cheval, & n'ayant qu'une lance pour arme, en peut abattre une vingtaine en un seul jour. Les Espagnols les tuent pour en avoir la peau, & les Indiens pour les manger. Les forêts sont pleines de cerfs, de sangliers & de chévres sauvages comme celles de Sumatra; & en si grande quantité, qu'une des Isles en a pris le nom de La Cabras. Les Espagnols y ont aporté de la Nouvelle Espagne, du Japon & de la Chine, des chevaux & des vaches, qui ont fort multipié: ce qui n'est pas arrivé à l'égard des moutons, à cause de l'humidité excessive de la terre.

On trouve dans les montagnes, un nombre infini de Singes, la plûpart d'une grandeur monstrueuse, & très-méchans. On conte qu'une fois à Sambrangan, ils se défendirent si bien avec des bâtons con-

tre un ſoldat de Pampanga, qui vouloit les inſulter, qu'il en mourut de peur quelques jours après. Les petits ſervent de paſſe-tems dans les maiſons. Mon ami D. Juan del Poço en a un blanc, mais ſi vieux, que pour voir quelque choſe, il fait de ſa patte une eſpéce de lorgnette, de même qu'un homme quand il veut voir des choſes éloignées. Il me dit en avoir eu un autre de Borneo, qui ſe plaignoit comme un enfant, qui alloit ſur les deux pattes de derriére, en portant ſa natte ſous ſon bras, lorſqu'il vouloit changer de place. Ces ſinges paroiſſent avoir plus d'eſprit que les hommes à certains égards; car quand ils ne trouvent plus de fruit ſur les montagnes, ils deſcendent aux bords de la mer, où ils vont chercher des crables, des huitres & autres choſes ſemblables. Il y a une eſpéce d'huitres qu'on apelle Taclovo, qui péſe pluſieurs livres, & qui a coutume d'être ouverte ſur le rivage. Or le ſinge, craignant que, lorſqu'il la veut manger, elle ne lui attrape la patte, en ſe refermant, jette dedans une pierre qui l'empêche de ſe fermer, & lui donne le tems de la manger ſans crainte. Quand il veut prendre des crables, il met ſa queue entre leurs pinces, afin que quand elles la ſerrent, il puiſſe

les enlever tout d'un coup.

Les Isles abondent en civettes ; & l'on doit remarquer sur-tout que quand on ne leur ôte point la civette tous les mois, l'ardeur qu'ils en ressentent, est si grande, qu'ils se frottent contre la terre, afin de rompre la vessie où elle est renfermée, & ainsi se délivrer de cette peine.

Il s'y voit aussi une espéce de chats, grands comme des liévres, & de la couleur des renards, que l'on apelle Taguan. Ils ont des aîles comme les chauve-souris, mais pleines de poil de chaque côté, & dont ils se servent pour sauter d'un arbre à un autre, quoi qu'éloignés quelquefois de 30. palmes.

On trouve dans l'Isle de Leyte un animal tout particulier, qu'on apelle Mago : il n'est pas plus gros qu'une souris, la queue est faite de même, mais il a la tête deux fois plus grosse que son corps ; il a de longs poils sur le museau & ne mange que des charbons.

Il y a des serpens d'une grandeur extraordinaire. Un entr'autres qu'on apelle Ibitin, fort long, qui se pend par la queue au tronc d'un arbre, en attendant qu'il y passe des cerfs, des sangliers & même des hommes, pour les attirer à lui par son haleine, & les dévorer tout en-

tiers ; après quoi, il se serre le corps contre l'arbre pour les digérer. L'unique moyen de se garentir d'eux, (comme je l'ai apris de quelque Espagnols) c'est de rompre l'air qui se trouve entre l'homme & le serpent ; & ce n'est pas sans bonne raison, puisqu'on détourne toutes ces parties magnétiques, pour ainsi dire, répandues dans cette espace.

Un autre serpent nommé Assagua, ne mange que des poules. Celui qu'ils apellent Olopong est venimeux. Les plus grands nommés Bobas, croissent jusqu'à la longueur de 20. & 30. palmes.

Un autre animal à quatre pieds, qui se trouve aussi dans l'Amérique & que l'on apelle Iguana, est encore un mangeur de poules. Il ressemble à un crocodile : il a la peau rougeatre, pleine de taches jaunes, la langue fendue en deux, & les pieds ronds avec de la corne. Quoique ce soit un animal terrestre, il traverse les riviéres très-promptement. Les Indiens & quelques Espagnols en mangent, & disent qu'il a un goût pareil à celui de la tortue.

Parmi les oiseaux des Isles, on doit sur-tout faire mention du Tavon, autant pour sa qualité, que parce que l'on ne sçait pas s'il s'en trouve ailleurs. C'est un oi-

ſeau de mer, noir & plus petit qu'une poule, qui a le col & les pieds longs. Il fait ſes œufs dans une terre ſpongieuſe & ſablonneuſe. Ces œufs ſont auſſi gros que ceux des oyes; on n'y voit preſque point de blanc quand ils ſont cuits, mais beaucoup de jaune, qui n'a pas cependant ſi bon goût que celui de nos poules. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que quand les petits ſont éclos, on y trouve le jaune tout entier, auſſi frais qu'auparavant, auquel le bec du petit eſt attaché, ſans aucun blanc. On fait rôtir les petits, quoique ſans plumes, & ils ſont auſſi bons que les meilleurs pigeons. Les Eſpagnols ſervent ſouvent, dans le même plat, la chair des petits & le jaune d'œuf. Les Indiens mangent l'oiſeau, mais il eſt dur. La femelle met ſes œufs, juſqu'au nombre de 40. & 50. dans une petite foſſe au bord de la mer, & les couvre de ſable. C'eſt à cauſe de cela qu'on l'apelle Tavon, parce qu'en la langue de l'Iſle, cela ſignifie couvrir de terre. Etant ainſi couverts, la chaleur du ſable les fait éclore; & les petits ſecouant la coquille des œufs, ouvrent la petite foſſe & ſortent. Alors la mére, qui eſt ſur les arbres voiſins, court tout-à-l'entour en criant, & les petits font leurs efforts pour l'aller trouver. Ceci

n'eſt pas moins merveilleux que l'œuf de l'Autruche, dont parle l'Ecriture Sainte. L'on reconnoît ici la Sageſſe de la Providence, d'avoir donné l'inſtinct à un oiſeau de placer ainſi ſes œufs, & au petit des ongles pour s'ouvrir un paſſage. Ces oiſeaux ſont leurs nids dans les mois de Mars, Avril & Mai, comme les Alcions dont parloient les Anciens; parce qu'en ce tems-là, la mer eſt plus tranquille, & ſes vagues ne s'élévent point aſſez pour les gâter. Les matelots ſont toujours à la quête de ces œufs le long du rivage; & quand ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les petits qui ſont également eſtimés, pour les manger.

Il y a auſſi une ſorte de tourterelle qui a les plumes griſes ſur le dos & blanches ſur l'eſtomac, au milieu duquel on voit une tache rouge, comme une plaie fraîche d'où le ſang ſortiroit.

Le Colin eſt un oiſeau gros comme une grive, dont la couleur eſt cendrée & noire, n'ayant point de plumes ſur la tête, mais au lieu de cela, une eſpéce de couronne ou crête de chair. Le Ramier eſt aſſez ſingulier : il a des plumes griſes, vertes & rouges; l'eſtomac blanc, avec cette même tache au milieu; les pieds &

le bec rouges. J'ai vû de ces oiſeaux & pluſieurs autres dans la voliére de D. Juan del Poço à Manille. Il y en avoit outre cela un noir, venu depuis peu de Surate, & gros comme une grive, avec un bec jaune & un collier de la même couleur : & qui avoit une très-grande diſpoſition pour aprendre à parler, comme les perroquets. J'y remarquai auſſi de certains petits oiſeaux de la côte de Coromandel, qui ſont plus petits que le chardonneret. Ils avoient l'eſtomac rouge & blanc, les aîles griſes avec des petites taches blanches, & l'extrémité de la queue rouge; de ſorte qu'il n'y avoit rien de ſi beau à voir. Il y avoit encore grand nombre de pigeons blancs avec la queue toujours retrouſſée, qu'il me dit être venus de Perſe.

Le Salangan eſt un oiſeau des Iſles de Calamianes, Xolo, & autres. Il reſſemble aſſez à l'hirondelle ; & bâtit comme elle, un petit nid ſur les roches qui ſont proche du bord de la mer. Ce ſont ces nids ſi recherchés dont nous avons parlé dans le volume précedent.

L'Herrero, ou le Forgeron, eſt verd, gros comme une poule. La nature lui a donné un bec ſi grand & ſi dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres pour faire ſon nid. Le bruit qu'il fait, &

qu'on entend de fort loin, l'a fait nommer ainsi des Espagnols, suivant l'opinion de bien des gens : mais il y en a d'autres qui croient que ce nom lui a été donné, parce qu'il a la connoissance d'une herbe, qui a la vertu de rompre le fer, quand on la met dessus. Ils disent que si l'on ferme le trou de l'arbre avec une plaque de fer, l'oiseau, pour empêcher que ses petits qui sont dans le nid, ne périssent, cherche cette herbe ; & que l'ayant mise sur la plaque, elle se brise, & ainsi lui ouvre un passage libre. Mais je ne réponds pas de la vérité de ce fait.

Le Colo-colo est un oiseau particulier, un peu plus petit qu'un aigle, & de couleur noire. Il est poisson & oiseau tout-ensemble ; il nage avec la même vîtesse sous l'eau, qu'il vole en l'air. Il attrape quelque poisson que ce soit, & le tue avec son bec long de deux palmes. Ses plumes sont si serrées, qu'elles sont séches aussitôt qu'il les secoue hors de l'eau.

Les Isles de Calamianes sont pleines de Paons. Leurs montagnes, au lieu de Faisans & de Perdrix, fournissent des coqs sauvages, qui sont excellens à manger, quand ils sont bien aprêtés. Les cailles sont la moitié plus petites que les nôtres ; elles ont le bec & les pieds rouges.

Il y a dans toutes les Isles, & en tout tems, des oiseaux verds, qu'on apelle Volanos, diverses sortes de perroquets, & des Cacatuas blanches, qui ont une touffe de plumes sur le sommet de la tête.

Les Espagnols y avoient porté de le Nouvelle Espagne des Poulets d'Inde; mais ils n'y ont pas multiplié, à cause de l'humidité du terroir. A leur place, on a une poule nommée Camboja, pour être venue de ce Royaume-là, qui a les pieds si courts que ses aîles traînent à terre. Les coqs d'une autre espéce apellés Xolo, qui ont de longues jambes, ne le cédent point aux coqs d'Inde. Outre les poules ordinaires, comme les nôtres, il y en a dont la chair & les os sont noirs, mais qui ont un goût excellent.

On y trouve encore un oiseau, qui est toujours aux environs des lacs, & surtout de celui de Bahi, dont les pieds & le bec sont rouges, & les plumes de diverses couleurs. Il est gros comme une poule, & seroit aussi bon, s'il ne se nourrissoit pas de poisson.

L'Auditeur D. Juan Serra me fit voir un autre oiseau mort, qu'on lui avoit aporté de Borneo, où on l'avoit trouvé. Il étoit d'un très-beau plumage, & gros

comme une grive : il n'avoit point de pieds, mais de grandes aîles qui le soûtenoient : & c'est pour cela qu'on l'apelle Oiseau de Paradis. Le P. Combes dans son Histoire de Mindanao, dit qu'il s'en trouve aussi dans cette Isle.

Les poissons des Isles sont assez extraordinaires ; un entr'autres qu'on apelle Douyon, & que les Espagnols nomment Pecé-muger, parce qu'il a les mammelles & les parties du séxe comme une femme, & qu'on n'a jamais vû aucun mâle. Ses os ont une propriété particuliére d'étancher le sang & de guérir le rhume. Sa chair a le goût de celle du porc.

Les Poissons à l'épée ont vingt palmes de longueur, & leur épée en a 9. à 10. Nous avons déjà parlé de la guerre qu'ils font aux Crocodiles. On peut juger du tort qu'ils font aux petites barques, puisqu'on a trouvé de leurs épées qui avoient pénétré dans le corps des plus grandes.

Quant aux Crocodiles, la Providence s'est bien fait voir dans ces monstres : Car leurs femelles étant si fertiles qu'elles en font jusqu'à 50. les riviéres & les lacs en auroient été pleins en peu de tems, au grand dommage du genre humain ; si elle ne leur avoit pas donné l'instinct de se mettre dans l'endroit où les petits doivent

paſſer, pour les avaler l'un après l'autre: ce qui fait qu'il n'en échape que cette petite quantité qui prend un autre chemin. Outre cela, les Crocodiles n'ont point de conduits pour les excrémens, & vomiſſent le peu de matiére qui reſte dans leur eſtomac après la digeſtion. De cette façon, leur nourriture fait un long ſéjour, & ce monſtre n'eſt point affamé tous les jours; ſans quoi il en coûteroît la perte d'une infinité d'hommes & de beſtiaux. Lorſqu'on en a ouvert quelques-uns, on a trouvé dans leur ventre des os & des cranes d'hommes, même des pierres que les Indiens diſent qu'ils avalent pour ſe paver l'eſtomac.

La femelle met ſes œufs hors de l'eau, pour les faire éclorre. Ils ſont deux fois plus gros que ceux d'une oye, & plus blancs, mais la coquille en eſt dure comme de la pierre. Le jaune que l'on y trouve, eſt auſſi petit que celui des œufs de tortues. Les Eſpagnols, comme les Indiens, mangent les petits Crocodiles. Les Indiens diſent que ſous leurs machoires, il ſe forme quelquefois de petites veſſies, pleines d'un très-excellent muſc. Euſebe en a fait mention, & l'expérience l'a confirmé pluſieurs fois.

Il y a une autre eſpéce de Crocodiles

dans ces lacs ; les Indiens les apellent Buhayas, & les Portugais Caymans. Ils sont différens des autres, en ce qu'ils n'ont point de langue, & ne se peuvent tourner que très-difficilement. Le manque de langue l'empêche de faire du bruit & d'avaler dans l'eau, & il est contraint de dévorer sa proie sur le rivage. Les Indiens disent qu'il a quatre yeux, deux en haut & deux en bas, avec lesquels il voit facilement les poissons & les pierres, qu'il prend avec ses pattes ; mais qu'étant à terre, il a la vûe courte. Ils ajoûtent encore que le mâle ne peut sortir de l'eau qu'à moitié, & qu'il n'y a que les femelles qui vont chercher de quoi vivre dans les champs ; il y a de l'apparence à cela, vû que tous ceux, que les chasseurs ont tués ou pris, se sont trouvés de ce séxe. Il fait bon porter sur soi pour antidote éprouvé contre le Cayman, de la Bonga, ou Nang-Kauvagan, fruit qui vient d'une canne, & dont j'ai fait provision. Il empêche le Cayman d'aprocher, comme on en a fait l'expérience avec un chien ; il est bon aussi contre les sortiléges. On trouve dans les mers de Mindanao & de Xolo, quantité de grandes baleines, des chevaux marins, semblables à ceux de terre, mais sans pieds,

& la queue faite comme celle des Crocodiles.

Les écailles de cette Isle sont si grandas qu'on s'en sert pour faire des Fonts, pour abreuver les bufles, sur-tout celles de Taclovo. Un Religieux m'a dit qu'étant à l'Isle de los Pintados, les mariniers en trouvérent une si monstrueuse sur une roche, qu'elle suffit à rassasier tout l'équipage. L'écaille en est estimée par-tout, & des Chinois particuliérement, qui en font plusieurs sortes de beaux ouvrages.

Il y a deux sortes de Tortues dans ces mers. On mange les grandes, & leur chair a le goût de la vache; mais on néglige leur écaille: on ne mange point la chair des moyennes, & leur écaille est fort recherchée. Il y en a qui sont un antidote, puisqu'on a éprouvé que les bagues & chapelets qu'on en avoit fait, se sont cassés comme du verre, lorsqu'on les a aprochés de quelque poison.

Les Rayes y sont eutrémement grandes, & les Japonois estiment fort leurs peaux pour en faire des fourreaux de cimeterre. Je dirai pour finir cette matiére, que de tous les poissons dont Pline a fait mention, il y en a très-peu que l'on ne trouve dans ces mers.

CHAPITRE IV.

Arbres & Fruits des Philippines.

IL y a deux fruits fort estimés dans ces Isles, qui croissent naturellement dans les bois. Le premier s'apelle Santor, de la grosseur, de la figure & de la couleur d'une pêche, mais un peu plus platte. Lorsqu'on le cueille dans sa saison, l'écorce en est douce; & en l'ouvrant on trouve cinq pepins aigres, & blancs comme ceux des oranges. Les Espagnols l'aiment eutant que le coin, & en font des confitures de la même maniére. Il est bon aussi dans le vinaigre; & lorsqu'il est à moitié meur, il donne un fort bon goût à la soupe. Les bois étant pleins de ces arbres, & le sucre ne valant qu'un écu les cent livres, tous les Moines des Philippines en font une grande quantité de confits pour leur dessert du soir & du matin. Outre cela, les feuilles ont une vertu medecinale, & le bois est excellent pour la sculpture. L'arbre est semblable au noyer, sinon que ses feuilles sont plus larges.

L'autre fruit, qu'on apelle Mabol, est

un peu plus gros que le premier, mais cotonneux & de la couleur d'une orange. La poulpe n'a pas un goût agréable, est indigeste & a 6. noyaux. L'arbre est haut comme un poirier, a beaucoup de branches, de grandes feuilles, vertes & longues comme celles du laurier; le bois coupé dans sa saison, est peu au-dessous de l'ébene. On verra l'un & l'autre dans les figures suivantes.

On trouve aussi des Bilimbins, que les Portugais apellent Carambolas, comme je l'ai dit dans le 3. Tome; mais s'ils sont acides dans les Indes Orientales, le terroir de Manille les produit d'un goût mêlé d'aigre & de doux. On les mange cruds, assaisonnés avec du vinaigre & du sucre.

Le Macupa apéllé par les Portugais Jambo, est plus gros que celui qui croît à Goa. Il y a aussi des Banchilins, que les Portugais nomment Bilimbins; des Jaccas, apellées Nancas par les Espagnols; des Tanpayes, connus par les Portugais sous le nom de Jambos de Malacca; des Cassuis ou Caguis, & autres dont nous avons parlé ailleurs.

On y voit encore des Mangas de Siam, ou Mangas de Papagallo, selon les Portugais, que l'on y aportées depuis quelques années; & des Camies, dont le fruit est

comme

comme les Caramboles Portugaises, mais sans pepins & plus aigre.

Tous les fruits dont nous avons fait mention jusqu'à présent, sont des espéces de fruits de jardins ; mais il y en a d'autres sauvages qui ne leur cédent point pour le goût, s'ils sont cueillis dans leur saison. Le Lumboy que les Tagales apellent Dobat, est entiérement semblable au poirier. Il donne d'abord une jolie petite fleur blanche, & ensuite un fruit gros comme une cerise, mais long comme une olive. Les Portugais le nomment Jambulon.

Le Dottoyan est un arbre plus rare, dont le fruit à tous égards, est comme le Jambulon, rouge & sans pepins ; la poulpe en est blanche & le goût mêlé d'aigre & de doux.

Le Panungian est un fort grand arbre, qui produit un fruit gros comme un œuf de pigeon, dont la coquille est rouge, & qui a la forme & la dureté de nos pommes de pin. Il a des pepins, sa poulpe est transparente & de bon goût, elle aide à la digestion. D'autres personnes ont donné le nom de Licias à ce fruit, à cause qu'il ressemble à ceux de la Chine ; mais il y a cependant une différence entr'eux.

Le Carmon est bon, lorsqu'il est bouilli, & il excite l'apétit. Il est aussi

gros qu'une pomme, a l'écorce comme celle d'un oignon, & sa poulpe est aigre & douce. L'arbre ressemble au pommier & croît facilement le long des riviéres.

Il y a dans quelques-unes de ces Isles de ces Dourions si fameux. L'arbre est grand & le fruit vient sur le gros de la branche, comme les pommes de pin. On sent au commencement un vilain goût d'oignon, mais on s'y accoutume facilement, & les étrangers le trouvent très-agréable. Il y a aussi des Maranes, qui aprochent assez des Dourions; & des Lanzones ou Boasbas, qu'on peut apeller des raisins, par raport au goût & à leurs autres qualités.

Au lieu d'olives, on a sur les montagnes des Isles, les Paxos, qui différent peu de ces premiers, si on les cueille, quand ils sont tendres. Etant verds, on les mange dans le vinaigre; & meurs, ils ont un goût exquis.

On trouve dans les hautes montagnes d'Iloccos & de Cagayan des pins sauvages très-hauts. Ils ne portent pas des pommes comme les nôtres, mais au lieu de cela des fruits, qui ne différent pas beaucoup des amandes, & qui ont le même goût, servant pour les mêmes usages que les amandes chez nous.

Le Lumbon produit quelques petites noix, dont l'écorce dure renferme une poulpe qui a le goût de pignons. Comme ce fruit affoiblit l'eſtomac, les Chinois ont coutume d'en tirer l'huile, dont ils ſe ſervent pour eſpalmer leurs vaiſſeaux au lieu de ſuif.

Leurs oranges ſont de pluſieurs eſpéces, & toutes plus groſſes que celles d'Europe. Pour des citrons, il y en a de grands & de petits, mais la plupart ſont doux.

Les Jamboas ſont deux fois auſſi gros que la tête d'un homme, ronds & jaunâtres. Les uns ont les pepins rouges, d'autres jaunes, & quelques-uns blancs. Leur goût eſt comme celui du citron, mêlé d'aigre & de doux. L'arbre reſſemble au citronier, & pour ſa grandeur & pour ſes feuilles.

On y a aporté de la Nouvelle Eſpagne des Atas, des Anonas, des Zapotiers noirs, de petits Zapotiers, des Avoratiers, des Papaies, des Mameys & des Guaiaviers : & il ſe trouve une ſi grande quantité de ces derniers ſur les montagnes, qu'elles ſoulagent extrémement les pauvres. On en fait des confitures & du vin meilleur que celui de palmier & le cidre du Tirol. Quand on mange ce fruit verd,

il resserre ; & quand il est très-meur, il lâche. Ses feuilles bouillies sont excellentes pour l'enflure des jambes ; & les Indiens, les réduisant en poudre, se guérissent eux-mêmes des coups de discipline qu'ils se sont donnés pendant la semaine Sainte. Ces Insulaires ne connoissent aucuns fruits d'Europe, parce que le terroir ne permet pas qu'ils y croissent ; & quoiqu'il y ait dans le Château de Cavite quelques vignes de muscat, le raisin ne meurit jamais bien, non-plus que les figues & les grenades qui sont dans le Couvent des Jésuites du même endroit.

Tous les fruits dont nous avons parlé, servent seulement à flater le goût ; mais ceux qui aportent de l'utilité & du plaisir, ausquels consiste la plus grande partie du revenu des plus riches des Philippines, sont les palmiers. On en compte présentement jusqu'à quarante espéces : & parmi les principaux qui fournissent le pain ordinaire, il y a premiérement celui que les Tagales apellent Yoro, les Pintados Landan, & les Habitans des Moluques Sagou. Celui-ci, à la différence des autres, nait & croît naturellement sans être cultivé, sur le bord des riviéres. Il ne s'éléve pas beaucoup ; mais il est épais

Toute sa substance, depuis le bas jusqu'en haut, est molle comme celle d'une rave ; il n'est couvert que d'une écorce épaisse d'un doigt, qui n'est ni fort dure, ni polie. Voici comme les Indiens s'en servent. Ils le coupent par morceaux, le laissent tremper dans l'eau un peu de tems, & enlévent seulement une bande de l'écorce, afin que le reste serve à conserver la substance intérieure : ils taillent ensuite cette substance blanche en de très-petits morceaux : lorsqu'elle est taillée, ils la foulent avec les pieds dans des paniers de canne proche de la riviére, jusqu'à ce que le jus en sorte, (par la quantité d'eau qu'on y jette) & tombe dans un vaisseau plein d'eau qui est au-dessous. On léve après cela cette espéce de pâte, & on la met dans des formes faites de feuilles de palmier, où elle s'endurcit un peu, comme de l'amidon mou, qui étant après cela séché au Soleil, sans le secours du four, sert de pain fort nourissant, & qui se garde long-tems.

La seconde espéce de palmiers est celle qui donne le vin & le vinaigre. Les Tagales l'apellent Sasa, & les Bisayas Nipa. Ils croissent dans des lieux pleins d'eau somache, & sur-tout dans ceux d'où la mer aproche ; & ne viennent pas assez

grands, pour mériter le nom d'arbres. Le fruit reſſembleroit aux dattes, ſi les Indiens le laiſſoient meurir; mais ils coupent la branche auſſi-tôt que la fleur paroît, afin que, comme on l'a dit ci-devant, la liqueur puiſſe couler dans le tronc de la canne qui eſt au-deſſous. Il arrive fort ſouvent qu'un de ces troncs qui tiendra dix caraffes de Naples, ſe remplira en une nuit. Quand on ne le diſtille point, ou qu'on ne l'accommode point, comme on l'a dit, avec l'écorce de Calinga, (qui eſt comme de la canelle) il devient aigre, comme du vinaigre. On ſe ſert des feuilles de ce palmier pour couvrir les maiſons, au lieu de tuiles; on les coud avec du fil de canne très-fin, & elles durent juſqu'à ſix ans.

On fait encore du vin, du vinaigre & du Touba des Cocos; qui ſont outre cela très-utiles aux Iſles, à cauſe de l'huile qu'on en tire, & qui eſt bonne à manger, lorſqu'elle eſt fraîche. On tire auſſi du milieu du Coco une eau douce comme du ſucre, & une eſpéce de ſucre même, lorſque l'eau eſt condenſée. Sa premiére écorce ſert à faire des cordages & à calfater les Navires; la ſeconde, à faire des vaſes, & les autres choſes dont nous avons parlé.

Il y a une autre ſorte de palmiers qu'on apelle Bourias, dont les Iſles qui ſont proche du Détroit de S. Bernardin ont pris leur nom. L'arbre eſt plus gros que celui du Coco ; les fruits ſont proprement des dattes, des noyaux deſquelles on fait de beaux chapelets ; les feuilles comme celles des palmiers d'Afrique. Les Biſayas coupent le fruit par le pied, & en recueillent la liqueur comme on fait au Nipa & au Coco. Ils font de cette liqueur, outre le vinaigre, une eſpéce de miel, par le moyen du feu, & de ſucre noir, qu'ils apellent Pacaſcas, & qu'ils vendent enſuite dans de petites boêtes, comme une choſe que les Inſulaires eſtiment fort. Ils en font encore du Sagou, comme on le fait des autres palmiers ; & en tems de diſette, ils compoſent une ſorte de farine avec le fruit qu'ils broient, mais qui n'eſt pas ſi ſaine que le Sagou.

Le palmier apellé Bonga, a des feuilles auſſi larges que le Bourias, mais l'arbre ni le fruit ne lui reſſemble pas ; le corps du Bonga eſt haut, mince, droit & plein de nœuds par-tout. Son fruit eſt comme un gros gland, fort priſé ; parce qu'avec ce fruit, des feuilles de Betlé & de la chaux, on fait une compoſition groſſe

comme un petit gland, dont les Indiens font grand cas, comme fortifiant l'estomac, rafermissant les gencives, rendant l'haleine douce & les lévres belles & rouges ; cependant si l'on en prend trop, il rend les lévres & les dents noires, comme les Indiens l'éprouvent souvent, ne cessant d'en mâcher depuis le matin jusqu'au soir. Il y en a qui sont un jour, deux jours sans manger, s'imaginant que cela les nourrit.

La derniére sorte de palmier profitable (pour ne rien dire des autres, quoiqu'ils portent aussi du fruit) est l'Yonota. Il fournit aux Insulaires de la laine, qu'on apelle Baros, propre pour des matelats & des oreillers ; du chanvre noir, apellé Jonor ou Gamuto, pour faire les cables de navires; ses fils sont de la longueur & de la grosseur du chanvre; ils sont noirs comme des crins de cheval, & l'on dit qu'ils durent fort long-tems dans l'eau. On ôte la laine & le chanvre d'autour de l'arbre. Il produit quelques petits Cocos attachés à de longues grapes, mais qui ne sont d'aucun usage. Les Indiens tirent aussi de ses branches du Tuba doux, qui enivre fort, quand il devient aigre. On en mange les bouts tendres, mais ils n'ont pas si bon goût que ceux des Cocos que l'on mange cuits.


MABOL
SANTOR

On peut employer toutes ces feuilles de palmiers, ou à couvrir des maisons, ou à faire des chapeaux, des nattes pour les chambres, des voiles pour les navires, & plusieurs autres choses : de sorte que les pauvres gens y trouvent de quoi manger, boire, s'habiller & se loger, comme Pline l'a écrit il y a plus de 1500. ans.

Les Tamarins ou Sampales sont des fruits sauvages, qui viennent dans des gousses comme des féves vertes. Ils ont un goût piquant ; ce qui fait qu'on les mange avec du sel, & qu'on les confit avec du sucre. L'arbre est fort haut & épais, les feuilles sont petites, & son bois sert à plusieurs ouvrages comme l'ébene.

Ces Isles produisent une grande abondance de Casse. L'arbre n'est pas si grand que celui du Tamarin, mais il est plus rempli de branches. Ses feuilles sont d'un très-beau verd, & un peu plus grandes que celles des poiriers ; lorsqu'elles sont cuites avec les fleurs, en maniére de conserves, elles font le même effet que le fruit, & causent moins de nausées ; de plus, le fruit verd étant confit, est fort sain & un excellent laxatif. Il y en a une si grande quantité dans les montagnes,

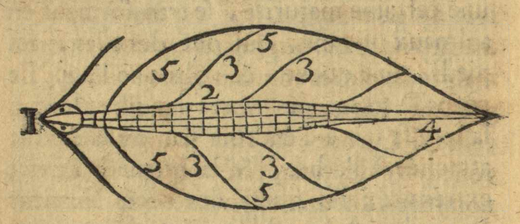
que dans les mois de Juin & de Maï, les Habitans de Mindoro en engraissent leurs cochons.

Les montagnes sont chargées de plusieurs autres sortes de grands arbres, qui servent à bâtir les vaisseaux & les maisons, & sont toujours verds ; mais sans une grande connoissance des chemins, on ne peut aller fort avant, comme j'en ai fait l'expérience en allant à la chasse. On y trouve l'Ebéne noire, le Balayong rouge, l'Asana ou Naga, dont on fait des tasses à boire ; l'eau que l'on met dedans y devient bleue, est fort saine & a bon goût ; & si l'on fait une entaille dans l'écorce de l'arbre, il en sort une liqueur qu'on apelle Sang de Dragon. On y voit encore le Calingak, dont l'odeur est douce, & l'écorce aromatique comme la canelle ; & plusieurs autres, tous très-utiles, soit pour la teinture, soit pour les odeurs, & autres usages infinis, dont la centiéme partie n'est pas encore venue à la connoissance de ces peuples. Ceux qu'on apelle Tigas, c'est-à-dire durs, sont excellens pour faire des vaisseaux ; & il y en a d'une espéce si dure, qu'on ne peut les scier qu'avec la scie à l'eau comme le marbre. Les Portugais lui donnent à cause de cela le nom de fer.

On trouve auſſi ſur certaines montaignes de l'Iſle de Manille une grande abondance de muſcade ſauvage, dont on ne tire aucun profit. Sur celle de l'Iſle de Mindanao, il y a de très-grands arbres de canelle. La choſe la plus extraordinaire, qui ſe puiſſe voir dans les Iſles, c'eſt que les feuilles de quelques arbres, arrivant à une certaine maturité, ſe transforment en animaux vivans, qui ont des aîles, des pieds, une queue, & volent en l'air. Le corps ſe forme des fibres les plus dures; la tête ſe fait à l'endroit par où elle étoit attachée à l'arbre, & la queue à l'autre extrémité; les fibres des côtés forment les pieds, & le reſte les aîles. Il conſerve la couleur de la feuille.

Le P. Joſeph d'Orenſe (Cordelier de l'Obſervance, & Provincial de la Province de S. Gregoire dans les Philippines) m'a dit, que pendant le tems qu'il étoit Curé du Village de Camalie dans la Province de Camarines, il avoit vû de ſes propres yeux cette merveille, & m'en a fait un écrit autentique, que je conſerve. Dom Gines Barrientos Evêque de Troie & Coadjuteur de l'Archevêché de Manille, m'a confirmé la même choſe. On a mis la figure de cette feuille pour la ſatisfaction des curieux; mais s'il m'apar-

tenoit de raiſonner là-deſſus, je dirois qu'il n'y a qu'une maniére d'expliquer cela : c'eſt-à-dire, en ſupoſant qu'un ver s'engendre d'une telle feuille, & prend des aîles enſuite; comme on le voit tous les jours aux mouches, aux couſins, aux vers à ſoie, & à mille autres ſortes d'inſectes.



1. La Tête.
2. Le Corps.
3. Les Pieds.
4. La Queue.
5. Les Aîles.

On a aporté de la Nouvelle Eſpagne aux Philippines, la plante de Cacao, qui s'y eſt ſi bien multipliée, (quoiqu'elle y ait un peu dégénéré) qu'en peu de tems on pourra ſe paſſer de celui de l'Amérique.

Ces anciennes Forêts, qui ſubſiſtent depuis tant de ſiécles, aportent un grand profit aux Inſulaires, par le grand nombre d'abeilles, qui leur fourniſſent, ſans pren-

dre aucun peine, une quantité incroyable de miel & de cire. Il y en a de plusieurs espéces : celles que les Indiens apellent Pocoytan, sont plus grandes que celles d'Europe, & font leurs rayons (qui ont quatre palmes de longueur sur une largeur proportionnée) au-dessous des branches des grands arbres ; & quelquefois il s'en trouvera sept ou huit dans le même endroit, qui se conservent entiers, malgré les pluïes continuelles. Celles qu'ils apellent Lignan, sont grandes comme celles d'Europe, & font leur miel dans la concavité des troncs des arbres : d'autres, nommées Locot, aussi petites que des mouches ordinaires, n'ont point d'aiguillon, font leur miel acide, leur cire noire, & cherchent toujours après le miel des autres. Il y en a encore une autre espéce apellée Camomo, qui se campe sur les grands arbres comme les Pocoytans. Outre cela, tous les troncs de ces arbres donnent diverses gommes pendant toute l'année ; une, qui est la plus commune, que les Espagnols apellent Brea, autrement Goudron, sert de poix pour les vaisseaux. Il y en a qui ont des vertus médecinales, d'autres sont des parfums, & d'autres qu'on met à mille sortes d'usages. On y en trouve en si grande quantité, que non-

ſeulement les arbres en ſont couverts; mais la terre auſſi : & il y a des plantes qui en ont ſur leurs feuilles au mois d'Avril & de Mai. Les anciens avoient bien raiſon de dire, que le miel découloit des arbres de ces pays, & pluſieurs autres liqueurs précieuſes.

Je ne veux pas oublier de parler de l'arbre Aimit. Il eſt aſſez grand, & ſi plein d'humidité, que quand les chaſſeurs & les ſauvages ont beſoin d'eau, ils y font un trou, & ont bien-tôt rempli leur tronc de canne, d'une eau très-claire. Il donne quelques fruits, qui pendent à certaines grapes, & ne ſont pas deſagréables, lorſqu'ils ſont meurs. Je finirois ici ce Chapitre, ſi la Canne d'Inde ne croiſſoit pas auſſi au milieu de ces arbres, & ne montoit juſqu'à la cime des plus grands, en les embraſſant comme le lierre. Elle eſt toute couverte d'épines, que l'on ôte pour la polir. Si on la coupe, elle donne autant d'eau très-claire qu'il en faut pour boire un coup ; de ſorte que les montagnes en étant pleines, on n'y manque jamais d'eau. De leur partie la plus épaiſſe, on couvre des murailles, des planchers & autres choſes ; celle qui eſt un peu plus mince, étant fort droite, & point ſujette aux vers, ſert à faire des piques : tout l'Arcenal

Royal de Manille en eſt fourni. Dans la Province de Camarines, on en fait des colomnes, de ſorte que toute la maiſon eſt compoſée de cannes. La partie la plus menue eſt propre à faire des cannes pour s'apuyer ; & quand elle eſt fendue on s'en ſert pour lier, pour faire des paniers, des caſſettes, des chapeaux pour les Religieux de S. François, & pluſieurs autres choſes à quoi les Indiens les emploient.

CHAPITRE V.

Des Plantes & Fleurs des Philippines.

CEs arbres, que les Portugais apellent Figuiers des Indes, ſont apellés Plantanos par les Eſpagnols ; & pour leur quantité, tiennent le rang après les Palmiers. Leur plante ſe ſéche auſſi-tôt que le fruit eſt coupé ; ils n'ont point de branches, mais des feuilles ſi longues & ſi larges, qu'on ne doute pas qu'Adam n'ait pû couvrir ſa nudité avec deux de ces feuilles : puiſque l'on croit que c'eſt ce fruit qui le tenta dans le Paradis terreſtre. Il y en a de diverſes ſortes & de divers goûts : l'un s'apelle Obiſpo, pour être digne de la bouche d'un Prélat ; un autre

Plantano di Pipita, que les Indiens ont coutume d'avoir au-tour de leurs maisons, non seulement pour jouir de l'ombre de ses feuilles; mais pour s'en servir en guise de serviettes, de plats; & faire du vinaigre de ses fruits. Les plus estimés & les plus nourrissans sont les Tanduques, qui sont gros comme le bras, & longs d'une palme & demie; on les mange rôtis avec du vin dessus, & de la canelle; ils ont assez le goût des coins d'Europe. Les Venti-coxol ont aussi très-bon goût, mais les Dedos de Dama valent encore mieux. On verra quelquefois une centaine ou deux cens Plantanos pendre comme une grape de raisin, de sorte qu'il faut les apuyer. Les Indiens les croient si sains, qu'ils en donnent aux malades; & quoiqu'ils soient un peu difficiles à digérer, ils sont fort bons pour les maux de poumon, & pour ceux de reins: si l'on en doit croire Avicenna, ils sont cordiaux. Les Arabes les apellent Musa & les Malabares, Palan.

Il y a aussi quantité de cannes de sucre, de gingembre, d'indigo & du tabac. Les Patates, dont les Indiens se nourrissent ordinairement, & que les Espagnols estiment beaucoup, sont ici en abondance, & de plusieurs sortes; aussi-bien que les

Camotes, qui ressemblent à de grosses raves, & plaisent fort au goût & à l'odorat. Les Glabis sont comme de grandes pommes de pin, qui, étant bouillies, servent aux Indiens de pain, & aux Espagnols de navets; ses feuilles sont bonnes dans la soupe. L'Ubis est gros comme une courge, & sa plante ressemble au lierre. Les Xicamas ont le même goût que l'Ubis & les Patates : on les mange confits; & quand ils sont cruds, on y met du poivre & du vinaigre; parce qu'ils sont fort pleins de suc, lorsqu'ils sont nouvellement cueillis : ils sont fort sains. Les carottes sauvages ont le goût des poires, & la plante est comme le lierre. Le Taylan sauvage a de grandes feuilles, & le même goût que les Patates. Il y a une si grande abondance de ces racines par toutes les Isles, que plusieurs milliers de Sauvages en vivent, comme on l'a dit ailleurs.

Les Piñas que les Portugais apellent Ananas, sont des fruits que l'on apelle ainsi, à cause de leur ressemblance avec les pommes de pin. On les prise fort pour leur odeur, leur couleur & leur goût : on les confit pour les manger au dessert. Elles aident dans ce tems-là à faire la digestion; mais si on les mange à jeun, elles ne sont pas saines, quoi qu'elles excitent l'apétit.

Que l'on mette un couteau dans un de ces fruits, pendant une demi-heure, il perdra ſa trempe.

On trouve dans toutes ces Iſles une grande abondance d'herbes & de fleurs de bonne odeur, que la nature fait naître de ſon bon gré dans les champs, ſans que les Indiens ſe donnent le ſoin de les cultiver, quoi-qu'ils en retirent tout l'avantage; ce qui n'eſt pas étonnant, puiſqu'ils ont même de la peine à ſemer leur ris. C'eſt pourquoi, on ne voit point dans Manille de beaux jardins, comme en Europe, mais ſeulement quelque peu de fleurs dans ceux des Couvens & des Eſpagnols.

On doit donner le premier lieu à la fleur Zampaga. Elle reſſemble au Mogorin des Portugais; parce qu'elle eſt comme une petite roſe blanche avec trois rangs de feuilles, dont l'odeur eſt bien plus agréable que celle de notre jaſſemin d'Europe. Il y en a une autre apellée Solaſi, qui ſent fort bon, & eſt de deux eſpéces; outre celle qu'on nomme Loco-loco, qui eſt ſauvage, & a l'odeur du girofle. Le Balanoy, autrement le Torongil & Damoro, a une petite ſemence qui ſent le baume; elle eſt très-bonne pour l'eſtomac, & les perſonnes délicates la mêlent avec le

Betlé. Le Daſo a la racine aromatique, comme le gingembre ordinaire ; & les campagnes en ſont pleines, auſſi-bien que de celui de ſon autre eſpéce, plus chaude & plus forte, qu'on apelle Langeovas : le Cabling eſt plein d'odeur, quand il eſt nouvellement cueilli ; mais encore plus, lorſqu'il eſt ſec. La Tala eſt une herbe qui a une odeur encore plus forte que le Calaton-don. La Saraſa ou la feuille de Saint Jean eſt très-belle, avec des feuilles larges, remplies de rayeures vertes & blanches.

Quand aux herbes médecinales, il n'y a point d'Iſles dans le monde qui en produiſent plus que les Philippines ; parce qu'outre la ſauge, l'herbe de Sainte Marie, le baume, la jourbarbe & autres herbes d'Europe, elle en a pluſieurs particuliéres. L'herbe qu'on apelle del Pollo eſt ſemblable au pourpier, & croît par-tout. On lui a donné ce nom, parce qu'elle guérit en très-peu de tems les plaies que ſe ſont faites les cocqs dans leur combat. La Panſipan eſt une herbe plus haute, qui porte une fleur blanche, comme celle de la féve. Lorſqu'elle eſt pilée & apliquée ſur les plaies, elle les nettoie de tout le venin qui pourroit y être, & de toute corruption. La Golondrine & la Chélidoine, ont la vertu de guérir ſur le champ la diſſenterie. On

y trouve encore l'herbe Sapo, & plusieurs autres qui ont beaucoup de propriétés. Il y a aussi dans l'Isle de Mindanao & de Xolo plusieurs herbes particuliéres, qui guérissent les blessures en 24. heures lorsqu'on les aplique dessus, & qu'on en boit la décoction. Elle en produit une autre, dont les Insulaires se servent comme les Turcs font de l'Opium, pour perdre l'usage de la raison avant le combat, & alors ne plus craindre les armes des ennemis. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il ne sort point de sang des plaies de celui qui en a pris : si le Gouverneur de Samboangan a dit vrai à celui de Manille, dans la Relation qu'il lui en fit ; & si l'on s'en raporte à plusieurs Missionnaires Jésuites, qui étoient allés avec lui. Ils disoient encore qu'il y avoit deux autres herbes admirables ; une, qui étant apliquée sur les reins, prévenoit la lassitude ; & l'autre, qui étant gardée dans la bouche empêchoit les évanouissemens, & donnoit une telle vigueur, qu'un homme pouvoit marcher deux jours sans manger.

Comme ces Isles sont chaudes & humides, il s'y engendre par-tout beaucoup d'animaux venimeux ; & la même terre produit des herbes, des fleurs & des racines empoisonnées : en sorte que non-seule-

ment elles font mourir ceux qui les touchent, mais infectent l'air des environs ; & que pour cela dans certains endroits, il meurt une grande quantité de monde, lorsque ces arbres & ces plantes sont en fleur. Mais d'un autre côté le Créateur a pourvû les mêmes Isles d'excellens contre-poisons, parmi lesquels on doit donner le premier rang au pierres de Bezoar, que l'on trouve dans le ventre des cerfs & des chévres. Le Manungal mis en poudre & donné dans l'eau tiéde ou l'huile de Coco, est excellent pour les fiévres malignes & pestilentielles. La feuille d'Alipayon, semblable à celle du Plantane, nétoie parfaitement bien une plaie, & fait croître de nouvelles chairs, en changeant seulement de tems en tems les mêmes feuilles. La racine du Dilao, qui ressemble au gingembre, est admirable pour les plaies & les épines empoisonnées, lorsqu'on l'aplique pilée & bouillie, en y joignant de l'huile de coco.

Une herbe que les Espagnols apellent de Culebras, & les Tagales Carogtong, est excellente pour réunir les parties séparées ; ce qui fait que les serpens, quoique coupés en deux, se reprennent avec cette herbe. Un bois appellé Docton a la même vertu. L'Amuyon donne un fruit gros

comme une noiſette, qui eſt auſſi piquant que le poivre; & guérit les maux qui ſont cauſés dans le bas ventre par le froid. Le Pandacaque pilé & apliqué chaud, facilite l'acouchement. L'arbre Camandag eſt ſi venimeux, que les ſardines, après avoir mangé de ſes feuilles, qui tombent dans la mer, en meurent; ce qui arrive à tous ceux qui en avalent. La liqueur qui diſtile de ſon tronc ſert à ces Peuples pour empoiſonner la pointe de leur fléches. L'ombre même de l'arbre eſt ſi mauvaiſe, qu'il ne croît aucune herbe par-tout où elle s'étend; & s'il eſt tranſplanté, il fait mourir tous les autres arbres qui ſont proche de lui, hormis un petit arbriſſeau qui eſt ſon contre-poiſon, & qui l'accompagne toujours. Il faut porter dans la bouche un petit morceau du bois, ou une feuille de cet arbriſſeau, pour ſe garantir de ce venin; c'eſt à quoi les Indiens ne manquent point. On a trouvé que la Terre de S. Paul étoit auſſi un très-bon antidote.

La Maca Bubay, qui ſignifie ce qui donne la vie, eſt une eſpéce de lierre qui croît le long d'un arbre, & de la groſſeur du doigt. Elle produit quelque filets longs comme des ſarmens de vigne, dont les Indiens font des braſſelets, pour les porter comme une antidote contre quelque

poiſon que ce ſoit. Le ſuc de cette plante eſt fort amer. La racine du Balet priſe du côté de l'Orient, pilée & apliquée ſur quelque plaie que ce ſoit, la guérit en vingt-quatre heures, mieux qu'aucun baume. Cet arbre croît parmi les bâtimens, & les pénétre ſi bien avec ſes racines, qu'il renverſe de grand édifices. Il vient auſſi dans les montagnes ; & parce qu'en ces endroits l'arbre devient fort grand, il eſt en grande vénération parmi les Indiens.

Il y a pluſieurs autres plantes & arbres de grande vertu dans les Iſles, dont le Frere George Carrol Allemand, Apotiquaire du Collége des Jéſuites à Manille, a fait la deſcription en deux volumes *in folio*, avec les figures ſi bien faites d'après le naturel, qu'avec le livre en main on les reconnoît facilement en campagne. Il y a encore marqué leurs proprietés, & la maniére de les préparer. C'eſt un travail de quinze ans. Il a été obligé d'en acquérir la connoiſſance par des Indiens, qui ſont grands Herboriſtes ; & cet ouvrage mériteroit bien d'être imprimé pour le bien commun : ce que je n'ai pas oublié d'inſinuer au P. Vice-Provincial, & au Frére même.

Parmi les plantes ſenſitives qui tiennent un certain milieu entre les plantes & les animaux, comme dit Pline, outre la Spugna

& l'Urtica Marina, il s'en trouve dans les Isles une qui ressemble tout-à-fait à un chou. Ce fut par le moyen d'un Soldat de la garnison de la côte d'Ibabao, qu'on dévrit cette plante en 1642. Il voulut la prendre, & il la vit qui fuyoit de sa main, & se retiroit sous l'eau de la mer. Il y en a encore une autre plus merveilleuse, qui croît sur les colines de S. Pierre proche de Manille : à quelque heure qu'on la touche, si legerement qu'on voudra, elle se retire & ferme ses feuilles très-promptement ; c'est pourquoi les Espagnols l'ont apellée la Verguenzosa, la Honteuse.

CHAPITRE VI.

Des Isles de Mindanao & de Xolo.

COmme l'on compte Mindanao & Xolo parmi les Isles Philippines & que nous les avons omises ci-dessus, afin d'en raporter quelques circonstances particuliéres, je crois qu'il est à propos d'en parler en cet endroit. Mindanao est la seconde en grandeur après Manille ; sa figuest triangulaire, dont les trois principaux Caps s'apellent de Samboangan, de S. Augustin & de Suliago. On trouve entre celui

lui de Suliago & de S. Auguſtin, c'eſt-à-dire du Nord au Sud, la belliqueuſe Province de los Caragas : entre Suliago qui eſt au Nord-Eſt, & Samboangan, eſt la Province d'Illigan qui dépend de Dapitan, & celles des peuples apellés Subanos. Samboangan ne fait qu'une ligne de l'Eſt à l'Oueſt avec le Cap de S. Auguſtin, & ſes peuples confinent d'un côté & de l'autre avec les Provinces de Buhayen & de Mindanao. Sa ſituation eſt depuis le 5. d. 30. m. où eſt le Cap de S. Auguſtin, juſqu'au 8. d. 30. m. où eſt celui de Suliago. Son circuit peut être de 300. lieues ; mais elle a tant de Caps avancés en mer, & des baies ſi profondes, qu'on peut la traverſer en un jour & demi. Elle eſt éloignée de 200. lieues de Manille vers le Sud-Eſt. Elle a pluſieurs Iſles dans ſes environs : parmi celles qui ſont habitées, ſe trouve Xolo, à 30. lieues de Samboangan, Baliſan diviſée au milieu par un détroit de quatre lieues, Sanguil, la Preſqu'Iſle de Santranguan & autres.

Mindanao ayant ſes parties ſi éloignées & ſi diviſées, jouit auſſi de divers climats, & eſt environnée de mers orageuſes, principalement ſur la côte des Caragas. Cette partie, qui eſt ſous le Gouvernement de Samboangan, eſt très-

temperée. Les vents y ſont agréables, les tempêtes rares, & les pluyes peu fréquentes. Les Provinces de Mindanao & du Buhayen, ſujettes à deux Rois Mores, ſont marécageuſes, & les moucherons en rendent le ſejour deſagréable. L'on compte dans l'Iſle 20. riviéres navigables, & 200. petites. Les plus fameuſes ſont Buhayen & Butuan, qui viennent de la même ſource; mais la premiére prend ſon cours vers Mindanao, & la ſeconde ſe jette dans la mer, vis-à-vis de Bool & de Leyte. La troiſiéme, apellée Sibuguey, a ſa ſource auprès de Dapitan, & ſes eaux ſéparent les terres de Mindanao d'avec celles de Samboangan. On y trouve auſſi deux lacs: l'un qu'on apelle de Mindanao, (qui ſignifie en la langue du pays, Homme de lac, & qui a donné le nom à toute l'Iſle) eſt très-grand, & couvert de certaines herbes apellées Tanſon, qui s'étendent ſur l'eau en pluſieurs branches; & l'autre, qui a 8. lieues de circuit, eſt dans le côté opoſé de l'Iſle, & s'apelle Malanao. Tout le pays eſt plein de montagnes excepté le long de la mer: il produit cependant beaucoup de ris, & des racines très-nourriſſantes, comme des Patates, des Ubis, des Gaves, des Aperes & autres. Dans

tout le Royaume de Mindanao, & principalement ſur la côte des Caragas auprès de la riviére de Butuan, on trouve en grande abondance des Palmiers de Sagou, de la farine deſquels on fait du pain & du biſcuit.

Mindanao a de tous les fruits qui ſe trouvent dans les autres Iſles, & de plus le Dourion, dont nous avons parlé ailleurs. On doit pourtant ſçavoir, outre ce que l'on en a dit, que ſon écorce n'eſt par fort dure, & qu'il s'ouvre en ſe meuriſſant. Il a endedans trois ou quatre amandes couvertes d'une ſubſtance molle & blanche, & un noyau ſemblable à celui d'une prune, que l'on mange rôti comme des marons. Il a la même qualité que les autres fruits d'Orient, c'eſt-à-dire qu'il le faut cueillir, pour le laiſſer meurir au logis. On en trouve beaucoup depuis Dapitan, juſqu'à Samboangan, dans 60. lieues, & particuliérement dans le haut pays de Dapitan, mais ſur-tout dans les Iſles de Xolo & de Baſilan. On dit que l'arbre eſt 20. ans avant que de donner du fruit.

La Canelle eſt un arbre particulier à cette Iſle : il croît ſur les montagnes, ſans être cultivé, & n'a d'autre maître que celui qui le trouve le premier. Cela

est cause que chacun de crainte que le voisin n'en profite en enléve l'écorce avant qu'elle soit meure ; & quoique dans le commencement elle soit aussi piquante que celle de Ceylan, elle perd en moins de deux ans & son goût & sa vertu. On la recueille dans 25. Villages sur la côte de Samboangan vers Dapitan, parmi des montagnes escarpées, & encore dans un Village de la Province de Cagayan.

Les habitans de l'Isle trouvent de fort bon or, en creusant la terre profondément; & dans les riviéres, en y faisant des fosses, avant que le flot arrive. Il y a beaucoup de soufre dans les Volcans, les plus anciens desquels est Sanxil dans le district de Mindanao. En 1640. toute une montagne sauta en l'air, & remplit tellement la terre & la mer de ses cendres, que l'on croioit que c'étoit la fin du Monde.

On pêche de grosses perles dans les mers de cette Isle & de celle de Xolo. Si l'on pouvoit ajoûter foi à ce qu'écrit le P. Combes Jésuite, dans son Histoire de Mindanao, je dirois qu'il y en a une dans un certain endroit, à une très-grande profondeur d'eau, qui est d'une valeur inestimable, puis qu'elle est grosse comme une œuf ; & que les Ministres du Roi ont pris plusieurs fois tous les soins pos-

fibles pour l'avoir, mais inutilement.

On voit dans Mindanao de toutes les eſpéces d'oiſeaux qui ſont dans les autres Iſles. Il y a auſſi une très-grande quantité de Sangliers, de Chévres & de Lapins, mais ſur-tout de Babouins très-lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maiſons.

A 30. lieues de Mindanao, vers le Sud-Eſt, eſt l'Iſle de Xolo, gouvernée par un Roi particulier. C'eſt où arrivent tous les navires de Borneo; on peut l'apeller ſans doute, la Foire de tous les Royaumes Mores. L'air y eſt ſain & frais, à cauſe des pluyes fréquentes, qui rendent le terroir abondant en ris.

Cette Iſle eſt la ſeule des Philippines qui ait des Eléphans; & parce que les Inſulaires ne les aprivoiſent pas, comme l'on fait à Siam & à Camboya, ils s'y ſont extrémement multipliés. On y trouve des Chévres dont la peau eſt mouchetée comme celles des Tigres. Le Salangan, qui fait ſes nids ſi précieux, eſt le plus curieux de ſes oiſeaux.

Parmi ſes fruits, elle a le Dourion, ou beaucoup de poivre, que les habitans recueillent verd; & un fruit particulier qu'ils apellent du Paradis, & les Eſpagnols Fruit du Roi, parce qu'il ſe trouve ſeulement

dans ſon jardin. Il eſt gros comme une pomme ordinaire, de couleur de pourpre; ſes petits pepins blancs, gros comme des gouſſes d'ail, ſont couverts d'une écorce épaiſſe comme la ſemelle d'un ſoulier, & ſont d'un goût très-agréable.

Quant aux herbes tant Medecinales que Venimeuſes, on en a parlé ci-deſſus : mais il y en a une apellée Ubosbamban, dont on ſe ſert pour exciter l'apetit. On y pêche de très-belles perles : les plongeurs, avant que d'aller au fond de la mer, ſe frottent les yeux avec le ſang d'un coq blanc. La mer jette quantité d'ambre gris ſur les côtes, ſur-tout quand les vents de Sud & de Sud-Oueſt ne régnent pas, à ſçavoir depuis Mai juſqu'à Septembre. Quelques-uns diſent que c'eſt la baleine qui le vomit ; d'autres, que c'eſt l'excrément d'un poiſſon plus grand, apellé Gadiamina ; & d'autres encore, que c'eſt la racine d'un grand arbre odoriférant.

L'Iſle de Baſilan, diſtante de 3. lieues de Mindanao, en a 12. de circuit. Comme elle eſt à l'opoſite de Samboangan, on peut l'apeller le jardin qui lui fournit des Plantanes, des cannes de ſucre, des Gaves & des Lanzones. Ce fruit, qu'on apelle Boaba dans l'Iſle des Pintados, eſt

petit comme une noix ; il tient dans ſon écorce trois ou quatre pepins, fort doux, & ſi délicats, qu'on en peut manger une très-grande quantité, ſans en être incommodé. Le Dourion ou Doulian, comme les habitans de l'Iſle l'apellent, s'y trouve en abondance. Le Maran, qu'on nomme Tugup à Leyte, a l'écorce cotonneuſe & devint gros comme un melon, lorſqu'il eſt meur ; il renferme de petits noyaux, comme les Atas & les Cirimayas de la Nouvelle Eſpagne ; la ſubſtance en eſt molle & a fort bon goût. Le Balono reſſemble par le dehors à un coing ; il renferme un noyau qui a un doigt d'épais de poulpe à l'entour : lorſqu'il eſt verd, on le confit dans le vinaigre. L'Iſle abonde en ris différent en couleur, odeur & qualité. Les riviéres y ſont grandes & difficiles à traverſer. Quoique l'Iſle ſoit petite, les cerfs ni les Sangliers ne manquent pas dans les Forêts, non-plus que le bois à bâtir. La mer, outre tous les poiſſons connus en Europe, en a qui lui ſont particuliers, ſur-tout de belles tortues de la ſeconde eſpéce, c'eſt-à-dire, de celles que l'on eſtime pour leur écaille ; & du jayet de deux ſortes.

Il y a quatre Nations principales dans Mindanao, ſçavoir les Mindanaos, les

Caragas, les Lutaos & les Subaños. Les Caragas sont braves par mer & par terre. Les Mindanaos sont perfides, comme les Mahométans. Les Lutaos (Nation qui demeure depuis peu dans les trois Isles de Mindanao, de Xolo & de Basilan) vivent dans des maisons bâties sur des pieux, au bord des riviéres, que l'on ne peut pas passer à gué de haute marée ; car Lutao signifie en leur langage, une Personne qui nage. Ces peuples aiment si peu la terre, qu'ils ne soucient pas de semer aucune chose, & vivent comme ils peuvent de la pêche dans les mers des Isles. Ils sont habiles dans le négoce, & ils se servent du turban, comme les Mores, à cause du commerce qui les rend amis de ceux de Borneo. Les Subanos, c'est-à-dire, Gens qui demeurent proche des riviéres (parce que Suba signifie riviére) sont les moins estimés de toute l'Isle, & sont regardés comme des infâmes & des traîtres. Ils ne quittent jamais les riviéres, où ils bâtissent leurs maisons sur des pieux si hauts, qu'on n'atteindroit pas à leur nid avec une pique ; ils s'y retirent la nuit, en y montant par le moyen d'une perche, qui est pour cet usage. Ils sont comme vassaux des Lutaos. Les Dapitans surpassent toutes les quatre Nations, dont

nous avons parlé, en courage & en prudence; & l'on ne doute pas qu'ils n'aient fort aſſiſté les Eſpagnols dans la conquête des Iſles.

L'intérieur du pays eſt habité par des montagnards, qui aimant la liberté & le repos, reſtent dans ces endroits, ſans aucune envie de venir ſur les côtes, s'embaraſſant peu du labourage : s'étant ainſi rendus ſauvages, faute de commerce, ils ont donné occaſion aux étrangers de s'emparer de leurs côtes & de leurs riviéres.

On trouve encore dans Mindanao, quelques peuples Noirs comme des Ethiopiens, qui ſelon quelques-uns, ſont les premiers habitans de l'Iſle. Ils ne reconnoiſſent point de Supérieur, non-plus que ceux de l'Iſle des Noirs & des montagnes de Manille, & vivent comme des brutes, n'ayant commerce avec perſonne, & faiſant du mal à tous ceux qu'ils rencontrent : ils n'ont aucune demeure fixe; dans la rigueur du tems, les arbres ſont les ſeules choſes qui les mettent à couvert. Leurs habillemens ne ſont que ceux que la Nature leur a donnés, puiſqu'ils ne couvrent pas même ce que l'on ne doit pas montrer. Leurs armes ſont l'arc & la fléche. Leur barbarie ne leur a produit

aucun autre bien, que de se maintenir en liberté.

Tous les habitans de ces Isles sont généralement Gentils de Religion; mais depuis Sanxil jusqu'à Samboangan, le long de la côte, ils sont Mahométans; particuliérement dans les Isles de Basilan & de Xolo, qui est comme le siége de cette fausse Religion & la Mecque de cet Archipel; parce que celui qui la leur a le premier enseignée y est enterré, & dont les sots Casikes content une infinité de fables. Les Espagnols, à leur arrivée, détruisirent son tombeau. Mais, pour dire le vrai, ils sont généralement Athées; ceux qui ont quelque Religion, sont sorciers. Les Mahométans ne sçavent de leur Religion que ces trois articles: Ne point manger du porceau, être circoncis, & entretenir plusieurs femmes; quoiqu'ils s'accordent tous en attachement aux augures & aux superstitions pour la moindre chose. On dit que le Diable s'aparoît à quelques-uns d'eux, parce qu'ils l'invoquent dans leurs besoins, & qu'ils lui font des sacrifices. Ceux des montagnes sont tout-à-fait Athées, n'ayant ni Mosquée, ni aucun autre endroit pour prier. Ils sont fort sobres, se contentant d'un peu de ris cuit; & quand ils n'en ont point,

de racines d'arbres, ſans jamais ſe ſervir d'épices, les riches, comme les pauvres: lorſqu'ils ont un cerf, un chévreau, un poiſſon, ou autre choſe, ils n'y mettent aucune autre ſauce, que du ſel & de l'eau. Leur habillement eſt ſimple, & chacun eſt ſon propre tailleur. Un même habit ſert de haut-de-chauſſe, de pourpoint & de chemiſe. Ils portent au côté un cris, ou poignard à leur mode, dont le manche eſt doré; & une ceinture au-deſſus des haut-de-chauſſes, d'une toile du pays, ſi large, qu'elle leur tombe ſur les genoux. Les femmes portent un ſac qui eſt leur jupe pendant le jour, leur drap, leur lit de plumes, & leur matelas, ſur une mauvaiſe natte pendant la nuit.

Leurs maiſonnettes de bois ſont couvertes de nattes: la terre leur ſert de ſiége, les feuilles d'arbres de plats, les cannes de vaiſſeaux, & les Cocos de taſſes.

Leurs coutumes ſont plus barbares que celles des autres Mahométans; parce que le Pére dépenſant quelque argent pour le fils, ou le rachetant de l'eſclavage, le retient pour ſon eſclave; & le fils fait la même choſe à l'égard du Pére. Pour le moindre bien qu'ils faſſent à quelqu'un, ils le privent de la liberté; & pour le crime d'un ſeul, ils réduiſent tous les parens

à l'esclavage. Ils font des avanies continuelles aux étrangers qui ont affaire à eux, & l'on ne s'en peut tirer que par le secours de la bourse. Celui que l'on trouve en adultére, en est quitte pour de l'argent; cela ne passant pas pour une grande offense chez eux.

Ils ont le vol extrémement en horreur. Ils punissent de mort l'inceste au premier degré, en mettant le criminel dans un sac & le jettant à la mer. Les procès se terminent promptement, sans beaucoup de formalités, tant dans le civil, que dans le criminel. Le Roi de Xolo a pour l'administration de la Justice un Gouverneur, qu'on apelle Zarabandal, qui est le premier Officier de la Cour. Les Grands y opriment les Pauvres, parce que le Roi n'est pas assez absolu. Il y a des degrés de Noblesse : comme de Tuam, c'est-à-dire, Seigneur; d'Otancayas, homme riche & seigneur de vassaux. Le Princes du Sang Royal à Mindanao sont apellés Caciles.

Les Subanos des Montagnes de Xolo & de Mindanao, ont un gouvernement plus barbare que les autres. Ils ne vont pas en guerre, une Nation contre l'autre, ni un Village contre un autre; mais tous, comme ennemis du genre humain, tâchent à

se détruire l'un l'autre ; parce qu'ils ne reconnoissent aucun droit, que celui qui s'aquiert par la force, & par la violence. Ils n'ont point d'autre loix dans leurs procès, que le pouvoir de l'offensé ; on apaise pourtant la poursuite par des présens, dans les cas les plus atroces. Ce qui fait qu'un de ces Subanos, voulant commettre un meurtre, & être en sûreté, amasse premiérement quelque somme d'argent pour le payer ; on le met après cela au nombre des braves, & comme tel, il porte le turban rouge. L'on commet encore de plus grandes cruautés chez les Caragas, où pour être habillé comme un homme vaillant, c'est-à-dire, porter le turban de diverses couleurs, apellé Baxacho, il faut tuer sept personnes ; cette barbare vanité fait qu'ils n'épargnent pas même leurs amis, quand ils les trouvent endormis ou qu'ils les surprennent.

Ils sont fort pieux & magnifiques aux funérailles de leurs morts, malgré leur pauvreté ; car ils dépensent tout ce qu'ils ont à vêtir le mort d'habits neufs, & à mettre de riches toilles d'or sur le corps. Ils plantent des palmes & des fleurs autour du sépulcre ; si le défunt a été Prince, ou Roi, ils brûlent des parfums, & couvrent le tombeau d'un Pavillon avec quatre étan-

darts blancs ſur les côtés. Ils tuoient anciennement d'autres perſonnes, pour tenir compagnie au défunt, & jettoient dans la mer ce qu'ils avoient de meilleur, particuliérement les Lutaos. Pour ſe reſſouvenir toujours qu'il faut mourir, ils font leur biére pendant qu'ils ſont en vie, & la mettent en vûe dans certains endroits de leurs maiſons. Les Chinois obſervent auſſi cette coutume, comme nous l'avons dit, les Catholiques devroient bien les imiter.

Les femmes ſont chaſtes & modeſtes; mais leur laideur ne contribue pas peu à cette vertu. On célébre leurs nôces avec grande pompe, en régalant tous les conviés pendant 15. jours, ou pour mieux dire, en leur donnant à boire, en quoi conſiſte tout leur plaiſir. On porte la Fiancée dans un Palanquin, au ſon des inſtrumens, accompagnée des amis & des parens, tous armés d'épées & de boucliers. Le Fiancé va au-devant avec ſa compagnie; & quand ils ſe ſont acceptés l'un l'autre, l'épouſe reſte habillée de blanc, & l'époux change ſes habillemens & en prend de rouges. Lorſqu'ils ſont arrivés au logis, ils ſes traittent ſplendidement.

Les barques de ces Inſulaires ſont cou-

ſües avec des cannes fendues, & ſur les côtes ils ont des défenſes de cannes, afin qu'elles ne ſe puiſſent pas renverſer.

L'arme qu'ils portent en Ville, eſt un poignard ou cris, dont la lame eſt flamboyante. Les Seigneurs le portent avec un manche d'ivoire ou d'or. Quand ils ſont en guerre par terre, ils ſe ſervent de la lance & du bouclier rond, pendant que ceux de toutes les autres Iſles s'en ſervent d'un long & étroit, pour couvrir leur corps : En mer, outre les armes que nous venons de dire, ils ont des Babacayes. Ce ſont de petites cannes de la groſſeur d'un doigt, endurcis & aiguiſées, qui tirées comme des fléches, percent une planche.

Ces Mahométans, qui tirent leur origine de Borneo, ont aporté l'uſage de la Sarbacane. Ils envoient, en ſouflant dedans, de petites fléches empoiſonnées, avec le ſecours d'un peu de papier; il ſuffit qu'elles touchent legérement, quelque partie du corps que ce ſoit, pour bleſſer à mort, ſi l'on n'y aplique pas ſur le champ du contre-poiſon, & particuliérement de l'excrément humain, que l'expérience à fait voir être une excellent antidote.

Les habitans de Xolo, que l'on apelle

Xambanos, sont vaillans, & portent des armes blanches. Ceux de Mindanao joignent à la lance, au cris, & au bouclier, un cimeterre pesant & tranchant, comme ceux de Ternate.

On trouve au-tour du lac de Malanao plusieurs villages de Mores & de Gentils, gouvernés par un petit Roi, indépendant de celui de Mindanao, qui ne l'a jamais pû subjuguer. Leur nourriture consiste en ris & quelques racines; leurs habillemens, en toilles de chanvre teintes en bleu. Le peuple est Gentil, & les Nobles sont Mahométans, & n'ont point de communication avec les autres. Ce lac est de forme triangulaire situé dans un lieu agréable, entre la côte qui regarde Bool, (dont elle est éloignée de 10. lieues) & celle de Mindanao, dont elle l'est de 100. par mer, & de pas plus de 15. par terre. Elle a une pointe de terre de 4. lieues vers l'Est, & une autre de 3. vers le Sud.

CHAPITRE VII.

Des Isles Moluques & autres, de l'Archipel Moluque.

LEs Isles Moluques étant situées dans le rang des Conquêtes des Espagnols, & ayant ci-devant dépendu du Gouvernement de Manille, pendant que la Couronne de Portugal étoit unie à celle de Castille, je crois que voici le véritable endroit d'en faire mention.

Moloc est un mot Malais, qui signifie le chef de quelque chose de grand ; & en effet, les Isles Moluques ont été les principales de tout l'Archipel. Elles sont situées sous la ligne Equinoctiale, à 300. lieues à l'Est de Malacca, & presque autant au Sud-Ouest de Manille. Il y en a cinq. Elles sont tellement disposées dans l'espace de 25. lieues, du Nord au Sud, le long du pays apellé Betochina del Moro, qu'elles sont toujours à la vûe l'une de l'autre. La premiére & la principale est au Nord : on l'apelle Ternate : elle a six lieues & demie de tour. Quelques-uns la mettent sous les 30. minutes du Nord, d'autres sous les 20. Les deux

autres ſont plus petites ; l'une à l'Eſt vers la Mer Malaye, & l'autre au Nord-Oueſt ſur Tacome. L'on recueille une très-grande quantité de ſoufre autour des trois. Ternate contient un Volcan, dont la principale entrée eſt de la largeur d'un jet de pierre : il jette ordinairement avec plus de fureur ſes flammes, ſa fumée & ſes cendres, dans les mois d'Avril & de Septembre.

Ce Volcan fit un deſordre incroyable, en 1648. le 15. de Juin, qui dura trois jours ; jettant fort loin des flammes, de la fumée & des cendres, quantité de pierres enflammées, qui brûloient tout ce qu'elles rencontroient ; de ſorte qu'un Village de Mores, apellé de la Sula, en fut entiérement conſumé. L'Iſle fut dans un mouvement continuel pendant tout ce tems-là, & l'on entendit un bruit effroyable dans les cavernes ſouterraines, pareil à celui des forges, & de tems en tems comme des coups de canon.

Le pays eſt tout montagneux, & preſque inacceſſible, à cauſe des grands arbres épais, qui ſont comme liés enſemble par les cannes des Indes. Le climat eſt chaud & ſec. Il n'y a ni riviéres ni ſources, mais ſeulement un lac ; malgré cela, les pluyes fréquentes la rendent extraordinai-

rement fertile, & toujours remplie de verdure. Dans les lieux hauts, les vents sont froids ; dans les bas, la chaleur est modérée, quoique sous la ligne : les vivres y sont legers, & nourrissent peu.

Le vent de Sud-Ouest y souffle sans son humidité naturelle ; au contraire, venant par-dessus le Volcan de Machica, & passant par Montiel & Tidore, dans le tems que le girofle est en fleur & que la noix muscade meurit, il est chaud & sec : ce qui cause diverses maladies, sur-tout celle qu'on apelle Berben, mal très-dangereux & incurable. Les habitans de Ternate sont de la même couleur que les Malais, c'est-à-dire, un peu plus bruns que ceux des Philippines; leur phisionomie est belle, & les hommes sont mieux faits que les femmes. Les deux séxes ont un grand soin de leurs cheveux, en les oignant avec une certaine huile qu'ils apellent d'Agiungioli. Les hommes les portent jusqu'aux épaules, & les femmes les plus longs qu'elles peuvent. Quant à l'habillement, les premiers ont un pourpoint de diverses couleurs, de certaines culottes jusqu'aux genoux & une ceinture; ils vont les pieds nuds & sans bas, même les principaux. Les femmes s'envelopent depuis la ceinture jusqu'aux genoux, avec une toille de

coton, sur laquelle elles en mettent un autre de plus grand prix. Leur pourpoint est comme celui des hommes, mais elles y ajoutent une riche étoffe de soie ou de coton, en façon de petit manteau. Ces peuples se nourrissent misérablement, comme tous les Mahometans; se contentant de pain de Sagou, ou-bien du Maiz & des Camottes : malgré cela ils ne sont point maladifs, & vivent jusqu'à l'âge de cent ans. Ils ont fort peu de Religion, & encore moins de fidélité. Les hommes s'adonnent aux armes, & les femmes ne sont rien-du-tout. Leur langage est généralement le Malais ; leurs armes sont les mêmes qu'à Mindanao. Le girofle & la noix muscade étoit presque l'unique fruit de l'Isle, avant que les Espagnols y entrassent ; mais les Insulaires les ont détruits autant qu'ils ont pû, par la haine qu'ils avoient pour eux & pour les Hollandois. O y trouve présentement fort peu de Maiz & de légumes, à cause de la guerre ; le terroir étant d'ailleurs capable d'en produire abondamment. La mer y fournit de toutes sortes de poissons ; les montagnes sont pleines de Sangliers, de Civettes & autres animaux ; comme d'un nombre infini de serpens d'une grandeur prodigieuse, dont le fiel est un bon reméde contre les fiévres.

Entre les eſpéces de Perroquets, il y en a un domeſtique & docile apellé Cacatua, qui eſt blanc, parle peu & crie beaucoup. Il y croît des ſimples, qui ont de grandes vertus, que les habitans connoiſſent, & dont ils ſe ſervent en pluſieurs maladies.

Du côté de l'Eſt de l'Iſle, vers la montagne, eſt un lac de bonne eau douce, qui s'étend une demi-lieue, & n'a point de fonds dans le milieu. Comme il eſt proche de la mer, il hauſſe & baiſſe comme elle. On n'y voit aucune ſorte de poiſſon, cependant il s'y trouve quelquefois des Crocodiles. Les Mores vouloient couper la terre, & faire de ce lac un bon Port, à cauſe du peu de diſtance qu'il y a à la mer; mais ils n'ont jamais eu le cœur d'entreprendre un tel ouvrage.

A deux lieues de Ternate eſt l'Iſle de Tidore, que les Pilotes mettent ſous les 15. minutes Nord. L'air y eſt plus ſain que dans l'autre, tant par raport aux vents, qu'au terroir qui eſt plus abondant; ce qui vient d'avoir ſouffert moins de guerres que la précédente. Son circuit eſt de 7. lieues: elle a du côté du Sud un Volcan plus aigu que celui de Ternate, des côtés duquel coulent pluſieurs ſources

d'eaux chaudes & ſulphureuſes, bonnes pour pluſieurs maladies.

L'Iſle eſt peuplée d'une Nation guerriére, qui peut mettre en mer 20. & 30. grandes barques, avec 6. à 7000. hommes. Le Roi fait ſa réſidence à Tidore, ou Hamolamo, qui veut dire grand Village; lieu fort pour ſa ſituation. L'Iſle de Pulicaballo eſt à une demi-lieue de Tidore, & a deux lieues de circuit.

Le principal fruit de Tidore eſt le girofle, que les habitans ne cultivent plus; parcequ'ils n'en font plus negoce, & que le Roi ſe l'eſt réſervé pour tribut. Quand la récolte du girofle eſt faite, celle de la noix muſcade vient enſuite. Les Mores ſe ſont apliqués à cultiver le Maiz & le ris; mais leur principale nourriture eſt le Sagou.

Ils ont trois arbres particuliers: l'un eſt l'Atiloche, c'eſt-à-dire, bois humide, parce que le tronc, les racines, les branches & les feuilles dégoutent continuellement une eau verdâtre, bonne à boire. Le ſecond eſt l'Apilaga, ou le bon arbre, dont l'écorce étant coupée de long, fournit une ſi grande quantité d'eau, qu'elle ſuplée au defaut des ruiſſeaux & des fontaines. Le troiſiéme eſt d'une mauvaiſe qualité; parce que le vent, qui paſſe au

travers de ces feuilles, brûle tout ce qu'il rencontre, comme fait aussi son ombre. Aucun des trois ne porte fruit, mais leurs feuilles sont toujours vertes.

Mutiel, qui est la troisiéme, est sous l'Equateur, & à une lieue de Pulicaballo. Son terroir est élevé, & n'est point habité, à cause qu'il est mal-sain; il produit cependant du girofle.

Machien, qui est la quatriéme, a un Volcan de la même figure que celui de Ternate. Elle fournit beaucoup de girofles aux Hollandois, qui y tiennent quatre Forts & un Comptoir.

Bachian à 16. lieues de Machien, est la cinquiéme & la plus grande. Son circuit est de 12. lieues: son Volcan est comme celui de Tidore: elle abonde en toutes sortes d'animaux, en fruits de toute espéce, en tabac & en Sagou pour la nourriture commune. Son Roi paie tribut, & fait la Suba, ou l'hommage à celui de Ternate.

Outre ces Isles & trois autres, que l'on comprend proprement sous le nom de Moluques, il y en a encore 4. à 80. lieues au Nord de Ternate. La plus proche est celle de los Meaos, qui a 5. lieues de circuit, & ne raporte que quelque peu de girofle. Il n'y a aucun Port, & les

Habitans vivent de la pêche.

Tafures à 6. lieues de los Meaos au Sud, a tout au plus 3. lieues de circuit. Elle est plus fertile, ayant abondance de Cocos, de Sagou & d'autres fruits. On y trouve un grand lac. Elle n'est pas habitée présentement, à cause de la rigueur dont usérent les Espagnols sur les habitans en 1631.

On trouve l'Isle de Tagolanda à 16. lieues au Nord, qui a 6. lieues de circuit. Il y a un Volcan qui n'empêche pas qu'elle n'abonde en Cocos, en Sagou & en fruit; & qu'il n'y ait quelque peu de ris & du girofle. Elle a deux bons Ports & une une riviére profonde du côté du Sud, avec deux petites Isles, l'une plus grande que l'autre, propres pour la pêche, & qui ont chacune leur Volcan. Le Roi qui la gouverne, peut mettre en Mer 8. ou 10. Caracoas au grandes barques armées d'armes blanches & à feu. La langue est différente du Malais.

Le Royaume de Siao, est à 4. lieues au Nord de Tagolanda. Cette Isle a un Volcan, de la cime duquel sortent des pierres enflamées en très-grande quantité, & d'un de ses côtés un abondant ruisseau. Le tour de l'Isle est de 4. à 5. lieues; les Habitans en sont Gentils. Son Roi étoit Chré-

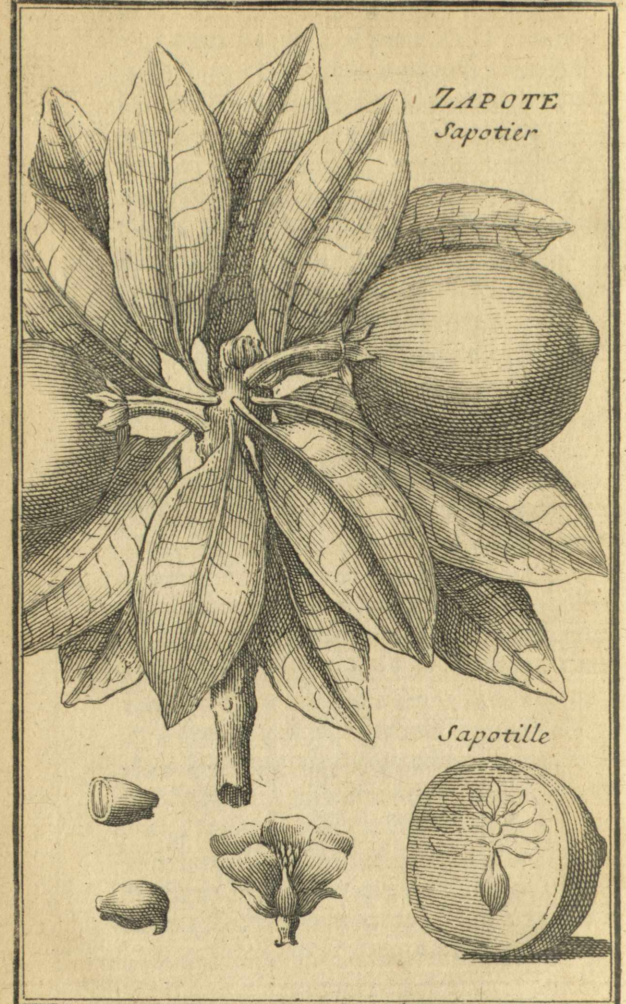
Chrétien, dans le tems que les Espagnols étoient maîtres des Moluques, & il leur fut toujours fidéle; c'est ce qui faisoit qu'il étoit continuellement en guerre avec le Roi Mahométan de Tagolanda. C'étoit la plus ancienne Place Chrétienne de tout l'Archipel, parce que S. François Xavier y avoit prêché l'Evangile, lorsqu'il y passa. Le Royaume est pauvre & petit, n'y ayant que 3000. ames. Il produit beaucoup de Cocos, & peu de ris, du Sagou, des Plantanes, des Camottes & des Papayes. On trouve des poules dans les endroits qui sont habités, & plusieurs espéces d'animaux dans les montagnes.

A 10. milles de ce Royaume au Nord, est le Volcan & l'Isle de Colonga, qui s'étend de l'Est à l'Ouest; elle a 6. à 7. lieues de circuit. Beaucoup de sources d'eau tiéde sortent du Volcan, arrosent l'Isle & la rendent fertile en toutes sortes de fruits. Il y a 5. ou 6000. Habitans qui se servent d'armes blanches & à feu. Elle a un bon Port du côté du Nord.

Cauripa est un petit Royaume à 40. lieues de Colonga. Du côté du Sud, il regarde la grande Isle de Mateos, & le Royaume de Macassar; de celui du Nord, il a une riviére profonde & un bon Port. Son Roi est Idolâtre aussi-bien que ses 4.

ou 5000. Sujets : il peut mettre en mer jusqu'à 15. Caracoas, ou grosses barques. Le climat est tempéré ; le terroir produit une si grande quantité de Sagou, qu'il en fournit quelquefois à Ternate ; outre cela, tous les fruits ordinaires des Indes, des Cocos, des légumes & plusieurs sortes d'animaux, parmi lesquels il y en a qu'on apelle Caraboas ou Sibolas. La Mer ni les riviéres n'abondent pas moins en poisson. Le peuple est infatigable, & aime fort la guerre. Les hommes & les femmes sont habillés comme ceux de Tidore.

Le Royaume de Bulan est à 7. lieues à l'Est de Cauripa, dans la même terre de Macassar. Il abonde plus en ris que ce dernier, & a les mêmes fruits : on y trouve plusieurs riviéres, par le moyen desquelles on va aux Villages qu'habitent environ 3000. personnes. Le Roi arme 10. Caracoas ; ses Soldats ont des armes blanches & à feu, ayant la commodité du salpêtre dans le Village de Mogondo, & des mines de fer. La Province de Manados est à 12. lieues à l'Est de Bulan, & à 40. de Ternate. Elle est abondante en ris, fruits & légumes ; quant aux animaux, en Sibolas, Bufles & porcs. Elle a près de 40000. Habitans, dont les richesses con-


ZAPOTE
Sapotier
Sapotille


AGUACATE
Avorat ou
Persea

ſiſtent en fer, cuivre & bronze. Ils vont nuds, ſe cachant d'un morceau de toille ce que la nature leur enſeigne de couvrir; les femmes portent de la ceinture aux genoux une eſpéce d'étoffe faite de cannes : au reſte ce ſont les plus blanches, & les mieux faites, dont nous ayons parlé juſqu'à préſent. Ces Peuples ne ſe ſervent point d'armes à feu, néanmoins ils ſont très-cruels; parce qu'ils ſe battent ſans quartier, leur plus grande gloire conſiſtant à pendre à leurs portes le crane de celui qu'ils ont tué. Ils ne ſont pas ſi ſuperſtitieux que les autres Gentils; mais ils ſont plus crédules ſur le fait des augures, qu'ils tirent principalement du chant de certains oiſeaux. Du reſte, ils ſont affables, & aiment à négocier.

Tous ces Pays, Iſles, & Royaumes ou étoient compris dans l'Archipel Moluque, lorſque les Eſpagnols y commandoient, ou protégés par eux, ou enfin prétoient la main à leurs confédérés, pour contenir les Hollandois. Ce n'eſt que pour cela que j'ai fait ſeulement mention de celles-ci, quoiqu'il y en ait d'autres, comme le Royaume de Macaſſar, dans la grande Iſle de Mateos ou Celebes, & pluſieurs autres qui obéiſſent & paient tribut au même Roi.

Au-delà de Ratacina, ou de l'Isle de Gilolo, est la Terre des Papous, dont la Reine s'étant faite Chrétienne, fut longtems maintenue aux dépens du Roi à Manille, où, après avoir abandonné son mari Idolâtre, & épousé le Roi de Tidore, qui étoit Chrétien, elle étoit venue demander du secours. Il y en a qui veulent que ce Pays fasse partie de la Nouvelle Guinée, parce que Papous veut dire Noirs, ce qui lui donna le nom de Nouvelle Guinée; mais on ignore encore si elle est Isle ou terre-ferme, quoique quelques cartes en fassent une Isle. Entre Amboine & Ternate, il y a les Isles de Banda qui sont en pareil nombre, aussi estimées pour la noix muscade & autres épices, que les Moluques pour le girofle. Ces cinq ensemble prennent le nom de la plus grande, & sont au 4. d. 30. m. de latitude Méridionale, à 3. lieues d'Amboine. C'est dans ces Isles que croît toute la noix muscade & le macis que l'on distribue dans tout le monde; parce que, quoiqu'il en vienne ailleurs, elle n'aproche pas de la bonté de celle de Banda.

Banda est la plus grande, la plus agréable & la plus fertile en toutes choses. Sa figure est comme celle d'un fer à cheval, dont les deux extrémités se regardant,

Nord & Sud, ſont éloignées de 3. lieues. Le principal Village eſt dans le fonds de la Baie ; il eſt fort fréquenté par les vaiſſeaux. Tout le rivage eſt rempli de ces arbres qui produiſent la noix muſcade, dont les fleurs répandent une odeur ſi douce, qu'il ſemble que la Nature y ait employé toute ſon induſtrie pour flater l'odorat.

Ces arbres laiſſent peu-à-peu la verdure qui eſt naturelle à tous les végétables, & ſe revêtent d'un bleu mêlé de noir, d'incarnat & de couleur d'or, comme à peu près l'Arc-en-Ciel. Quand on a paſſé cette agréable plaine, on trouve au milieu de l'Iſle une petite montagne d'où coulent pluſieurs ruiſſeaux, qui arroſent le pays : enſuite une autre plaine couverte de ces mêmes arbres, que le terroir produit naturellement. L'arbre reſſemble en hauteur, & par ſes branches au poirier ; mais ſes feuilles & ſes fruits aprochent plus de ceux du noyer : le fruit eſt couvert d'une pareille écorce, dont l'intérieure qui eſt fort fine, eſt le Macis qui eſt fort aromatique. Ceux de Banda en font une huile précieuſe, pour guérir les maladies cauſées par le froid. On choiſit les plus fraîches de ces noix, les plus peſantes, les plus groſſes & pleines d'humeur, qui ne

soient point percées, pour adoucir l'haleine qui ſent mauvais, rendre la vûe plus claire, fortifier l'eſtomac, & pour pluſieurs autres maux. Les arbres qui les produiſent ſont en commun; dans le tems de la récolte, qui ſe fait au mois d'Août, on les partage entre les Habitans des Villages.

Le peuple de cette Iſle, qui ſuit la Religion Mahométane, y eſt robuſte, mais laid de viſage, mélancolique, & porte les cheveux longs. Les hommes s'apliquent au négoce, & les femmes à l'agriculture. Ils n'ont ni Roi, ni Seigneur, mais obéïſſent aux plus vieux : & parce que ces vieux ſont rarement du même ſentiment, ils ſont ſouvent en diſpute, qui ne finiſſent jamais que par la médiation des Nations qui viennent dans les Ports pour trafiquer de la noix & du macis. Lorſque les Portugais les découvrirent, ceux de Java & de Malacca y trafiquoient.

Les Portugais & les Hollandois comptent Amboine pour une des Iſles principales; elle eſt à 8. lieues au Nord de Banda, & en a 17. de tour : elle ſeule fournit plus de girofle, que les 5. Moluques enſemble, mais il n'eſt pas ſi bon. Elle abonde en oranges, limons, citrons, cocos, cannes de ſucre & pareilles choſes.

Il y a plusieurs espéces d'animaux & d'oiseaux ; entr'autres des Perroquets de diverses couleurs, & un dont toutes les plumes sont de couleur incarnate.

Ses Habitans sont plus dociles que ceux des Moluques & de Banda. Ils s'habillent de la même maniére, & vivent du négoce d'Epiceries. On les aime fort pour Soldats & pour Matelots, à cause qu'ils sont robustes par mer & par terre. Outre les armes à feu, ils se servent de cimeterres & de javelots qu'ils lancent fort adroitement. Le pays est montueux & bien peuplé ; il est fertile en ris, en palmiers à faire le vin, & en très-excellens fruits. Elle a été une fois sous la domination des Hollandois ; mais les Habitans se révoltérent avec le secours du Roi de Macassar.

Le Girofle, dont nous avons parlé tant de fois, est fait comme un clou ; c'est pourquoi les Espagnols lui ont donné ce nom. Sa fleur est semblable à celle du myrte, mais ses feuilles sont très-délicates, & sortent de ces quatre petites dents qui restent, quand ils sont secs en forme d'étoile & forment la tête du clou. Il y en a, comme au myrte & au sureau, plusieurs à une grape, qui rendent une odeur très-agréable. L'arbre est semblable

au laurier, mais plus plein de feuilles, qui ſont plus fines & plus étroites. Il arrive qu'on en voit quelquefois de différentes couleurs, parce que les girofles ne viennent pas à maturité tous enſemble; mais les moins avancés ſont blancs, enſuite ils deviennent verds, & enfin rouges, quand ils aprochent de leur maturité; ce qui produit un très-bel effet à la vûe. On en fait la récolte réguliérement en Février & Septembre. Ils ne viennent pas tous les ans, mais tous les deux ou trois ans: alors la récolte eſt très-abondante, comme ſi la Nature vouloit récompenſer ce retardement. On les cueille comme les olives, en ſecouant les branches, après que la terre eſt bien nettoyée: enſuite on les expoſe au Soleil, qui en trois jours les ſéche & les fait devenir d'une couleur entre le noir & le cendré. L'eau douce les corrompt, & l'eau de mer les conſerve. Ceux qui reſtent aux arbres, & qu'on apelle Mere-girofle, deviennent plus gros & plus forts pour l'année ſuivante: ce ſont ceux que l'on eſtime le plus dans le pays de Java. Ces derniers en tombant ſur la terre, produiſent naturellement d'autres arbres qui donnent du fruit au bout de 8. ans, & durent juſqu'à 100. On dit communément qu'il n'y a que les

Moluques qui produisent le girofle, à cause de la grande quantité qui y croît, & qui est si bon qu'il surpasse tout le girofle des autres Isles; mais celui d'Amboine est plus gros & d'une qualité peu différente.

La vertu du girofle est admirable contre ces maladies causées par le froid & l'humidité. Lorsqu'il est verd, on en tire avec l'alambic une eau d'une odeur merveilleuse, qui est excellente contre les palpitations de cœur.

CHAPITRE VIII.

De quelle manière on découvrit les Isles Philippines.

CE fut Ferdinand Magellan Portugais, que la divine Providence choisit pour découvrir ces Isles; il avoit déjà été informé de ce qui regarde cet Archipel par les Relations de son ami François Serrano, qui les découvrit le premier par le chemin d'Orient. Il étoit à Malacca en 1511. lorsqu'Alfonse d'Albuquerque Portugais en achevoit la conquête; après quoi, croyant mieux faire sa fortune en Europe, il retourna en Portugal.

En Décembre de la même année, François Serrano & Antoine d'Abreu firent voile de Malacca vers ces Isles : celui-ci découvrit l'Isle de Banda, où croît la noix muscade ; & l'autre les Moluques, si estimées pour leur girofle. Serrano s'y arrêta, à la priére de Boleysé Roi de Ternate ; il envoya Pierre Fernandez donner avis au Roi de Portugal & à Magellan de la qualité & de l'importance de ces Isles.

Magellan ayant apris cela, & voyant que le Roi Manuel ne vouloit pas prêter l'oreille à ce qu'il lui proposoit, passa à la Cour de Charles-Quint, à qui il sçut si bien remontrer l'importance de cette conquête, & qu'elle apartenoit à la partie Occidentale cedée à la Couronne de Castille, & non à l'Orientale qui apartenoit à celle de Portugal ; que l'Empereur, voyant la Relation de Serrano & sa Carte, donna à Magellan cinq vaisseaux bien équipés, pour tâcher d'y trouver un chemin par l'Occident.

Il partit de S. Lucar le dixiéme d'Août 1519. équipé de tout ce qui étoit nécessaire pour un si long voyage qu'il falloit faire, afin de trouver un passage de la Mer Atlantique dans la Pacifique. Après avoir passé la ligne Equinoxiale, & navigé le long de la côte du Brésil, il arriva

au 50. d. de latitude Méridionale ; entra dans la riviére de S. Julien, & de-là passa jusqu'au 52e. & quelques minutes, où il trouva le Détroit & le Cap, ausquels il donna son nom. Il y entra le 21. Octobre ; & sur la fin de Novembre, il en sortit, passant dans la Mer Pacifique, après une navigation de 3. mois & 12. jours ; sans avoir essuyé aucune tempête, dans l'espace de 4000. lieues. Il repassa la Ligne : au 15. d. de latitude Septentrionale, il découvrit deux Isles, qu'il apella de las Velas ; au 12e. au celles de los Ladrones, & peu de jours après la terre d'Ibabao, qui dépend des Isles Philippines. La premiére qu'il rencontra fut Humunun, petite Isle inhabitée proche du Cap de Guiguan : on l'apelle aujourd'hui la Encantada, où les premiers Indiens, qui allérent le trouver, furent ceux de Silohan, qui sont présentement incorporés dans le Gouvernement de Guiguan. Magellan donna à cette Isle le nom de Buenas Senãles, & à tout l'Archipel, celui de S. Lazare ; parce qu'il avoit mis pied à terre le Samedi d'avant le Dimanche de la Passion, qu'on apelle en Espagne de S. Lazare : ce fut en 1521.

Le jour de la Pentecôte, on dit la pre-

miére Meſſe dans le pays de Boutuan ; on y éleva la Croix, & on en prit poſſeſſion au nom du très-invincible Charles-Quint. Le Seigneur de Dimaſſava parent du Roi de Boutuan & de celui de Cébu, y contribua beaucoup ; parce qu'il fit entrer les vaiſſeaux dans le Port le 7. d'Avril. Avant que de dire la Meſſe de la Pentecôte, ce Seigneur & le Roi de Cébu ſe firent baptiſer, & à leur imitation, pluſieurs des principaux & autres juſqu'au nombre de 500. après dîner la Reine en fit autant, avec 300. autres. Le lendemain on arbora l'Etendard Royal avec très-grande ſolemnité ; le Roi & tous ſes Sujets prêtérent ſerment de fidelité à la maniére Indienne, dont on envoya auſſi-tôt avis à la Cour d'Eſpagne.

Le Vendredi 26. d'Avril * Magellan fut tué dans la premiére rencontre qu'il eut avec les principaux de l'Iſle de Matan, frontiére de Cébu, qui n'avoient pas voulu ſe ſoûmettre.

Le premier de Mai, le traître Roi de Cébu, dans un repas, fit couper la tête à 24. des plus conſidérables de la Flote ; parmi leſquels ſe trouva Duarte Barboſa, parent & ſucceſſeur de Magellan ; ce malheur fut tramé par un Noir, eſclave de

* Il s'eſt rendu immortel par ce voyage ſi célébre, & par le Détroit qui porte ſon nom.

Magellan, & qui lui avoit servi d'interpréte, pour se venger de quelque affront que lui avoit fait Barbosa. Sur cette Nouvelle Juan Carvallo sortit du Port de Cébu, avec les vaisseaux & l'équipage, & fit l'Est-Sud-Est. Mais il s'arrêta lorsqu'il fut à la pointe de Bool & de Panglao ; quand il eut reconnu l'Isle des Noirs, il fit voile pour Quipit, sur la côte de Mindanao. De-là il vint à Borneo, où il prit des Pilotes Moluques ; étant revenu par los Cagayanes, Xolo, Taguima, Mindanao, Sarrangan & Sanguil, il découvrit les Moluques le 7. de Septembre. Le 8. il mouilla à Tidore. Le Roi du pays le reçut humainement, lui permit de trafiquer & d'avoir un comptoir, pour acheter le girofle & autres épiceries ; ce qui fut fait en peu de tems. Pendant que l'on préparoit tout, le Navire la Trinité, qui avoit tenté de faire voile droit à Panama, revint & se rendit aux Portugais à Ternate. Le vaisseau la Victoire, prit pour s'en retourner la route que prennent les Portugais ; & après avoir reconnu Amboine, les Isles de Banda, s'être arrêté à Solor & Timor, il fit voile proche Sumatra ; s'éloignant de la côte des Indes, pour éviter de tomber entre les mains des Portugais, jusqu'à ce

qu'il eût doublé le Cap de Bonne-Espérance. Il arriva le 7. de Septembre 1522. dans le Port de S. Lucar, après une Navigation de 3. ans & quelques jours, avec seulement 18. personnes de 59. dont l'équipage étoit composé au sortir des Moluques : Sebastien del Cano en étoit Capitaine. Lorsqu'on eut apris en Espagne le succès du nouveau & merveilleux voyage du vaisseau la Victoire, & qu'on fut informé de l'important négoce des épiceries, on y envoya en 1525. D. F. Garcias Jofre de Loaysa Chevalier de Malte, & Sebastien Cano pour son successeur, avec une Flote de sept vaisseaux. Ils partirent de la Coruña, & arrivérent au nouveau Détroit de Magellan en Janvier 1526. Ils en sortirent dans le mois de Mai, pour entrer dans la Mer du Sud, avec un vaisseau de moins, qu'ils avoient perdu dans le Canal. Au moins de Juin, une grande tempête sépara les vaisseaux les uns des autres, & en fit périr la meilleure partie. Le dernier de Juillet, le Général Loaysa mourut : quatre jours après, son successeur Sebastien Cano, & plusieurs autres suivirent ce Général. Ceux qui restoient mirent pied à terre à Mindanao, le 2. d'Octobre ; ne pouvant passer à Cébu, ils prirent la route des

Moluques, où ils furent reçûs du Roi de Tidore le dernier de Décembre 1526. Mais ce Roi & celui de Gilolo, furent si menacés par les Portugais, pour avoir reçû les Espagnols de la Flote de Magellan, qu'ils prirent les quatre Facteurs que le Navire la Trinité y avoit laissés avec l'équipage du vaisseau, & arrêtérent toutes les marchandises; ce qui causa une guerre entre les Espagnols & les Portugais, qui dura jusqu'en 1528. Pendant ce temslà, le Marquis del Valle arma trois vaisseaux dans la Nouvelle Espagne, & les envoya sous le commandement d'Alvaro de Savedra son parent. Il partit le dernier d'Octobre en 1527. & se trouvant le sixiéme de Janvier de l'année suivante à 11. degrés de latitude, il reconnut quelques Isles des Larrons, & fut ensuite à Mindanao par les 8. degrés. Il racheta aussi-tôt quelques Chrétiens qui étoient restés d'un vaisseau de la Flote de Loyasa, qui avoit échoué à Sanguil; & puis passant aux Moluques, il livra combat aux Portugais. De-là, il entra dans Tidore, où il trouva les Espagnols qui s'étoient fortifiés sous le commandement de Ferdinand de la Torre. Ayant remis son

vaiſſeau en état, il partit ſur la fin de Mai, pour retourner à la Nouvelle Eſpagne ; & après avoir paſſé quelques-unes des Iſles des Larrons, à l'élevation du 14e. degré, il fut repouſſé premiérement à Mindanao, & de-là aux Moluques, d'où il étoit parti. Pendant que l'on ſe battoit dans ces endroits, aux dépens du ſang des ſujets des deux Couronnes, pour ſoûtenir ſon droit ſur les Iſles ; on combattoit en Eſpagne & en Portugal avec la plume, les Aſtrolabes, les Cartes de Géographie & autres inſtrumens de Mathématique. Il fut à la fin décidé en faveur du Portugal ; & le peu d'Eſpagnols qui reſtoient dans les Moluques les abandonnérent volontiers, à condition qu'on leur donnât le paſſage franc en Eſpagne.

Ruyz Lopez de Villa-lobos partit par ordre du Viceroi du Méxique, du Port de la Nativité le premier de Novembre 1542. avec 5. vaiſſeaux pour aller conquérir les Iſles Philippines, & des inſtructions pour ne rien attenter ſur les Moluques, ni ſur aucune autre conquête des Portugais. Après deux mois de navigation, à la hauteur de 10. degrés, il découvrit l'Iſle qu'on apelle

de los Corales, & puis celles de los Ladrones. Ensuite, les Pilotes ne s'accordant pas, il ne put trouver les Isles à l'11. degré; & fut forcé, par les vents contraires, à mouiller dans la Baie de Caraga, au mois de Février 1543. Il perdit en cet endroit beaucoup de monde, par la faim & les maladies; & tous les vaisseaux, excepté l'Amiral, par les tempêtes. Alors, n'ayant plus de provisions que pour dix jours, la nécessité le contraignit d'aller aux Moluques pour en prendre; ainsi il arriva à Tidore le 24. d'Avril 1544.

Les Portugais ne voulurent point souffrir qu'il prît des vivres, ni aucune chose de ce qui lui étoit nécessaire; de sorte que, se voyant déjà en Février 1545. sans avoir encore rien fait, il proposa aux Portugais d'entrer en composition pour un navire, afin qu'il pût retourner en Espagne. Mais pendant que ce traité étoit sur le tapis, il mourut de chagrin à Amboine. Tous les Religieux Augustins reprirent ensuite la route de Lisbonne en 1549. passant par Malacca, Cochin & Goa.



CHAPITRE IX.

Conquête des Isles Philippines.

ON ne songea plus à la conquête des Isles Philippines, pendant 10. ans, à cause des mauvais succès que ce dessein avoit eu. Mais à la persuasion du P. André de Urdaneta Augustin, le Roi Philippe II. ordonna au Viceroi du Méxique, d'y envoyer quatre navires, & une frégate avec 400. hommes, sous le commandement de Michel Lopez de Legaspi natif du Méxique. Il voulut aussi que le P. André & quatre autres Religieux de son Ordre y allassent.

Au mois de Janvier 1565. cette Flote arriva aux Isles des Larrons; le 13. de Fevrier à l'Isle de Leyta; & passant ensuite heureusement le Détroit, elle fut mouiller l'ancre dans le Port de Cébu le 27. d'Avril, jour de Pentecôte, & dédié à S. Vital le Martyr, que l'on choisit pour Patron de la Ville. Elle avoit été guidée par un More de Borneo, qui connoissoit ces Isles, & que l'on avoit pris auprès de Penaon.

La Flote entra paisiblement dans Cébu;

mais les Espagnols voyant que le Tupas qui y gouvernoit, les amusoit de belles paroles, pillérent la Place. Le 3e. jour d'après, on trouva dans le pillage, l'image de l'Enfant Jesus, dont nous avons déjà parlé ; c'est pourquoi la premiére Eglise que les PP. Augustins fondérent, fut sous l'Invocation du nom de Jesus.

Le premier de Juin, Philippe de Salzedo partit sur l'Amiral, avec le P. André Urdaneta, dans le dessein de découvrir un chemin pour retourner à la Nouvelle Espagne. Il y arriva le 3. d'Octobre ; mais il trouva que Dom Alonso de Arellana, y étoit arrivé deux mois auparavant avec sa patache, & qu'ainsi il avoit l'honneur d'avoir le premier découvert cette route. Cependant, on doit tout au P. André, qui a tracé les cartes nécessaires pour cette navigation, après avoir observé la route avec un soin extrême.

Le Tupas & ses Sujets se rendirent à l'obéissance du Roi d'Espagne, & promirent de lui payer tribut ; mais pendant qu'en 1566. Legaspi bâtissoit la Ville de Cébu, les Portugais vinrent pour l'en empêcher sous divers prétextes. Il en donna avis au Viceroi du Méxique, qui lui envoya en 1567. 200. Soldats de se-

cours, ſous le Commandement de Jean & Philippe Salzedo ſes neveux ; de ſorte que Gonſalvo de Pereyra, étant venu enſuite avec la Flote Portugaiſe pour chaſſer les Eſpagnols, fut obligé de ſe retirer honteuſement.

En 1570. Legaſpi reçut pour la premiére fois des lettres du Roi, qui aprouvoient tout ce que l'on avoit fait dans les Iſles, & lui ordonnoient d'en pourſuivre la conquête, dont on le faiſoit général. Les Eſpagnols arrivérent en 1571. à la ville de Manille, & la ſubjuguérent, ſans effuſion de ſang. Le 24. Juin, on commença la Ville, & on ouvrit commerce avec la Chine ; deſorte qu'en Mai 1572. il arriva pluſieurs marchands de Chiampa, pour négocier. Legaſpi mourut au mois d'Août de la même année ; & Guido de Labazarris lui ayant ſuccédé au Gouvernement, il continua la conquête de l'Iſle, & donna pluſieurs fiefs aux Soldats de mérite, que le Roi confirma dans la ſuite. En 1574. la veille de S. André, Limahon Corſaire Chinois vint à Manille, avec une flote de 70. barques ; mais il fut repouſſé.

Le Roi envoya pour Gouverneur au mois d'Août en 1575. D. François de Sande, Juge de l'Audience du Méxique.

Ce fut lui qui entreprit la fameuſe expédition contre les peuples de Borneo, dans laquelle leur Roi fut vaincu & ſa Cour pillée ; il obligea les Iſles de Mindanao & de Xolo à payer le tribut : lui & les autres Gouverneurs ſes Succeſſeurs ont toujours pourſuivi la conquête. Le Marquis Stefano Rodriguez de Figueroa entreprit en 1597. celle de Mindanao, à ſes dépens avec la permiſſion de S. M. C. Il fit auſſi la guerre du côté de Tampecan aux Rois de Malaria, Silongan & Buayen; & à Buhiſan pére de Corralt Roi de Mindanao. Mais il mourut dans l'entrepriſe, par les mains d'Obal, oncle du Roi de Mongeay; & le Gouverneur de Manille envoya le Colonel D. Juan Ronquillo, pour continuer cette conquête.

Les PP. de la Compagnie de Jeſus entrérent le 24. de Février 1624. dans l'Iſle de Mindanao, pour prendre ſoin des ames des nouveaux Chrétiens; & le Gouverneur D. Ferdinand Tello leur donna les Parroiſſes.

Le Général Juan Chaves, pourſuivit les conquêtes commencées, avec une bonne armée, compoſée en partie d'Indiens. Il s'empara le 6. Avril de 1635. du pays de Samboangan; & après avoir

mis tout à feu & à sang, il y construisit un Fort. Le Sultan Roi de Mindanao demanda la paix ; elle fut conclue le 24. de Juin de 1645. avec le Capitaine D. François Atienza y Bañez, Gouverneur du Fort de Samboangan, par commission de D. Diego Faxardo, Gouverneur de Manille. Les principaux articles furent, que ledit Sultan & ses vasseaux devoient être amis du Roi d'Espagne, comme le Roi d'Espagne devoit être le leur : que si à l'avenir l'un des deux se sentoit trop chargé, on en donneroit avis à la Cour, afin d'en avoir satisfaction : que la paix ne seroit rompue qu'au bout de six mois : Que les Sujets des deux côtés pourroient aller & venir sans aucun empêchement, avec la permission de leur Roi, & du Gouverneur de Manille ; & plusieurs autres articles, que l'on pourra lire dans l'Histoire de Mindanao par le P. Robles.

Le Roi de Mindanao pouvoit ci-devant mettre 30000. hommes en campagne avec des armes à feu, qu'il avoit achetées des Hollandois, des fléches & autres sortes d'armes : sa résidence étoit toujours dans un lieu ouvert, fortifié seulement de palissades & de quelques piéces de canon.

En 1662. le Gouverneur de Manille, craignant les menaces du Corſaire Chinois dont nous avons parlé dans le quatriéme Volume, abandonna Samboangan au Roi de Mindanao ; à condition qu'il le rendroit aux Eſpagnols, lorſqu'il le demanderoient pour fortifier Manille. Mais le Corſaire, qui étoit auſſi Roi de Formoſa, mourut peu de tems après enragé ; & ainſi délivra Manille de cette peur.

Quoiqu'on eût retiré la garniſon de Samboangan, la Province de Caragas, étoit toujours ſous le Gouvernement d'un Grand Juge, qu'y mettoit le Gouverneur de Manille, avec bonne garniſon Eſpagnole. Outre cela, il y a le fort d'Illigan, dépendant de la Province de Dapitan, gardé par un Capitaine & un Commandant Eſpagnol. Le peuple de Dapitan paie tribut ; il eſt ſujet à l'Eſpagne, & lui a été d'une fidélité inviolable, depuis les premiers Eſpagnols qui y ſont venus. Il eſt bien vrai que ce fut la peur qui les fit ſoûmettre ; parce que, les voyant avec l'épée au côté, manger du biſcuit & fumer du tabac, ils furent dire à leur petit Roi, que c'étoit des gens qui avoient des queues, qui mangeoient des pierres, & vomiſſoient de la fumée. Ce

raport étonna ce Prince ; mais étant en guerre avec celui de Mindanao, il fit amitié avec les Espagnols, & les mena à Cébu.

Illigan & Dapitan sont des Parroisses & des Missions des Jésuites ; Quant au temporel, ces lieux dépendent du Grand Juge de Cébu, qui n'en est éloigné que de peu de lieues.

Pendant que j'étois à Manille le P. Maurice Pereyra Catalan, partit avec un compagnon pour la Mission de Samboangan ; j'apris peu de tems après, qu'ils avoient été reçûs du Roi de Mindanao, & envoyés dans le lieu de leur Mission, que possédoit le Prince son fils. Il y a une si bonne correspondance entre ce Roi & le Gouverneur de Manille, qu'il y a neuf ans que ce Prince envoya un Ambassadeur au Gouverneur pour lui dire qu'il avoit conclu la paix avec un Roi de ses voisins. J'eus la curiosité de m'informer du Gouverneur, qui étoit D. Fausto Cruzat y Gongora, de quelle maniére il reçut cette ambassade. Il me dit premiérement, que l'Ambassadeur étoit frére du Roi ; qu'il étoit habillé à la Moresque, les pieds & les jambes nuds ; qu'il le fit passer au milieu de l'Infanterie Espagnole, qui étoit sous les armes, & qu'il le reçut sous un dais ; que

que ni l'Ambassadeur ni aucun de sa suite ne voulut loger dans le Palais, mais que tous se retirérent le soir à bord de leurs Vaisseaux. Le présent ne consistoit qu'en quelques toilles de coton de peu de conséquence.

D. Sébastien Hurtado de Corcuera, Gouverneur & Capitaine Général de Manille, conquit l'Isle & le Royaume de Xolo en 1638. il avoit avec lui 80. barques & 600. Espagnols, outre quantité d'Indiens. La paix que l'on fit avec ces Insulaires, donna lieu à l'établissement de la Religion Catholique, & à l'entrée des PP. de la Compagnie ; mais elle fut rompue peu de tems après, par l'imprudence de Gaspar de Morales, & renouvellée le 4. d'Avril 1646. avec cette condition, que le Roi de Xolo paieroit tous les ans un tribut de trois Xoangas, ou barques de 8. brasses de long, chargées de ris. Le Capitaine D. François d'Atienza étoit dans ce traité Ambassadeur pour l'Espagne, Batiocan & Arancaya Daran l'étoient pour Sultan Corabat Roi de Mindanao médiateur, & Rutxia Bongso Roi de Xolo & autres. Les Hollandois assiégérent Xolo le 27. Juin 1648. mais ils ne purent rien faire contre la valeur des Espagnols. Le Roi de cette Isle rompit ensuite la

paix, & fit tant de ravages ſur les Eſpagnols avec ſa flotte, qu'il eſt reſté aujourd'hui Prince abſolu de ſon Royaume; & étant en paix avec l'Eſpagne, ſes Sujets viennent trafiquer dans les Philippines. Le Gouverneur me dit qu'il y a quelques années, il reçut de lui une ambaſſade, par laquelle il lui faiſoit ſçavoir la mort de ſon frére, & ſon avénement à la Couronne : le préſent fut un habit de deuil, deux piéces de coton & quelques autres bagatelles.

Lorſque l'union des Couronnes de Caſtille & de Portugal, eut mis les Moluques ſous la domination de l'Eſpagne, le Gouverneur voyant qu'il y en avoit encore beaucoup à conquérir, y envoya pour cet effet en Octobre 1593. une flotte conſidérable. Mais en allant joindre la flotte, qui étoit déjà à la voile, les Sangleys, qui étoient les rameurs de ſa galére, ſe mutinérent, le tuérent avec tous les autres Eſpagnols, & emmenérent la galére à la Chine. Son fils D. Louis de las Marinaz, lui ſuccéda dans le Gouvernement, & pourſuivit l'entrepriſe de ſon pere. Les autres Gouverneurs s'y ſont auſſi employés après lui, particuliérement en 1606. qu'on y envoya une groſſe flotte.

CHAPITRE X.

Voyage de l'Auteur au Port de Cavitte. Description de cette Ville.

POur revenir à notre Journal, après une digreſſion, qui n'aura peut-être pas été ennuyeuſe, j'employai une ſemaine à faire les proviſions néceſſaires, pour le voyage, que je devois faire en peu de tems à la Nouvelle Eſpagne. Je fûs le Lundi rendre viſite au Gouverneur, qui étoit de retour à la Ville: le Mardi, au P. Antoine Tutio Meſſinois, Recteur & Vice-Provincial de la Compagnie de Jeſus, qui me fit préſent d'une bonne quantité de Pepins de Cathalogan: le Mécredi, au Provincial de S. François, nouvellement élû: le Jeudi, au Docteur D. Gabriel de Sturis de Navarre, Conſeiller Particulier du Gouverneur, qui me donna 8. cannes de Damas de la Chine: le Vendredi je pris congé de pluſieurs autres de mes amis, & le lendemain, je le fus prendre pour la derniére fois de D. Fauſto, Gouverneur & Capitaine Général des Iſles, qui m'avoit procuré l'embarquement avec tant de bonté, & recommandé au Général du Galion.

Le Dimanche, je fis mettre mon équipage dans une Banca, ou Chaloupe, & me rendis au Port de Cavite avec mon Noir. Les Bancas sont faites du tronc d'un arbre, ont 6. palmes de largeur, & sont plus longues que les Felouques Napolitaines.

Je ne trouvai pas, comme je croyois, Charles-Joseph de Milan: parce qu'il étoit allé porter aux Isles Marianes les apointemens que le Roi donne aux troupes & aux Jésuites. Il devoit ensuite aller à la découverte des Isles du Sud ; y mettre quelqu'un à terre, pour s'informer de la Religion, des mœurs des habitans ; & en amener quelqu'un prisonnier, pour en être instruit plus amplement : comme le Gouverneur le lui avoit ordonné, il y avoit quelque-tems, en ma présence. Sur-tout il avoit ordre, de retrouver celle qu'il avoit lui-même découverte, & apellée Caroline, en 1686. lorsqu'il y fut secourir un navire qui étoit échoué sur ses bords. Tout le monde croyoit qu'il alloit faire une vaine recherche ; parce que, depuis 13. dégrés jusqu'à la Ligne, les courans sont si violens, qu'une Patache n'y peut pas résister : d'autant plus que les vents qui régnent en ces endroits, sont toûjours contraires. Personne ne doute qu'il n'y ait plusieurs Isles habitées par les Sau-

vages dans tout cet eſpace, juſqu'à la Ligne, & pluſieurs autres de-là juſqu'au Japon; parce qu'on voit tous les jours quantité de barques de ces endroits, emportées par les tempêtes ſur l'Iſſe de Samar & ſur la Côte de Palapa, comme on l'a dit ailleurs. Ne trouvant donc point Charles-Joſeph de Milan, Miguel Martinez Général du Galion qui devoit partir, me reçut dans ſa maiſon.

J'allai voir le Lundi le Château de Saint Philippe, ſitué ſur la pointe de terre, qui forme la Baie. Il fut conſtruit après le Fort de Manille. C'eſt un quarré régulier, avec quatre baſtions, aſſez bien pourvûs de piéces de canon, mais petites; il y en a quelques autres ſur la porte. On fait actuellement des cazernes autour pour les Soldats, des magazins & des citernes; laiſſant une grande Place d'armes dans le milieu. En 1679. on y bâtit une maiſon de bois, pour ſervir de priſon à D. Ferdinand Valenzuola, avec une Chapelle; afin que cela ne portât aucun préjudice à l'immunité Eccléſiaſtique, & qu'il y paſsât les 10. ans de ſon banniſſement. On le garda au commencement fort rigoureuſement, ne lui étant pas permis d'écrire, ni de demeurer au premier étage de la maiſon; mais ſur la fin, il vécut avec une ſi gran-

de liberté, qu'il fit repréſenter pluſieurs Comédies dans le Château. Il s'occupoit le jour à écrire, à lire & à prier Dieu. Le Roi lui donnoit 250. piéces de huit par mois. Son banniſſement étant fini en 1689. il partit pour la Nouvelle Eſpagne, où il fut bien reçû par le Comte de Galve Viceroi, frére du Duc de Paſtrana, dont il avoit été Page, & où il recevoit ponctuellement 1000. piéces du Roi tous les mois; mais avec défenſe de retourner jamais en Eſpagne. Il eut une triſte fin; car lorſqu'il étoit occupé au manége de ſes chevaux, il en reçut un coup de pied, qui lui cauſa la mort. Grand exemple des revers de la Fortune, pour ceux qui croient avoir fixé ſa roue.

Ce Miniſtre s'étoit introduit au ſervice de la Reine Mére, par le moyen d'une de ſes tantes, qui la ſervoit; il ſçut ſi bien en gagner les bonnes graces, par ſes fidéles ſervices, (ſur-tout les deux fois qu'elle l'envoya à la Cour de Vienne, pour des affaires de grande importance) que de ſimple Gentilhomme, il fut élevé à l'honneur de premier Miniſtre, & de Grand d'Eſpagne; ce qui fut enſuite cauſe de ſa chute.

Le Mardi, je parcourûs la Ville de Cavite, ou Cavit, comme diſent les Taga-

les. Elle eſt à la vûe de Manille, & n'en eſt éloignée que de trois lieues du côté du Sud, ſur la langue de terre étroite, qui a d'un côté la mer & de l'autre un Golfe, qui ſert de Port. Une telle ſituation fait qu'elle n'eſt pas ceinte de murailles; mais elle a le Château à un bout, & une muraille d'une mer à l'autre, qui eſt garnie de quelques piéces de canon. C'eſt dans ce mur qu'eſt la porte: on paſſe ſur un pont-le-vis, à cauſe que le foſſé, qui eſt au pied, ſe remplit d'eau dans les hautes marées. On feroit certainement une Iſle de la Ville avec fort peu de dépenſe. Le Port eſt en demi-cercle, comme celui de Trapani en Sicile. On y eſt à l'abri des vents du Sud, mais non pas de ceux du Nord: c'eſt ce qui fait que les gros Vaiſſeaux, qui ne peuvent pas arriver fort proche de terre, n'y ſont pas en ſûreté, & qu'en 1589. il s'en perdit deux.

Quant aux bâtimens & aux Places publiques, on n'y voit rien de beau, parce que les maiſons ſont de bois, ou de cannes, & qu'il s'y en trouve très-peu dont le bas ſoit de pierre. L'Egliſe Paroiſſiale, le Couvent & l'Egliſe des Dominiquains ſont auſſi de bois. Le Monaſtére des Auguſtins réformés eſt un peu meilleur, & l'Egliſe eſt de pierre. Mais

la maiſon des Jéſuites, quoique commen-cée depuis peu d'années, eſt fort ſolide. Le Commandant gouverne le Château, & la Ville comme Grand Juge.

Le Mécredi, je vis l'Arſenal, ſitué ſur la pointe du Château. Il y a ordinairement 2. & 300. Indiens, quelquefois juſqu'à 600. qu'on fait venir par force des Provinces voiſines, occupés à la fabrique des Galions & des Vaiſſeaux. Le Roi leur donne une piéce de huit & un Cavan de ris pour le mois qu'il les emploie; car après ce tems, on en prend d'autres. Les uns équariſſent, les autres ſcient, d'autres montent la charpente, d'autres font des cables, d'autres eſpalment; (ce qui ſe fait avec de l'huile de la Chine mêlée de chaux) mais le plus grand nombre eſt occupé à couper les arbres ſur la montagne, dont il faut une quantité conſidérable, & des plus grands; afin que les Vaiſſeaux puiſſent réſiſter à ces mers impétueuſes, qu'ils ont à paſſer. Outre que cette ſorte de bois eſt dur & peſant, on fait les planches ſi épaiſſes, & l'on les double ſi bien dedans & dehors, que des boulets de canon n'y font aucun dommage. On tira 90. boulets des côtés de ce Vaiſſeau, qui ſe battit contre 14. Bâtimens Hollandois, qui venoient pour prendre Cavite;

& elles y étoient comme dans une muraille de pierre : cela arriva ainſi, parce qu'étant à ſec, il fut obligé de combattre toûjours du même côté, au grand étonnement des ennemis.

L'Arcenal eſt fort grand, on y peut conſtruire quelque grand Navire que ce ſoit. On y bâtit en 1694. le fameux Galion nommé le S. Joſeph, (du naufrage duquel nous avons parlé ailleurs) qui étoit tout-au-moins auſſi grand que celui des Portugais, qu'ils apellent le Pére Eternel. Sa quille avoit 62. coudées de long, (chaque coudée eſt une plame & demie) & il étoit large à proportion. Sa perte ruina les habitans de Manille; mais celle de l'autre, apellé le Santo Christo, les réduiſit dans la derniére miſére. Ce dernier avoit 60. coudées de quille, & n'avoit fait qu'un voyage à la Nouvelle Eſpagne, depuis qu'on l'avoit bâti à Bagatao. Lorſque j'étois à Manille, on en bâtiſſoit actuellement à Bagatao, un autre nommé le S. François de Borgia, qui n'avoit que 55. coudées de quille, & devoit aller à la Nouvelle Eſpagne en 1697. Mais Dieu ſçait quel ſera ſon ſort; car les habitans de Manille, ayant obtenu du Roi, la liberté de charger un Galion, & d'en envoyer un autre pour lui ſervir de convoi, en payant

74000. piéces de huit pour chacun, ces Meſſieurs, pour n'en pas payer deux, en font bâtir aux dépens de S. M. C. un ſi grand, qu'il porte la charge de trois; mais auſſi il faut une tempête pour le faire aller. Et puis cette grande machine, n'étant pas aſſez fortement liée, pour réſiſter aux tempêtes furieuſes de ce vaſte Ocean qu'il eſt obligé de traverſer, ſe perd facilement, comme l'expérience l'a fait aſſez connoître; c'eſt pourquoi de moyens Vaiſſeaux ſont bien plus propres pour une telle navigation, que les grands.

Le Jeudi, je fûs dans le Fauxbourg de S. Roch, qui s'étend hors de la muraille, depuis une mer juſqu'à l'autre : il n'eſt composé que de maiſons de bois & de palmiers de Nipa, au milieu d'une forêt d'arbres. L'Egliſe Parroiſſiale eſt fort belle; Ferdinand Valenzuola la fit bâtir par dévotion. Ce Fauxbourg a plus d'Habitans que Cavite, tant Eſpagnols qu'Indiens, & Sangleys ou Chinois. On y trouve de bons fruits du pays, & quelque peu de raiſin d'Europe.

Je m'embarquai le Vendredi, le Vaiſſeau étant chargé tout-à-fait. Il avoit été bâti à Bagatao par Dom Juan Garicocea, & avoit déja fait un voyage ſur la côte. La perte des deux autres Galions, a été

cause que le Roi l'a acheté de lui la somme de 30000. piéces de huit, pour porter en Amérique, les effets de S. M. Il n'avoit que 45. coudées de quille, & étoit large & fort à proportion.

Le Samedi, on célébra une grande Messe au grand Autel dans l'Eglise Parroissiale, en l'honneur de la Conception de la Vierge, où se trouva Dom Michel Martinez Général du Vaisseau ; & l'on porta ensuite en procession au Vaisseau, au son de plusieurs instrumens, l'Image de Notre-Dame.

Lorsque l'on fut prêt à partir le Général apella les Pilotes, & les autres Officiers, pour sçavoir d'eux si le Vaisseau étoit bon voilier & propre à faire le voyage de la Nouvelle Espagne. La plûpart dirent qu'il étoit trop chargé, & que par conséquent il ne feroit que peu de chemin. Il ordonna là-dessus que l'on déchargeât tous les coffres des Mariniers, afin que ceux qui en auroient deux en laissassent un à terre. Le Gouverneur en fut informé, & envoya le Colonel Thomas Andaya, avec ordre de faire alléger le Galion. Andaya arriva le Dimanche matin, & en fit tirer tous les Vaisseaux pleins d'eau ; parce que le Galion n'étant que du port de 1500. balots, on l'avoit chargé de 2200. outre

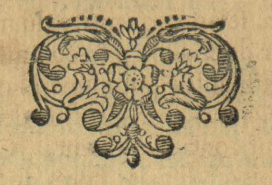
les provisions & autres choses nécessaires.

Le Lundi, le Colonel fit débarquer quantité de balots & de pains de cire, laissant seulement dans le Vaisseau sa juste charge. Le Gouverneur & les Auditeurs doivent, selon l'ordre du Roi, faire une égale distribution de la charge du Vaisseau, entre les Bourgeois; mais on fait fort peu de justice à cet égard, & la faveur emporte tout; on donne aux plus riches des acquits pour 30. & 40. balots, & aux plus petits de deux ou trois, sous prétexte qu'ils n'en peuvent pas charger davantage.

Le Mardi, il y eut encore plusieurs balots & pains de cire à décharger; ce qui retarda notre départ, quoique l'intention du Roi fût que le Galion partît le 24. de Juin.

On a coutume dans ce voyage de porter l'eau dans des *jarres*, jusqu'au nombre de 2. & 3000. selon la quantité du monde & la grandeur du Galion; & comme elles ne sont pas suffisantes pour une Navigation de 7. à 8. mois, on profite des pluyes qui tombent continuellement. On avoit fait cette fois-ci sur les côtés du vaisseau deux espéces de citernes, qui s'étendoient depuis le haut du vaisseau jusqu'au fond, de la même maniére que font les Portugais & les Mores. Elles avoient bien réussi,

& on les défit, pour y mettre plusieurs balots à leurs places; sans considérer que, comptant sur les citernes, on n'avoit pas fait faire un assez grand nombre de jarres; & qu'il n'étoit pas facile d'en avoir en si peu de tems. Cela arriva, parce que les Officiers mêmes, malgré les défenses du Roi, y mirent des balots pour leur compte; s'embarassant fort peu d'exposer un si grand nombre de monde à mourir de soif dans des mers si spacieuses. On perdit donc le Mécredi 800. barils d'eau, en rompant les citernes. On fit la même chose le Jeudi, & l'on commença à recharger les balots qui apartenoient aux amis du Colonel.



VOYAGE DU TOUR DU MONDE.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage très-dangereux des Isles Philippines à l'Amérique, & premiérement au Varadero.

L'ON peut dire qu'il n'y a point de navigation plus longue & plus terrible que celle des Isles Philippines à l'Amérique, tant par les mers immenses, que l'on doit traverser presque sur la moitié de ce globe, avec un vent toujours contraire; que par les tempêtes terribles, qui se succédent les unes aux autres; & par les maladies mortelles, qui arrivent dans un

voyage de 7. à 8. mois, qu'il faut faire par diverses latitudes, tantôt dans des climats froids & glacés, tantôt dans des temperés & chauds : ce qui suffiroit pour détruire un homme d'acier ; ainsi, quel danger ne court pas un homme de chair & d'os, qui ne prend en mer que de très-mauvaises nourritures.

Lorsque le Galion fut chargé, & que l'on y eut embarqué mille jarres d'eau pour le Général & les Officiers, on mit à la voile le Vendredi avant midi, en présence du Colonel. Nous n'eûmes pas fait 2. lieues, que nous mouillâmes dans la même Baie. Sous prétexte du manquement d'eau, le Général laissa à terre un Dominiquain, (qui lui avoit déjà payé 500. piéces de huit pour son passage) un Recollet & un Médecin, qu'il s'étoit obligé de tenir à sa table : ce qui me procura une bonne petite cabine, pour y mettre mon lit & mes hardes.

Le vent de Sud continuant encore le Samedi, nous apareillâmes ; mais nous fûmes contraints bien-tôt après de mouiller. Nous fîmes encore la même chose le premier de Juillet, au bout de demi-lieue : mais le Lundi, à cause de la grande pluye & du même vent, nous ne branlâmes point : le Mardi, on leva l'ancre, & on

la rejetta bien-tôt après, ayant fait à peine trois lieues en cinq jours.

Comme l'on avoit déjà consommé quelque quantité d'eau, on envoya la chaloupe en chercher proche du Mont de Batan. La curiosité m'y fit aller avec le Major Vincent Arembolo de Biscaie; & je mis pied à terre dans un endroit où les fléches des Noirs, qui vont toujours chassant dans les bois, ne pouvoient pas nous attraper. Les femmes & les enfans commencérent à aboyer comme des chiens, pour faire partir les bêtes sauvages, devant leurs péres & leurs maris, qui étoient en embuscade. Pendant que l'on chargeoit l'eau, nous n'étions pas sans crainte; parce que nous étions hors d'état, avec deux petits fusils, de faire tête à des centaines de Noirs armés d'arcs, de fléches, de javelines & de longs couteaux : ce qui fit que je me retirai dans la chaloupe, sans aucune envie de chasser, comme l'Arambolo. Les Matelots Indiens de notre Vaisseau, qui aportoient de l'eau & du bois, ne furent nullement chagrinés de ces Sauvages, parce qu'ils vivent ensemble en amitié. Lorsque l'on eut pris l'eau, nous retournâmes au Vaisseau après minuit, avec plus de peur que de faim; non-seulement à cause des Noirs, mais à cause des Samba-

les qui occupent une partie de cette montagne.

Le Mécredi, nous ne remuâmes point à cause du vent contraire : le lendemain avant le jour, nous levâmes l'ancre, pour profiter de la marée & d'un peu de vent; mais à peine eûmes-nous fait une lieue, que le vent contraire nous obligea de mouiller vis-à-vis de Maribéles. Le Commandant vint à bord dans un petit Parao, qui est un tronc de bois creusé avec deux aîles aux côtés, afin qu'il ne tourne point; il fit présent de quelques fruits au Général, & se retira. Le vent continua le Samedi avec ces pluyes, qui ne manquent jamais dans les environs de Manille.

Voyant que le vent augmentoit le Samedi, & que la pluye devenoit orageuse, nous levâmes l'ancre & mîmes le Vaisseau à couvert sous le Mont de Batan : je ne perdis pas l'occasion de mettre de nouveau pied à terre. Les mêmes vents & les mêmes pluyes continuérent le Dimanche & le Lundi : le lendemain, nous avançâmes un peu, en nous faisant touer. Rien ne m'incommodoit que la chaleur; car pour cette incommodité des Vaisseaux, qui est la vermine, j'ai déjà dit qu'elle ne s'engendre point sur les Européens. On fit une recherche, pour découvrir s'il n'y

avoit point de jarres, qui au lieu d'être pleines d'eau, seroient pleines de marchandises : & effectivement on en jetta beaucoup en mer qui étoient remplies de poivre, de porcelaines & autres choses de prix. Le vent de Sud ayant cessé, & celui du Nord commençant, nous levâmes l'ancre le Mécredi avant le jour ; à la faveur de la marée & d'un peu de vent, nous passâmes entre l'Isle de Maribéles & le Mont de Batan ; ensorte que le soir nous doublâmes la pointe de Maricondon & Simbones, & nous nous éloignâmes ensuite de l'Ecueil de Fortune.

Le Jeudi à midi, nous laissâmes derriére nous l'Isle inhabitée d'Ambil & celle de Luvan, qui en est proche ; entre la pointe de laquelle & celle de Calavite dans l'Isle de Mindoro, passa le Galion de S. Joseph. Nous laissâmes aussi avant le coucher du Soleil le Cap de S. Jacques dans l'Isle de Manille, qui forme la Baie de Balayan. Le Vendredi, nous côtoyâmes l'Isle de Mindoro, du côté où il y a une longue chaîne de hautes montagnes, & deux côtés de son triangle. Cette Isle est habitée la plus grande partie par des Manghians Sauvages, que l'on n'a pas encore subjugués. Ils ont le visage olivâtre, & portent les cheveux longs. Les

Missionnaires Jésuites qui étoient dans le Vaisseau, me dirent que ces Sauvages avoient des queues d'une demi-palme de longueur. Ils ne font point de mal aux Espagnols, & commercent avec le peu d'Indiens tributaires, qui vivent dans les Villages, sur les bords de l'Isle, sous les soins des Augustins Déchaussés. Ces Sauvages fournissent le Gamut, qui est nécessaire pour les Navires; & troquent de l'or, de la cire, des perroquets, pour du ris & autres choses. L'Isle est pleine de bufles, de cerfs, & de quantité de singes, qui courent le long du rivage, pour y attraper ce que la mer leur aporte.

Le vent devenant plus fort & contraire vis-à-vis de l'Isle de Maricavan, (lieu proche de Manille, où il y a beaucoup de cerfs & de bufles) on trouva à propos de nous mettre pendant la nuit à la cape, puisqu'on ne pouvoit pas aller plus avant; mais il devint encore plus fort vers minuit, & nous perdîmes tout le chemin que nous avions fait : de sorte que le Samedi nous nous trouvâmes vis-à-vis du Cap de S. Jacques; & puis ensuite nous avançâmes pendant le reste du jour. Le pis étoit, qu'on avoit peine à ancrer le long de la côte, & que nous n'y étions pas à couvert des vents.

Le Dimanche, leur violence étant diminuée, nous fîmes plusieurs bordées pour passer le Cap. Nous laissâmes premiérement à droit une petite Baie qui en étoit proche ; puis ensuite une autre plus grande, qu'on apelle le Varadero Viejo ; & puis le Détroit entre cette pointe de Mindoro, dont nous avons parlé, & l'Isle de Maricavan ; proche de la Baie de Baguan, dans l'Isle de Manille, où sont les garnisons de Guarnio, Balaxivo & Batangas. Après avoir doublé le Cap, nous entrâmes dans le Varadero. Tous les Vaisseaux qui vont à Acapulco, s'arrêtent dans ce Port, pour s'y pourvoir d'eau & de bois. C'est une Baie en demi cerle, formée par un bras courbé de l'Isle de Mindoro, & plusieurs Isles qui sont vis-à-vis : ce qui cause le plus grand danger dans ce passage étroit, c'est la rencontre de deux courans oposés, l'un allant vers Maribéles, & l'autre vers le Détroit de S. Bernardin. Je mis pied à terre l'après-dînée pour chasser, quoique l'Isle soit pleine de Sauvages. Je ne pûs entrer dans les bois, parce qu'ils sont par leur épaisseur impénétrables aux chiens, comme aux hommes : ne trouvant ni bufles, ni cerfs le long du rivage, je revins à bord les mains vuides.

CHAPITRE II.

Continuation du Voyage jusqu'au Port de Ticao.

LE Lundi, après qu'on eut embarqué 200. jarres d'eau, que nous avoit aporté la Galiotte du Roi, qui nous attendoit dans ce Port-là exprès, on mit à la voile avec un vent frais du Sud. Nous laissâmes à droit proche de Mindoro, sept petites Isles, qu'on apelle de Baco, toutes remplies de verdure par la quantité de leurs arbres, mais inhabitées; & à gauche le Cap de Galvan dans l'Isle de Manille. Sur le soir, nous passâmes entre les Isles du Mestre de Camp, proche des deux petites Isles apellées les deux Sœurs; & de-là, proche de trois autres petites, qui portent le nom de Vicerois, toutes pleines d'arbres, mais inhabitées.

Le Mardi, nous passâmes avant le jour entre les Isles de Banton & la pointe de l'Isle de Marinduque, que nous laissâmes à gauche. Cette Isle est abondante en fruits, en racines très-nourrissantes, en sangliers, en bufles, en cerfs & en autres bêtes; c'est pourquoi nous y envoyâmes

le Chiampan avant nous, pour s'y pourvoir de rafraîchiſſemens. On voit à la pointe de Marinduque une petite Iſle ſemblable à celle qui eſt à Banton, & que l'on apelle Petit Bouton, derriére laquelle il y en a une autre apellée Simara, habitée par des Indiens civiliſés. Comme nous avions le Cap à l'Eſt, nous voyons dans un grand éloignement ſur la droite, les Iſles de Romblon, de las Tablas & de Sibuyan, qui ſont toutes habitées; car toute la route depuis Manille juſqu'à l'Embocadero, eſt un labyrinte d'Iſles de 80. lieues de long, fort dangereux.

Le Mécredi, nous fumes pris de calme; mais le lendemain le vent fraîchit, & nous fit avancer vis-à-vis de Sibuyan. Etant devenu plus favorable & plus fort le Vendredi, nous paſsâmes le ſoir par le Détroit que forment les Iſles de Borias & de Maſuate, (où l'on trouve de riches mines d'or, & ces oiſeaux ſi extraordinaires qu'on apelle Tavons) & enſuite par l'Iſle de Ticao: toutes ces Iſles ſont très-fertiles & habitées, la plus grande partie par des Indiens qui ne ſont pas encore ſubjugués.

Après avoir côtoyé pendant toute la nuit l'Iſle de Ticao, nous mouillâmes le matin dans le Port de S. Jacinte, vis-à-vis

de Surſegon. Le Gouverneur d'Alvay, vint à bord le Dimanche, & fit préſent au Général de 20. porcs, de 560. poules, & de beaucoup de fruits. Le Lundi, le Chiampan revint de Marinduque chargé de rafraîchiſſemens, que les Jéſuites de cette Parroiſſe avoient donnés pour les PP. Jean Grigoyen, Antoine Borgia & Pierre-Antoine Martinez, qui venoient avec nous dans la Nouvelle Eſpagne ; un pour y demeurer, les autres pour aller à Rome ; touchant les affaires de la Miſſion.

Le vent étant devenu très-favorable pour paſſer dans la Baie de Ticao, nous levâmes l'ancre le Mardi de bonne heure ; & après avoir fait quelques lieues avec la marée, nous y fûmes mouiller. Un P. Auguſtin Déchauſſé de la Parroiſſe, vint auſſi-tôt nous aporter un rafraîchiſſement de fruits.

Je fûs l'après-dînée à terre, pour me baigner, & j'apris que le Village étoit autrefois proche du rivage ; mais qu'ayant été brûlé par le Pilote d'un Navire, qui étoit à l'ancre dans la Baie, les Indiens s'étoient retirés à demi-lieue de-là dans le bois. Il y a environ une trentaine de maiſons de bois, couvertes de Nipa ; l'Egliſe auſſi bien que la demeure des Miſ-

ſionnaires, eſt de la même matiére. Ces Péres ſont la plus grande partie de l'année dans Mazuate, parce que les Habitans ſe retirent dans la montagne, pour y cultiver leurs Camotes & leurs Gavas; & viennent ſeulement dans cet endroit, quand les Péres doivent y faire leurs viſites.

Le Mécredi jour de S. Jacques, le tems fut contraire; de ſorte que nous reſtâmes à l'ancre, ayant beſoin d'un bon vent de Sud, pour ſortir du Détroit, contre l'impétuoſité du courant.

L'on fit le Jeudi la revûe des perſonnes qui étoient embarquées, pour voir s'il n'y avoit point quelqu'un d'embarqué ſans permiſſion; parce que l'on paye 20. piéces de huit au Roi par tête. On en trouva 16. qui ne l'avoient point; on les mit à terre, & il n'en reſta plus que 200. à bord.

Le Vendredi, on aporta ſur le Vaiſſeau 500. Bombones de Canne, pleins d'eau, que le Gouverneur avoit fait couper par ordre du Général, & qui étoient gros comme la cuiſſe d'un homme, & longs de 8. palmes. Le même jour, on leva les ancres & l'on mit à la voile par un vent de Sud: mais on remouilla peu de tems après; parce que le Pilote & les deux ſous-Pilotes ne s'accordoient pas, le premier ſoutenant

tant que le vent n'étoit pas assez fort.

Il devint Nord le Samedi, ce qui nous empêcha de partir. C'étoit au reste une belle chose de voir le Navire, devenu un jardin flottant, par la quantité & la varieté des fruits, que l'on avoit aportés des terres voisines, aussi-bien que les porcs & les poules, dans certaines Caracoas ou Barques, cousues avec des cannes des Indes, où il y a une natte pyramidale, qui sert de voile, & est soutenue par deux grandes perches, & outre cela deux longues cannes aux côtés, pour les empêcher de tourner.

Le même vent continua le Dimanche. Le calme nous prit la nuit, & dura tout le Lundi : le lendemain le vent de Nord revint. On aprit le Mécredi premier d'Août, par quelques Barques qui étoient venues de Bagatao, l'heureuse arrivée du Galion le Rosaire, avec les effets du Roi. Il avoit mouillé dans le Port de Palapa, de l'Isle de Samar, de crainte de l'Embocadero, & avoit débarqué l'argent pour le faire conduire à Manille. Quelques Barques l'avoient ensuite remorqué sur la côte la plus proche de l'Isle ; parce qu'il est défendu au Galion qui a une fois pris Port dans les Philippines, de partir sans un nouvel ordre. Le même vent nous retint

encore le Jeudi : il ſe montra un peu favorable le lendemain : & le Samedi fête de S. Dominique, nous partîmes ; mais étant encore devenu contraire, nous fûmes obligés de revenir au Port, où l'on célébra une grande Meſſe.

Le vent de Nord ſoufla ſi fort le Dimanche, qu'il nous obligea de jetter une ſeconde ancre : il fut encore le même le Lundi, nous paſsâmes les heures ennuyeuſes de la journée à voir combattre des coqs, dont le Vaiſſeau étoit rempli: mais je payai cher ce plaiſir, parce qu'on ne mangea tout ce jour-là rien autre choſe que des coqs. Le Mardi, on envoya le Chiampan faire proviſion d'eau, pour remplacer celle que l'on avoit conſommée.

Le lendemain, un des ſous-Pilotes eut de groſſes paroles avec un paſſager, qu'il paſſoit pour ſon compte : celui-ci ſe plaignoit de ce que ſa table étoit fort maigre ; ſur quoi le premier lui donna un ſoufflet, & courut ſur lui le couteau à la main. Le Général qui en fut informé, voulut que j'aſſiſtaſſe au jugement qu'il en alloit faire; mais le châtiment ſe termina à les mettre tous les deux aux fers, pendant quelques heures.

Le vent commença à ſoufler gaillardement au Sud-Eſt, le Jeudi après minuit :

de ſorte que les Pilotes jugérent à propos de lever l'ancre ſur le midi ; parce qu'on ne peut ſortir de l'Embocadero, qu'avec un vent qui faſſe ſurmonter le courant impétueux qu'on y trouve. Cet Embocadero a 8. lieues de long, & 4. 5. où 6. de large. D'un coté, il eſt enfermé comme une cour, par la côte de Manille, les Iſles de Borias, Ticao & Maſuate; par les ſix Iſles des Oranges, qui ſont inhabitées ; par la fertile de Capoul, que les Indiens apellent d'Ava ; par celle des Alupores, & enfin par la côte Occidentale de Palapa : & d'une autre côté, par l'Iſle de Maripipi, habitée des Taraxes, de Tagapola, Mongol, Kamandan & Limbanguayan, qui toutes enſemble rendent le paſſage très-difficile pour aller en Amérique, quelque chemin que l'on veuille prendre.

CHAPITRE III.

Continuation du voyage juſques aux Iſles Marianes.

LEs Pilotes excités, comme je l'ai dit, par un bon Sud-Eſt, furent tous d'avis de ſortir du Détroit ; de ſorte qu'ayant levé les ancres vers le midi, la

marée nous servant, le Galion se trouva avant le coucher du Soleil à l'entrée de ce Détroit. Il est formé par le Cap de Malpal, dans l'Isle de Caboul au Sud, par la petite de Kalentan, (où il y a quelques séches vers la pointe de Tiklin) & par l'Isle de Manille au Nord, n'ayant en tout que deux lieues de large. On doit observer qu'entre Kalentan & Tiklin, il y a de l'eau assez pour le passage d'un Galion, pendant l'espace d'un quart de lieue; mais que les Pilotes ne se risquent point dans un tel Détroit, ni dans ceux qui se trouvent entre les Isles des Oranges, de Capoul & de Samar. Comme nous étions prêts de sortir, il survint des pluyes si orageuses, avec une marée contraire, pendant que la Lune étoit sur l'horison, que malgré le vent favorable, le Galion ne put avancer : au contraire, il perdit du chemin, & nous fûmes toute la nuit dans un grand danger. J'étois surpris, & je tremblois de voir que la mer bouillonnoit comme de l'eau sur un grand feu; & sçachant que l'impétuosité du courant avoit fait tournoyer plusieurs Vaisseaux, malgré leur gouvernail, & périr à la fin. Le Vendredi, la marée nous devint favorable, & nous fûmes hors du Détroit avant midi. Nous laissâmes premiére-

ment à gauche proche de la côte de l'Isle de Manille, le Mont de Bulessan où est le Volcan d'Alvai; ensuite, le Rocher de S. Bernardin, qui se trouve au 13e. degré de latitude Septentrionale; & vers le soir, le Cap du S. Esprit à droit, qui est la pointe la plus Orientale de la côte de Palapa, & la premiére que découvrent les Galions, en venant de la Nouvelle Espagne, comme je l'ai déjà dit; il est au 12. d. 30. minutes.

Etant arrivés en pleine mer, au contentement de tout l'équipage, on commença à serrer les cables sous les ponts, (ne devant plus nous servir que dans la Nouvelle Espagne) & on laissa aller la chaloupe à la dérive, afin qu'elle n'embarasât point le Vaisseau; d'autant plus, qu'en cas de besoin, on en avoit une toute démontée.

Le même vent de Sud-Ouest continua pendant la nuit; & la mer roulant extrémement, rendit plusieurs de nos gens malades.

Le Samedi, le même Sud-Ouest nous favorisa; & nous nous trouvâmes, par l'observation du Soleil, à la latitude de 14. degrés. Lorsqu'on vient de la Nouvelle Espagne aux Isles, on fait toujours route sur le même paralelle de 13. degrés;

car d'Acapulco, qui est au 17. dégré, gagnant au 13. on fait le voyage heureusement sur une même ligne, avec vent en poupe, & une mer unie comme un canal; (d'où les Espagnols ont apellé cet espace, Mer Pacifique) & l'on arrive en 60. ou 65. jours au plus, aux Isles Marianes, & delà en 15. ou 20. aux Philippines. Au contraire, quand on va de ces Isles à la Nouvelle Espagne, le voyage est bien plus difficile; parce qu'on peut apeller la mer furieuse, ou plutôt endiablée; que pour avancer, & non pas retourner en arriére, comme il arrive souvent, il faut nécessairement gagner jusqu'à la hauteur de 40. & 41. degrés Nord; côtoyant, & reconnoissant quelquefois le Japon, pour retomber ensuite, quand on rencontre les marques: (qui sont des herbes que la Mer de Californie porte plus de cent lieues avant en mer) & ainsi continuer le voyage avec des vents ordinaires qui sont plus favorables. Le Pilote proposa de passer les Isles des Larrons au 19. d. 20. m. (quand on les passe ordinairement par les 20. jusqu'au 25.) afin de pouvoir plus facilement gagner une plus grande hauteur, l'expérience ayant fait voir depuis quelques années, que c'étoit le meilleur passage; & là-dessus il mit le Cap à l'Est-Nord-Est.

Le vent frais qui avoit duré pendant toute la nuit, cessa le Dimanche, & l'on fut pris du calme. On trouve la hauteur de 14. d. 13. m. On distribua ce jour-là aux Matelots l'étoffe que le Roi leur donne pour se garantir du froid. Le calme dura encore le Lundi, & la hauteur fut de 14. d. 20. minutes.

Le Mardi, il s'éleva un vent de Nord-Ouest qui nous fit faire l'Est un quart de Nord-Est. La hauteur fut de 14. d. 34. m. Le Mécredi, on fit le Nord-Est avec le même vent, & la hauteur se trouva de 14. d. 45. m. Le Jeudi, on fut pris de calme, mais la marée nous fit avancer quelque peu, & l'on se trouva à 14. d. 53. minutes.

Le Vendredi, nous eûmes un petit vent, qui fit tout le tour de la Boussole, & nous nous trouvâmes à la même hauteur. Le Vendredi, on fit l'Est-Nord-Est, avec un Nord Nord-Ouest, & la hauteur fut de 15. d. 1. m. L'on commença à diminuer la portion de l'eau; parce qu'il y en avoit peu, & que l'on avoit beaucoup de chemin à faire. La nuit il soufla un Ouest-Nord-Ouest qui nous fit faire l'Est : nous tînmes même route le Samedi, dans la latitude de 15. d. 24. m. & le Lundi, dans celle de 15.

d. 34. m. Nous eûmes la nuit une tempête violente, qui tint tout le Monde alerte, & nous fit bien rouler le Mardi. Il tomba quelque peu de pluye ce jour-là; chacun s'empressa d'en ramasser autant qu'il pouvoit. On trouva la hauteur de 16. d. 16. m. & un vent d'Ouest-Sud-Ouest qui dura encore le Mécredi, nous fit faire l'Est un quart Nord-Est, & la latitude fut de 16. d. 26. m. nous fîmes le jour suivant l'Est avec un vent de Nord-Ouest, & nous trouvâmes 16. d. 44. m. le Vendredi le vent vint au Nord, ce qui nous fit faire l'Est un quart Nord-Est, & la latitude fut de 16. d. 46. m. le Samedi, on eut un vent de Nord-Ouest, & l'on fit le Nord-Est un quart Est, sans s'éloigner de la même latitude.

Le Dimanche, le vent fut Ouest-Sud-Ouest; mais on ne changea pas la route: la hauteur étoit de 17. d. une minute. On fit le même chemin le Lundi, avec le même vent, & l'on trouva 17. d. 15. m., mais le Mardi on trouva trois minutes davantage, quoiqu'il eût fait calme.

Le vent tourna au Sud le Mécredi; mais l'on avança peu, & l'on trouva la hauteur de 17. d. 34. m. Le Jeudi, nous fîmes le Nord avec un Est-Nord-Est, & l'on ne put point faire d'observation. Le

Vendredi, le vent passa de l'Ouest-Sud-Ouest à l'Ouest-Nord-Ouest, & l'on ne prit point de hauteur. Sur le soir, il tomba une fort grande pluye : tous les Mariniers altérés se mirent nuds, pour recueillir l'eau, & tous les Vaisseaux vuides furent promptement remplis. La tempête continua pendant toute la nuit, sans qu'on pût recueillir d'eau faute de Vaisseaux ; de sorte que la voyant en si grande abondance, chacun en fit son ris.

Le Samedi premier Septembre, on mit le Cap à l'Est-Nord-Est avec un Sud-Ouest, & la hauteur se trouva de 18. d. 50. m. Le Dimanche avant le jour, le vent tourna à l'Est, & fut si violent, qu'on ne put dire la Messe, ni prendre hauteur : ce qui obligea les Pilotes d'amener les mâts de hune ; de crainte qu'ils ne se trompissent, & empêchassent le voyage, comme il étoit arrivé d'autres fois faute de mâts. Tout le Monde veilloit jour & nuit, à cause du grand danger où l'on se trouvoit ; parce que les vagues jettoient beaucoup d'eau dans le Galion, & lui donnoient de terribles secousses de moment à autre. Nous étions pendant ce tems-là avec notre grande voile à la cape. Après qu'on eut exposé l'Image de S. François Xavier, le Général fit un vœu du prix de

ladite voile; (qui pouvoit valoir 200. piéces de huit) attribuant à ſon interceſſion la conſervation de la voile, & le calme de la mer. Le vent devint favorable trois heures avant le jour.

Le Lundi, le vent étant au Nord-Oueſt, nous fîmes l'Eſt-Nord-Eſt, & l'on rehiſſa les deux mâts de hune. Le même jour, on prit pour la premiére fois un poiſſon que les Eſpagnols apellent Cachoreta ou Faon; on l'expoſa en vente, ſelon la coutume. Le Capitaine en offrit juſqu'à 60. piéces de huit, pour en faire une offrande à la très-Sainte Mére de la Conception; mais quatre Matelots enchérirent de 5. piéces, & le poiſſon leur reſta. On prit enſuite près de 20. tant Cachoretas que Bonites; ce ſont des poiſſons très-pleins de ſang, de l'eſpéce des maquereaux. La tempête revint encore la nuit avec une ſi grande pluye, qu'il fallut ſe ſervir du bâton pour faire aller les Matelots ſur le pont. Ce tems nous empêcha d'obſerver le Soleil, auſſi-bien que le Mardi ſuivant, que nous fîmes route avec le même vent.

Le vent commença à ſoufler le Mécredi d'abord Sud-Oueſt, & ſur le midi Sud-Sud-Oueſt: on trouva la hauteur de 39. d. 33. m. Le Jeudi à la pointe du

jour, on commença à voir quatre des Isles Marianes ; mais le vent contraire ne permit pas au Pilote de les passer au 19. d. 20. m. comme il l'avoit résolu. Lorsque nous fûmes un peu plus avancés, on voyoit de loin vers le Sud la plus grande, qui a la figure d'une longue selle de cheval. La seconde du même côté, étoit un Volcan pointu & rond, que l'on apelle Griga dans les Cartes, & du sommet duquel il sortoit de la fumée. On me dit qu'il avoit 3. lieues de circuit, & que le bas étoit habité du côté du Sud : sur quoi le Contre-maître du Navire me dit, qu'y ayant passé une fois, plusieurs des Habitans vinrent avec leurs Barques, & lui aportérent du poisson, des cocos, & de très-excellens melons ; mais qu'ils ne venoient plus présentement à la rencontre des Galions, depuis qu'un passager extravagant s'avisa de maltraiter un de leurs gens.



CHAPITRE IV.

La découverte & la conquête des Isles Marianes.

ON a apellé autrefois ces Isles de las Velas : les Espagnols leur ont depuis donné le nom des Larrons ; parce que lorsqu'ils y mettoient pied à terre, en allant & venant de la Nouvelle Espagne aux Philippines, les Habitans leur voloient ce qu'ils pouvoient, & s'enfuyoient ensuite dans les bois. Michel Lopez de Legaspi en prit le premier possession au nom de Philippe II. en 1565. lorsqu'il alloit avec quatre Vaisseaux & une Frégate, pour la conquête des Philippines. Mais cette possession fut seulement de paroles ; pour avoir négligé d'y mettre garnison, & d'y bâtir des Forts : on n'y envoya pas même de Missionnaires, pour convertir les Habitans à notre Sainte Religion; ce qui venoit peut-être de ce qu'on regardoit alors comme une chose impossible, de faire goûter une Religion que suivoient les Espagnols, à des hommes qui abhorroient toute communication avec eux, & qui à leur aspect s'enfuyoient dans

le plus épais de leurs bois. Les PP. de la Société depuis, en allant & venant à leurs Missions des Philippines, touchés d'un zéle de Religion (en voyant ces malheureux peuples abandonnés & plongés dans les ténébres de l'Idolâtrie) proposérent à la Reine-mére, alors Régente pendant la minorité de son fils, la culture de cette vigne devenue sauvage sous le Paganisme; lui persuadant que l'on pourroit avec fruit y semer l'Evangile, si l'on y établissoit une Mission de leur Ordre. La Reine, par sa piété naturelle, accorda cette demande; sur quoi le Gouverneur de Manille ayant reçû les ordres de la Cour, arma un nombre suffisant de Vaisseaux & de Soldats, pour la conquête des Isles, & emmena avec lui le nombre des Péres que l'on jugea nécessaires. Les Espagnols furent maîtres en peu de tems de l'Isle d'Yguana, ou de Guan, située au 13. d. de latitude Septentrionale, aussi-bien que de celle de Sarpana; & poursuivant leur conquête, ils les subjuguérent toutes, sans peine, depuis le 13. d. jusqu'au 20. où est le Volcan.

Les PP. Missionnaires n'eurent pas le même succès; car ayant risqué d'aller seuls dans l'Isle, pour y prêcher l'Evangile, ils furent maltraités, & le P. Mora

les entr'autres fut bleſſé d'un coup de javeline à la cuiſſe, dans un endroit proche du Volcan. Ce fut auſſi dans la même Iſle où le P. de S. Victor reçut, il y a 29. ans, la couronne du Martyre, pour avoir baptiſé une petite fille, ſans la permiſſion de ſon pére; & l'on compte juſqu'aujourd'hui dix Miſſionnaires que l'on y a fait mourir. C'eſt pourquoi les Péres ſe ſont retirés dans les Iſles d'Yguana & de Sarpana, ſous la protection de la garniſon Eſpagnole.

Depuis 177. ans, que les Eſpagnols font ce voyage, en paſſant toujours entre ces Iſles, ils ont trouvé qu'elles formoient une chaîne qui s'étendoit du Nord au Sud: c'eſt-à-dire, depuis l'endroit où elle commence, vis-à-vis de la Nouvelle Guinée, juſqu'au 36. degré proche du Japon. Voici les noms que l'on a donnés aux Iſles qui ſont découvertes. Yguana, au 13. degré: Sarpana, au 14. Buona-viſta, au 15. Saeſpara, au 15. d. 40. m. Anatan, au 17. d. 20. m. Sarigan, au 17. d. 25. m. Guagan, au 18. Alamaguan, au 18. d. 18. m. Pagon, au 18. d. 40. m. le Volcan de Griga, au 19. d. 33. m. Tinay & Maug, au 20. d. 45. m. Urrac, au 20. d. 55. m. des trois autres Volcans, le premier eſt au 23. d. 30. m. le ſecond, au

24. & le troisiéme, au 25. l'Isle de Pattos, au 25. d. 30. m. la Desconosida, au 25. d. 50. m. Malabrigo, au 27. d. 40. m. la Guadalupe, au 28. d. 10. m. les trois Isles de Tecla, découvertes le 23. Décembre 1664. par le Galion le S. Joseph, sont depuis le 34. jusqu'au 36. degré. Il y a d'autres Isles depuis le 13. degré jusqu'à la Ligne & à la Nouvelle Guinée, que l'on ne connoît pas encore : outre cela, il y a une autre chaîne d'Isles, qui commence à la Ligne à 300. lieues de Callao, & qui s'étend vers l'Occident, sans que l'on en ait encore pû connoître le bout. Celles qui sont les plus connues ne sont point habitées, & ne nourrissent aucun animal à 4. pieds, mais seulement des oiseaux, que l'on tue à coups de bâton, comme l'ont dit ceux qui y ont été. Tous les Corsaires qui passent par le Détroit de Magellan pour venir dans la Mer du Sud, ont coutume de carener leurs Vaisseaux dans ces Isles. On les apelle de los Galapagos, à cause de la quantité des animaux de ce nom-là, que l'on y trouve, & qui ressemblent aux grandes tortues.

La principale des Isles Marianes est Yguana, ou Guan, où l'on a bâti un bon Château, gardé par 80. ou 90. hommes. La seconde est Sarpana, où il y a garnison

aussi, mais le Gouverneur demeure dans Umatta. Les Vaisseaux ne peuvent aprocher de toutes les deux, que de 3. lieues. Il y a deux Colléges dans Yguana, l'un pour les garçons, & l'autre pour les filles Indiennes; la direction en est entre les mains de douze PP. de la Compagnie, & le Roi donne 3000. piéces de huit tous les ans pour leur entretien, outre celui des Religieux. Sa Majesté fait une dépense généreuse de 34000. piéces de huit tous les ans, pour l'entretien de ces Isles; à sçavoir 3000. pour le Gouverneur, & le reste pour le Major, 100. Soldats de garnison, les PP. Jésuites, & les Colléges dont nous avons parlé. On envoie cela de la Nouvelle Espagne à Manille, avec de l'étoffe pour les Soldats. Il y a une patache entretenue pour leur porter ce dont ils ont besoin. Les maisons des Jésuites sont de terre, l'Isle ne fournissant pas d'autres matériaux; celles des Indiens ne sont que des cabannes couvertes de bois & de feuilles de palmier, comme des grottes. L'Isle a 10. lieues de tour, & est éloignée de 6. de Sarpana. Celle-ci est plus petite, & les Jésuites n'y ont pas de maison, mais ont soin de s'y rendre quand il le faut. Il y a une petite garnison, pour tenir les Barbares en bride.

CHAPITRE V.

Des Habitans, de la Religion, des fruits, du Climat & des surprenans bateaux des Isles Marianes.

LEs Habitans de ces Isles sont tous d'une figure gigantesque, de grosse corpulence, & d'une grande force; enlevant sur leurs épaules un poids de 500. liv. comme si ce n'étoit rien. Ils sont aussi si bon nageurs & si habiles plongeurs, qu'ils attrapent même les poissons. Avant que les Espagnols missent pied à terre dans ces Isles, les peuples y vivoient sous un Chef, errans tout nuds dans les montagnes. Ils ne connoissoient point le feu, ni l'usage du fer; mangeoient le poisson crud, (quelquefois même pourri) des cocos, des racines, & bûvoient de l'eau pure, quoiqu'ils eussent assez de cocos, pour faire du vin, & de l'huile. On ne sçait pas parmi eux ce que c'est que de vendre, mais seulement de troquer. Un Espagnol auroit beau leur porter des piéces de huit, on ne lui donneroit pas un coco, ni une poule; & il mouroit de faim s'il n'avoit point à leur troquer d'étoffe, ou quelque chose dont ils ont besoin.

On n'a trouvé aucune trace de Religion dans toutes les Isles que l'on a découvertes jusqu'à présent, comme des Missionnaires qui y ont demeuré long-tems, me l'ont dit ; mais il y avoit parmi eux une grande vénération pour leurs ancêtres, causée, non pas par l'amour, mais par la crainte, puisqu'ils gardoient leurs cranes dans leurs huttes, & les invoquoient dans leurs besoins : d'où l'on peut voir qu'ils ont quelque véritable connoissance de l'immortalité des ames, & qu'ils croient qu'il y a quelque endroit où elles résident, & d'où elles peuvent aider ou nuire. Leur Langue est différente de celle des Philippines. Leurs armes sont la javeline, dont la pointe est faite de l'os d'une jambe humaine, ou d'une pierre aiguë.

Quoique les arbres ne soient dans ces Isles, ni si grands, ni si épais que ceux des Philippines ; cependant le terroir produit tout ce qui est nécessaire pour les Habitans. Ils n'avoient autrefois que les fruits du pays & quelques poules ; mais depuis que les PP. Jésuites & les Soldats y sont venus, on y a introduit le ris & les légumes ; & quant aux animaux, on y a porté des chevaux, des vaches & des cochons, qui ont assez multiplié dans les montagnes. Il n'y avoit pas même de souris,

mais depuis que les Vaisseaux commencent à y passer, il s'y en trouve beaucoup. Du reste, on n'y voit aucun animal venimeux.

Le fruit le plus merveilleux de ces Isles, & qui leur est particulier, c'est le Rima; il sert aux insulaires de pain fort nourrissant. La plante est épaisse & pleine de feuilles; le fruit gros comme la tête, de la couleur d'une datte, mais plein de piquans, comme la Jacca de Goa; il y a dans le milieu un noyau blanc, gros comme une noix. On le mange bouilli ou rôti, & il se garde cinq à six mois: son goût est assez semblable à celui d'une figue d'Inde, ou Platane. Les montagnes sont toutes pleines de cocos.

Le Doucdou est un arbre comme le Rima, dont le fruit (qui est verd en dehors) a la figure d'une poire longue. La poulpe en est blanche & molle, & a quinze noyaux, qui étant rôtis, ont le goût de la chataigne, comme ceux de la Jacca. Ces Isles produisent aussi quantité de racines propres à manger, comme des Ubis, Gavas, Camottes & autres. Les eaux y sont excellentes: l'air y est meilleur & plus tempéré qu'à Manille, quoique sous le même paralelle d'Yguana & de Sarpana.

Les petits bateaux de ces Isles sont fort extraordinaires, tant pour leur construc-

tion que pour leur viteſſe. Ils ſont faits de deux troncs d'arbres courbes & creux, qui ſont couſus & joints avec de la canne des Indes. Leur longueur eſt de 15. ou 18. pieds ; & comme leur largeur n'eſt que de quatre palmes, & qu'ils pourroient tourner fort facilement, on joint aux côtés des piéces de bois ſolides, qui les tiennent en équilibre : quant aux paſſagers, le bateau pouvant à peine contenir les trois Matelots Indiens, on fait un plancher dans le milieu, qui s'avance de chaque côté ſur l'eau, où ſe mettent ceux qui veulent aller d'un lieu à un autre. De ces trois Matelots, il y en a toujours un dans le milieu occupé à jetter l'eau qui entre par dehors & par les fentes ; les deux autres ſont aux extrêmités pour conduire le bateau. La voile eſt comme celle que nous apellons Latine, faite de nattes & longue comme le bateau ; c'eſt ce qui fait qu'ils évitent autant qu'ils peuvent d'avoir le vent en poupe, parce que cela les feroit renverſer facilement. Il n'y a point de bateaux qui les égalent pour la viteſſe, puiſqu'ils font dix & douze milles d'Italie par heure. Lorſqu'ils ont à retourner d'un endroit à un autre, ils ne font que changer la voile, ſans tourner le bateau ; la proue devient la poupe, & celui qui y


BARQUES DES ISLES MARIANES
Voile faite de Nattes
Proüe
Pouppe
Passagers

étoit, devient le timonier. S'il y a quelque chose à raccommoder au bateau, ils mettent les marchandises & les passagers sur la voile, le raccommodent promptement, & le redressent s'il étoit renversé. Enfin, cette façon de naviger est si surprenante; que les Espagnols qui voient cela tous les jours, ont peine à croire leurs yeux. Quoique ces sortes de bateaux ne soient faits que pour de courts voyages; néanmoins dans un pressant besoin, il en partit deux d'Yguana, pour les Philippines, & ils traverserent ainsi une mer de 900. milles d'Italie : il y en eut un cependant de perdu. Afin que le Lecteur puisse mieux comprendre comme ils sont faits, j'en ai fait graver le dessein.

CHAPITRE VI.

L'ennuyeux & épouvantable voyage de L'Auteur jusqu'à Acapulco.

LE Vendredi 7. de Septembre, le vent étant à l'Est, nous fîmes le Nord-Nord-Est, sans faire aucune observation. Le Samedi, avec un Sud-Est, nous fîmes l'Est-Nord-Est, & l'on trouva la latitude de 21. degrés.

Le Dimanche, le vent étant Sud-Sud-Eſt, nous fîmes le Nord-Eſt, & trouvâmes 21. d. 40. m. le Lundi, même vent & même cours; on ne put faire d'obſervation que ſur le ſoir, que l'on trouva la hauteur de 22. degrés. On vit le Ciel d'une couleur violette, avec des nuages verds; ce qui me parut un prodige, auſſi-bien qu'aux PP. Jéſuites, pour n'avoir jamais vû ce phénoméne ailleurs, ni dans d'autres tems. Le premier Pilote commença ſa neuvaine pour obtenir de la Sainte Vierge un heureux voyage, & le ſoir on ſe divertit autant que le permettoit l'étroite priſon d'un Vaiſſeau.

Le Mardi, nous fûmes pris du calme, & la hauteur ſe trouva de 22. d. 10. m. le Mécredi, avec un Eſt-Sud-Eſt, on fit le Nord-Eſt, & on trouva 22. d. 37. m. Il eſt bon que le Lecteur ſçache que l'on obſerve dans cet endroit une étrange variation de la bouſſole, dont les Mathématiciens, ni les Pilotes n'ont pû donner aucune raiſon, depuis 180. ans que l'on y navige. Elle commence du Cap S. Bernardin au 12. & 13. degrés, & va toujours en augmentant juſqu'à 18. & 20. pendant le cours de plus de mille lieues, qui eſt environ la moitié du chemin; & de là elle va en diminuant juſqu'au Cap

Mendocino, où elle ne se trouve plus que de 2. degrés : mais comme cette variation est dans un endroit au Nord-Est, dans un autre au Nord-Ouest, moindre dans un lieu, plus grande dans un autre, cela est cause que la matiere est si difficile à expliquer. On ne peut pas l'attribuer aux pierres d'aiman, qui se trouveroient dans les Isles, puisqu'on en est éloigné de plus de mille lieues. Les Pilotes la connoissent au coucher du Soleil, parce qu'ayant le véritable point de l'Ouest, ils voient s'il correspond juste avec le Nord, & les deux autres points cardinaux.

Le Jeudi, avec un Sud-Est, on fit le Nord-Est ; la hauteur se trouva de 23. d. 50. m. & ainsi on passa de la Zone torride dans la tempérée : la nuit nous eûmes une grande tempête : le lendemain, avec un Est-Nord-Est, on fit le Nord : le Samedi, nous fîmes la même route avec le même vent ; mais étant devenu trop violent sur le midi, le Pilote fut obligé de mettre à la cape : trois heures avant la nuit, il devint Nord-Est. On prit pendant toute la journée tant de Cachorretas, que les Matelots en étoient rebutés, & les donnoient à ceux qui les demandoient. Elles goboient avidement l'hameçon, étant trompées par un faux poisson volant, fait

avec des chiffons, que l'on ne peut pas bien diſtinguer du véritable, lorſque le navire eſt à la voile, comme on le dira dans la ſuite.

Le Dimanche après la Meſſe, avec un Sud-Eſt, on fit le Nord-Eſt, un quart-Eſt; & la hauteur fut de 25. d. 5. m. le Lundi, avec un Sud-Sud-Eſt, on fit le Nord-Eſt: le Mardi, on fit le même cours, quoique le vent fût au Sud-Oueſt. On ne put pas obſerver la hauteur du Soleil. On prit quatre Requiens; on ouvrit le ventre d'un, & l'on y trouva ſept petits tout vivans. Ce fut un ſujet de diſpute entre les Jéſuites, l'Auguſtin & le Dominiquain, de ſçavoir ſi ce poiſſon engendroit ou non. Quelques-uns diſoient que la mere les avoit avalés, pour les revomir après, afin de leur conſerver la vie; & qu'ils venoient d'œufs premiérement pondus, & puis conſervés enſuite dans une ouverture au-deſſous des machoires, comme l'on dit que font les autres poiſſons, ſur tout les truites. Mais l'opinion la plus vraie & la plus commune, eſt que les poiſſons font leurs petits lorſqu'ils ſortent de l'œuf; puiſque pluſieurs perſonnes qui avoient long-tems voyagé ſur les mers, m'ont aſſuré avoir trouvé dans des Requiens, des œufs & de petits Requiens.

Requiens. Jean Savaletta Basque me dit là-dessus, que lorsqu'il avoit été à la pêche de la Baleine en Europe, dans les Mers du Nord, il avoit plusieurs fois trouvé de petites Baleines dans le ventre des méres. Le même jour il tomba une grande pluye, & les Matelots tout nuds en ramassérent de quoi remplir les vaisseaux vuides; & au lieu de diminuer la portion d'eau, après deux mois & demi de voyage, on l'augmenta.

Le Mécredi, avec un vent d'Est, on fit le Nord-Nord-Est; & la hauteur se trouva de 25. d. 50. m. On se divertit un peu avec les Requiens; on donna la liberté à un des grands, (parce qu'aucun des passagers ne se soucioit plus d'en manger) avec une planche qu'on lui avoit attachée à la queue, & c'étoit un grand plaisir de le voir courir, sans pouvoir plonger. On en lia ensuite deux ensemble par la queue, après avoir crevé les yeux à un, & lorsqu'on les eut jetté dans la mer, l'aveugle résistoit tant qu'il pouvoit à l'autre qui le vouloit tirer en bas, se croyant pris. Le Jeudi, nous eûmes calme jusqu'à midi; ensuite avec un petit Sud-Est, nous fîmes l'Est-Nord-Est; la hauteur du Soleil se trouva de vingt-six dégrés: le Vendredi, on fit la même route avec un Sud-Ouest;

& l'on prit quantité de Cachorretas, avec le même poisson volant dont on a parlé. Le soir, les deux sous-Pilotes commencérent leur neuvaine, avec quantité de lumiéres & de petites lanternes. Ils régalérent la compagnie avec des confitures; après quoi il y eut des danses & des comédies, que l'on faisoit sur le champ.

Le Samedi, avec un vent de Sud, on fit le Nord-Est un quart Est; & l'on se trouva au 27. dégré: le Dimanche, on fit la même route avec un Sud-Est; la hauteur fut de 27. d. 30. m. le Lundi de même, & la hauteur de 28. d. 12. m. le Mardi, avec un Sud-Sud-Est gaillard, nous fîmes l'Est-Nord-Est; & nous trouvâmes la latitude de 29. d. 3. m. on fut sur ses gardes pendant la nuit, pour éviter deux petits rochers que l'on trouve vers le 30. d. le Mécredi, nous fîmes le Nord-Est avec un vent de Sud, & nous eûmes la hauteur de 29. d. 58. m. Le Connétable du Vaisseau, voyant que j'écrivois tout ceci dans mon petit livre, commença à se moquer de moi; ce qui m'obligea de lui donner de mon chapeau sur le visage; &, si l'on ne m'eût pas retenu, je lui aurois cassé la tête à coups de bâton.

Le Jeudi, il tomba une grande pluye, & un vent d'Est nous fit faire le Nord un

quart Nord-Eſt, juſqu'au 30. d. 30. m. le lendemain, nous fîmes le Nord-Eſt juſqu'au 30. d. 49. m. & la bouſſole varioit d'une pointe vers l'Oueſt : le Samedi, on célébra la Fête de S. Michel, parce que c'étoit le nom du Général du Galion ; on donna des confitures, & on repréſenta une Comédie. Le vent fut Sud-Eſt, & l'on fit le Nord-Eſt un quart Eſt juſqu'aux 31. d. 58. m.

Le Dimanche, nous trouvâmes la même latitude, & nous nous croyons déja à la hauteur d'une certaine Iſle imaginaire, qu'on apelle Rica de oro, & que l'on met dans les Cartes au 32. d. moins quelques minutes ; quoiqu'il ſoit certain que perſonne ne l'a jamais vûe. Le vent de Sud-Eſt, qui dura juſqu'à midi, nous fit faire le Nord-Eſt un quart Eſt ; après quoi nous fûmes pris du calme juſqu'à minuit, que le vent ſouflant Eſt-Sud-Eſt, nous fit faire le Nord-Eſt. Cette nuit le Maître du Galion commença ſa neuvaine ; il traita la compagnie, & l'on danſa.

Lundi premier d'Octobre, le vent continuant à l'Eſt-Sud-Eſt, nous fîmes le Nord-Eſt un quart Eſt ; & trouvâmes la hauteur de 32. d. 28. m. il tourna enſuite au Sud-Eſt, & l'on prit quantité de Cachorretas & d'Albacoras, à cauſe que le

Vaiſſeau alloit fort vîte ; mais la nuit , un vent du Sud violent obligea le Pilote d'amener les mâts de hune & la grande vergue. Ce même vent nous cauſa une grande tempête , qui nous réduiſit à la civadiere , & rompit la barre du gouvernail. On trouva la hauteur de 33. d. 20. m. Le vent changea au Nord-Oueſt , mais la furie de la tempête ne s'apaiſa point ; au contraire , elle s'augmenta de telle ſorte , qu'après avoir porté le Vaiſſeau ſur le ſommet de très-hautes montagnes d'eau , elle l'abîmoit dans de profondes & épouvantables vallées , où nous croyions trouver à chaque moment notre tombeau. Les vagues paſſoient de part & d'autre par-deſſus ; & comme il étoit impoſſible d'allumer du feu , il falloit manger tout froid , & , qui pis eſt , ſe paſſer de chocolat. Perſonne ne pouvoit reſter debout , ni aſſis ; parce qu'on étoit renvoyé comme un ballon , & en danger de ſe caſſer la tête contre un coffre ou quelque autre choſe. Vers minuit , il tomba ſur mon lit deux baguettes de canon , qui vinrent avec tant de violence , que peu s'en fallut qu'elles ne me tuaſſent.

Le Mécredi , le même vent continua , la tempête ne diminua pas , & l'on fit le Nord-Eſt un quart Eſt. Nous avions

vû tout le long du voyage des oiſeaux de mer, & ce jour-là un Marinier prit un petit oiſeau ſemblable à un Serin, que le vent avoit enlevé, & qui n'avoit trouvé d'autre lieu pour ſe retirer que ſur les cordes du Vaiſſeau. Le Capitaine fit ce qu'il put pour le garder dans une cage; mais il étoit ſi fort exténué par la faim & par la laſſitude, qu'il mourut le même jour, & on lui trouva du ſable dans le ventre. Ce petit animal donna ſujet de philoſopher au Pilote, aux ſous-Pilotes, & aux Paſſagers, pour ſçavoir d'où il pouvoit venir; & l'on conclut qu'il étoit venu ſans doute de Rica de plata, Iſle éloignée de 30. lieues du côté du Sud, & que le vent l'avoit emporté ici: la hauteur ſe trouva de 34. d. 7. minutes. Les Pilotes diſent que les Iſles Rica de oro, Rica de plata, & pluſieurs autres aux environs ſont les Iſles de Salomon; mais pour moi, je crois qu'elles ſont imaginaires; puiſque depuis ſi long-tems que l'on fait ce voyage, on ne les a jamais vûes. La ſituation & la latitude des Iſles de Salomon eſt inconnue, & depuis tant d'années qu'on les cherche par ordre du Roi, on ne les a pas pû trouver. Un Galion, qui alloit de Manille à la Nouvelle Eſpagne, fut jetté par la tempête ſur une

Isle; & comme cette tempête avoit écarté toute la terre qui étoit dans le foyer, on en prit d'autre de l'Isle pour le raccommoder. Lorsqu'il fut arrivé à Acapulco, on défit la terre du foyer, & l'on trouva un morceau d'or, que la violence du feu avoit fondu & séparé de la terre. Le Commandant surpris de cette nouveauté, le fit sçavoir au Viceroi du Méxique, & celui-ci au Roi, qui commanda que l'on équipât une Flotte pour chercher ces Isles, dont le Pilote avoit pris la hauteur. Effectivement, le Général Dom Alvaro de Mendoza partit de Callao en 1595. pour découvrir les Isles de Salomon, dont on croyoit que celle-ci en étoit une. Après un voyage très-long & très-fatiguant, il arriva dans une Isle de Noirs de la Nouvelle Guinée, proche de la Ligne du côté du Sud, où il mourut, & une bonne partie de son équipage, & d'où sa femme Dona Isabella Barretti partit au mois de Février 1696. pour se rendre à Manille, avec un Vaisseau seul; tout le reste s'étant perdu, en cherchant inutilement ces riches Isles.

Il y a 30. ans que Dom Antonio de Medina s'offrit au Roi pour faire cette découverte, comptant sur la grande expérience qu'il avoit dans ces Mers. On en-

voya donc ordre au Viceroi du Méxique, & au Gouverneur de Manille, de le faire passer dans les Philippines, & de lui donner le Commandement du Galion qui devoit aller à Acapulco. Le Viceroi l'expédia avec cet emploi ; mais le nouveau Gouverneur de Manille qui venoit dans le même Galion, lorsqu'il fut un peu éloigné de la Nouvelle Espagne, le priva du commandement, & mit à sa place celui qui étoit venu de Manille. Medina chagrin d'un si grand affront, fut à peine arrivé dans les Isles, qu'il passa en cachette à la Chine avec une petite Barque, pour aller de là à Madrid, faire ses plaintes au Roi : mais comme on n'a point entendu parler de lui depuis ce tems-là ; on croit qu'il aura été tué par quelques Corsaires.

Le Jeudi le vent étant Nord, & Nord-Nord-Ouest, on fit l'Est, pour ne pas donner dans Rica di plata ; & l'on se trouva à la hauteur de 33. d. 30. m. Le froid se faisoit sentir beaucoup. Les Pilotes disoient que le courant en cette latitude faisoit aller le Galion plus vîte.

Le Vendredi, le vent étant Est, on courut Nord, & puis Nord un quart Nord-Est ; la hauteur fut de 33. d. 50. m. La tempête qui survint la nuit, nous fit mettre à la cape. Etant devenue plus forte le

lendemain, on amena les deux mâts de hune, & l'on ſe tint à la cape. Ces tempêtes ſont ordinaires devant & après le jour de S. François; peut-être à cauſe de l'Equinoxe. L'après-midi, nous fîmes le Nord-Eſt avec un Sud-Eſt, ne nous ſervant que de la miſéne; & parce que le vent devint plus violent, & excita une tempête, nous mîmes à la cape.

Le Dimanche, on fit le Nord, un quart Nord-Oueſt, avec un vent d'Eſt, & des vagues ſi furieuſes, qu'elles couvroient d'eau toute la poupe, & ne permirent pas que l'on célébrât la Meſſe. Le Lundi, nous eûmes un vent de Sud qui nous fit aller au Nord-Eſt un quart Eſt, en laiſſant l'Iſle imaginaire de Rica de plata au 34. d. 30. m. & nous trouvâmes la hauteur de 36. d. 20. m. Le Mardi, nous fîmes la même route avec un Sud-Eſt, qui devint fort pendant la nuit.

Le Mécredi, nous fîmes l'Eſt-Nord-Eſt avec le même vent, & trouvâmes la hauteur de 37. d. 34. m. Le Jeudi, on fit le Nord-Eſt un quart Eſt; & après midi le Nord-Eſt, à cauſe que le vent s'étoit mis à l'Eſt-Sud-Eſt. Le Vendredi, on courut le Nord-Eſt un quart Eſt, & puis le Nord-Eſt, à cauſe du vent de Sud-Eſt & de Eſt-Sud-Eſt. Le Pilote ne vou-

lant point monter plus haut, fit aller le Vaisseau au Sud-Est, avec un Est-Sud-Est très-gaillard. On trouve en cette hauteur le Ciel presque toûjours plein de nuages, & il tombe une petite pluye fine, que les Espagnols apellent Garuva.

Le Samedi de bonne heure, on mit le cap au Nord-Est avec un Sud-Est. Le froid se faisoit vivement sentir, & sur-tout aux Indiens & aux Noirs qui sont nés dans les pays chauds.

Le Dimanche, on ne dit point la Messe, à cause des secousses que les vagues donnoient au Vaisseau, & de la quantité d'eau qu'elles envoyoient dedans. Le soir, le vent contraire nous obligea de mettre à la cape, & vers minuit on courut Est, le vent étant Nord-Nord-Est. Le Lundi, un vent de Nord nous fit faire le Sud-Est; & étant devenu Est-Sud-Est avant midi, il fallut retourner d'où nous étions venus. On trouva la hauteur de 36. d. 30. m. Le vent changea sur le soir: le Mardi, on fit route au Nord-Est avec un Est-Sud-Est, qui s'étant changé ensuite en Est, nous fit faire le Nord-Nord-Est, & le Nord-Est un quart Nord, & la hauteur fut de 37. d. 2. m. Les pluyes qui étoient tombées pendant les jours passés, gâtérent plusieurs balles & coffres pleins

d'étoffes de ſoie & d'évantails de la Chine, au grand dommage de ceux à qui ces marchandiſes apartenoient. Nous fûmes pris du calme le Mécredi, & l'on obſerva la hauteur de 37. d. Sur le ſoir, un vent de Sud-Sud-Oueſt nous fit faire l'Eſt; mais à minuit le calme nous reprit, & on dériva vers le Nord-Nord-Oueſt. Le même vent revenant le Jeudi, nous courûmes l'uſt qui étoit notre route; quoique pour la faire ſûrement, il faille ſe tenir entre la latitude de 36. & de 42. qui eſt la plus grande qu'aient tenue tous les Vaiſſeaux qui font ce voyage. On obſerve cela, parce que ſi les Navires ne prennent pas cette hauteur, avant que de rencontrer les ſignes ou herbes, dont nous avons parlé; ſe trouvant enſuite ſous le vent depuis la Côte du Cap Mirdo, juſqu'à Californie, il leur eſt très-difficile de pouvoir gagner le Nord. C'eſt ce qui arriva il n'y a que ſix ans à la Patache qui partit pour la Nouvelle Eſpagne après la perte du S. Joſeph; parce que s'étant élevée juſqu'au 35. d. & ne le conſervant point, elle ne pût jamais rencontrer les ſignes: & certainement tout l'équipage ſeroit mort de faim, ſi Dieu ne les avoit fait tomber dans une Iſle inconnue à la hauteur de 18. d. 20. m. que l'on apella de S. Sebaſtien, à cauſe qu'elle fut

découverte ce jour-là. Ils firent provision d'eau dans un lac qu'ils y trouvérent, & de viande en tuant quantité de ces oiseaux de marine apellés Bobos, qu'ils salérent & mirent dans des vaisseaux de terre. L'Isle étoit petite, plate & pleine de beaux arbres. Le vent devint Nord l'après dînée; l'on fit l'Est, un quart Nord-Est, & la hauteur se trouva de 36. d. 30. minutes.

Le calme nous prit le Vendredi, & le courant nous fit perdre quelques minutes. Il s'éleva ensuite un Sud-Ouest qui nous fit faire Est un quart Nord-Est, & devint le soir plus fort. Le Major Arambolo commença sa neuvaine. Le Samedi, nous eûmes le même vent, & fîmes la même route. Une petite pluye qui tomba abbattit le vent. On trouva la hauteur de 36. d. 30. minutes.

Le Dimanche, nous fûmes pris d'un ennuyeux calme; mais à la fin il revint un Sud-Ouest, qui nous fit faire l'Est un quart Nord-Est. On trouva la hauteur de 36. d. 37. m. & la Boussole varioit d'une pointe vers l'Est. Quoique cette variation soit toûjours inégale, les Pilotes ne laissent pas de connoître combien ils sont éloignés de terre. La vûe d'un Pigeon réjouit tout le monde ce jour-là, prenant cela comme

un bon présage, & comptant que dans un mois on pourroit voir terre. On croyoit que ce Pigeon avoit été enlevé par le vent hors de l'Isle, qu'on apelle de Dona Maria Laxara, (à cause qu'une Espagnole de ce nom-là s'étoit jettée en cet endroit dans la mer, en revenant de Manille) où il s'en trouve une si grande quantité, qu'ils obscurcissent le jour. Au reste, ce ne sont pas des pigeons de terre, quoiqu'ils aient le bec & les plumes semblables; mais de mer, ayant les pattes comme des canards. Cette Isle est à la hauteur du 31. degré.

Le Lundi, nous eûmes un violent Sud-Ouest, qui nous fit faire l'Est un quart Nord-Est; & le soir il devint Nord-Nord-Ouest. Le lendemain avant le jour, le vent se mit au Nord, & fut si violent, que le Galion fit beaucoup de chemin sur l'Est un quart Nord-Est; mais il nous empêcha de faire la cuisine. On trouva la hauteur de 36. d. 16. minutes.

Il n'y a point de doute, que dans les tems passés une telle navigation n'ait été très-dangereuse & très-terrible. En 1575. le Navire le S. Esprit se perdit à Catanduanes, par l'ignorance du Pilote qui ne put pas trouver l'Embocadero. En 1596. les vents contraires emmenérent le Galion le S. Philippe dans le Japon, où il fut sai-

ſi, & toute la charge deſtinée pour la Nouvelle Eſpagne, par voie de repreſailles; ce qui donna occaſion à l'Empereur Taycoſama alors régnant, de perſécuter les Chrétiens, juſqu'à ôter la vie au P. Pierre Recollet, qui y étoit allé de Manille avec le caractére d'Ambaſſadeur, pour mieux exercer la fonction de Miſſionnaire. En 1602. il y eut encore deux Galions de perdus, & puis d'autres après. La difficulté & le danger ne ſont pas moindre aujourd'hui, quoiqu'on ait fait ce voyage pendant près de deux ſiécles; car il ſe perd beaucoup de Galions : d'autres ſe trouvant ſans mâts, ou repouſſés par des vents contraires, lorſqu'ils ſont à moitié chemin, ſont obligés de retourner, après avoir perdu beaucoup de monde, & le reſte étant en très-mauvais état; comme il eſt arrivé au Galion le Santo Chriſto, il n'y a pas long-tems.

Pendant toute la nuit, & le jour ſuivant, le vent continua avec la même force, & nous fîmes la même route. On voyoit beaucoup de pigeons autour du Vaiſſeau. Comme le froid étoit grand, le Général fit diſtribuer aux Matelots quelque peu de vin de Nipa pour leur rechaufer l'eſtomac. On trouva la hauteur de 35. d. 45. m. Il fallut faire aller la

pompe huit ou dix fois toutes les vingt-quatre heures, à cause que le Navire faisoit beaucoup d'eau : le vent vint du Nord au Nord-Nord-Est, ce qui obligea le Pilote de mettre à la cape, afin de ne pas perdre d'élévation.

Le Jeudi, nous fûmes encore à la cape, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour ne pas trop fatiguer le Vaisseau. Nous ne trouvâmes de hauteur que 35. d. 10. m. le vent étant devenu plus fort le soir, on amena les deux mâts de hune. Une grande pluye vint le Vendredi, qui apaisa le vent & la mer ; mais on fut à la cape la plus grande partie de la journée, la pluye continuant avec éclairs & tonnerre. On regardoit cela comme des signes que nous n'étions pas loin de terre ferme, ou au moins de quelques Isles ; parce que quelques-uns croyoient que le tonnerre & les éclairs ne pouvoient être produits que par des exhalaisons ignées que la terre envoyoit, & non par les vapeurs qui sortent de l'eau : comme si dans l'air, qui est au-dessus de l'eau, il ne pouvoit pas y avoir beaucoup de nitre, de soufre & choses semblables, qui causent les tonnerres & les éclairs. Le soir, on fit le Nord un quart Nord-Est avec un vent d'Est & d'Est-Sud-Est. Sur les trois heures de cette nuit orageuse, on

vit au haut du mât le feu S. Elme, que tous les paſſagers ſaluérent comme un préſage de beau tems.

Le Samedi, on fit premiérement le Nord-Nord-Eſt, & puis l'Eſt un quart Nord-Eſt, avec des vents d'Eſt & d'Eſt-Sud-Eſt, qui furent accompagnés d'une grande pluye. Le Dimanche, la pluye & les tonnerres continuérent; on rehiſſa les deux mats de hune, & l'on fit d'abord l'Eſt un quart Nord-Eſt, puis l'Eſt-Nord-Eſt, & enfin le Nord-Eſt avec les vents de Sud-Sud-Eſt, de Sud-Eſt, & d'Eſt-Sud-Eſt. On trouva la hauteur de 36. d. 10. m. le vent devint meilleur pendant la nuit, on fit l'Eſt-Nord-Eſt afin de regagner la hauteur que nous avions perdue malgré nous.

Le Lundi, le Ciel s'étant éclairci, le Soleil parut brillant, & réjouit les cœurs des paſſagers, qui avoient été enſévelis tant de jours ſous des brouillards épais & des pluyes; un vent de Sud-Oueſt nous fit mettre le cap à l'Eſt un quart Nord-Eſt.

Ceux qui ſe trouvent ſur le Galion qui va à la terre promiſe de la Nouvelle Eſpagne, comme parlent les Eſpagnols, n'endurent pas moins de miſéres que les enfans d'Iſraël, lorſqu'ils paſſérent de l'Egypte

dans la Paleſtine. On y ſent une cruelle faim, une pareille ſoif, des maladies, du froid, il faut veiller continuellement, outre les chocs perpétuels que les vagues donnent au Vaiſſeau, & que le Vaiſſeau fait ſentir aux paſſagers. Je pourrois dire qu'ils ſouffrent tous les fleaux que Dieu envoya à Pharaon, pour amolir ſon cœur endurci ; parce que s'il a été attaqué de la lépre, le Galion n'eſt jamais ſans une rogne univerſelle, qui eſt encore une addition aux autres miſéres. Si l'air fut alors rempli de moucherons ; le Vaiſſeau eſt rempli de certains petits animaux, qui s'engendrent dans le biſcuit, & qui ſont ſi vifs, que non-ſeulement en très-peu de tems ils courent dans les cabines, les lits & les plats où l'on mange, mais s'attachent inſenſiblement à la chair. Au lieu de ſauterelles, il y a diverſes ſortes de vermines de toutes couleurs, qui ſuçent le ſang. Les mouches tombent en abondance dans la ſoupe que l'on mange, & où nagent déja quantité de petits vers de diverſes eſpéces. Enfin, ſi Moïſe a miraculeuſement converti ſa verge en ſerpent ; dans le Galion, ſans aucun miracle un morceau de pain ſe change en bois & en figure de ſerpent.

J'éprouvai une bonne partie de cette miſére, parce que le Gardien avec qui je

m'étois accommodé, me donna des poules au commencement ; mais lorſque nous fûmes en pleine mer, il me fit jeûner à l'Arménienne, ayant banni de la table, le vin, l'huile & le vinaigre, & accommodant le poiſſon avec de l'eau & du ſel. Les jours de viande, il me donnoit des tranches de vaches ou de bufle ſéchées au Soleil, ou au vent; & qui ſont ſi dures, qu'on ne peut abſolument les mâcher, ſans les battre long-tems avec un morceau de bois, dont elles ne ſont pas fort différentes; ni les digérer, ſans une forte purgation. On aprêtoit à midi un de ces morceaux de viande, que l'on faiſoit bouillir dans de l'eau claire. Il m'ôta auſſi dans la ſuite la conſolation de rompre un bon biſcuit, parce qu'il ne voulut plus conſumer du ſien ; mais il mettoit à table de celui du Roi, & à chaque morceau on avaloit un nombre de ces petits animaux qui s'y engendrent.

Les jours maigres, l'ordinaire étoit un poiſſon rance, cuit avec de l'eau & du ſel: à midi, on donnoit une ſoupe faite d'une eſpéce de petites féves, qui étoient ſi pleines de petits vers, qu'on les voyoit nageans ſur le bouillon ; de ſorte, qu'outre le dégoût qu'ils me cauſoient, ils me faiſoient douter ſi le dîner étoit en gras ou en maigre.

A la fin du dîner, on donnoit un peu d'eau & de ſucre; mais en ſi petite quantité, qu'elle irritoit plutôt la ſoif qu'elle ne l'étanchoit. La Providence nous aida pendant un mois avec les Requiens & les Cachorretas que les Matelots prenoient, & que l'on mangeoit bouillis & rôtis.

Mais d'un autre côté, on doit plaindre celui qui en tient un autre à ſa table; parce que la longueur du voyage cauſe toutes ces incommodités. Certainement, ceux qui prennent ce ſoin dépenſent des milliers de piéces de huit à faire les proviſions néceſſaires de viandes, de poules, de biſcuit, de ris, de confitures, de chocolat & autres choſes; & en ſi grande quantité, que depuis le premier jour du voyage juſqu'au dernier, on a toûjours à table des confitures, & du chocolat deux fois par jour, dont les Matelots font autant de conſommation que les perſonnes riches. Le longtems que l'on eſt ſur la mer, fait que les vivres ſe gâtent, excepté les confitures & le chocolat, qui ſont d'un grand ſecours pour les paſſagers.

Une quantité de Matelots tomba malalade, par les pluyes continuelles, le froid, & autres rigueurs du tems, où ils étoient exposés; cependant, ils ne goûtoient point du bon biſcuit, du ris, des poules,

du pain d'Efpagne, & des confitures qui étoient de la part du Roi, à la garde du Maître; pour les diftribuer aux malades; mais ce galant homme les confommoit lui-même à fa table.

Malgré toutes les peines & tous les dangers qui accompagnent un fi long voyage, l'avidité du gain en engage plufieurs à le faire deux fois, quatre fois, dix fois même. Les Matelots, quoïqu'ils jurent à tous momens fur la route de n'y jamais revenir, à peine font-ils arrivés à Acapulco, pour prendre les 275. piéces de huit que le Roi leur donne pour leur retour, qu'ils ne fe fouviennent plus des maux qu'ils ont foufferts. Toute la paie eft de 350. piéces; mais ils n'en reçoivent que 75. à Cavite, quand ils vont en Amérique; car s'ils en avoient la moitié, très-peu retourneroient aux Philippines pour avoir le refte. Ce voyage aporte 150. & 200. pour cent de profit aux Marchands, & 9. pour cent aux Facteurs; ce qui ne fait pas une petite fomme, dans une affaire de 2. à 300000. piéces de huit. Il eft effectivement fort agréable de retourner chez foi, avec 17. 18000. écus de profit, en moins d'un an: fans compter ce qu'on fait pour foi-même.

Le Capitaine Dom Manuel Arguelles me dit, que fans avoir aucun emploi, il

gagnoit dans ce voyage 25. à 30000. piéces de huit, ſeulement pour les commiſſions. On en comptoit au Pilote 20000. aux ſous-Pilotes 9000. chacun, au Général 40000. & au contre-Maître, Maître & Gardien, (qui peuvent ſerrer plus de balots de marchandiſes) il ne faut qu'un voyage pour les rendre riches. Celui qui prend de l'argent à 50. pour cent, peut en gagner encore autant, ſans que la marchandiſe qui ſe perd ſoit ſur ſon compte. Pour moi, toutes ces eſpérances, & encore de plus grandes, ne m'engageront jamais à recommencer une telle navigation, pendant laquelle on eſt exposé mille fois à perdre la vie, ou du moins la ſanté qui en fait tout l'agrément. J'ai fait cette digreſſion, pour faire voir au Lecteur quelles épines les hommes doivent ſentir pour poſſéder les roſes des richeſſes, qu'ils ſouhaitent tant.

Les Eſpagnols & les Géographes ont apellé cette Mer Pacifique, nom qui ne s'accorde guéres avec ſes terribles & orageux mouvemens, pour leſquels on devroit plutôt l'apeller Turbulente. La vérité eſt, que les Eſpagnols lui ont donné ce beau nom dans le voyage d'Acapulco aux Philippines, qui ſe fait ſans peine en trois mois, ſans aucun mouvement violent

de la Mer, & toûjours avec vent arriére, comme on l'a dit ci-dessus.

Le Mardi, un bon vent de Sud-Ouest nous fit faire l'Est un quart Nord-Est; il devint Ouest ensuite; & trouvant la hauteur de 36 d. 40. m. nous fîmes l'Est-Nord-Est, pour gagner une plus grande latitude. Les vagues furent si violentes pendant la nuit, qu'il fallut mettre dix hommes au Gouvernail.

Le Mécredi, nous eûmes à la pointe du jour un Nord-Ouest, qui nous fit faire l'Est un quart Nord-Est. Nous vîmes en mer un morceau de bois d'environ huit palmes de long, travaillé, qui nous parut être une marque que nous étions proche de terre; mais ce pouvoit être également celle d'un naufrage.

Le Jeudi premier de Novembre, le Ciel parut fort serein, & la mer fut fort calme; mais la nuit il vint un vent de Nord-Ouest, qui se changea en Ouest, & nous fit courir l'Est-Nord-Est; la hauteur se trouva 37. d. 13. m. Le Nord-Ouest revint le soir, & dura tout le Vendredi; ce qui fit que nous continuâmes la même route. On prit hauteur, & l'on ne trouva que 37. d. 10. m. ce qui nous obligea de mettre le cap au Nord-Est un quart Est, puisque les courans nous faisoient perdre de notre latitude.

Le Samedi, le vent étant au Nord-Nord-Oueſt, nous fîmes l'Eſt-Nord-Eſt. On vit un autre morceau de bois, qui augmenta les eſpérances que nous avions d'être proche de terre; quoique les Pilotes, trompés par les courans qui vont vers l'Eſt, ſe comptaſſent plus de cent lieues arriére. Le ſoir, un vent de Nord-Oueſt nous fit faire le Nord-Eſt un quart Eſt; mais étant devenu la nuit Nord-Nord-Eſt, nous mîmes le cap à l'Eſt.

Le vent étant revenu plus favorable le Dimanche, nous courûmes l'Eſt-Nord-Eſt; & la latitude fut de 37. d. 14. m. le lendemain avec un Nord-Oueſt, nous fîmes le Nord-Eſt un quart Eſt, & ayant trouvé la hauteur de 39. d. 20. m. nous fîmes l'Eſt; mais le vent devenant foible, notre route fut à l'Eſt-Sud-Eſt. Le Mardi avec un Nord-Nord-Eſt & un Nord-Eſt, on fit l'Eſt & l'Eſt-Sud-Eſt: en prenant hauteur on s'aperçût qu'on en avoit perdu beaucoup, puiſqu'on ne la trouva que de 36. d. 40. m. ce qui ne pouvoit pas être autrement avec un tel vent. Pendant la nuit, on courut Eſt, avec un Nord-Nord-Eſt: le lendemain le vent s'étant remis au Nord-Eſt, il fallut faire l'Eſt-Sud-Eſt; on trouva la hauteur de 36. d. 10. m. Le ſoir, on mit le cap

au Nord-Nord-Oueſt, pour ne pas tomber ſi fort au Sud.

Le Jeudi, on fit la même route, juſqu'à la latitude 36. d. 13. m. Il y eut éclipſe de Lune; mais on ne pût pas la voir, à cauſe des nuages. Le Vendredi matin, nous fîmes le Nord-Oueſt un quart Oueſt avec un Nord-Nord-Eſt; on trouva la hauteur de 36. d. 17. m. le même vent contraire continua le Samedi, & nous nous élevâmes juſqu'au 36. d. 40. m.

Le vent ſe mit à l'Eſt le Dimanche; on fit le Nord-Nord-Eſt, & on arriva au 37. d. 25. m. le Lundi un vent d'Eſt-Sud-Eſt qui s'éleva, nous fit mettre le cap au Nord-Eſt, & enſuite à l'Eſt Nord-Eſt; la hauteur fut de 38. degrés: le Mardi, on fit l'Eſt un quart Nord-Eſt, avec un vent de Sud. Le froid ſe faiſoit ſentir; & le peu de vivres qui reſtoit ſe corrompant, on les épargnoit beaucoup. L'on donnoit aux meilleures tables, dès le grand matin, une taſſe de chocolat, quelque petite choſe deux heures avant dîner, & le dîner après-midi. Le ſoir, c'étoit une autre taſſe de chocolat, & ſur le tard quelques confitures, ſans aucun ſouper. Le vent fit tout le tour de la bouſſole.

Nous trouvant à la hauteur du Japon,

cela donna occasion dans le Vaisseau de s'en entretenir; & pour desennuyer le Lecteur, je vais lui en raconter tout ce qui est venu à ma connoissance par les Relations les plus sincéres.

CHAPITRE VII.

Courte description de l'Empire du Japon. Origine des Japonois, & quelques-unes de leurs coutumes.

L'Empire du Japon, qui est apellé par ses Habitans Nipon, & par les Espagnols Argentana, avoit autrefois (selon le témoignage de Marc Paul) les noms de Chrysé & de Zampangry. Le P. Maffei, en parlant de sa situation, a un peu erré, l'ayant mis entre les 30. & 38. dégrés de latitude Septentrionale, lorsqu'il s'étend jusqu'au 40. Son climat n'est guéres différent de celui de Sardaigne, de Rhodes, de Chypre, de Candie, de Sicile, de Portugal, de Syrie, de la Perse & de la Chine. Il a du côté de l'Orient la Californie & la Nouvelle Grenade, à plus de 1000. lieues de distance, & non pas 150. comme le veut le P. Maffei : à l'Occident, la Corée & le Grand Empire de la Chine, à différentes

différentes diſtances, ſelon que les Caps avancent plus ou moins en mer : au Midi, les Iſles Philippines : & au Nord, le pays de Jedſo, auquel on croit que le Japon eſt joint ; le Détroit, qu'on apelloit d'Anian, ne s'étant trouvé qu'une Baie.

Quant au pays de Jedſo, il eſt tout rempli de montagnes, & habité par une Nation fiére & ſauvage. Quelque dépenſe qu'ait pû faire l'Empereur du Japon, & quelque ſoin qu'il ait aporté pour trouver les confins de ce pays-là, il n'y a point encore réuſſi ; parce que les montagnes eſcarpées & les précipices affreux qui ſe préſentent de tous les côtés, empêchent de pénétrer plus avant : ce qui fait douter que le Japon ſoit une Iſle. Le peu d'habitans qui s'y trouvent, n'ont point d'autres remédes pour leurs bleſſures, que de laver la plaie avec de l'eau ſalée. Ils ont un miroir attaché ſur la poitrine, & l'épée pendante de la tête, de maniére que la garde leur bat les épaules. Ils viennent trafiquer des fourrures d'un très-grand prix dans cette Province du Japon, que l'on apelle Aquita, qui eſt ſur leurs frontiéres.

On voit par là l'erreur de quantité de cartes Géographiques qui terminoient cette Province par l'Océan ; & l'on eſt obligé de convenir que la longueur de l'Em-

pire du Japon ne nous eſt pas encore bien connue, ni même à ſes propres Habitans: cependant le P. Maffei veut qu'elle ſoit de 200. lieues, & ſa largeur tout au plus de 30. Cluvier d'un autre côté, en fait la longueur de 150. & la largeur de 70. au plus.

Cet Empire eſt diviſé en cinq Provinces: à ſçavoir, Giamayſtero, Gietſengo, Gietſeſen, Quanto & Ochio: outre l'Iſle de Chiekok, qui étoit autrefois un Royaume particulier; & celle de Saikok, (que le P. Maffei apelle Ximum) où il y avoit pluſieurs Rois. Le pays qu'on apelle aujourd'hui proprement le Japon, a deux Villes principales, Meaco & Jedo, où fait ſa réſidence ordinaire l'Empereur, qui eſt le Souverain des 52. Royaumes, dont parle ledit P. Maffei.

Les autres Iſles célébres qui entourent le Japon, ſont Tacaxuma, Iquicuchi, Canga, Firando, Meaoxima, Oeno, Coſyque, Beroe, Oqui, Murgan, Avans, Mettogamma, Meho, Mianoſimi & Sando, qui ſont toutes remplies de mines d'argent très-riches; outre une autre que les Européens apellent le Volcan, à cauſe des fumées continuelles qu'elle exhale comme le Mont-Etna.

L'on ne ſçait pas certainem ent qui fu-

rent les premiers des Européens qui découvrirent un ſi grand pays. Les uns en donnent l'honneur aux Portugais, qui y furent jettés par une tempête en 1534. ou 1540. d'autres à Antoine la Motte, François Zeimoet & Antoine Pekot qui partirent de Dordrecht pour la Chine, & que la tempête jetta ſur les terres du Japon en 1542. dans le tems que Martin Alfonſe Soſa alloit à Goa pour Viceroi au nom du Roi de Portugal.

L'air généralement y eſt froid, ſujet aux neiges, mais d'ailleurs très-ſain ; le terroir n'eſt pas des plus fertiles. On y moiſſonne le ris dans le mois de Septembre, & le bled dans le mois de Mai, en certains endroits. Il y a des montagnes très-hautes, qui fourniſſent des eaux minérales ; entre leſquelles eſt celle que l'on apelle Figuenojama, qui s'éleve beaucoup au-deſſus des nuées ; & une autre, qui jette des flammes, où l'on dit que le Diable, environné d'un brouïllard épais, ſe fait voir à ceux, qui, par un vœu fait en ſon honneur, jeûnent juſqu'à devenir très-maigres.

On prévoit les furieuſes tempêtes qui arrivent dans ces Mers-là, lorſqu'on aperçoit au Ciel tout proche de l'horiſon, trois arcs tout brillans, qui enſuite s'obſcurciſſent peu à peu.

Les Japonois sont originaires de la Chine ; mais le tems auquel ils ont pasé au Japon est fort incertain. Le P. Martini dit que ce fut sous le régne de l'Empereur Xio ; que ce Prince y envoya quantité de Chinois chercher une herbe, qu'il s'imaginoit follement devoir le rendre immortel ; & que ces gens-là, trouvant le pays bon, y restérent. Néanmoins, l'opinion commune est, que dans le 11e. siécle ou environ, une des principales Familles de la Chine ne pouvant souffrir le gouvernement tyrannique de l'Empereur, trama une sédition, qui fut découverte à tems, & causa un grand massacre entre les deux Partis ; mais qu'enfin, (comme le Ciel se déclare rarement pour ceux qui osent se révolter contre leur Prince légitime, quelque injuste qu'il puisse être) les Rébelles eurent le malheur de succomber. On fit une horrible boucherie des malheureux qui restérent, les crimes d'Etat ne se pardonnant pas si facilement : cependant, les personnes les plus graves supliérent l'Empereur, & obtinrent de lui que l'on ne répandît plus tant de sang ; en accordant aux criminels la sortie de ses Etats, & qu'abandonnant leur patrie pour jamais, ils allassent habiter des Isles désertes, qui se trouvoient vis-à-vis de la Corée,

Elles furent peuplées en peu de tems, ornées de Villes considérables, & prirent le nom d'Empire du Japon. Les Japonois voulant effacer l'idée de leur ignominieux établissement, s'apliquérent autant qu'ils le purent à prendre des coutumes contraires à celles des Chinois. Dans ce tems-là, ceux-ci portoient leurs cheveux très-longs, qu'ils relevoient par devant avec un poinçon d'un grand prix; & eux se coupoient les cheveux de devant, en laissant un floccon derriére, qu'ils se nouent aujourd'hui près des oreilles, en l'envelopant d'un papier blanc. Pour saluer, les Chinois se tiennent droits, & puis s'agenouillent; & les Japonois se ploient de façon, qu'ils touchent presque la terre de leurs épaules, & ôtent leurs souliers, pour marquer leur respect aux personnes de distinction. Les Chinois aiment à porter de grandes moustaches, & les Japonois les méprisent. Outre cela, ils portent contre la coutume des autres Nations, le manteau dans le logis, & non pas dans la place; ils aiment les cheveux noirs, & non pas les blonds; les dents noires, & non pas blanches, qui est la couleur du deuil chez eux; ils veulent que les servantes & les filles de chambre aillent devant leurs Maitresses, & les femmes esclaves à la sui-

te ; que les femmes grosses se serrent le ventre avec des ceintures pour accoucher plus facilement. Elles mangent fort peu après l'accouchement, & lavent l'enfant dans l'eau froide, aussi-tôt qu'il est né. L'on a en horreur au Japon, les parfums dont on se sert en Europe ; & les leurs produiroient le même effet chez nous. Ce seroit la même chose par raport à leurs ragoûts. Ils mangent seuls, chacun ayant sa table en particulier ; ils boivent chaud Eté & Hiver. Notre Musique leur seroit insuportable. Les Médicamens que l'on donne à nos malades sont des viandes bien cuites ; mais chez eux, ce ne sont que des mets grossiers, des poudres salées, des boissons cruës ; laissant au malade le choix de la quantité qu'il en doit prendre. Ils estiment les vases de porcelaine selon l'ancienneté, ce qui les fait monter à des prix très-hauts : l'on dit même que le Roi de Sunga en acheta un, le Siécle passé, 14000. ducats ; & qu'un Japonois Chrétien de la Ville de Sacai donna 1400. ducats d'un qui étoit de trois morceaux. Leur folie va encore plus loin pour les Peintures antiques de chez eux, & pour les anciennes épées avec leurs gardes travaillées par d'excellens ouvriers, qu'ils paient quelquefois jusqu'à 2000. ducats.

Ils s'attachent beaucoup à tirer plusieurs sortes de métaux & de minéraux des mines de leur pays ; ce qui engage les Marchands des nations les plus éloignées à venir faire négoce avec eux.

Les Japonois n'élévent ni brebis, ni chévres, ni oyes, ni poules, mais se nourrissent seulement de gibier. On voit paître dans les prairies beaucoup de bœufs & de chevaux, qui sont pour l'usage de la guerre dans le besoin ; on trouve dans les bois des loups, des sangliers, des cerfs & des lapins. Ils ont grande quantité de faisans, de perdrix, de ramiers, de tourterelles, de cailles & autres. La pêche est abondante chez eux ; ils estiment sur-tout les aloses, & le poisson chapon. Ils font la chasse aux Baleines sur le bord de la Mer ; ils se servent de leur lard au lieu d'huile & de beurre, dont ils ignorent même le nom. Ils font des flambeaux avec du bois de pin.

Ceux qui ont la taille haute & belle, en deviennent insolens. Tous sont adroits & souples ; & ils ménent la vie de soldat jusqu'à 60. ans. Ils ont un courage incroyable à suporter la faim, la soif, le froid, le chaud, les veilles, les fatigues ; ce qui vient de l'éducation sévére qu'on leur donne. Aussi-tôt qu'un enfant est né,

ils le lavent dans la riviére, comme on l'a déjà dit, fût-ce même dans l'hiver le plus rude ; ils ne le laissent teter que pendant peu de mois ; & d'abord qu'il est en état de marcher, ils l'exercent à la chasse, en le tenant éloigné de la nourrice, persuadés qu'une éducation molle affoiblit le corps, & rend l'esprit effeminé.

Certainement, cette nation a l'esprit fin, & est bien pourvue de tous les dons de la nature ; en quoi non-seulement elle surpasse tous les habitans des Côtes Occidentales & Orientales, mais aussi une bonne partie des Européens. Les enfans des païsans mêmes n'ont rien de rustique, & aprennent plus facilement que nous, les Arts méchaniques & les sciences.

Quant à la Morale, on ne méprise ni ne maltraite la pauvreté chez eux ; mais d'ailleurs, ils sçavent si bien la cacher par leur œconomie, que l'on n'en voit jamais en habits sales ou déchirés.

Ils ont en horreur le vol, le jurement, la médisance, & le jeu de dez. Ils sont très-sensibles aux injures, & fort jaloux de l'honneur : chacun sur ce chapitre, rend exactement à son compagnon ce qui lui est dû ; & en éxige précisément autant pour soi. Cette coûtume seroit louable, si elle n'alloit pas jusqu'à l'excès ; mais au Ja-

pon, les Nobles, les Marchands, les Artisans, & jusqu'à la lie du peuple, tout fait profession de perdre le tems en complimens : & il arrive quelquefois que, pour une bagatelle dans la maniére de traiter les gens, un Porte-faix laissera la besogne à moitié faite.

Les gens de guerre sont très-étroitement obligés de faire leur devoir, & de porter dans les plus grands dangers un visage serein & un air assuré ; de sorte qu'ils font tous leurs efforts pour paroître intrépides, & ne rien laisser échaper qui puisse démentir leur courage.

Ils ont contracté par-là une si grande habitude pour la dissimulation, que quelque passion qu'ils aient dans le cœur, il est difficile de s'en apercevoir. Les gens discrets, & sur-tout ceux qui se piquent de l'être, blâment le vice de parler trop ; c'est pourquoi on les entend rarement disputer, & s'injurier l'un l'autre ; mais en cas de différent, ils ont recours à des arbitres pour le terminer. Il n'y a pas jusqu'aux scélerats qu'on livre au Bourreau, qui n'affectent cette fermeté d'ame, & ne marquent par une tranquillité extérieure leur mépris pour la mort.

La confiance entre les amis ne va jamais jusqu'à se découvrir l'un à l'autre leur misé-

re, ni leurs grandes afflictions : ils veulent toûjours paroître aisés, & disent que l'on ne doit pas inquiéter l'esprit d'un ami, en lui racontant ses propres malheurs. Enfin, la constance semble une vertu née dans le Japon, ou plutôt arrivée là, par les diverses révolutions, qui sont plus fréquentes dans ce pays qu'ailleurs. Des Rois devenus pauvres & abjets ; des Misérables élevés sur le Trône ; des Villes détruites en un moment ; des familles anéanties, d'autres comblées d'honneurs & de richesses, dans le tems qu'elles y pensoient le moins, sont des choses qu'on voit arriver tous les jours dans ce vaste Empire.

Mais ces aparences de vertu sont contrepesées par plusieurs vices très-grands. Le premier, qui vient de l'art de dissimuler, est la fourbe & la trahison, qu'ils ont au suprême dégré ; ce qui fait qu'ils tuent leurs ennemis par derriére à coups de cimeterre, qu'ils remettent après tranquillement dans le fourreau, comme s'ils n'avoient rien fait. C'est avec le même sang-froid qu'ils essaient quelquefois le taillant de leur cimeterre, sur les épaules ou sur la tête d'un pauvre innocent, quand la fantaisie leur en prend. Dans la guerre, ils mettent le pays conquis à feu & à sang, ne pardonnant ni à l'âge ni au séxe : & c'est

en vain que les vaincus, dans quelque défaite, tâchent à se sauver; parce que les paysans avides de leurs dépouilles, le tuent dans les campagnes, sans aucune distinction d'amis ou d'ennemis. L'Hospitalité, & la compassion pour les malades & les Etrangers, sont des vertus inconnues aux Japonois.

Quant à la punition des criminels, la moins rigoureuse est celle de l'éxil. Le genre de mort le plus ordinaire est de les mettre en morceaux à coups de cimeterre: c'est la coûtume de leur donner des armes pour défendre leur vie jusqu'à l'extrémité; mais dans certains cas, on les prive de ce funeste avantage. Pour le vol, on les expose dans une place à la risée du peuple; & de là, on les méne dans un endroit, où il y a certaines croix, sur lesquelles on les cloue.

C'est une chose fort commune entre les femmes de se procurer l'avortement, par le moyen de quelque boisson, que les Bonses leur conseillent de prendre; & quelquefois d'étouffer les enfans à la mammelle, en leur mettant le pié sur la gorge, lorsqu'ils leur donnent trop de peine, ou quand elles n'ont pas de quoi les nourrir.

Les Japonois portent la barbe longue: A l'égard des cheveux, les jeunes-gens se

rasent le devant de la tête ; les gens du peuple s'en rasent la moitié, & les Nobles presque toute la tête ; n'en laissant sur le col qu'un toupet, qu'on ne peut toucher, sans leur faire un grand outrage.

Ils demeurent presque tous dans des maisons de bois, à cause des tremblemens de terre, qui sont fréquens au Japon : il y a cependant quelques bâtimens de pierre d'une architecture merveilleuse, avec des Temples & des Cloîtres superbes. Ils couvrent le pavé de leurs apartemens avec des nattes très-fines, dont ils se servent aussi pour la table & le lit, avec un morceau de bois pour oreiller.

Ils mangent à peu près comme les Chinois, se servant de petits bâtons au lieu de fourchettes ; ils sont assis les jambes croisées, & laissent les souliers hors de l'apartement, pour ne pas salir les nattes. Les pauvres qui demeurent au bord de la mer, se nourrissent d'herbes, de ris & de poisson : les riches se traitent bien ; mais ni les uns ni les autres ne se servent point de serviettes ; à chaque mets, on change d'assiette, qui est ordinairement de cédre, ou d'autre bois peint de plusieurs façons. On fait une piramide de toute la viande, qui est couverte de poudre d'or, & ornée de petites branches de cyprès. Leur vin est

fait avec du ris : ils prennent beaucoup de Thé ; & les inſtrumens pour le préparer & le diſtribuer , ſont autant eſtimés chez eux, que les perles & les diamants le ſont en Europe.

Les Japonois aiment la guerre ; leurs armes ſont l'arquebuſe , l'arc avec les fléches, le cimeterre & le poignard. Ils commencent à porter ces deux derniéres à l'âge de 12. ans : leur trempe eſt ſi bonne, qu'un de leurs cimeterres coupera par le milieu un des nôtres, ſans que cela lui faſſe aucun tort. Ils ſe ſervent encore du javelot , qu'ils portent enrichi d'or & d'argent ; ils manient habilement la pique : elle eſt plus legére & plus longue que les nôtres.

Quant à l'habillement, ils en changent pluſieurs fois juſqu'à l'adoleſcence , & toujours avec des cérémonies différentes. Ils ſe ſervent ordinairement d'une longue veſte de diverſes couleurs, qu'ils retrouſſent & attachent avec une ceinture, lorſqu'ils vont hors de la maiſon. Ils mettent pardeſſus une eſpéce de Chamberlouque , apellée Quimon , avec de longues manches. Leurs ſouliers ſont comme des pantoufles, ſans talon , au lieu de quoi il y a un demi-cercle de corne, qui tient le pié ferme. Les gens riches ont toujours dans

les mains des évantails garnis d'or, pour ſe garantir le viſage du Soleil, & ſe rafraîchir : lorſqu'ils ſortent de la maiſon, on leur porte des paraſols. Chez eux, la couleur noire & la rouge marquent la joie, & la blanche le contraire.

Les Seigneurs ont de certaines Chamberlouques qui ne ſont pas fort longues, apellées Korrekorre, avec des manches larges, faites d'un très-riche brocard d'or & d'argent, ſous leſquelles ils portent une veſte longue, relevée & attachée d'une belle ceinture, d'où pend le cimeterre: leurs armes ſont brodées ſur la partie de la ceinture qui paſſe par derriére, & on les voit facilement, parce que le Korrekorre eſt relevé par derriére.

L'Habit des femmes répond à la vanité du ſéxe. C'eſt une veſte longue de différentes façons, qui a les manches larges, dont les côtés ſe ferment ordinairement ſur l'eſtomac, avec les retrouſſis tout garnis d'or. La ceinture eſt ordinairement fort large & de quelque étoffe fine. Sous cette veſte, elles en portent dix ou douze, ſelon la qualité & les moyens, toutes de couleurs différentes, mais non pas ſi riches que la premiere. Leurs ſouliers ſont des eſpéces de ſocs aſſez bien faits, & leurs bas de certaines petites bottines blanches,

apellées Tapie ; celles des hommes ſont rouges ou noires. Elles oignent ſouvent leurs cheveux avec du blanc d'œuf, pour les unir & les rendre luiſants ; les filles en portent une partie liée ſur le ſommet de la tête, & les femmes les laiſſent pendre comme les hommes en Europe. Ni les unes, ni les autres ne portent point de coiffe ; mais ſeulement les Dames de qualité ſe ſervent quelquefois d'un bonnet garni d'or & pointu, avec une eſpéce de guirlande pendante ſur les épaules, qui paroît être faite de fleurs naturelles.

Tous les Japonois ont un même langage, mais fort extraordinaire : chaque choſe ayant deux noms, l'un d'eſtime & l'autre de mépris ; l'un qui eſt bien dans la bouche d'un Prince, & l'autre dans celle d'un particulier ; l'un dont ſe ſervent les femmes, & l'autre qu'emploient les hommes ; celui-ci eſt bon pour la Proſe, celui-là pour les Vers ; cette parole s'écrit d'une façon, & s'imprime de l'autre ; telle lettre ſignifie un mot entier & même une penſée, comme autrefois les Hiéroglyphes d'Egypte.

CHAPITRE VIII.

Le Gouvernement & la Religion des Japonois, avec quelques autres de leurs coutumes.

IL y a dans le Japon, comme en Europe, différens états. Le premier rang est dû aux Seigneurs, entre les mains desquels est le Gouvernement du pays : tels sont les Rois, les Ducs, les Marquis, les Comtes. Il s'en trouve quelquefois qui ne sont pas fort riches. Et cela vient de la grande quantité de leurs Vassaux, & de ce qu'étant parvenus à leur dignité, ils distribuent aux soldats & à ceux qui les sont venus joindre, les terres qu'ils possédoient, dont ils se réservent seulement le droit de vasselage : les Vassaux n'ayant rien autre chose à faire que d'être à la suite de leur Maître, de remplir auprès de lui différens emplois, & de servir en tems de guerre à ses dépens. Ces Seigneurs ou Tonis ont une coutume fort louable, qui est qu'étant arrivés à un âge débile & infirme, ils remettent leur Gouvernement à leurs fils, ou à ceux qui doivent les remplacer, ne conservant que le revenu de quelque terre

pour leur ſubſiſtance ; & dans cet état, inſtruits par l'expérience, ils aident les nouveaux Princes de leurs conſeils.

Les Miniſtres de la Religion, apellés communément Bonzes, quoiqu'il y en ait pluſieurs ſectes, tiennent le ſecond rang. Ils ſont ordinairement nobles de naiſſance, & forcés par leurs péres à prendre ce parti, pour diminuer la charge d'une famille nombreuſe. Ils ont le menton & la tête razés. Leur inſtitution leur preſcrit la vie ſolitaire & le célibat ; mais ſous la fauſſe aparence qu'ils en gardent, ils commettent un nombre infini d'adultéres, & les crimes les plus abominables. Ils s'attachent à amaſſer le plus d'argent qu'ils peuvent pour fournir à leur libertinage. Ils ſont chargés néanmoins d'inſtruire le peuple dans leur fauſſe Religion ; ſi on peut apeller Religion celle qui nie la Divine Providence, & Religieux ceux qui ne regardent les peines de l'autre Monde, que comme une utile invention pour contenir le peuple.

On met dans le troiſiéme rang les Nobles & les Bourgeois qui vieilliſſent ordinairement au ſervice du Roi.

Les Marchands & les Artiſans ſont dans le quatriéme rang : ceux-là entendent fort bien leur négoce, & ceux-ci leur métier, ſur-tout les Armuriers.

Le cinquiéme & le dernier, eſt celui des Laboureurs, qui ſont en très-grand nombre, & vivent miſérablement, étant contraints de ſervir les perſonnes riches.

L'Empereur, qui commande à tous ces ordres, eſt Seigneur ſi abſolu, qu'il dépoſe & fait mourir les Rois, ſelon ſon bon plaiſir, & en met d'autres en leur place, quoique chacun d'eux ait une autorité ſuprême dans ſon Royaume, & que les ſujets mécontens ne puiſſent pas recourir à la juſtice de l'Empereur. D'un autre côté, les Rois, auſſi-bien que les autres Grands, s'embarraſſent peu d'être aimés, ou haïs de leurs ſujets. A peine daignent-ils répondre à ceux qui leur parlent ; & c'eſt ordinairement par un ſigne de tête, ou en écrivant ſur un petit morceau de papier, qu'ils font ſçavoir leur volonté. Quand l'Empereur les change d'une Province à une autre, il eſt au choix des Sujets de les ſuivre ou de reſter. Rarement voit-on le Sceptre ſubſiſter longtems dans une même famille ; l'Empereur trouvant toujours matiére ou prétexte pour les détruire. L'orgueil de ce Monarque va ſi loin, qu'à ſon Couronnement, il s'arroge le droit de promettre la pluye & le beau tems, de faire croître en chaque ſaiſon les fruits de la terre, & d'éloigner les tempêtes.

Quoique les Grands du Japon ſoient prodigieuſement riches, (comme l'ont écrit les Hollandois dans leur Ambaſſade de l'année 1641.) les grandes dépenſes qu'ils ne peuvent ſe diſpenſer de faire, leur ôtent le moyen de ſe révolter. Les Rois & Princes des parties Méridionales & Septentrionales ſont obligés d'être pendant ſix mois auprès de l'Empereur à Jedo; & ceux des parties Orientales & Occidentales, d'en paſſer autant à ſa Cour pour la rendre plus majeſtueuſe : & ſoit qu'ils y arrivent, ou qu'ils en partent, il faut qu'ils faſſent de très-riches préſens à ce Prince. Ce qu'il leur en coûte pour y faire figure ne ſe peut pas croire; parce qu'entr'eux, c'eſt à qui tiendra meilleure table, à qui aura un plus grand nombre de femmes & de domeſtiques, une livrée plus magnifique, de plus beaux chevaux, & le reſte. Mais cela n'eſt rien, en comparaiſon de ce que l'Empereur de tems en tems éxige d'eux. Il commandera à l'un de bâtir une Fortereſſe à ſes propres dépens; à l'autre, d'agrandir un Château; à un autre d'y changer toutes les fortifications extérieures : en quoi ils tâchent tous de ſurpaſſer l'attente du Souverain. Leurs revenus ſe tirent ſeulement du terrein où l'on bâtit, & de certains droits ſur l'or,

l'argent, le fer, l'étaim, le plomb, le cuivre, la porcelaine, le coton, le chanvre & autres choſes que le Japon produit abondamment.

Quelques grandes ſommes qu'ils emploient à tout ce que nous venons de dire, ils ne laiſſent pas pourtant d'entretenir honorablement auprès d'eux quelque homme ſage & expérimenté dans les choſes du monde, qui doit les reprendre de leurs fautes volontaires, ou de celles qu'ils commettent par une habitude vicieuſe. Ce ſage les ſuit juſques dans les feſtins, & dans tous les endroits, où l'homme a coutume de s'oublier, afin qu'il remarque ce qui lui ſemble mériter d'être blâmé, & qu'il en avertiſſe ſon Seigneur en ſecret.

Ces Princes donnent à toutes les terres des pays qui leur obéiſſent, le nom de celle où ils ſont leur réſidence. Ils changent eux-mêmes trois fois de nom, ſelon la différence de l'âge : ils en ont un particulier dans leur enfance, un autre moins enfantin dans la jeuneſſe, & un enfin dans la vieilleſſe, qui convient à la maturité de l'âge.

Lorſque ces Princes meurent, leurs domeſtiques, qui ſe ſont engagés par ſerment à mourir auſſi-tôt, ſe rendent dans un Pagode ; & après un feſtin ſolemnel,

ils s'ouvrent le ventre avec un coûteau, croyant que plus ils se maltraitent, & plus l'action est glorieuse : la même chose se pratiquoit chez les anciens Gaulois, comme César nous l'aprend. Ces misérables, s'imaginant aussi qu'un Château ou autre édifice, dont les fondemens auront été assis sur de la chair humaine, n'est point sujet à tous les accidens où les autres sont exposés, ont coutume de s'offrir à leurs Maîtres pour remplir un tel office; en sorte qu'il n'y a presque point de bâtiment, dont quelqu'un de ces malheureux n'ait servi, pour ainsi dire, de premiére pierre.

Les Seigneurs & les Péres de famille éxercent trop cruellement leur autorité sur les personnes qui dépendent d'eux; & il y a fort peu de fautes, qui ne soient suivies de la peine de mort. Voler la moindre bagatelle, jouer de l'argent, sont fautes irrémissibles : il y a des crimes pour lesquels on fait mourir jusqu'aux innocens qui sont alliés à ceux qui les ont commis; les femmes ne sont dans le cas, & l'on reçoit leur justification. Ces crimes sont de violer les loix Impériales, vendre la Justice, enlever des femmes mariées, faire de la fausse monnoie, être incendiaire & autres semblables. Les biens du coupable sont confisqués après sa mort, & ils sont

destinés à raccommoder des Pagodes, des ponts & des chemins publics. La mort est le moindre mal, c'est le genre du suplice qui est épouvantable : le moins cruel, qui est de s'ouvrir le ventre, ne s'accorde que par une grace particuliére, à des personnes de distinction, & pour des fautes legéres ; mais pour les autres, on se sert du fer, du feu, de l'huile bouillante, on pend la tête en bas, on tire à quatre taureaux. Quand l'Empereur meurt, on met tous les prisonniers en liberté, quelque crime qu'ils puissent avoir commis ; & l'on fait de grandes aumônes aux pauvres, pour les mettre en état de gagner leur pain.

Quant aux Rebelles, voici comme on les punit. Le Roi fait investir de tous côtés la maison de l'Accusé, & lui donne la liberté de se tuer lui-même, ou de se rendre. S'il accepte le premier parti, il s'ouvre le ventre en croix avec un couteau, & lorsque les intestins sont prêts à sortir, il presente la tête à un de ses domestiques, pour la lui trancher ; ensuite viennent ses parens & ses meilleurs amis, qui commencent à combattre, jusqu'à ce qu'ils tombent morts sur le corps du criminel. Cela se pratique aussi dans d'autres occasions, quand il s'agit de l'hon-

neur de quelqu'un, & les fréres se tuent réciproquement pour des querelles domestiques. Si le Rebelle fait quelque résistance, pour se défendre dans sa maison, on l'y fait périr cruellement avec toute sa famille, & sa mémoire est notée d'infamie.

On ne sçait dans le Japon ce que c'est que de procès, de loix de Justice, de sûretés, de Juges, de prisons, de témoins, de citations, d'Avocat, ni de défenses; mais ce qui tient lieu de tout céla, c'est l'autorité & le bon plaisir du Prince, qui dispose à son gré de la vie des Grands & des Petits de son Royaume. Mais aussi ces Rois qui gouvernent, pour ainsi dire, avec un sceptre de fer, & qui se font plus craindre qu'aimer de leurs Sujets, n'en reçoivent pas dans l'occasion les secours dont ils ont besoin, & se voient souvent chassés du Trône par les conjurations qui se forment.

Il y a dans le Japon, outre l'Empereur, une autre personne d'une grande puissance, que l'on apelle le Daire, à qui véritablement apartient l'Empire qu'on lui a usurpé, & qui fait présentement sa résidence dans la Ville de Meaco.

Ses Prédecesseurs avoient régné pendant plusieurs siécles, avec tant d'équité

& de modération, qu'on les regardoit plûtôt comme des Dieux, que comme des hommes; & l'on trouvoit le Soleil autant indigne de les éclairer, que la terre de les soûtenir. Le dernier de cette famille en 1550. étoit en telle vénération, qu'on ne lui coupoit jamais ni les ongles, ni les cheveux, de peur que des choses si précieuses ne tombassent à terre: coutume qui subsiste encore aujourd'hui. Ce Prince eut deux fils. Le premier, étant destiné pour lui succeder, n'avoit aucun emploi: le second étoit Général de ses armées. L'Impératrice, voyant l'aîné possédé de l'ambition de commander, obtint de son mari que les deux fréres fussent associés, & qu'ils commandassent l'armée chacun trois ans tour à tour: mais le second, qui n'aimoit pas à partager son autorité, ne voulut point obéir, quand son tems fut expiré; au contraire, par des intrigues secrettes, il engagea dans son parti quantité des principaux Seigneurs de l'Empire, & se révolta contre son Pére. Ce Monarque ayant fait commandement à tous ses Sujets de l'aider à dompter un fils rebelle, il l'eut bien-tôt entre les mains, & le fit mourir cruellement.

Les disgraces de cet Empire, ne finirent pas avec la vie de ce Prince. L'Empereur

pereur étant mort peu de tems après, le Général qu'il avoit choisi lui-même pour commander ses Troupes, s'empara du Trône. Le Successeur légitime, avec les puissans secours qu'il reçut des Seigneurs Japonois, sous la conduite d'un fameux Capitaine apellé Cubo, chassa l'Usurpateur & le fit périr. Le nouvel Empereur, par reconnoissance, laissa Cubo à la tête de ses Armées, le croyant incapable de félonnie; mais ce Prince fut bientôt la dupe de sa confiance: le Général, oubliant les bontés de son Maître, ne songea plus qu'à lui enlever la Couronne. Comme ils avoient tous deux d'égales forces, chaque Roi eut le tems de faire des partis, qui firent du plus puissant & du plus florissant Empire un theâtre horrible de carnages & d'incendies: Rois contre Rois, Villes contre Villes, se désolant à l'envi les uns les autres.

Après quelques années Cubo l'emporta sur son Prince, & s'ouvrit un chemin au Trône par la mort d'un million d'hommes. Mais le crime ne fut pas long-tems impuni; car Mioxindono son Général, lui rendit le change, en s'emparant de Meaco, & le tuant avec deux cens des siens, qui voulurent mourir courageusement à ses côtés; l'on n'eut aucun égard à la foi-

blesse des femmes, ni à l'innocence des enfans de sa famille.

Il n'y eut que Canadono Vogiocata frére de Cubo qui échapa du carnage, les Soldats l'ayant respecté, parce qu'il étoit Moine ; mais il fut renfermé fort étroitement. Il trouva cependant le moyen de se sauver, & d'engager Vatadono Gouverneur de Loca à embrasser sa défense : il joignit ses forces avec celles des Rois & Princes voisins, parmi lesquels se trouvoit Nobunanga, avec 70. mille combattans ; Mioxindono fut défait en plusieurs batailles, & Vogiocata remis sur le Trône de son frére.

Vatadono, que les Bonzes avoient mis mal dans l'esprit de l'Empereur, parce qu'ils le voyoient ami des Chrétiens, ne fut pas si-tôt rentré en grace auprès de lui, que le Roi d'Iquenda le fit tuer dans une embuscade. Nobunanga, reprochant trop souvent à Vogiocata les services qu'il lui avoit rendus, lui devint odieux & enfin ennemi : De sorte que s'étant retiré dans son Royaume de Boari, il lui déclara la guerre ; & après avoir refusé la paix qu'on lui avoit offerte, il prit Meaco, & brûla la haute Ville, si fameuse par tant de superbes Temples qu'on y avoit bâtis. Il éleva quatre Forts au-tour du Château où

étoit l'Empereur : Il le menaça de rendre l'Empire au Daire, à qui il apartenoit légitimement ; & l'obligea enfin d'accepter des conditions de paix très-honteuſes. Voyant enſuite qu'elles n'étoient point exécutées, il revint avec ſon armée, prit Meaco, & ôta à l'Empereur le Sceptre & la vie.

Quand Nobunanga crut avoir bien établi ſon autorité, il commença à faire connoître ſa cruauté, qu'il avoit cachée juſqu'alors. Il fit bâtir un Temple, où l'on devoit adorer ſa figure, ſous le nom de l'Idole Dubo ; & d'un autre côté perſecuta à outrance tous les Religieux, qui s'opoſoient à ſes projets ſacriléges : de ſorte qu'il n'y avoit perſonne dans tout l'Empire, qui ne l'eût en horreur. Aquechi même ſon favori & ſon Général, qui lui devoit la Couronne de Tango, ne pouvant ſouffrir tant d'orgueil & de ſcélérateſſe, l'aſſaſſina dans un bois proche de Meaco, qu'on a apellé depuis le Bois du Sang Impérial.

Il ſe trouva entre les Vainqueurs un Capitaine, nommé Faxiba, qui, d'une baſſe condition s'étoit élevé par ſa valeur à un haut degré. On lui confia la tutelle du neveu de l'Empereur défunt, qui n'étoit âgé que de trois ans, & qu'on

destinoit à l'Empire, son Pére Xibatodono étant incapable de régner : Mais cette occasion de se rendre maître de la Couronne, lui fit oublier son devoir ; & voyant qu'il n'y avoit que la vie de Xibatodono, qui pût être un obstacle à ses desseins, il envoya des gens armé- pour s'assûrer de sa personne. Ce Prince, plutôt que de tomber entre les mains de son ennemi, aima mieux se brûler lui & tous les siens dans un Château, où il étoit, comme firent les habitans de Sagunte. Aussitôt Faxiba se rendit droit à Meaco, prit les marques de la dignité Impériale, & changea son nom en celui de Cabacundono, qui veut dire Seigneur absolu du Japon ; & puis en 1554. il prit celui de Taicosama, qui signifie le grand Empereur, assez connu par les persécutions qu'il fit aux Chrétiens.

Ce seroit une chose trop longue de raporter ici toutes les querelles domestiques qu'il eut avec son neveu Quabacondono; comment il le fit périr, pour lui avoir donné de l'ombrage ; comment, en mourant, il nomma tuteur de son Fils un certain Ongoschio, qui, devenu par sa libéralité Roi de huit Royaumes, fit aussi ses efforts pour s'emparer de l'Empire ; ni tout ce qui est arrivé jusqu'à l'Empereur

aujourd'hui régnant : d'autant plus que je n'ai eu dessein que de faire une simple digression. Ainsi je retourne au Daire. Sa famille, par droit d'aînesse, jouit des tîtres & des honneurs Impériaux, mais n'a point de véritable commandement. Le Daire n'est proprement que le Chef de la Religion, semblable aux Califes de Babylone, sous la Monarchie des Sarrazins, dont on a parlé dans le second Volume : Mais celui-ci est plus vénéré que n'étoient les Califes. L'Empereur va le visiter une fois tous les six ans à Meaco, où il a un Palais, qui surpasse en richesses tout ce que l'esprit humain peut imaginer, & lui porte des presens très-superbes ; on travaille une année auparavant aux chemins, afin qu'il les trouve en bon état. Cette visite, que l'Empereur rend au Daire, s'apelle Vò, & fait que lui & tous ses parens se regardent comme autant de Dieux; voyant qu'un si grand Prince le sert à table, & qu'il se trouve fort honoré de remporter de sa table des petits morceaux du verre où il a bû: car le plus grand honneur qu'on puisse faire à un homme dans le Japon, c'est de rompre son verre, & d'en garder les morceaux.

Le Daire porte un habit long, avec un collet rouge, pardessus un espéce de ro-

chet qui a beaucoup de plis, & un bonnet d'où pendent plusieurs glands. Il y a toûjours auprès de son lit une Idole que l'on change tous les jours ; de sorte qu'il y en a 365. dans l'année, qui lui servent comme de Sentinelle. Ce qu'il y a de beau, c'est que s'il lui arrive quelque chose de fâcheux, on en met la faute sur l'Idole, que l'on bat rigoureusement, & qui est bannie du Palais pour cent jours. Cette prérogative lui est commune avec le Ninxir autrement Giaco, espéce d'Archevêque, qui a seul le pouvoir de faire des Tondis, que l'on pourroit comparer à nos Evêques.

On apelle Bungis, les Conseillers & les Ministres du Daire, qui décident avec lui des disputes de Religion, & donnent de l'autorité aux Livres ; on les estime Saints.

Le Daire s'assied ordinairement sur un Trône, fort élevé de terre, & d'une magnificence achevée ; d'un côté pend un cimiterre, & de l'autre un arc avec des fléches. Son front est peint de blanc & de noir ; ses mains sont garnies & comme armées de deux gros floccons. Dans certaines solemnités, il porte sur un habit de pourpre une espéce de chemise de soie noire ; & par-dessus celle-là, une autre très-

fine de ſoie de couleur. On ne lui peut jamais ôter la vie, ni le Souverain Pontificat, à moins qu'il n'ait tué quelqu'un, ou ne ſe ſoit fait couper les ongles ou les cheveux. Selon une coutume très ancienne, ſes carroſſes ſont tirés par des bœufs, & non par des chevaux.

Quoique ce Prince n'ait point de revenu, il eſt cependant très-riche, par raport aux préſens qu'on lui fait, & aux tîtres d'honneur qu'il vend fort cher; ce qui lui donne le moyen de ſe ſoûtenir avec un faſte plus grand que l'Empereur. Il a douze femmes & des concubines ſans nombre. Les femmes demeurent en autant de Palais ſitués l'un vis-à-vis de l'autre; elles ont des cuiſines où l'on aprête toûjours les viandes dans des Vaiſſeaux de terre neuve, qui doivent ne ſervir qu'une fois. Vers le ſoir, on porte les viandes chez celle qui doit paſſer la nuit avec le Daire; & alors toutes les autres viennent la congratuler de l'honneur qu'elle va recevoir.

Quand il y en a une qui accouche du fils aîné du Prince, on choiſit 80. nourrices des plus belles & des plus nobles de l'Empire. Après quantité de cérémonies fort incommodes & qui coûtent beaucoup, (où les autres femmes & les nouvelles Princeſſes du Sang ont part) on fait un

grand festin, qui paroît plûtôt un enchantement, qu'une pompe inventée par l'esprit humain : le jour d'après, on réduit le nombre des nourrices à 40. ensuite, on fait pendant plusieurs jours une infinité d'autres cérémonies, qui deviennent plus grandes, à mesure que le nombre va en diminuant, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une, pour laquelle on redouble les fêtes ; & pour-lors toute la Cour fait éclater les marques d'une joie incroyable. On prodigue à cette Nourrice les titres les plus éclatans ; elle est honorée, & adorée de ceux qui ont le bonheur de la voir. Les premiéres Dames de la Cour, les yeux baissés, & toutes tremblantes de respect, vont doucement presser ses mammelles, pour en faire sortir le lait qui doit servir de nourriture à cet heureux enfant.

Les Ministres de la Religion du Japon s'apellent Bonzes, & vivent dans des Couvents comme nos Religieux. On en compte douze sectes différentes, dont il y en a trois principales. Les Bonzes de la premiére secte nient l'immortalité de l'ame, & adorent l'Idole de la Déesse Chami, par le nom de laquelle ils jurent dans les affaires d'importance, & dans l'hommage qu'ils rendent à l'Empereur : ils font

ſouvent des ſacrifices à cette Déeſſe, ou pour en obtenir des graces, ou pour être délivrés de quelque danger. Ceux de la ſeconde ſecte croient une autre vie, mais par la Métempſycoſe ; & ont pour Idole Omyto, vulgairement apellé Amida, dont ils racontent des choſes qui ſurpaſſent l'imagination. Ils ſe ſervent d'une eſpéce de chapelet, ſur lequel ils répétent ces paroles : *Namu Amida Buth*, qui veulent dire : *Bienheureux Amida, Sauve-nous* ; & avec cela, ils ſe croient ſurs de leur ſalut. On repréſente ordinairement cette Idole avec un chapelet dans les mains. Ceux de la troiſiéme ſecte, apellée Foqueou, adorent l'Idole Xaca, qui a ſa ſtatue dans la Ville de Dubo, & en l'honneur de qui ils récitent ces paroles : *Namu mio Foren qui qnio*, qu'ils n'entendent pas eux-mêmes. Les principaux Docteurs de cette ſecte, ſont fort honorés des Japonois, & ſe nomment Cambadagi & Cacubao. Le premier enſeigna à cette miſérable Nation à adorer le Diable, & pluſieurs ſuperſtitions magiques, peu différentes de celles des Chinois ; ce qui les fait retirer dans les montagnes, où ils ſe trouvent éloignés de la fréquentation des hommes.

Il y en a quelques-uns de cette ſecte, qui ſont originaires d'Aſie, & qu'on

apelle Gianambuxi. Les Japonois aveuglés s'imaginent que ces gens-là s'assemblent tous les ans jusqu'au nombre de 3000. & vont sur la cime de la montagne de Finsinojamma, où étant arrivés en 48. heures, ils y restent pendant 60. jours sans manger, & souffrent des incommodités infinies; qu'après cela le Diable s'aparoît à eux, sous la forme la plus épouvantable, & qu'ils prétent serment entre ses mains. Pour marque de leur profession, ils prennent une espéce de mitre noire, qui ne leur couvre que le haut de la tête, & s'en vont rodant par tout le monde, faisant trouver les choses perdues.

Il y en a d'autres, nommés Giammaboos, qui vont de Ville en Ville, pour consoler les malades, comme ils le disent. Ils se mettent proche du lit, & marmottent certaines paroles magiques: Ils portent au cou de petites boules blanches enfilées dans une corde.

Les Arboribonzes, sont des vagabonds, qui vivent d'aumônes, sont habillés de grosses étoffes, & demeurent dans des cavernes obscures. Quand ils sont à l'âge de 30. ans, ils prennent l'autorité de conjurer les Démons.

Pour revenir aux Bonzes, leur office

ordinaire eſt d'enterrer les riches, de prier dans les Temples, & d'inſtruire le peuple. Cette derniére fonction les rend aſſidus à l'étude de la Philoſophie Morale; & ſurtout le Supérieur, lequel eſt chargé d'enſeigner continuellement ſes Novices, qui de leur côté ſont obligés de méditer ſur certain point propoſé, & de lui en rendre compte. Cependant, malgré toute cette étude de Morale, ils ſont très-inſolens & remplis de vaine gloire. S. François Xavier prêchant un jour en préſence du Roi de Bungo, parla avec tant de force & de zéle contre la doctrine des Bonzes, que le Prince lui aplaudit, & commença à la blâmer auſſi. Un Bonze, qui étoit préſent s'aprocha du Roi, & lui dit, plein de fureur, qu'il ne lui apartenoit point, ni à ſes pareils, de juger des matiéres de foi; mais bien de parler avec vénération de ce qu'il n'entendoit pas: que s'il avoit quelque doute ſur la Religion, il n'avoit qu'à les lui déclarer, & qu'il les leveroit. Le Roi ayant repondu qu'il étoit prêt à l'écouter, le Bonze ſe tut pendant quelque tems; & après avoir des yeux quêté les ſuffrages de l'aſſemblée, il ouvrit la bouche:

——— *Expectatoque reſolvit*
Ora ſono ———

Il commença premiérement à louer les perſonnes de ſon Ordre ; diſant que rien n'égaloit leur vertu, leur ſainteté, leur ſageſſe & leur frugalité, qu'ils pouſſoient juſqu'à s'abſtenir de poiſſon frais. Enſuite, il éleva juſqu'au Ciel la chaſteté dont ils faiſoient profeſſion, leurs ſoins infatigables pour l'inſtruction du peuple, & de la jeuneſſe, les Lettres de créance qu'ils expédioient aux mourans, par le moyen deſquelles ils recevoient dans l'autre monde cent pour un des bonnes œuvres, & le pardon de la centiéme partie du châtiment dû à leurs fautes. Il ajoûta que les Bonzes ſe levoient la nuit pour chanter les louanges de Dieu, qu'ils réconcilioient avec les hommes, par le moyen des priéres & des oraiſons ; qu'ils converſoient avec lui, avec le Soleil, la Lune, & les Etoiles ; ce qui étoit un ſigne évident qu'il y avoit en eux quelque choſe de plus, que dans les autres hommes. Il fit enfin une aigre réprimande au Roi, de ce qu'il abandonnoit ſi facilement la croyance de ſes Ancêtres, en ſe laiſſant emporter au moindre vent d'une doctrine fauſſe & étrangére. Le Monarque indigné de la témérité du Moine, lui ordonna de ſe taire ; en lui diſant, qu'on voyoit bien à ſon orgueil, qu'il converſoit plûtôt avec le Diable qu'avec

les Dieux. Le Bonze, ſe retirant, eut bien l'inſolence de lui répondre, qu'un Roi, qui s'attaquoit à la ſainteté des Moines, étoit indigne de vivre, & méritoit d'être brûlé.

Des 12. ſectes de Bonzes qui ſont dans le Japon, la moins eſtimée eſt celle des Combadoxes, qui ont preſque tous leurs Couvents dans la Province de Cogia. La Régle de ces Religieux eſt de chercher la retraite, & de fuir la converſation. En entrant dans cet Ordre, ils ſe razent la tête, comme pour avertir qu'ils ſont morts au Monde, & qu'ils doivent mener une vie ſainte, & ſans tache. Quoiqu'ils faſſent vœu d'une chaſteté rigide, & que l'on puniſſe de mort les femmes qui oſent aprocher de leurs Couvents, ces ſcélérats trouvent bien moyen de ſatisfaire leurs paſſions. Leur Fondateur fut un grand fourbe & un grande hypocrite; il étoit éloquent, & on lui attribue l'invention des Lettres dont le vulgaire ſe ſert. Se voyant près de la mort, dans une extrême vieilleſſe, il s'enferma dans une foſſe profonde, avec une défenſe expreſſe à ſes Diſciples de l'ouvrir : Ce qui donna occaſion de croire qu'il n'étoit pas mort, comme les autres hommes; mais qu'il étoit allé repoſer dans un lieu, d'où il revien-

droit après dix millions d'années. On voit brûler autour de ſon Tombeau une très-grande quantité de lampes, que l'on y envoie de tous les endroits du Japon : les Bonzes faiſant accroire au peuple ignorant, que, par le moyen de ces lampes, Cambadoxi devient leur Avocat, & les délivre des peines de l'Enfer.

Il y a d'autres Bonzes apellés Neugaris, qui adorent l'Idole Cacubai, ſont vêtus d'un ſac, & ont une corde pour ceinture; on les trouve en grand nombre, dans un lieu nommé Fatonochaiti. Ce ſont les Moines du Japon les plus haïs, parceque, n'ayant point de Supérieur, & ne pouvant rien conclurre dans leur Communauté, que toutes les voix ne ſoient unanimes, (ce qui arrive très-rarement) ils décident leurs différends à coups de cimeterre, & par conſéquent avec la mort de quelqu'un d'eux. Ils n'enſeignent à leurs Novices que la fourberie & le vol. Ceux en qui on reconnoît plus de hardieſſe & d'habileté ſont choiſis pour repréſenter des Princes : quand ils en ſçavent parfaitement copier toutes les maniéres, & qu'ils ont apris à monter à cheval, & tous les autres exercices, on les envoie dans des pays éloignés, avec une ſuite & une magnificence convenable au perſonnage

qu'ils ont à jouer. Lorſqu'ils ſont arrivés au lieu deſtiné, ils ſe diſent fils de Rois & de grands Seigneurs, & ſoûtiennent ſi bien leur rôle par leurs airs & leurs dépenſes, qu'on les croit tels. Ils feignent enſuite qu'ils ont dépenſé tout leur argent, & qu'ils en attendent tous les jours : ils ne manquent guéres de trouver quelques dupes qui leur en prétent à intérêt ; mais ſi-tôt qu'ils ont fait leur coup, ils s'enfuient à leur Couvent, où perſonne n'oſeroit les aller chercher ; parce qu'ils ſont profeſſion particuliére de manier les armes, & en ſçavent plus que d'autres. Quand on en trouve ailleurs, ils paient pour leur friponnerie, & ſont tués ſans miſéricorde. Ils ſont diviſés en trois Claſſes. La premiére ſe mêle des affaires de la Religion : La ſeconde fabrique parfaitement bien les armes, qui leur ſont néceſſaires : & la troiſiéme s'exerce à eſcrimer, & eſt deſtinée aux grandes avantures. Il eſt arrivé de-là, qu'ils ont quelquefois oſé ſe rebeller contre le Prince, comme ils le firent en 1561. Ils préſentérent bataille, avec une armée de 30. mille hommes, à l'Empereur Cubo ; le défirent, & s'emparérent enſuite de la célébre Ville de Meaco, où ils commirent toutes les énormités, que les Nations les plus barbares ont coutume de

faire en pareil cas. Mais l'Empereur Nobunanga les passa presque tous après au fil de l'épée.

Les autres Bonzes sont en grande vénération, sur-tout les Iccois. Leur Général est autant honoré qu'un Roi, & peu s'en faut qu'on ne l'adore. Il leur est permis de manger de la viande, & de prendre femme ; ce qui ne l'est pas à tous les autres. Il y en a quelques-uns qui vivent d'aumônes, & non pas pour cela moins commodément que les autres qui demeurent pour la plûpart dans des Couvents Impériaux, & qui sont par conséquent très-riches : si on peut apeller Couvents, ceux qui, outre la belle situation, & la magnificence des bâtimens, sont abondamment pourvûs de tout ce qui peut flater les apétits les plus déréglés ; ces Bonzes, entr'autres choses, ne croyant pas que le luxe soit un péché. Ce genre de vie leur attire quantité des personnes, qui, sous prétexte de dévotion, vont se mettre en retraite dans ces lieux de délices, loin de tumulte des Villes. L'Ordre s'est relâché peu-à-peu ; mais ceux qui suivent leur premiére institution, ou ceux qui se sont réformés, ménent une vie austére, se lévent à minuit & récitent ensemble devant un Autel les Hymnes & Can-

tiques du dernier livre du faux Prophéte Xaca, qu'on apelle Fouqnequium ; le ſoir, ils s'aſſemblent tous, & liſent un Chapitre, ſur lequel ils doivent méditer, & en rendre compte le lendemain matin à leur Supérieur. Il leur impoſe des pénitences très-rudes, lorſqu'il le trouve à propos, & ſur-tout aux jeunes, pour arrêter le cours des paſſions, qui ſont ordinairement fougueuſes dans le printems de l'âge. Quoique tous les Moines de cet Ordre ne conviennent pas entre eux dans tous les articles de la Religion, on ne les entend cependant jamais diſputer là-deſſus ; parce qu'ils diſent que cela troubleroit la concorde, qui doit ſe trouver entre des perſonnes Religieuſes.

Ceux de l'onziéme ſecte, parmi les Bonzes, ménent une vie plus rigide & plus auſtére que les autres, s'abſtenant de femmes, ſe nourriſſant ſeulement de ris & de légumes, & ne buvant que de l'eau. Ils ne pourroient pas rompre la régle, quand même ils le voudroient ; le Supérieur y faiſant une attention particuliére, & châtiant ſévérement les délinquants : ce qui ſe fait en les enterrant dans un trou juſqu'à la ceinture, où tous ceux qui paſſent, excepté les Nobles, leur doivent ſcier le cou, avec une ſcie de bois, d'un

coup chacun ; de maniére qu'ils languiſſent pendant des quatre & cinq jours. Ces Religieux ſont la plûpart des enfans des premiers Gentilshommes, qui en ont un trop grand nombre; il y a auſſi de pareils Couvents pour les filles.

La Chaire dans laquelle prêchent les Bonzes eſt d'un bois précieux, travaillé avec art, & couvert des plus beaux tapis que l'on faſſe au Japon : ſa forme aproche de celles d'Italie, qui ſont plus longues que celles de France : Il y a à chaque côté de cette Chaire deux lampes, qui ont chacune quatre lumignons allumés ; & au-deſſous, une place renfermée d'une baluſtrade de bois, où ſont aſſis les Religieux, ſéparément du peuple. Le Prédicateur étant monté met ſur le côté droit le livre apellé Fouqnequium, d'où il prend ſon texte; & de l'autre, la ſtatue du Fondateur de ſon Ordre, à laquelle on fait pluſieurs préſens de dévotion, lorſque le Sermon eſt fini. Il prend enſuite un air grave & majeſtueux, ayant l'évantail doré à la main droite, & ſur la tête un beau paraſol fait d'étoffes de ſoie les plus fines, de diverſes couleurs : Et après avoir jetté ſur ſes Auditeurs des yeux pleins de ſévérité, il les tourne ſur lui-même, & puis les éléve, comme s'il diſoit, qu'il eſt un

grand homme. Quand tous ces gestes ridicules sont finis, il avertit, par une petite sonnette qui est attachée au dos de la Chaire, de faire silence, & il lit ensuite dans le livre le texte sur lequel il veut parler. Il ferme enfin le livre, & se met à prêcher avec beaucoup d'éloquence & d'érudition.

Les Bonzes, dans leurs prédications, ont coutume d'exhorter le peuple au mépris de cette vie, pour le ramener à une autre meilleure, à la paix, & à la charité fraternelle. Mais la conclusion de leur discours tend ordinairement à insinuer de la dévotion pour leur Ordre; afin qu'en reconnoissance des biens spirituels, qu'il procure aux pécheurs, ceux-ci lui donnent en échange de leurs biens temporels: les avertissant qu'ils n'ont point d'autre moyen pour se sauver, que par les oraisons & les actions méritaires des Bonzes, qui sont les Ministres, les Ambassadeurs, & les bien-aimés des Dieux. Mais ces bons Moines ne sont libéraux de leurs priéres, qu'envers les riches, & ne s'embarrassent guéres que les pauvres se damnent. Ils sçavent si bien faire valoir leur hypocrisie, qu'il y a peu de personnes aisées qui, en mourant, ne leur fassent quelque legs: d'autant plus, qu'elles en reçoivent un sauf-conduit pour l'autre Monde, en

vertu duquel elles évitent les peines de l'Enfer, & aquérent un droit ſur les plaiſirs céleſtes. Ils attribuent encore à ces paſſeports le pouvoir de chaſſer les Eſprits hors du corps des Poſſédés. Ils diſent que les femmes ne ſçauroient trop faire de priéres & d'aumônes ; leurs régles étant un ſigne très-évident qu'elles ſont ſouillées d'une infinité de péchés.

La prédication étant finie, on ſonne une cloche qui avertit les auditeurs de ſe mettre à genoux, à l'imitation du Prédicateur, qui, les mains levées au Ciel, fait ſa priére, en diſant très-dévotement ſon Chapelet : le peuple lui répond, en répétant de tems en tems le nom de ces trois Idoles Amida, Xaca, & Canon, ou Guanon, & criant de toute ſa force : *Namu ambut, Namu ambut. Sauve-nous, Sauve-nous.* Pendant la prédication, les autres Moines ſont aſſis ſur les marches de l'autel, les yeux baiſſés, les mains dans leurs manches, & tout leurs corps dans une attitude modeſte.

De quelque Ordre que ſoient les Bonzes, ils conviennent tous que l'homme ne peut pas ſe ſauver, ſans le livre Founequium; quoiqu'ils ne s'accordent point dans pluſieurs autres choſes. Ceux qui ont pour Protecteur Canon, fils du célé-

bre Amida, se vantent d'être plus saints que les autres; & pour se conserver cette opinion dans l'esprit du petit peuple, ils ont toujours le chapelet à la main, & marmotent quelques paroles, qui doivent être d'une grande efficace pour leur salut spirituel, celui des amis & des dévots.

Quant à l'habit, chaque Ordre a le sien particulier; l'un le porte noir, l'autre gris; celui-ci de telle façon, celui-là d'une autre. Ils sont entr'eux dans de continuelles disputes pour ces bagatelles.

Ils affirment tous unanimement, que l'essence de la Religion consiste à sçavoir & observer les cinq commandemens de la Loi suivans. *Ne point mentir, ne point commettre d'adultére, ne point tuer, ne point voler, ne point boire de vin.* Ils croient de plus, que les Dieux ont souffert volontairement de cruels suplices, pour le salut des hommes : ce qui faisoit trouver un obstacle de moins aux Missionnaires Catholiques, pour les convertir à notre Sainte Religion.

Les Bonzes de la secte de Xingovini, reconnoissent Denichi pour leur Dieu tutelaire, & leur Fondateur. Ceux que l'on apelle Gienxuanis, tiennent pour Foben. Les Foquexianis ont Mion. Les Giondoxuanis sont sous la protection d'Amida.

Les Xintanis rendent leur culte à Quoquium. Ceux qui ont le nom de Tondavis, ſont attachés à la vie ſolitaire, parlent rarement entr'eux, & jamais avec les ſéculiers; à moins que ce ne ſoit quelques-uns, qui ont le ſoin du Couvent. Les Baracacquis ſont entiérement occupés à la méditation. Les Icoxuanis enſeignent que pour ſe ſauver, il n'eſt beſoin que des mérites d'Amida; & que ce ſeroit l'offenſer griévement de croire que les hommes peuvent ſe ſauver par leurs propres mérites. Le Général de ces derniers eſt ordinairement un grand ſcélérat, comme tous les autres: Il n'eſt pas ſi-tôt élevé à cette dignité, que le peuple le regarde comme un Saint, & court après, pour lui demander, en pleurant & à genoux, ſa bénédiction, & l'abſolution de ſes péchés. Les Legi-oxis ont auſſi des Religieuſes de leur Ordre, apellées Hamacutes, auſquelles ils ſervent de Directeurs. Les Moines qui font le métier de conjurer, ſont de l'Ordre de Lanzon, Idole qui eſt en grande vénération à la Chine, & qu'ils diſent avoir été 80. ans dans le ventre de ſa mére: les Cambadagis conjurent auſſi, comme on l'a dit ci-devant.

Les Sectateurs de Xaca ſoutiennent la tranſmigation de Pythagore; & diſent

que par ce moyen-là, il eſt né dix mille fois. Ils croient que les ames des hommes paſſent non-ſeulement dans les corps des brutes, mais auſſi dans les plantes & dans les arbres : ce qui eſt cauſe que les ignorans Japonois qui ſont de ce ſentiment, mettent au pied des plus grands arbres, des plats de ris, afin que les ames de leurs Héros ne s'affoibliſſent point faute de nourriture. Ils font la même choſe à l'égard des bêtes ; & il y a des Bonzes, qui s'en vont en campagne avec différentes ſortes de mets, & apellent au ſon d'une cloche les animaux qui viennent s'en repaître.

Xaca a été un des plus grands fourbes ſophiſtes, qu'il y ait eu dans l'Orient ; il laiſſa en mourant un nombre infini de Diſciples dans le Japon, dans les Indes, & dans la Chine : les Indiens l'adorent ſous le nom de Ram, & les Chinois ſous celui de Tien-Turk-Gnoc. Ils content, que, ſa Mére étant groſſe de lui, ſongea une fois, qu'il lui ſortit de la bouche un Eléfant blanc ; & c'eſt pour cela que les Eléfans blancs ſont honorés dans ces pays, & nourris comme des Princes, & qu'il y eut en 1566. une guerre ſanglante entre le Roi de Pégu & celui de Siam, qui ſe diſputoient un de ces Eléfans. Pour re-

venir à Xaca, la premiére action mémorable qu'il fit, fut de tuer sa Mére; & comme s'il avoit fait l'action du monde la plus glorieuse, après avoir mis la main gauche à terre, & élevé la droite, il s'écria qu'il n'y avoit pas d'homme plus Saint que lui. Il se cacha ensuite dans une caverne d'une montagne déserte, où il écrivit plusieurs livres. Il eut dans la suite 80. mille Disciples, dont cependant tous ne furent pas jugés dignes de ses mystéres les plus cachés; il n'y en eut seulement que dix qu'il choisit sur cent, & ces cent étoient l'élite de six cens.

Il disoit, par raport à la transmigration, que les ames des hommes passoient 80. mille fois dans les corps des brutes: Que, pour se nettoyer des péchés, il falloit qu'elles passassent sept fois dans les animaux immondes; & qu'ensuite elles alloient se loger dans un Eléfant blanc, que les Indiens apellent Lohan-Hon-Lan Ses) & par conséquent dans la béatitude éternelle: Mais qu'avant cela, elles voloient comme des oiseaux, mugissoient comme des beufs, brayoient comme des ânes, rugissoient comme des lions, nageoient comme des poissons, verdissoient comme des arbres & fleurissoient comme des fleurs.

Pour donner un essai des opinions extravagantes

extravagantes des Bonzes, il faut raporter ici ce qu'ils croient touchant l'Origine du Monde. Ils disent, qu'avant sa création ils étoit caché dans un œuf, qui avoit la coque de métal : Que cet œuf, après avoir flotté long-tems sur les eaux, se trouva à la fin environné d'une grosse écorce faite de terre & de sable, que la Lune par sa vertu avoit élevée du fonds de la Mer : Que cet œuf fut trouvé par un beuf, qui le fracassa, en le heurtant avec violence, & en fit sortir le Monde : Que cet animal, se trouvant las, du grand effort qu'il avoit fait, réchauffa par son haleine l'air des environs, qui pénétra un petit cédre, d'où l'homme sortit aussi-tôt. Et c'est pourquoi les Bonzes apellent les jeunes cédres, Pou, & l'homme, Pourang. On voit dans la Ville de Macao le Temple du Beuf, dont la figure d'or massif, est dans l'action de donner de ses cornes sur un œuf de métal qui nage.

Voici comme d'autres parlent sur cet article. Il y a, disent-ils, un Dieu tout-puissant, qui créa au commencement le Soleil, la Lune & les Etoilles ; & ensuite les autres Dieux inférieurs, qui se sont fait voir après au Monde en différens tems. Il commanda aux Dieux inférieurs de former un œuf de métal, & d'y renfermer

les 4. Elémens, à ſçavoir l'eau, la terre, l'air & le feu; & les quatre Couleurs principales, qui ſont, le rouge, le bleu, le verd & le jaune : & c'eſt de cet œuf que tout le Monde viſible eſt ſorti. La Terre ne fut pas d'abord habitée, & elle produiſit avant toutes choſes la Femme, en façon d'un fruit d'arbre, qui n'avoit point d'ame : les Dieux en furent touchés de compaſſion, & commandérent à un Taureau de s'aprocher de l'endroit où elle étoit, & de ſoufler deſſus. Ce ſoufle ayant pénétré la dure écorce du fruit, la femme devint animée; & elle ne fut pas ſi-tôt ſortie de ſa coque, que les Dieux en jouirent, & par eux l'Homme fut engendré. Après quelques ſiécles, les Hommes ayant oublié leur origine, eurent la témérité de braver le Tonnerre, & de ſe mocquer de l'Arc-en-Ciel, & pareillement de tous les Dieux. Le Souverain Seigneur juſtement irrité contre ces indignes Habitans de la Terre, propoſa à une aſſemblée des petits Dieux, de vouloir ôter du Ciel le Soleil, la Lune & les Etoilles; de les confondre avec l'eau & l'air, & de faire rentrer toutes les autres choſes dans l'ancien Chaos, de maniére que les Elémens fuſſent anéantis : ſa réſolution aprouvée, il commanda auſſi-tôt au Dieu Topan de

foudroyer, & à Canon de submerger tout l'Univers. Cela fut exécuté sur le champ : toute la race humaine périt sous les eaux ; excepté la famille d'un seul homme qui craignoit & honoroit les Dieux, & ausquels il étoit devenu si cher, qu'ils alloient souvent loger dans sa maison. Dieu donc touché de la vertu de cette famille, la renferma dans une fosse, qu'il couvrit d'une coquille, afin que l'eau n'y entrât point : Elle resta là, jusqu'à ce que le Dieu Canon eût fait rentrer la Mer dans ses limites, & que Topan eût remis en leur place les foudres & les tonnerres. Après que cette pieuse famille fut sortie de sa fosse, elle se retira dans le Royaume de Kugielang, où elle multiplia merveilleusement. Dans la suite des tems, les Dieux inférieurs eurent permission du Grand Dieu de descendre sur la Terre, & d'y prendre le plaisir de la chasse ; Mais pendant qu'ils délibéroient dans un bois agréable, sur la maniére de chasser, les Habitans de Kugielang les ayant vûs, complotérent de se venger de ces Dieux, qui avoient submergé le Monde, & causé la mort à leurs prédecesseurs. Pour cet effet, ils mirent le feu au Bois, où plusieurs des Dieux périrent dans les flammes; & ceux qui cherchérent à se sauver, fu-

rent assommés à coups de cimeterre, hors sept, qui en échapérent. Ceux-ci étant retournés au Ciel, se plaignirent au Grand Dieu de cet horrible attentat ; une juste colere le saisit ; il envoya un Ange, avec ordre d'exterminer les scélérats. L'Ange étant descendu en terre, les chassa du Royaume de Kugielang, & les précipita tous dans les eaux bouillantes de Singoc, d'où ils ne sortiront jamais.

Xaca, Amida & Canon, les trois Divinités principales du Japon, étoient des Bonzes des siécles passés, qui sont morts en odeur de Sainteté. Les Japonois, qui les comprennent sous le nom général de Fotoques, en attendent des biens spirituels ; comme ils en demandent de temporels aux Dieux subalternes, qu'ils mettent dans la Classe des Camos, & qui sont honorés pour leur valeur. Les Dieux de la guerre sont Nequironi, Denichi & Maristine : ceux qui ont le soin des affaires célestes, sont Daibut, Taimondea, Besamonde, Homocondi & Zogioli.

L'Idole d'Amida est adorée sous diverses figures. Elle a dans la Ville de Jedo un Temple très-superbe, que l'on apelle l'Amida d'or, qui ressemble beaucoup à l'Anubis des Egyptiens; sa Statue ayant

une tête de chien, & tenant un cercle dans les mains, qu'elle soûtient aussi avec les dents. Cette Statue est sur un cheval à sept têtes, chacune desquelles est le Symbole de mille siécles. Les harnois de ce cheval sont garnis de perles les plus précieuses, & l'autel est tout couvert de plaques d'argent de l'épaisseur d'un doigt. A quatre lieues de la Ville de Meaco, on trouve un Temple fameux, qui a 500. pieds de longueur & est large à proportion. Il y a une Statue d'une grandeur énorme, qui a les oreilles percées, la tête chauve & le menton razé. Cinq petites cloches pendent au-dessus de la Statue; & l'on voit aux côtés quantité de figures de Soldats armés, de Vieilles, d'Ethiopiens, de Diables & de Monstres sous des formes épouventables; ausquelles on arrive par sept grandes marches qu'il faut monter. De chaque côté sont 50. figures, qui représentent Canon, avec un visage agréable, sept têtes sur la poitrine, couronnées comme celles des Rois, & trente bras; deux desquels sont plus grands que les autres, & s'apuient sur les côtés : les autres sont tous armés de fléches. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que non-seulement tous les autres ornemens du Temple, mais aussi les mille Statues, sont d'or massif.

Les insensés Japonois ont coutume de se sacrifier eux-mêmes, non pas moins en l'honneur d'Amida, qu'en celui de Xaca; ce qui se fait ainsi. Plusieurs jours avant la fête, ils vont dans les Places publiques demander l'aumône, en prêchant qu'ils ont envie d'aller saluer les Dieux; ce qui est très-recommendable chez le peuple. Ils font ensuite provision de faux, pour couper les épines, qui croissent autour des lieux, où habitent les Bienheureux. Ils se mettent enfin dans une barque neuve, avec de grosses pierres attachées au cou, aux bras, aux jambes, & se jettent hardiment dans la mer ou dans la riviére; ou bien vont à fond avec toute la barque, en détachant une planche du fond. Quand la barque reste, les parens de celui qui s'est sacrifié la brûlent, la jugeant très-sanctifiée, & indigne de servir davantage à homme vivant.

Canon, est le Protecteur des eaux, & de la pêche. Il vivoit, au raport des Bonzes, il y a deux mille ans; & il créa alors le Soleil & la Lune. Il est representé sous la figure d'un jeune homme, qui, de la ceinture en bas, est dans la gueule d'un grand poisson. Il a quatre mains, qui lui sortent des coudes: d'une main gauche élevée en-haut, il tient un petit cercle

ſur la pointe de l'Index, & de celle qui eſt tournée en bas, une fleur : la même choſe à la main droite en-haut; & de l'autre, qui eſt en-bas vers la terre, il tient un Sceptre. Tous les quatre bras ſont garnis de précieux braſſelets de perles, égales à celles du collier & de la ceinture : il y a certaines bandes, qui lui pendent des épaules. On voit vis-à-vis de cette Idole une eſpéce de limaçon de mer, fait de la même pierre, d'où ſort de la ceinture en-haut, un jeune-homme avec les mains jointes, dans l'action d'adorer Caɴon ; & à la droite, une ſorte de bâtiment, en forme d'Autel, avec quatre Statues deſſus, ayant auſſi les mains jointes, d'où découlent des filets d'eau, qui tombe dans les coquilles de pierre, qu'elles ont à leurs pieds. Les Bonzes, ou ne veulent pas dire, ou ne ſavent pas ce que ces figurés ſignifient.

La peur du mal, fait que les Japonois adorent auſſi le Diable, (culte qu'ils ont aporté de la Chine, où il eſt très-ancien) & ils l'apellent Gioosie-Tiedebayk ; pour le diſtinguer de Dieu, qu'ils nomment Gioosie-Goezar. Ils diſent que les Diables firent envain tous leurs efforts, pour empêcher Dieu de créer le Monde ; mais qu'avec tout cela ils ſont très-puiſſans. Ils font de magnifiques proceſſions en leur

honneur, au commencement du Printems; & afin de capter leur bien-veillance, ils leurs offrent les prémices des fruits de la Terre, dans les Temples qu'on leur a bâtis. Il y en a un fameux dans un bois proche de Meaco, qui est dédié au Roi des Diables. L'Idole est fort horrible, & tient un Sceptre entre les mains ; elle a à chaque côté un Diable également épouventable ; celui qui est à la gauche, semble écrire, & celui qui est à la droite, paroît lire. On a peint au-tour du Temples tous les divers tourmens que les Damnés souffrent en Enfer : les Bonzes se vantent d'en pouvoir racheter les ames, par le moyen de l'argent, que les sots leur donnent.

Le Singes ont aussi un Temple dans le Japon, assez près de Nangasaque, qui est un magnifique bâtiment, où l'on abonde de tous les endroits de l'Asie, qui est infectée de cette folie de la Métempsycose. On y avoit plusieurs statues de Singes, dans de différentes postures ; mais proche du principal autel, il y a de véritables Singes vivans, qui aident aussi aux Bonzes à faire les cérémonies accoutumées : & par raport à ces animaux, on leur porte tous les jours des plats de viandes exquises. Les Egyptiens adoroient aussi ces laides bêtes.

Quant à la Religion Chrétienne, S. François Xavier l'introduisit dans le Japon en 1549. & elle y reçut depuis un grand accroissement par les soins des Péres de la Compagnie, jusqu'en 1641. que tous les Chrétiens ayant été cruellement mis au fil de l'épée, la Religion y fut défendue : parce qu'on fit accroire à l'Empereur, que les Jésuites avoient résolu de le livrer, avec tout l'Empire, entre les mains des Portugais. Depuis ce tems-là le commerce du Japon est au pouvoir des Hollandois, qui, au mépris des saintes images, comme nous l'avons dit, font connoître en ce pays-là ce qu'ils sont. Le premier endroit, où ils s'établirent, fut l'Isle de Firando, dans la mer de Corée, à l'Occident de Bungo. Leurs Relations disent qu'à demi-lieue de la Ville de Firando, il y a proche de la mer, une petite maison de bois, où les femmes vont sacrifier à certaine Idole, pour avoir un garçon, en lui offrant du ris, & un petit morceau de bois de la grandeur d'un doigt, & criant de toute leur force, ayant cela en main : *Donne-moi un fils, & je t'en apporterai un plus grand.* Les Hollandois ont passé depuis de Firando, à Nangasaque.

CHAPITRE IX.

Des Nôces, des Funerailles, & des Fêtes des Japonois.

LE foible du Japonois eſt le même que celui de tous les autres peuples Orientaux, tant anciens que modernes; cela eſt cauſe que la polygamie eſt en uſage chez eux, comme chez les Chinois, dont ils tirent leur origine. Quoiqu'ils puiſſent avoir autant de femmes qu'ils veulent, il y en a pourtant une, qui eſt la légitime, qui mange avec le mari, & que les autres femmes ſont obligées de ſervir.

Voici les cérémonies qui s'obſervent dans leurs Nôces. Au jour marqué, les parens ſe rendent de grand matin à la maiſon de ceux qui ſont à marier, & les mettent de part & d'autre dans un caroſſe tiré par des beufs ou des chevaux. Enſuite, il les conduiſent au ſon de divers inſtrumens, ſur quelque colline hors du lieu, chacun par un chemin différent; & il leur faut des gens exprès pour faire ranger la populace, qui ſe trouve en foule ſur leur paſſage. Après le caroſſe du garçon, ſuivent pluſieurs charettes remplies de pré-

ſens pour la fille, qui lui tiennent lieu de dot, elle les reçoit, & les diſtribue ſur le champ à ſes parens, pour les remercier du ſoin qu'ils ont eu de ſon éducation. C'eſt ce qui fait que plus un Pére a de filles, plus il eſt riche, ſur-tout quand elles ſont jolies.

Les Babyloniens vendoient, en certains jours marques de l'année, leurs plus belles filles, & l'argent qu'ils en recevoient, ſervoit de dot, pour celles qui étoient laides. Chez les Phéniciens, les filles ſe marioient avec l'argent qu'elles avoient gagné à ſe proſtituer dans le Temple de Venus de la Ville de Sica. Dans l'Iſle de Chypre, elles trafiquoient, pour cet effet, leurs faveurs avec les Etrangers, qui abordoient l'Iſle. En Amérique, elles ne trouvoient point de mari, qu'elles n'euſſent fait leur aprentiſſage dans le Temple de la Déeſſe Aneti.

Revenons à nos Japonois. Quand on eſt arrivé au pied de la colline, le garçon & la fille deſcendent de carroſſe, & montent ſéparément l'un de l'autre, accompagnés des parens & des muſiciens, par deux chemins fermés des deux côtés de façon que les parens ſont au-dehors. Tout le monde ſe ſépare ſur le haut de la colline; les parens ſe mettent derriére la fille,

& les muſiciens derriére le garçon, qui eſt cependant un peu éloigné de la fille. Les parens ſe rangent deux à deux ſous un paraſol que tient un domeſtique; & les muſiciens font un concert, qui ne plairoit guéres à des oreilles Européennes, en frapant certaines boules de cuivre, qui ſont creuſes & pendues avec des chaînes à des bâtons. Entre les parens & les muſiciens, il y a un pavillon octogone, fort propre, fermé par le dehors d'un papier huilé, & orné en-dedans d'une étoffe de ſoie. L'on voit ſur un bel autel, qui eſt dans le milieu, le Dieu des Nôces, qui a la tête d'un chien, les bras ouverts & un fil de laiton dans les mains. Les Japonois veulent ſignifier par la tête de chien, la fidélité & la vigilance, qui ſont néceſſaires dans le mariage; & par le fil de laiton, le lien étroit de la concorde entre les époux. Un Prêtre ſe met devant l'Idole, ayant la femme à ſa droite & l'homme à ſa gauche, chacun une torche à la main, que l'épouſe allume à une des lampes qui environnent le pavillon, pendant que le Prêtre marmotte quelques paroles: l'époux allume la ſienne à celle de l'épouſe; & alors tous les aſſiſtans font de grands cris de joie, leur ſouhaitent du bonheur, & le Prêtre les benit ſolemnellement.

Pendant que tout cela se passe, ceux qui sont restés au pied de la colline, n'y sont pas les mains dans leurs poches : mais les uns jettent dans le feu les bagatelles, dont la mariée faisoit ses amusemens lorsqu'elle étoit fille ; d'autres sont occupés à former diverses figures d'un rouet à filer & de la quenouille ; d'autres servent de gardes à la charrette où est l'argent de la dot. Les anciens Romains mettoient du lin dans la maison de l'épouse, pour l'avertir qu'elle devoit être attentive au ménage. Enfin, les Bonzes tuent, au pied de la même colline, deux beufs de Siam, (qui ont sur le dos une bosse comme les chameaux, mais un peu plus petite) & quelque mouton en sacrifice au Dieu du Mariage, afin d'attirer sa faveur sur les nouveaux mariés.

Les Romains reconnoissoient plusieurs Divinités qui présidoient aux Nôces, & avoient chacun un office différent. Lorsqu'on traitoit la mariage, on avoit recours au Dieu Jugatinus : Quand on menoit l'épouse à la maison de l'époux, au Dieu Domiducus : Quand on entroit dans la maison, au Dieu Domitius : Quand on lui défaisoit sa ceinture virginale, à la Déesse Virginensis : Quand on faisoit la cérémonie de la faire asseoir sur un morceau de

bois de la figure d'un Priape, au Dieu Mutinus : Quand on la deshabilloit, au Dieu Subigus : Quand elle étoit entre les bras du mari, à la Déesse Prena ; Et pour obtenir une longue vie ensemble, à la Déesse Minurta. Après toutes les cérémonies, on remet l'épouse dans le carosse, & on la conduit à la maison de l'époux, aux acclamations du peuple & au bruit des instrumens. Pendant qu'elle est en chemin, il y a quantité de jeunes gens qui sément des fleurs par toute la maison, forment des guirlandes, & mettent des banderolles sur tous les lieux les plus élevés. Cette réjouissance dure ordinairement huit jours, & la dépense en est prodigieuse. L'âge de l'épouse ne passe pas ordinairement 16. ans ; & il y en a qui sont promise dès le berceau.

Les Japonois, par raport à cela, adorent la Déesse Pussa, à qui ils attribuent un très-grand pouvoir, non-seulement pour la génération des hommes & des animaux, mais aussi pour celle des plantes & des arbres. Voici l'histoire qu'ils en raportent.

Il y a mille ans que trois Vierges apellées Angela, Changela & Fecula, descendirent du Ciel pour se laver dans une belle riviére ; & pendant qu'elles étoient

en priéres, Fecula vit un arbre, dont les feuilles étoient plus longues & plus pointues que celles de l'orme, & qui couvroient en partie certaines cerises noires: Elle commenca à en manger avidement, & ne pouvoit s'en rassasier. Quelque tems après, la bonne fille se trouva grosse; & le poids de sa grossesse l'empêcha de retourner au Ciel avec ses compagnes. Au bout de neuf mois, elle accoucha d'un enfant, qu'elle se pressa de sévrer, & qu'elle conduisit dans une petite Isle, où elle lui commanda d'attendre un pêcheur, qui auroit soin de le porter ailleurs; & cela parce qu'elle étoit obligée de retourner dans le Ciel. Fecula disparut. Un pêcheur arriva aussi-tôt dans l'endroit; & ayant pitié de cet enfant abandonné, il l'emporta chez lui, où il l'éleva si bien, qu'il croissoit de jour en jour en beauté de corps, & en force d'esprit: de façon qu'il devint bien-tôt capable de gouverner le pays, & de dicter des loix pour l'utilité de plusieurs autres Royaumes. Dans la suite des tems, on apella sa mere Pussa, qui est adorée, comme on l'a dit, sous une figure extravagante.

Sur le bord d'une riviére, sont représentés cinq troncs de cerisier, tout proche les uns des autres: du pied de ces

troncs, ſortent quelques feuilles faites comme des dents d'Eléfant; & des autres parties, quelques fleurs éparſes ſans ordre, avec des feuilles d'or. On voit à droit le fils de Puſſa à genoux ſur deux de ces feuilles, dans une poſture ſupliante. A l'endroit où les cinq troncs s'uniſſent, eſt un plan, ſur lequel il y a d'un côté un vaſe de fleurs, de l'autre une patte de tortuë, & dans le milieu un demi-buſte de la Déeſſe, dont le viſage eſt environné de rayons. Elle a le ſein couvert d'un voile, qui cache ſes 16. bras; pour ſignifier qu'elle a gouverné heureuſement la Chine & le Japon pendant 600. ans. Pour ce qui regarde les honneurs qu'on lui rend, il y a toujours au pied de l'Idole deux hommes juſqu'à mi-cuiſſe dans l'eau : à la gauche, une petite barque, ſur la proue de laquelle eſt un bouc prêt à être ſacrifié; une table dans le milieu, & un Prêtre à côté, tenant un cimeterre nud à la main, pour faire le ſacrifice, aſſiſté de deux Miniſtres.

La condition des hommes mariés eſt bien meilleure que celle des femmes. Celles-ci, ſur le moindre ſoupçon, & pour avoir ſeulement parlé bas à un homme, ſont répudiées de leurs maris, & quelquefois punies de mort. Les maris, au

contraire, ont droit d'avoir autant de concubines qu'ils veulent ; de chasser la femme de la maison, & d'en prendre une autre : excepté les Nobles, qui sont obligés de garder toujours leur femme légitime, & de ne lui laisser manquer de rien, quand même ils ne coucheroient pas avec elle.

Quant aux funérailles des Japonois, on pose premiérement le mort sur une petite litiére, la tête un peu baissée, & les mains jointes, en posture d'une personne qui prie ; on lui met des habits blancs, avec un sur tout de papier, fait des feuilles du livre, où sont décrites les cérémonies pour le culte de la Divinité, à laquelle le défunt avoit plus de dévotion. On le porte ensuite hors de la Ville, accompagné de tous ses parens & amis, hommes & femmes, vêtus de soie blanche, en invoquant cette même Divinité tout le long du chemin.

Les femmes riches vont dans des litiéres fort ornées ; & chacune a sur la tête un voile de diverses couleurs. Le Bonze principal, qui doit faire les cérémonies, commence les funérailles ; il est assis dans une litiére toute dorée, au milieu d'une trentaine de Bonzes qui marchent en deux rangs avec des torches allumées.

Ils ont un grand chapeau ſur la tête, une chemiſe très-fine ſur le corps; par-deſſus la chemiſe, un manteau noir d'un beau drap; & ſur le manteau, un autre habit gris. Ces Moines ſont ſuivis de 200. autres qui vont deux à deux, chantant à haute voix le nom de la Divinité tutelaire du mort, & faiſant charivari avec certains baſſins de cuivre, ou bien en traînant des paniers de roſes, attachés à de longs bâtons; ces paniers ſe réduiſent peu à peu en pouſſiére, & ils croient que c'eſt un ſigne certain du ſalut de l'ame du défunt. Il en vient 8. autres plus jeunes qui traînent des banderolles, ſur leſquelles ſont écrits quelques noms d'Idoles: enſuite, 10. autres tenant des lanternes toutes parſemées de différens chiffres, avec des chandelles allumées en dedans; & enfin, deux jeunes, portant chacun une torche ou branche de pin, qu'on allume, quand on eſt prêt à mettre le feu au bûcher.

Lorſqu'on eſt arrivé à l'endroit, on y reſte environ une heure, juſqu'à ce que le corps ſoit placé ſur le bûcher; & pendant ce tems-là, les Bonzes continuent à faire un terrible bruit avec leurs baſſins de cuivre. On fait le bûcher d'une figure quarrée, & on l'environne de nattes, en-

tre lesquelles on laisse quatre ouvertures vers les quatre vents Cardinaux. Il y a dans le milieu une fosse pleine de bois, & par-dessus une grosse toile. On dresse des tables aux côtés, que l'on couvre de mets assaissonnés avec du sang, (excepté la chair & le poisson) & des morceaux de bois odoriferant, & l'on met des encensoirs auprès. Le corps étant aproché du bûcher, on lie une longue corde à la litiére dont on a parlé; & les parens redoublent leurs cris, & leurs invocations. On fait faire ensuite au corps trois fois le tour du bûcher, & on le met dedans avec la litiére. Cela fait, le premier Bonze passe trois fois sa torche allumée sur la tête du mort, & la jette à deux des plus proches parens, qui sont à droit & à gauche. Ils se la donnent tour à tour; & l'ayant passée aussi trois fois par-dessus le corps, ils mettent enfin le feu au bûcher. Il y en a d'autres, qui, pendant ce tems-là y jettent de l'huile & des bois aromatiques; en sorte que le corps est bien-tôt réduit en cendres. Tous ses parens & ses amis lui présentent de l'encens, & chantent des vers en son honneur.

La Cérémonie finie, chacun se retire chez soi; excepté la populace, qui reste pour manger les viandes dont on a parlé,

& que chacun peut emporter où bon lui ſemble.

Le jour ſuivant, les parens reviennent; & après avoir ramaſsé les cendres, ils les mettent dans une urne dorée, qu'ils couvrent d'une étoffe précieuſe, & qu'ils gardent pendant 7. jours dans le lieu le plus propre de la maiſon; où les Bonzes qui ſe font bien payer, vont faire pluſieurs autres cérémonies. Les ſept jours étant paſsés, on enterre l'urne dans le même endroit, où le corps a été brûlé, & l'on érige au-deſſus un tombeau, ſelon la qualité & les moyens du défunt. Si c'eſt un homme, on y repréſente en bas-relief des animaux de différentes ſortes, & de diverſes figures; comme un lion qui combat contre un homme armé d'un cimeterre: ſi c'eſt une femme, on n'y ſculpte que des fleurs & des oiſeaux. On met au-deſſus de ces tombeaux une ſtatue autant reſſemblante au défunt qu'il eſt poſſible; & des colomnes, ſur leſquelles on écrit ſon nom, le jour de ſa naiſſance, celui de ſa mort, & ſes actions les plus remarquables. La ſtatue eſt aſſiſe avec les jambes croisées, à la maniere des Orientaux; & ſon habillement, eſt le même que celui que le défunt affectoit de porter. Les hommes ſont repreſentés avec les

mains jointes, & les yeux baiſsés; les femmes, avec les mains libres, & regardant vers un des côtés. Il arrive auſſi à quelques-uns d'y faire bâtir un Temple en l'honneur de cette Divinité, pour qui ils avoient plus de dévotion.

Lorſque l'urne eſt enterrée, les parens prennent le deuil pour deux ans, pendant leſquels ils s'abſtiennent de toutes ſortes de plaiſirs. Il portent ſur la tête une bande quarrée, d'où pend un voile, qui va voltigeant ſur les épaules. La veſte de deſſus eſt fort large, ſans doublure, & ſe ferme ſur l'eſtomac, avec une ceinture aſſez large, à raizeau, qui fait ordinairement deux tours. Les haut-de-chauſſes, qui pendent juſques ſur les pieds, ſont de même que l'habit d'une toile ſimple, que l'on ne lave jamais: ce qui fait une montre, qui n'inſpire que de la triſteſſe, qu'augmente encore leur démarche avec les yeux baiſsés, & les mains dans les manches.

Quand les pauvres meurent, les Bonzes s'en éloignent, n'y ayant rien à gagner: c'eſt pourquoi on ne fait point d'autre cérémonie, que de jetter les cadavres dans un cloaque, ou dans un fumier; ce qui cauſe une puanteur inſuportable dans certaines contrées.

Le respect que les Japonois conservent pour leurs Ancêtres, presque égal à celui des Chinois, fait que tous les ans ils célébrent une Fête des Morts, qu'ils apellent Bon. Elle consiste à avoir quantité de chandelles allumées devant les portes des maisons, & à porter des viandes exquises aux tombeaux de leurs parens, pour inviter, disent-ils, les ames à en venir manger avec eux. Sur ceci, il est bon de sçavoir, que les Japonois croient que le Dieu Ysum a soin de conduire les ames dans un lieu soûterrain, où il y a un feu qui les purge de leurs péchés; & que delà, il les enléve & les porte en la présence d'Amida, qui les introduit dans un lieu de délices, où ils jouissent de toutes sortes de plaisirs.

A l'égard des Fêtes des Japonois, une de leurs plus célébres est celle qu'on apelle Gibon, c'est-à-dire, Homme; parce qu'on la fait tous les ans au mois d'Août, en l'honneur de l'Homme. Dans toutes les rues principales des Villes, on fait de grands échauffauds, sur lesquels le peuple se range le matin de bonne heure, pour voir passer la Procession.

On voit d'abord 15. ou 20. chariots couverts d'étoffes de soie, tirés chacun par 40. hommes, & remplis de plusieurs

jeunes-gens, dont les uns chantent, & les autres jouent des inſtrumens. Comme ces chariots déſignent les Communautés des Artiſans, ils contribuent auſſi tous à la dépenſe. Il vient enſuite d'autres chariots, couverts auſſi d'étoffes de ſoie, dans leſquels ſont repréſentées les grandes entrepriſes, & les actions glorieuſes de leurs Héros ; ceux-ci ſont tirés lentement, en paſſant l'un après l'autre devant le Temple conſacré à l'Idole dont on fait la Fête. Vers le ſoir, on fait ſortir de ce Temple deux eſpéces de brancards magnifiques, ſur l'un deſquels eſt l'Idole, & ſur l'autre la ſtatue de ſa concubine. Ceux qui portent le premier, font ſemblant de vaciller à chaque pas, comme ayant peine à ſe conduire avec un ſi grand poids, afin de faire plus d'honneur à l'Idole, & de la rendre plus vénérable. Quelque tems après, on tire du même Temple, ſur un autre brancard, la Déeſſe, femme légitime de l'Idole Gibon ; à laquelle on feint que l'on a donné avis, que ſon mari & ſa maitreſſe étoient enſemble à la promenade. Alors ceux qui la portent, feignant tous les mouvemens que la jalouſie peut cauſer, courent après Gibon, qui de ſon côté ſe ſauve, pour éviter les reproches de ſa femme. Ce qu'il y

a de beau, c'eſt que le peuple prend intérêt dans ces jeux d'enfant, juſqu'à blâmer l'Idole, qui à la fin compâtiſſant au chagrin de la Déeſſe, vient la prier à genoux, de ne ſe point inquiéter, de n'être plus ſi attentive à éclairer ſes actions, & de vouloir bien mettre en oubli l'infidélité qu'il lui a faite. La Déeſſe, après quelque réſiſtance, fait connoître qu'elle eſt apaiſée; & le peuple en eſt extrêmement réjoui : ce qui eſt un ſignal, pour ceux qui portent Gibon & ſa concubine, de s'aprocher de la Déeſſe, & de rentrer tous trois en bonne union dans le Temple; ce qui finit la fête.

On ſolemniſe encore dans le mois d'Avril une grande fête, qui eſt celle de Mariſtino Dieu de la Guerre, & qui ſe paſſe ainſi. Sur les deux heures après-midi, on voit paroître deux petits corps d'armée, dont tous les ſoldats portent ſur les épaules l'image de l'Idole, pour laquelle ils vont combattre. Ces deux armées étant à une juſte diſtance, pluſieurs enfans ſortent d'un côté & d'autre pour eſcarmoucher. Demi-heure après, s'avancent quelques petits eſcadrons, qui voltigent l'un contre l'autre, pendant que le reſte s'aproche pour combattre; & ſe trouvant enfin à la portée du mouſquet,

cha-

chacun fait ſa décharge, & continue à ſe battre de plus près, juſqu'à ce que l'un des deux partis ſe confeſſe vaincu.

Les Bonzes Icoxuanis célébrent auſſi tous les ans une fête à l'honneur d'Amida, où il ſe trouve une ſi grande affluence de peuple, que, quand on ouvre la porte du Temple, il y a toujours quelqu'un d'étouffé : outre ceux qui ſe mettent exprès dans la preſſe, pour être foulés aux pieds, & ſe faire écraſer en l'honneur de l'Idole, ſe croyant très-aſſurés du ſalut éternel, après une action ſi glorieuſe : plus il en meurt dans une fête ſi inhumaine, plus on la trouve magnifique. La nuit d'enſuite, le peuple ſe raſſemble dans le Temple, où un Bonze fait l'oraiſon funébre de ces malheureux, élevant juſqu'au Ciel leur zéle & leur dévotion ; & cela avec des termes ſi expreſſifs, qu'on n'entend de tous côtés que ſoupirs & regrets de ceux qui ſont fâchés de n'avoir pas été du nombre des étouffés.



CHAPITRE X.

Des Armes, des Barques, des Monnoies, des Poids & Mesures, des Habitations, des choses Naturelles, & du langage du Japon.

LEs Soldats qui sont au service de l'Empereur du Japon, sont presque tous Gentilshommes. Leurs armes consistent en un petit heaume, & un mousquet, quelquefois long, quelquefois court, fait comme les nôtres; sinon que la méche ne tombe pas de la même maniére. Ils mettent leur poudre dans des boëtes quarrées, tissues de paille très-artistement; & ont au côté deux cimeterres, l'un plus long que l'autre.

Les Gardes du Daire sont vêtus d'une longue robe blanche, & leur tête est couverte d'un bonnet verni. Ils portent deux cimeterres comme les autres; mais ils ont à la main une demi-pique, qu'on apelle en Japonois Nanganes.

Quant aux Vaisseaux, il y en a de différentes sortes à l'Indienne, dont les voiles sont faites de nattes, & ressemblent assez à celles que nous apellons voiles Lati-

nes. Il y en a d'autres pour les plaisirs, qui sont comme de petits Bucentaures Venitiens, que les Japonois apellent Fayfena. Ils ont jusqu'à 20. & 30. rames de chaque côté : la proue est faite comme la tête d'un Eléfant; & la pouppe contient une grande chambre, comme celle des Navires Portugais, dans laquelle il y a un grand miroir. Ils vont d'une vitesse incroyable, faisant en 12. jours 220. lieues, qui est le chemin que l'on compte d'Osava à Nangasaque.

Les Japonois ont de trois sortes de monnoies d'or; à sçavoir, de cinq, de vingt & de cent cinquante florins de Hollande. L'argent n'a point de prix fixe; mais ordinairement le Directeur de la Monnoie en fait des petits sacs cachetés de 150. florins chacun. Les monnoies de cuivre qui servent à acheter des bagatelles, ont un trou quarré dans le milieu, pour pouvoir les enfiler. Dans les pays les plus Occidentaux du Japon, on paie seulement les grandes sommes en or; mais vers Nangasaque, le négoce avec les Etrangers se fait presque tout en argent; de peur que, malgré les défenses rigoureuses, ils n'emportent l'or hors du Royaume : & c'est dont se plaignoit l'Empereur dans le siécle passé, par raport à la nation Portugaise.

On ne compte point les monnoies, ſoit d'or ou d'argent, entre les Marchands ; mais on ſe donne des ſacs de deux mille livres chacun, cachetés par le Directeur de la Monnoie : & ils paſſent ainſi par 30. ou 40. mains, ſans qu'on les ouvre. On paie les grandes ſommes par caſſettes, dans chacune deſquelles il y aura vingt ſacs ; ce qui fera 40000 livres en or : les caſſettes pour l'argent ſont faites d'une autre maniére, & contiennent ordinairement 3000. florins chacune. Ce qu'il y a à remarquer, c'eſt que l'on n'y trouve jamais un ſou de manque.

Les Marchands n'ont pas beſoin du Directeur de la Monnoie, pour la fabrication des eſpéces ; ils vont aux Intéreſsés des Mines, achétent de l'or & de l'argent vierge, & en font faire de la monnoie, par qui il leur plaît, de la forme, du poids, & de la qualité que l'éxigent les Loix du Royaume. Ils la portent enſuite aux Officiers du Roi, qui la péſent : lorſqu'il y en a qui péſe moins d'un demi-grain, ils la coupent & la rendent aux Marchands ; mais pour celle qu'ils trouvent juſte, ils y mettent une marque, qui fait connoître qu'elle eſt de poids. On la préſente après cela à d'autres Officiers, qui font épreuve de la qualité : ſi elle n'eſt

pas de bon aloi, ils la coupent par morceaux, & la rendent aux propriétaires ; si elle est au titre, ils la font porter à la Monnoie, où on la frape au coin de l'Empereur.

Les poids sont les mêmes pour toutes sortes de marchandises, liquides ou séches ; le plus grand s'apelle Fiakin de 125 livres, qui se divise en 100. Cats ; chaque Cats, en 16. Tailles ; chaque Taille, en 10. Mases ; chaque Mase, en 10. Coudrins ; chaque Coudrin, en 10. Rinnes. La principale mesure, qu'on nomme Ichin, est de 6. pieds. On la divise en 6. parties égales, qu'on apelle Ilsibon ; & chaque Ilsibon, en 10. parties apellées Isson. Les rues des Villes & des Villages sont formées sur ces mesures ; parce que chaque rue est de 60. Ichins ; & 60. rues font une lieue Japonnoise. Dans la campagne les lieues sont marquées par 4. arbres à chacune, à l'ombre desquels les voyageurs se reposent.

Les maisons des Bourgeois sont très-peu différentes entr'elles pour la forme, mais bien par raport à la matiére ; ce qui dépend des facultés de celui à qui elle apartient : Il y en a de terre blanche, avec des branches d'arbres entremêlées ; il y en a de bois, que les plus riches font planchayer,

& enduire d'un plâtre luisant, jusqu'à la hauteur de 4. palmes de terre, & couvrir ensuite de belles nattes. Ils font leurs maisons ordinairement quarrées, & d'une hauteur égale à la largeur, pour être moins exposés dans les tremblemens de terre, qui sont si fréquens dans tout le Japon. Les toits qui descendent insensiblement, sortent 4. palmes au-delà du mur, pour servir de couverture à une gallerie que l'on fait tout le long; ils correspondent d'un côté sur le jardin, & du côté de la rue, garantissent de la pluye & du soleil ceux qui sont aux fenêtres. Ces toits sont faits de morceaux de planches mis en file l'un sur l'autre, comme nos tuiles. On tient toûjours sur le haut quelques Vaisseaux pleins d'eau, pour s'en servir en cas d'incendie, qui est un accident très-commun dans ces pays-là. Les habitans ne se servent que des apartemens qui sont à rez de chaussée, ceux d'en-haut ne servant que pour serrer des choses de peu de valeur. Les incendies arrivent souvent, parce que les maisons sont faites de bois; & on les fait de bois, à cause des tremblemens de terre, qui abbattent celles qui sont de de pierre : ainsi pour éviter un mal, on en rencontre un autre qui est peut-être pire. Ceux qui sont le plus à leur aise ont auprès

de leur maiſon, une eſpéce de magazin bâti de pierre, dans lequel ils renferment les choſes les plus précieuſes ; & comme le bois y eſt en abondance, & par conſéquent à grand marché, un incendie n'eſt pas plutôt arrivé, que les Villes reparoiſſent plus belles qu'auparavant.

La Nobleſſe loge dans des maiſons magnifiques, à deux corps de logis ; les femmes occupent celui du devant, & les hommes l'autre, où ils ont pluſieurs belles chambres, pour paſſer le tems avec leurs amis. Elles ſont ornées tout-à-l'entour de beaux lambris tous dorés & peints ; ce qui les rend plus riches & plus magnifiques que celles d'Europe. Il y a des figures de papier ajuſtées avec art dans les planches avec des bordures noires. On voit dans quelques ſales, des portes ornées en dehors de ces ſortes de figures, & qui s'ouvrent d'une maniére à faire découvrir tout l'apartement. Le platfond eſt toûjours orné de quelque tableau d'un excellent Maître ; & les tables le ſont de vaſes pleins de fleurs odoriférantes, que l'on va cueillir ordinairement dans le jardin de la maiſon. Le long des murailles, on voit quantité de caſſettes vernies, de taſſes à thé, & de cimeterres ſuſpendus. Les maiſons n'ont au-dehors aucun ornement

d'architecture ; elles sont situées si proche l'une de l'autre, que les rues en deviennent très-étroites, & le tout en général fort exposé à l'activité des flammes.

Entre les choses naturelles du Japon, je ne trouve rien de plus étonnant, que le combat qui se fait entre les fourmis & les scorpions; & cela, quoique Saint Ambroise en ait fait mention, auroit de la peine aujourd'hui à être crû, si les Hollandois ne l'avoient pas vû eux-mêmes. Les campagnes de ces pays-là sont couvertes d'un nombre effroyable de scorpions, qui troublent la tranquillité & le travail des industrieuses fourmis. Ces derniéres sortent de tems en tems de leurs trous à à millions, & donnent avec tant d'impétuosité sur leurs ennemis, qu'elles les mettent ensuite en moins d'un quart-d'heure, & en font un très-grand carnage; les obligeant à se percer eux-mêmes avec ces pointes mortelles, qui donnent ordinairement la mort aux autres : & c'est un grand plaisir de voir après cela les fourmis traîner les cadavres de leurs ennemis en triomphe jusques dans leurs taniéres.

A propos de fourmis, elles font (comme on l'a dit, dans le précédent Volume) une espéce de cire, que les Indiens apellent Ber, & nous Gomme-laque. On la met

premiérement en poudre très-fine, & puis elle se liquéfie ; on y mêle la couleur que l'on veut, & l'on en forme des bâtons comme ceux de la cire d'Espagne. Celui qui veut avoir le plaisir de vernir quelque meuble, fait bien chauffer le bois au feu, & ensuite passe dessus sa cire également ; lorsqu'elle est refroidie, on la brunit, & on la rend brillante avec de la paille, ou avec des feuilles de cannes séches. On fait encore un autre vernis avec le sandarac, que l'on apelle Cié dans le pays, & que les Européens s'efforcent en vain d'imiter.

Pour ce qui regarde les arbres, il y a presque de tous ceux d'Europe & des Indes. On y trouve une espéce de palmier, qu'on dit être si ennemi de l'humidité, que quand il en est atteint, il se séche ; la maniére de le faire reverdir, est de le tailler jusqu'à la racine, de l'exposer ainsi pendant quelque tems au Soleil, & ensuite de le replanter dans un lieu aride, où il y aït du sable & de la limaille de fer mêlés ensemble ; il jette alors de nouvelles branches, & se couvre de nouvelles feuilles. On dit de plus, que ses branches coupées, se reprennent au pied de l'arbre, & s'y attachent, comme si elles y avoient été greffées.

Il y a une autre ſorte de palmier, qui n'eſt pas moins merveilleux ; puiſqu'après avoir tiré le ſuc de ſa racine, dont on fait un vin délicieux, on le fait ſécher auſſi, on le replante, & il produit de nouveau ; ſi bien qu'en peu de tems on voit croître un palmier plus beau que celui d'auparavant.

Le Camfre de ce pays n'eſt pas à beaucoup près ſi bon que celui de Borneo. C'eſt une gomme qui croît en petits grains ſur un arbre, ſemblable au noiſetier ; & comme ces grains ſont différens en groſſeur & en figure, on les paſſe par autant de différens tamis : les plus gros ſont les meilleurs.

Il y a des chiens marins dans les mers du Japon, dont on dit que les os pulvériſés, & pêtris avec de la ſalive, fixent le mercure, d'une maniére à réſiſter au marteau, comme les autres métaux. Lorſque les Japonois dorent au feu, ils mêlent de la poudre de ces os avec l'amalgame du mercure, pour ſe garantir de la vapeur arſenicale, qui ſort de cet incorrigible minéral.

Les os d'un autre animal, apellé Cabim, ſont très-excellens pour étancher le ſang des plaies, comme on en fait l'expérience tous les jours.

L'on trouve auſſi des Baleines dans ces mers. Ces animaux ont ordinairement 120. pieds de longueur, dont la tête fait le tiers. Ils ont deux grandes ouvertures ſur le muſeau, par où entre une grande quantité d'eau, qu'ils rejettent après avec beaucoup d'impétuoſité. Leurs yeux ont trois braſſes de longueur, & une & demie de largeur; les oreilles ſont beaucoup plus grandes en dedans qu'en dehors, & ont un ſentiment très-parfait. Ils ouvrent la gueule de plus de cinq braſſes d'étendue, où l'on voit une langue longue de 18. pieds & large de 10. On ne trouve ordinairement dans le ventre des Baleines que des crabbes, de l'algue, & quelquefois du poiſſon, parce qu'elles ont le gozier aſſez étroit: d'où l'on conclud qu'elles mâchent, avant que d'avaller. Les femelles font ordinairement leurs petits en Automne; le petit naît auſſi gros qu'un bœuf, & ſe tient ſous les nageoires de la mére, juſqu'à ce qu'il ait teté ſuffiſamment. Elles n'ont point de mammelles aparentes, & cependant il s'y trouve du lait en aſſez grande abondance pour en remplir quatre barils. Comme cet animal ne voit pas fort loin, à cauſe de la grandeur de ſes paupiéres, la Nature a pourvû à ſa conſervation, avec un petit

poiſſon apellé Truſch, qui l'accompagne toujours, & lui fait connoître les écueils & les ſables, afin de n'y pas échouer.

Les Japonois prennent les Baleines de la même maniére que les Hollandois le font au Spitzbert & en Groenlande. Quand ils en voient quelqu'une, ils courent après elle avec une chaloupe, & lui lancent dans les temples un harpon de fer, qui eſt lié à une corde d'environ deux cens braſſes de longueur. La Baleine ne ſe ſent pas ſi-tôt frapée, qu'elle s'en va impétueuſement au fond de la mer; en ſorte que, ſi l'on ne prend pas ſoin de lâcher la corde à tems, elle entraîne avec elle la chaloupe & les hommes. Le bout de la corde étant attaché à une bouée, ou tonneau vuide, les pêcheurs rament après : mais malgré cela, ils la perdent quelquefois de vûë : parce que la corde ne ſe trouvera pas peut-être aſſez longue, pour laiſſer flotter le tonneau. Lorſque la Baleine eſt affoiblie par la perte de ſon ſang, elle revient ſur l'eau, ſouvent morte : mais quand elle vit encore, les pêcheurs lui percent les flancs avec de longs bâtons ferrés; ſurquoi elle s'agite ſi violemment, qu'elle mettroit en piéces, & les Vaiſſeaux & les hommes, ſi elle s'en trouvoit à portée. Lors qu'elle eſt morte, ils la traînent à terre, ou bien

vers les Vaisseaux ; ils la coupent ensuite par morceaux, qu'ils rangent dans des tonneaux, comme on fait le harang, & on en envoie dans tous les endroits du Japon.

A huit lieues de Meaco, il y a une célébre montagne, apellée Siurpurama, qui vomit continuellement des flammes & du soufre, d'une maniére bien plus épouventable que le Mont Gibel ou le Vésuve ; & tout le terrein voisin est si chaud, qu'on ne peut pas y marcher sans se brûler. Cette incommodité procure un grand avantage à la Ville d'Orisino, qui en est proche ; car il y a dans toutes les maisons des bains chauds & froids, de l'eau minérale de ladite montagne. Il ne doit pas paroître surprenant que des eaux d'une qualité différente viennent du même endroit ; il suffit, pour les refroidir, qu'elles passent par des lieux étroits & obliques, où l'esprit de soufre qui les échauffoit, se dissipe peu-à-peu. On remarque ceci de merveilleux, dans les bains d'Orisino, que ceux qui en sortent, rendent l'urine froide ; ce qui peut arriver, parce que le corps étant échauffé plus qu'à l'ordinaire, l'urine paroît froide comparativement : comme dans le grand chaud, & ayant une grande soif, nous trouvons fraîche l'eau qui nous auroit

paru tiéde dans un autre état. De plus, celui qui entre dans le bain avec ſoif, en ſort ſans être alteré ; & au contraire, celui qui s'y met ſans ſoif, en ſort altéré. La chaleur du bain, qui diſſipe l'humidité du corps, peut être la cauſe du premier cas ; ſi l'altération n'eſt pas ſimplement dans la gorge, par la fréquente reſpiration de l'air chaud : Et pour le ſecond cas, c'eſt la chaleur du corps alteré, unie à celle du bain, qui fait inſinuer par les pores de la peau, les parties les plus ſubtiles de l'eau.

Quant à la langue des Japonois, elle eſt emphatique, magnifique & éloquente, ſelon le génie de la Nation ; mais difficile aux Européens. Ils entendent auſſi, (comme ceux du Tunquin, de la Cochinchine & de la Corée) cette langue univerſelle des Chinois, apellée Quonhoa, lorſqu'elle eſt écrite ; peut-être parce qu'on s'y ſert de chiffres & de hiéroglyphes communs à toutes ces Nations. Les Chinois diſent que leur Fohi a été l'inventeur des Lettres, 300. ans après le Déluge ; & que ſes Succeſſeurs en ont trouvé enſuite pluſieurs autres de différente figure.

Les Japonois ont préſentement quatre maniéres d'écrire. La premiére, & la plus ancienne, eſt de la droite à la gauche, comme chez les Hébreux, les Chaldéens,

les Arabes, les Egyptiens & autres. La seconde, du haut en bas, comme les Chinois, & la plus grande partie des Indiens: & alors ils commencent par le côté droit du papier. On ne peut pas sçavoir précisément dans quel tems a commencé chez eux l'usage du papier, qui est très-fin & poli, comme celui des Chinois. Les anciens écrivoient sur des tablettes cirées, cousues ensemble, qui étoient de deux, de trois, ou de cinq feuilles. Ils écrivoient dans celles de deux, les choses les plus secrettes; dans celles de trois, les Lettres; & dans celles de cinq, les affaires publiques: sur ce pied-là, je ne comprens pas comment Ciceron a pû faire tenir quelques-unes de ses Lettres sur trois feuilles, si les feuilles n'étoient pas fort grandes. Les Egyptiens se servent du papier, qu'ils avoient inventé, & qui étoit fait de coton battu & collé. Les Grecs se servirent d'écorces d'arbres très-fines, jusqu'au tems d'Attalus Roi de Pergame, qui trouva le premier le moyen de préparer des peaux de chévre. L'Ecritoire des Japonois, & celle des Chinois, ont quelque chose de particulier, par raport à nous. C'est une espéce de colomne vuide, au milieu de la quelle il y a une petite bouteille longue & étroite, pleine d'eau & fermée avec de

la cire ; & d'un côté est un petit étui bien fermé, pour le cinceau, dont on se sert au lieu de plume. Au-dessous de la colomne est renfermé l'encrier, qui contient un mêlange de noir ou de rouge, dont on a parlé dans le Volume précedent, & qui est très-cher ; parce que dans le Japon, il est défendu, sous de grosses peines, d'en vendre qu'on n'y ait aposé le seau de l'Empereur, & qu'il n'en ait été fait un essai par des Officiers destinés pour cela, qui y mettent aussi leur chiffre. Le pinceau est monté ordinairement de laiton ou d'argent ; & à l'extrémité oposé aux poils, il y a une petite plaque à huit pans, avec le cachet du Maître ; ce cachet est à vis, afin que, quand on écrit, on puisse se servir de la poudre ou du sable, qui est dans le manche du pinceau ; le dehors est orné de belles figures. Les Japonois ne tiennent pas leur pinceau avec trois doits, comme nous tenons la plume, mais avec toute la main ; & ils n'en écrivent pas moins vîte. Quand ils veulent écrire, ils prennent au haut de l'écritoire un petit morceau d'ivoire ou de quelque autre matiére, où il y a trois ou quatre petits creux, dans lesquels ils détrempent l'encre avec l'eau de la petite bouteille, pour s'en servir avec le pinceau.

Les enfans vont à l'école depuis sept ans, jusqu'à quatorze, pour aprendre seulement à écrire & à lire : ce dont on ne doit pas s'étonner, si l'on considére la grande variété des caractéres & des paroles ; la différente maniére d'écrire des hommes & des femmes, aux Nobles & aux gens du commun, en vers & en prose.

CHAPITRE XI.

Continuation du Voyage de l'Auteur.

LE Mécredi 14. de Novembre, on eut un Sud-Ouest, qui fit bien avancer le Vaisseau, & qui devint Ouest sur le soir. On vit un tronc d'arbre avec ses branches, que les courans emportoient de terre-ferme. On fit beaucoup de chemin le lendemain avec le même vent, sur l'Est-Nord-Est ; mais il devint Nord-Ouest. On fit l'observation du Soleil, & l'on trouva 39. d. de sorte que, pour gagner une plus grande hauteur, on fit après midi le Nord-Est un quart Est, de peur qu'un vent de Nord-Est ne nous rejettât au Sud. On vit beaucoup de tons au tour du Galion : l'on dit qu'ils ne s'éloignent

pas de terre. Après minuit, le vent revint au Sud & au Sud-Eſt; il dura tout le Vendredi, & ſe changea ſur le ſoir en Oueſt-Sud-Oueſt, qui nous fit toujours faire l'Eſt-Nord-Eſt. Pendant la nuit, le vent ſe remit au Sud.

Le Samedi, un fort Sud-Oueſt. Les Indiens nés à Manille, où l'on ſue continuellement à cauſe de la grande chaleur, ne pouvoient pas ſuporter le froid de ce climat. L'on continua toûjours l'Eſt-Nord-Eſt avec la mizéne, parce qu'une tempête nous empêcha de porter plus de voile; elle dura tout le Dimanche, & fut ſi violente, que l'on ne put pas dire la Meſſe. Ce vent s'étant un peu apaiſé, & revenant au Nord-Oueſt, nous fimes toujours la même route, & trouvâmes par l'obſervation 39. d. 20. m. Le ſoir, un vent de Sud-Oueſt revint, & dura une partie du Lundi, d'où il paſſa à l'Oueſt, & devint ſi violent, que nous ne pûmes nous ſervir que de la mizéne. La hauteur ſe trouva de 39. d. 38. m. ce qui fit que les Pilotes, ne ſouciant plus d'une plus grande hauteur, mirent le cap à l'Eſt un quart Nord-Eſt; & d'autant plus, que le ſoir il s'éleva un vent de Nord-Oueſt. Nous vîmes une cinquantaine de canards paſſer par devant nous, ce qui nous fit

croire que nous étions proche de terre. Le Mardi, on fit l'Eſt qui étoit notre droit chemin. Ce jour-là le vent de Nord fut le plus froid que nous euſſions ſenti, & il grêla pendant une demi-heure; choſe que je n'avois pas vûe depuis que j'étois parti d'Europe. Les Noirs du Galion ſe mirent juſques dans les cages aux poules; & l'on ne put faire travailler ceux qui s'étoient cachés ſous les ponts, quelques coups qu'on leur donnât; ce qui fit qu'ils empeſtérent le lieu où ils avoient couché, & que le lendemain on n'entendit que des plaintes de tous les Matelots. On trouva la hauteur de 39. d. 20. m. de ſorte que l'on avoit perdu 18. minutes. Le premier Pilote enſuite & les deux ſous-Pilotes déclarérent de combien ils s'étoient trompés. Le premier avoit crû être à 90. lieues de terre; & les deux autres, l'un à 70. & l'autre à 60. au-deſſous du Cap Mendocin. Le vent de Nord continua, avec un grand froid & de la grêle : nous fîmes l'Eſt.

Le Mécredi, étant le dernier jour, auquel j'avois gagé que nous verrions terre, & ne la voyant pas, je perdis une paire de boutons d'or avec des Emeraudes. La hauteur fut de 38. d. 45. m. le vent ſe tourna à l'Oueſt avec quelque commen-

cement de tempête, qui alloit toujours en augmentant, jusques sur les quatre heures que l'on vit le feu S. Elme, que tout le monde salua, comme étant un bon augure. Le Vaisseau roula fort toute la nuit ; le vent étant au Nord-Ouest, nous fîmes l'Est un quart Nord-Est. On fit la même route le Jeudi avec un vent de Nord, & on se trouva à la hauteur de 38. d. 3. minutes.

Comme l'on vit que nous tombions trop vers le Sud, à cause que le courant portoit au Sud-Est, on mit à la cape. Il vint un grand tourbillon de grêle ; & le vent devint si furieux la nuit, que la mer violemment agitée, nous fit terriblement rouler.

Le Vendredi, le vent fut Nord-Nord-Ouest, avec des grêles & des pluyes. Le Galion resta à la cape, & fut fort secoué: on prit hauteur, & l'on trouva que le vent & le courant nous avoient fait perdre 37. minutes du jour précedent ; ce qui obligea le Pilote à faire marcher le Vaisseau, en mettant le cap au Nord-Est un quart Est, parce que le vent étoit Nord-Nord-Est.

Le Samedi matin, on fit le Nord-Est avec un Nord-Ouest ; & le soir, l'Est-Nord-Est, avec un Ouest-Sud-Ouest.

On voit ce jour-là encore un autre morceau de bois en mer. La nuit on eut une grande tempête, avec un vent d'Oueſt, & l'on vit le feu S. Elme pour la troiſiéme fois. On fit la même route le Dimanche ; mais on commença à deſeſpérer de voir les ſignes, ou les herbes ; parce que nous avions déjà fait le chemin que les Pilotes avoient calculé touchant notre éloignement de la terre. Il s'éleva un vent furieux, avec de la grêle, qui battit fort le Galion, mait le fit auſſi bien avancer. Après-midi, le vent augmentant, on mit le cap au Nord-Eſt un quart Eſt, pour tâcher de découvrir la terre, ou les ſignes: pendant la nuit on fit l'Eſt-Nord-Eſt, & l'Eſt-Sud-Eſt ; les Pilotes changeant la route comme le vent changeoit. La tempête dura pendant toute la nuit ; & la mer étoit ſi irritée, que douze hommes pouvoient tenir à peine le gouvernail. Le feu S. Elme parut pour la quatriéme fois ; mais la tempête continua toujours, avec un vent d'Oueſt.

Le Lundi, nous courûmes vers l'Eſt & l'Eſt-Nord-Eſt, ſur une mer furieuſe, & nous avançâmes beaucoup. La hauteur ſe trouva de 37. d. 15. m. Le Mardi, la furie de la tempête commença à s'abbattre, après nous avoir fatigué pendant trois

jours, quoiqu'avec vent en poupe. Nous fimes l'Eſt avec un Sud-Oueſt ; la latitude fut de 37. d. 45. m. On eſſuya la nuit ſuivante une ſi grande tempête, que les Pilotes furent obligés de mettre à la cape, quoique le vent fût favorable.

Le Mécredi, avec un vent de Sud-Oueſt très-fort, nous fimes l'Eſt un quart Sud-Eſt, & nous nous trouvâmes à la hauteur de 37. d. 20. m. Nous fûmes toute la nuit à la cape, de crainte de donner à terre. Le Jeudi, nous fîmes route avec le même vent, pas ſi violent, mais accompagné de beaucoup de pluye. Le vent paſſa au Nord-Oueſt, & puis revint au Sud-Oueſt ; ce qui nous fit toujours faire l'Eſt. On fit la même choſe le Vendredi, & on ſe trouva à la hauteur de 37. d. 16. m. mais la nuit, avec un Sud-Oueſt, on fit l'Eſt un quart Nord-Eſt, & l'on eut beaucoup de pluye.

Le Samedi premier de Décembre, nous tînmes le même cours, le vent étant premiérement Sud, & enſuite Sud-Oueſt. Un de nos Matelots mourut ce jour-là, & on le jetta auſſi-tôt en mer; ce fut le premier que nous perdîmes, malgré tout ce que nous ſouffrions. Il n'y avoit point d'autre maladie parmi nous, qu'une gale de chien, cauſée par les viandes ſalées.

On tint encore le Dimanche le même cours, le vent s'étant trouvé le même. Le Lundi on se trouva au 38. d. & l'on mit cap à l'Est, puis à l'Est un quart Sud-Est, avec un vent d'Ouest. On vit ce jour-là d'autres signes de terre, qui étoit encore bien éloignée de nous, quoique nous allassions très-vîte. Tous ceux de Galion, eurent une grande joie, lorsqu'ils virent une herbe fort longue, avec une grande racine en forme d'oignon, que l'on disoit avoir été arrachée à l'embouchure de quelque riviére par la violence de la mer. Alors les Matelots, selon la coutume, ayant acquis droit de Jurisdiction, prirent aussitôt la cloche, la portérent à la proue, & les Juges qu'ils avoient élûs (qu'on appelle en badinant de la Cour des Signes) publiérent des ordres, pour juger les Officiers du Vaisseau. On chanta le *Te Deum*; on se congratuloit les uns les autres, au son des tambours & des trompettes, comme si on fût entré dans le Port; quoiqu'il y eût encore 700. lieuës de chemin. On doit attribuer cette réjouissance de si peu de saison, au long & horrible voyage de plus de 3000. lieuës, qui leur fait croire qu'ils sont dans le Port, lorsqu'ils n'en ont plus que 700. à faire. Le Matelot qui vit le premier l'herbe, eut une chaîne d'or

du Général, & bien 50 piéces de huit des particuliers. On attribua entiérement le bonheur du voyage au glorieux S. François Xavier ; parce que cela arriva le jour de sa Fête : on connut aussi que les Pilotes s'étoient trompés de plus de 200. lieues. Nous fûmes pris du calme pendant la nuit; & le Mardi, nous eûmes un petit vent frais du Sud, avec lequel nous fimes l'Est. On chanta la Messe pour remercier Dieu. Ce jour-là, on vit un poisson que les Espagnols appellent Lobillo ou Louveteau, qui a la tête & les oreilles comme un chien, & la queue telle qu'on la peint au Sirénes : on aperçut aussi en même tems une autre herbe de la figure d'une canne de sucre, avec sa racine. Ces deux choses nous faisant voir que nous étions proche de terre, nous changeâmes notre cours de l'Est au Sud-Est un quart Est; & ainsi nous nous éloignâmes de terre, pour la trouver plus au Sud ; comme cela se fait ordinairement, quand on rencontre les Signes. Le Sud-Ouest devint plus fort pendant la nuit. La grande pluye qui tomba, fit que les Juges-Matelots différérent de tenir leur cour jusqu'au lendemain Mécredi ; mais le mauvais tems les en empêcha encore. Le vent étant au Sud-Sud-Ouest, on fit l'Est-Sud-Est, & on vit beaucoup

beaucoup de Lobillos, & de ces herbes dont nous avons parlé, qui ont plusieurs palmes de longueur, & paroissent nouvellement arrachées. Le vent étant devenu contraire pendant la nuit, on mit à la cape.

Le Jeudi, on fit le Sud-Est un quart Est, avec un vent de Sud-Sud-Ouest, qui se changea en Ouest-Sud-Ouest; & la pluye, l'obscurité, & la violente agitation de la mer continuérent. Le vent contraire fut cause que l'on mit la nuit à la cape.

Le Vendredi, un autre malade mourut, & on le jetta aussi en mer. Vers le midi, avec un Sud-Sud-Ouest, on fit le Sud-Est, & le Sud-Est un quart Est. On éleva un dais pour la Cour maritime des Signes; & le Président avec deux Juges habillés ridiculement, s'assirent dessous. Ils commencérent par le Général, le premier Pilote, les sous-Pilotes, le Maître, le contre-Maître, & les autres Officiers du Galion; ils procedérent ensuite au jugement des passagers. L'Ecrivain lisoit premiérement l'accusation d'un chacun, & là-dessus les Juges prononçoient Sentence de mort; mais cette peine se changeoit sur le champ en peine pécuniaire, ou en chocolat, sucre, biscuit, viande,

confitures, vin, & autre chose. Ce qu'il y avoit de beau, c'est que celui qui ne payoit pas promptement, on ne donnoit pas bonne caution, étoit irrémissiblement traité à coups de corde, au moindre signe que faisoit le Président Matelot. On me dit, que dans un Galion, ils firent une fois mourir un passager, en le faisant passer par-dessous la quille; car il n'y a parole, ni autorité qui puisse retenir ou persuader tout l'équipage d'un Vaisseau. Je ne leur échapai pas, & fus accusé de manger trop de Cachorettas. La fête dura jusqu'à la nuit, & toutes les amendes furent partagées entre les Matelots, selon la coutume. On trouva la hauteur de 37.d. 50. m.

Le Samedi, on fit le Sud-Est avec un vent d'Ouest; mais devenant plus foible, on fit l'Est-Sud-Est. Nous mîmes la nuit à la cape, à cause du vent contraire. Le Dimanche, le vent souflant très-violemment du Sud-Ouest, nous fîmes le Sud-Est, & nous nous trouvâmes aux 37.d. 38.m. Pendant la nuit, on fit Sud-Sud-Est, de crainte de la terre; à cause qu'on avoit vû des serpens que le courant des riviéres entraîne.

On mit le lendemain le cap au Sud-Est, avec un vent d'Ouest, & l'on trouva la

hauteur de 37. d. 10. m. parce que le Galion ayant de très-mauvaises voiles, alloit fort lentement. On fut toute la nuit à la cape, & le Mardi aussi, à cause du vent contraire. On remit alors la voile, qu'on avoit ôtée depuis l'Embocadero. Le Mécredi, on fit l'Est-Sud-Est, & l'Est un quart Sud-Est, pour découvrir terre. On retira les ancres qui étoient depuis plusieurs mois dans le fonds de cale. On trouva la hauteur de 37. d. & l'on prit ce jour-là une de ces herbes qui avoit 25. palmes de longueur, étoit grosse comme le bras vers la racine, & comme le petit doigt vers le haut. Elle étoit creuse endedans, comme les oignons en graine, & la racine leur ressembloit vers l'extrémité. Du côté le plus gros, il y avoit de longues feuilles, en façon d'algue, larges de deux doigts, longues de six palmes, toutes d'égale longueur & de couleur jaunâtre. Il y en avoit qui ne sçavoient quelle étoit la racine, de la partie grosse ou de la menue, faute de considérer la nature des herbes qui croissent dans l'eau; & ils ne pouvoient comprendre que la grosse, étant le haut de la plante, pût se dresser; quoiqu'ils vissent sur la partie menue, quantité des coquillages, parce qu'elle croît sur des rochers couverts d'eau. Cer-

tainement c'eſt une des plus extraordinaire que j'aie vûes dans les pays où j'ai été. J'en goûtai, & je n'y trouvai aucun mauvais goût; les Mariniers mêmes la mettent confire dans le vinaigre, pour la manger enſuite. La nuit, au lieu d'avancer, nous retournâmes en arriére, pour éviter la terre.

Le Jeudi, on fit le Sud-Eſt un quart Eſt, avec un Sud-Oueſt, & on tint les ancres toutes prêtres pour s'en ſervir en cas de beſoin. Après-midi le vent devint Nord-Nord-Oueſt; & ainſi nous fimes le Sud-Eſt pendant la nuit même.

Le Vendredi matin, en faiſant la même route, avec un vent de Nord, on découvrit à la hauteur de 36. d. l'Iſle de Sainte Catherine, éloignée de douze lieues de la terre-ferme, & un peu par-delà la Baie de Toque. Il y a cinq petites Iſles, dont Sainte Catherine eſt la plus grande, & elle eſt habitée par des Indiens Sauvages. On peut bien juger quelle fut notre joie en la voyant; puiſque depuis tant de mois, nous n'avions vû que le Ciel & l'eau. On trouva la hauteur de 36. d. 4. m. Vers le ſoir, on connut que cette Iſle étoit d'une figure un peu longue, ayant fait voile le long d'un de ſes côtés.

On vit encore terre le lendemain, en

faiſant le Sud-Eſt un quart Sud, ſur une mer calme, telle qu'on la trouva toujours le long de la côte. Le vent devint plus fort, ayant paſsé au Nord-Oueſt, lorſque nous étions à l'élevation de 35. d. 11. m. Le même jour, on tira du fonds de cale, le peu de canons que le Vaiſſeau portoit, pour les remettre ſur leurs affuts; & on tint le bois tout prêt, pour faire une nouvelle chaloupe. Le même vent continua bien fort pendant toute la nuit, & l'on fit le Sud-Eſt un quart Sud, auſſi-bien que tout le Dimanche. Chacun commença à prendre courage, eſpérant de ſortir bien-tôt de tant de peines, & ſur-tout d'être délivré de proviſions puantes, qui cauſoient pluſieurs ſortes de maladies. On trouva la hauteur de 33. d. 49. m. Le Lundi, on tint le même cours avec un vent d'Oueſt, & la hauteur fut de 32. d. 27. m. Un des ſous-Pilotes mourut vers le ſoir; on eut beaucoup de peine à le réſoudre à mourir, à cauſe qu'il eſpéroit tout de la force de ſon tempérament.

Le Mardi, après que l'on eut célébré toutes les Meſſes pour le défunt & fait les Obſéques, on le jetta à la Mer, avec un Vaiſſeau de terre attaché aux pieds. On fit le Sud-Eſt, avec un Nord-Oueſt; &

après avoir trouvé la hauteur de 31. d. 10. m. on fit l'Est-Sud-Est. Un autre Matelot mourut ce jour-là.

Le Mécredi, nous fîmes la même route avec le même vent; on mit la chaloupe en état, vû que le calme de la mer le permettoit. Cette nuit-là mourut le Capitaine du Vaisseau, que les Espagnols apellent Capitaine de mer & de guerre : sa maladie étoit le Berben. Quoiqu'on n'embarque point de Soldats dans le Galion, mais seulement quelques Canoniers; le Gouverneur de Manille y met toujours un Major, un Capitaine, & un Enseigne du Roi, qui ont tous les honneurs de ces tîtres, sans aucun commandement. Mais dans le retour que le Vaisseau fait à Manille, il y a de 250. ou 300. Soldats, sous 15. ou 16. Capitaines, qui, par ambition achétent l'honneur d'un tel poste, & qui sont réformés aussi-tôt qu'ils sont à Manille : comme il arrive aux Napolitains, lorsqu'ils vont en Flandres, ou dans le Milanois. Il y a deux maladies dangereuses dans ce voyage, sur-tout quand on aproche de l'Amérique : l'une est le Berben, qui fait enfler le corps & mourir en parlant; & l'autre est le Scorbut, qui gâte les gencives, & fait tomber les dents. Le meilleur reméde est de mettre pied à terre.

Le Jeudi, avec le même vent, nous fîmes le Sud-Eſt un quart Eſt, & nous nous trouvâmes au matin vis-à-vis de l'Iſle de Ceniſas, ou des Cendres, qui n'eſt qu'à dix lieues du continent, & nous la côtoyâmes de fort près. Elle a onze lieues de longueur, quatre en certains endroits, & ſix en d'autres de largeur; mais elle n'a aucun arbre ni Habitant : Nous laiſsâmes à droit, vers l'Oueſt, l'Iſle de Guadaloupe, que les Galions reconnoiſſent ordinairement, parce qu'elle eſt éloignée de terre-ferme. Les Religieux & le Chapelain ayant célébré cinq Meſſes, pour le repos de l'ame du Capitaine défunt, on le jetta dans l'eau. La hauteur ſe trouvant de 29. d. 9. m. on fit le Sud-Eſt un quart Sud. On découvrit devant le Vaiſſeau l'Iſle de Cerros, éloignée de 17. lieues du continent. Elle a 30. lieues de tour, & ſes deux caps ou extrémités fort élevées, lui font avoir la figure d'une ſelle à cheval. La nuit étant venue, on changea de route, pour ne pas donner ſur l'Iſle; cependant, dans l'obſcurité, nous aperçûmes que nous en étions fort proches : ce qui nous donna quelques allarmes. Nous retournâmes en arriére, en faiſant l'Oueſt un quart Nord-Oueſt.

Le Vendredi, nous nous trouvâmes de-

vant la même ; & le vent étant Nord, nous fîmes le Sud-Eſt. La hauteur ſe trouva de 28. d. On continua la nuit avec le même vent ; & le Samedi matin, on fit le Sud-Eſt, avec un Nord-Nord-Oueſt. On trouva l'élévation du Soleil de 26. d. 35. m. Le Dimanche, on tint le même chemin, avec le même vent ; la hauteur fut trouvée de 25. d. 19. m. & puis après on fit le Sud-Eſt un quart Sud.

Le Lundi, à la faveur du Nord-Oueſt, qui régne ordinairement ſur cette côte, pendant cette ſaiſon, le Vaiſſeau fit le Sud-Eſt, pour chercher la terre, qui s'étend Sud-Eſt & Nord-Oueſt, depuis Acapulco, juſqu'au Cap Mendocin. Le même jour, on publia au ſon du tambour, qu'on eût à déclarer toutes les marchandiſes qui étoient hors du fonds du Vaiſſeau, pour payer les droits du Galion. Le Mardi jour de Noël, on célébra quatre Meſſes après-minuit ; en faiſant toujours l'Eſt-Sud-Eſt, pour découvrir plutôt la terre. La latitude ſe trouva de 23. d. 56. m. Quand on eut mis les dix canons dans leur lieu, on donna des mouſquets à tout l'équipage, pour ſe défendre des ennemis que l'on trouve ſouvent ſur la côte de Californie. On vit terre au coucher du Soleil, mais elle étoit fort éloignée ; c'eſt ce

qui nous obligea à faire la même route pendant la nuit, avec le même vent de Nord-Oueſt.

On fit la même choſe le Mécredi, en côtoyant une terre haute, vis-à-vis du Canal de S. Lucas, à la faveur d'un courant qui nous portoit vers Acapulco. Nous paſsâmes de la Zone tempérée, dans la torride, (puiſque l'on trouva la hauteur de 23. d. 23. m.) & par conſéquent on commença à ſentir la chaleur. Le vent changea ſi fort pendant la nuit, qu'il nous obligea de faire le Nord-Eſt, & puis il ceſſa tout-à-fait.

Le Jeudi, on fit le Sud-Sud-Eſt, parce qu'on avoit découvert à l'Eſt une terre haute, qui eſt à 20. lieues en deçà du Cap de S. Lucas. On trouva la hauteur de 23. d. 10. m. Le Vendredi au point du jour; nous nous trouvâmes vis-à-vis de ce Cap, qu'on peut apeller chauve, parce que l'on ne trouve aucun veſtige d'arbres, ni ſur ſes montagnes, ni ſur ſes roches. Il eſt ſitué aux 22. d. 35. m. & a une petite Iſle à ſa pointe.

Le Galion le S. Auguſtin (qui ſe perdit dans le Port de los Reyes) fut en 1595. le premier à la découverte de cette terre. En 1602. le Comte de Monterey (qui gouvernoit alors la Nouvelle Eſpa-

gne) y envoya, par ordre du Roi, Sebaſtien le Baſque, avec deux gros Vaiſſeau & une patache. Sebaſtien partit d'Acapulco ; & après avoir reconnu toute la côte juſqu'au Cap Mendocin, & les Iſles voiſines, il en fit une carte marine. J'ai vû cette carte, avec les Relations, qu'avoit un des aides-Pilotes. J'y ai lû, qu'il avoit traité en pluſieurs endroits avec des Indiens Sauvages : qu'il les avoit trouvés humains, traitables, & même qu'il y en avoit quelques-uns qui paroiſſoient vouloir faire amitié avec les Eſpagnols ; ce qui fit qu'ils invitérent l'équipage de l'Eſcadre de deſcendre dans leurs cabannes, proche du Port de Monterey, qui eſt au 37. dégré : qu'il avoit trouvé la même inclination chez les Habitans des Iſles de la côte ; mais que les Eſpagnols doivent bien ſe garder des Indiens de la Baie de S. Quentin, à la hauteur de 32. d. & de ceux qui habitent la côte à celle de 27. d. parce qu'ils ſont guerriers, & n'ont point de foi.

Le Religieux qui a écrit ces Relations dit, que le Port de Monterey a de l'eau aſſez : que l'on trouve à l'entour, du bois pour bâtir des Vaiſſeaux & pour autres uſages : qu'il y a dequoi chaſſer dans les montagnes voiſines, comme des ours,

des cerfs, & autres animaux : qu'à six lieues du Port vers le Nord-Ouest, il y a une riviére rapide, qui a pour le moins six brasses de profondeur, & une autre semblable au 41. d. dans laquelle on ne peut pas entrer, à cause de la violence du courant, quand même on se serviroit de toutes les voiles. Il dit aussi que le Port de los Reyes est bon, aussi-bien que celui de Dom Gaspar, au 38. degré. Il parle encore de plusieurs autres ; rendant compte de leur profondeur, du bois que l'on y trouve, & de plusieurs autres choses, qui ne conviennent point à notre Journal, mais seulement aux Pilotes qui fréquentent ces endroits. Je remarquai seulement qu'on trouve dans ces Ports une si grande quantité d'excellens poissons, (outre les baleines qui sont en pleine Mer) qu'avec un seul hameçon, en un jour, on en peut presque charger un Vaisseau. Les Habitans de ces endroits ont des canots, ou des barques semblables à celles des Isles Marianes, pour la pêche des perles & du poisson. Ceux qui demeurent dans le Canal de Californie, se servent de petits radeaux, & ils s'en servent hardiment, comme étant bon nageurs, & ne s'embarassent pas d'avoir la moitié du corps dans l'eau ; parce qu'allant tout nuds, excepté cer-

tains endroits qu'ils couvrent d'écorces d'arbres, ils n'ont pas peur de mouiller leurs habits. Quand ils ſont à terre, ils dorment dans l'endroit où ils ſe trouvent; en Hyver ils échauffent la place avec du feu, & après avoir tiré la braiſe, ils ſe couchent ſur la cendre chaude. Ils ont différens langages, & il y a parmi eux des inimitiés mortelles, par raport à leur gouvernement ſauvage. Ils ont pour armes de longues piques, avec une pointe de bois endurcie au feu; & des fléches, avec des pointes de caillou. Ils mangent le poiſſon cru. Ils troquent leurs perles (dont toute la côte eſt pleine, d'autant plus que la pêche en eſt déſendue aux Eſpagnols & aux Indiens conquis) pour des couteaux & autres bagatelles; n'ayant aucune connoiſſance des monnoies.

L'Auteur de ces Relations ne parle point de leur Religion, ni des fruits qu'y produit la terre, comme choſes qui n'apartienennt pas à ſon métier de Navigateur: mais on me dit, qu'ils ſont Idolâtres, comme tous les autres, & qu'ils ſe nourriſſent de la chaſſe, de racines, d'herbes, de figues des Indes, qu'ils apellent Pitaxayas ou Tunas, dont le pays eſt fort rempli.

Cette Eſcadre employa pluſieurs mois

à faire le voyage jusqu'au Cap Mendocin, qui est au 41. d. 20. m. & dont on voit le sommet sans arbres, & toujours couvert de néges : mais le grand froid y ayant fait mourir beaucoup de monde, les autres furent contraints de s'en retourner; quoiqu'ils eussent découvert plus loin, une autre pointe de terre, qu'ils apellérent le Cap Blanc, & que l'on voit dans les Cartes au 43. d.

En 1684. le Marquis de la Laguna Viceroi de la Nouvelle Espagne y envoya une autre Escadre avec plusieurs Missionnaires, pour retirer ces peuples des ténébres de l'Idolâtrie : mais elle ne passa pas le Cap de S. Lucas, qui est situé au 22. d. & étant entrée ensuite dans le Canal, elle y fit 182. lieues de chemin, jusqu'au 29. d. qu'elle le trouva étroit de sept lieues, & s'en retourna, de crainte des séches & des courans, qui étoient d'une très-grande violence dans ce Détroit. Ces courans firent conjecturer que ce Canal avoit communication avec la Mer Septentrionale, & que la Californie étoit une Isle. Mais au contraire, les séches, le manque d'eau, le Canal étroit faisoient connoître que l'on ne pouvoit pas aller plus loin, & que la Californie est terre-ferme. On ajoûte à cela que cette terre-

ferme confine avec la Grande Tartarie ; & les Jésuites de Pékin, Macao & Canton, m'ont dit, que lorsque le P. Martin Martinez étoit Missionnaire à Pékin, on lui amena une esclave Méxiquaine Chrétienne : qu'étant allée à confesse à lui, & étant interrogée touchant son esclavage, elle lui dit, qu'elle avoit été faite esclave très-jeune au Méxique : que delà, on la conduisit par terre dans la Grande Tartarie, d'où elle étoit venuë dans la Chine : & que dans ce long voyage, elle avoit quelquefois été en bateau, mais seulement pour passer quelque canal, ou quelque détroit, de deux jours au plus de traverse. On croit que c'est celui d'Anian, par lequel on dit qu'un Navire Hollandois a passé dans la Mer Septentrionale. L'Escadre étant de retour, mouilla dans la Baie & le Port de S. Barnabé, sur la rive duquel on fit une espéce de camp avec des cabannes, où les pauvres Indiens venoient plutôt pour chasser la faim de leurs corps, que pour guérir la maladie de leurs ames. Ils dévoroient tout ce que les Espagnols leur donnoient ; mais refusoient les habits qu'on leur offroit, pour couvrir leur nudité.

Il y avoit sur notre Vaisseau un Religieux de S. Jean de Dieu, qui s'étoit

trouvé dans cette Escadre, & qui me dit, qu'on n'exécuta point l'intention du Roi; parce que le Commandant passa inutilement cinq mois au Cap, dont nous avons parlé, faisant seulement son profit, & prenant de bonnes perles de ces malheureux, pour de méchantes bagatelles. Il ajoûta que les Indiens n'aportoient au camp que du poisson, (qu'ils mangent ordinairement cru) des racines & des herbes: qu'avant que de partir, le Commandant, pour se venger de la mort d'un de ses gens que ces Barbares avoient tué, fit charger un canon avec des balles de mousquet; & que lorsque ces malheureux furent venus pour ramasser les restes des Espagnols, il le fit tirer sur eux, dont il y en eut deux de tués, & plusieurs de blessés. On ne doit pas douter presentement que les Européens qui iront dans ces endroits-là, n'y soient mal reçûs.



CHAPITRE XII.

Tentatives que les Hollandois, les Anglois & autres ont faites, pour trouver un paſſage aux Indes Orientales par la Mer du Nord.

QUANT au paſſage, dont on vient de parler, de la Mer du Sud à celle du Nord, par un navire Hollandois, c'eſt un bruit qui a couru, auquel on n'a point ajoûté foi. Les Hollandois eux-mêmes racontent, qu'ayant conſidéré de combien ils accourciroient le chemin des Indes Orientales, s'ils pouvoient y pénétrer par le Détroit d'Anian, ils ont fait pour cela pluſieurs tentatives, qui toutes ont échoué.

Le premier qui entreprit de chercher ce chemin, fut Nicolas Zenet ; mais il ne réuſſit pas : le ſecond fut Gaſpar Cortez, qui dans ſon premier voyage découvrit une nouvelle riviére, & périt dans le ſecond; Michel Cortez marcha inutilement ſur les traces de ſon frére : Henri VII. Roi d'Angleterre ſe ſervit de Sebaſtien Cabot Vénitien pour la même entrepriſe; & ſes recherches n'aboutirent à rien.

Malgré tout cela, Jean Varaſon fameux Pilote de ſon tems, voulut voir s'il ſeroit plus heureux que les autres : il obtint en 1524. de François I. Roi de France un Vaiſſeau fourni de tout ce qu'il avoit demandé pour faire le voyage ; mais ayant mis pied à terre au Cap de Bretagne, il fut mangé lui & tous ſes gens par les habitans du pays. Sebaſtien Gomez Eſpagnol, tenta en vain la même fortune l'année ſuivante. En 1553. Edoüard VI. hazarda un Vaiſſeau ſous la conduite de Hugues Willougby, qui mourut de froid avant que d'être arrivé au 72. dégré de latitude. Trois ans après, Etienne Barrow s'expoſa au même péril ; mais il s'en tira avec avantage, ayant découvert la Nouvelle Zenble, entre laquelle, & la partie la plus Septentrionale de la Moſcovie, eſt le Détroit de Waigalz, dans l'Ocean glacial. Cette découverte encouragea un autre Anglois, nommé Forbisher, de faire voile avec deux petits Vaiſſeaux, pour paſſer plus loin ; mais la ſaiſon avancée traverſa ſon deſſein pour ce tems-là, & l'obligea de s'en retourner. Il ſe fit donner par la Reine Elizabeth un petit Vaiſſeau, avec lequel il partit de Harwich le 26. Mai 1572. Le premier Port où il s'arrêta, fut à une des 31. Iſles

qu'on apelle les Orcades ; il y trouva de méchantes cabannes alors inhabitées, où les malheureux Insulaires ont coutume de loger pêle-mêle avec leurs bêtes, & quelque vache très-maigre. Il y avoit dans quelques-unes de ces cabannes un peu d'avoine & de poisson ; & dans toutes, un foyer, sans cheminée. Il en partit bien vîte ; & après six jours de navigation, le Vaisseau se trouva embarassé entre quantité de peupliers, que le courant de quelque riviére emportoit en mer : cet embarras dura pendant 30. jours, mais sans grand danger ; n'y ayant point là de nuit, qui pût l'empêcher de les éviter.

Enfin Forbisher, après tant de traverses à ses desseins, arriva au 68. dégré de l'Amérique Septentrionale, dont les cruels habitans lui tendoient à tous momens des piéges. Ces peuples portent les cheveux longs, & sont vêtus de peaux d'animaux, dont ils font pendre la queuë au milieu de leurs jambes. Leurs cabannes, dont l'entrée est toujours au Midi, sont faites d'os de Baleine, & couvertes de leurs peaux. Ils ont pour armes des fléches & des frondes. Leurs barques sont formées de cercles de bois couverts de cuir en-dehors & en-dedans ; les plus grandes ne peuvent contenir que 17. hommes ; le

milieu de la peau qui couvre les plus petites barques, s'ouvre & se ferme comme une bourse, vers le milieu de la ceinture d'un homme, qui avec un rame à la main, fait un assez grand voyage en peu de tems. Comme le pays est très-stérile, les habirans ne se nourrissent que de la chair des animaux sauvages, qu'ils mangent crue : ils y ont en abondance des loups, des cerfs, des liévres, des ours marins, & des chiens qui ressemblent fort à des loups.

Forbisher continua sa route depuis le 24. d'Août jusqu'au 17. de Septembre, & se trouva dans la rade de Milfort. Il ne lui fut pas possible d'emmener de ce pays-là un homme, une femme & leur enfant ; quoiqu'il leur eût fait de belles promesses, & qu'il les eût régalés de viande crue qu'ils aiment tant : tout ce qu'il en put tirer, fut que l'homme s'apelloit Caiicou, la femme Egnoge, & le fils Nuttoc.

Quelque tems après, Artur Peterz, & Charles Jakman firent la découverte des côtes de la Nouvelle Zemble : & Jean Davis, vers le 61. dégré, trouva un Détroit, qui conserve encore son nom, & dont il ne connut pas la longueur. Hudson, autre Anglois, découvrit ensuite bien par delà une mer vaste au milieu de

l'Amérique Septentrionale. Thomas Button en trouva une autre, qui le mena jusqu'au 57. dégré vers l'Orient. Charles I. donna en 1631. deux Vaiſſeaux à un nommé Jacobſon, qui s'efforca en vain de paſſer le 50. dégré vers le Sud; & dont toute l'expédition ſe réduiſit à donner le nom de Nouvelle Bretagne à cette partie de l'Amérique, qui eſt entre le Détroit de Hudſon & la mer de Button.

Tous ceux dont on a parlé juſqu'à préſent, excepté Peterz & Jakman, ont tenté de trouver un paſſage au Détroit d'Anian vers l'Occident, par l'Amérique Septentrionale; mais Guillaume Barentſon a eſſayé la même choſe, en côtoyant le long de la Ruſſie, & de la Tartarie, pour gagner le Japon, par le moyen de quelque Détroit. Il équipa 4. Vaiſſeaux, & fit voile le 5. de Juin en 1594. Après avoir paſſé des montagnes d'une hauteur prodigieuſe, & s'être garanti avec bien de la peine, d'un grand nombre d'ours, (qui venoient à la nage à bord des Vaiſſeaux, ou au moins ſur les glaces) il arriva au 70. dégré de latitude. La ſaiſon propre pour la navigation étant ſur ſa fin, il fut obligé de mettre le Cap vers le Détroit de Waigatz, à qui il donna le nom de Naſſau, & arriva à la Nouvelle Zemble, qu'il

côtoya pendant long-tems, & où il découvrit une croix de bois, qui étoit élevée sur une haute montagne. Il y mit pied à terre, & aperçut des traces d'hommes, avec six sacs de farine de ségle; il rencontra, à une portée du canon, une autre croix plantée proche de trois petites cabannes, faites à la maniére de Norvége, dans lesquelles il ne trouva rien qui vaille. Les trois autres Vaisseaux qui s'étoient tenus un peu plus vers l'Occident, se rejoignirent, & lui raportérent, comment ils avoient été fort embarassés dans les glaces; mais qu'enfin, après avoir passé le Détroit de Waigatz, ils avoient fait plus de 60. lieues dans la mer de Tartarie, qu'ils dirent être plus salée qu'aucune autre mer, pleine de Baleines, & sans fond.

Barentson rencontra dans ce voyage des troupeaux entiers de chevaux marins, très-forts & très-agiles. Leur tête ressemble à celle d'un beuf: ils ont deux dents aussi longues que la moitié du bras, qui leur sortent de la gueule comme aux Eléfants; elles sont plus estimées que celles de ces derniers, par raport à la blancheur: leur peau est comme celle des chiens de mer, mais plus dure, résistant aux coups de hache & de lance, mieux qu'aucune cuirasse; excepté seulement aux temples,

qui eſt le ſeul endroit où on les peut bleſſer.

L'année ſuivante, les Hollandois envoyérent ſix Vaiſſeaux bien équipés, ſous le commandement du même Barentſon & de Jacob Heemskerk; ils arrivérent en 7. ſemaines au Détroit de Waigatz, où ils débarquérent 54. perſonnes, pour reconnoître le pays. Ces gens-là, après avoir fait deux lieues de chemin, trouvérent des veſtiges d'hommes, des charrettes chargées de peaux & d'huile de Baleine; & ſur une hauteur, de certaines ſtatues faites groſſiérement, aux pieds deſquelles il y avoit des cendres, & des os à moitié brûlés, qu'ils jugérent être d'animaux que l'on avoit offerts en ſacrifice.

Quelques jours après, Heemskerk eut le bonheur de rencontrer un bâteau des peuples qui habitent le Petzora, fait d'écorces d'arbres, & chargé de dents de cheval marin, d'huile de Baleine, & d'oies pour la nourriture des Moſcovites dans la route d'Uglotta en Tartarie, qu'ils devoient faire par le Détroit de Waigatz, & par la mer de Tartarie, le long du fleuve Oby, où ils ont coutume d'hyverner. Ces gens-là lui dirent, que le Détroit ne ſe géleroit pas de deux mois & demi. Cette nouvelle fit beaucoup

de plaisir à nos navigateurs, voyant qu'ils avoient le tems de mesurer les eaux, & de faire d'autres observations utiles. Neuf matelots de Heemskerk firent rencontre de 20. Samojedes, qui marchoient cinq à cinq, & les priérent de leur donner quelque connoissance de la Nouvelle Zemble, leur étant très-important d'en être exactement instruits, dans le dessein qu'ils avoient, de trouver par-là un chemin aux Grandes Indes. Leur réponse fut, qu'ils ne sçavoient rien autre chose, sinon qu'à cinq journées de l'endroit où ils étoient, vers le Nord-Ouest, il y avoit un Cap, au-delà duquel la mer s'étendoit plusieurs centaines de lieues vers le Sud-Ouest; mais qu'ils n'avoient jamais entendu dire qu'on pût aller au Indes par cette route. Les Hollandois faisant réfléxion là-dessus, & sur la peine inutile qu'ils s'étoient déja donnée pendant quatre mois, revinrent au pays avec beaucoup plus de fatigue que de gloire. Surquoi le Magistrat ordonna, qu'on abandonneroit pour toujours ce vain projet: laissant néanmoins à ceux qui le voudroient, la liberté d'entreprendre, à leurs dépens, une pareille navigation; & proposant même une grande récompense à ceux qui viendroient à bout d'une telle entreprise.

Cependant, la riche Ville d'Amſterdam, qui avoit plus d'intérêt qu'aucune autre dans cette affaire, voulut tenter de nouveau ; & envoya pour cela deux Vaiſſeaux bien équipés : le premier ſous le commandement deſdits Heemsherk & Barentſon ; & le ſecond, ſous celui de Jean Corneille Riip. Ils vinrent juſqu'à la hauteur de 80. dégrés, où ils trouvérent un pays fertile & abondant ; au lieu que dans la Nouvelle Zemble, qui eſt à 7. dégrés plus au Sud, il ne s'y rencontre ni arbres, ni peuple, mais ſeulement des troupeaux de renards & d'ours d'une grandeur énorme. Ils découvrirent dans ce bon pays deux Iſles fort grandes, remplies de nids & d'œufs d'une eſpéce d'oies ſauvages, que les Hollandois apellent Roodtganſen, ou oies rouges. Les deux Vaiſſeaux navigérent enſemble juſqu'au 28. de Juin ; mais la mer commençant à geler, & Heemskerk n'étant pas d'accord avec Corneille, ſur le parti qu'ils avoient à prendre, il ſe ſéparérent. Le ſecond, après avoir fait d'inutiles efforts pour entrer dans la mer de Tartarie, retourna enfin en Hollande ; & le premier fit voile vers la Nouvelle Zemble. Après l'avoir côtoyée pendant long-tems, juſqu'à l'Iſle d'Orange, qui eſt la plus Septentrionale, il

il se vit sur le point de périr, étant environné de si grandes montagnes de glace, qu'il y en avoit qui avoient 20. brasses au-dessus du niveau de l'eau, & 12. au-dessous : de sorte que le Vaisseau en fut fort endommagé. Cela arriva dans le mois de Septembre, où le Soleil commence à se cacher sur cet horison. Ces dangers furent accompagnés de bien d'autres, comme la stérilité, la rudesse incroyable du pays, le froid insuportable, la disette de bois pour se chauffer, le manque d'habitation pour se loger, & de vivres pour se nourrir. Dans cette vûe de périr misérablement, quelques mariniers se risquérent à terre ; & gagnant vers le Midi, ils trouvérent, après avoir fait deux lieues, une riviére d'eau douce, couverte d'arbres & de planches, qu'aparemment quelque torrent de neiges fondues avoit entraînés. Ils firent là une petite maison, où ils se retirérent vers la fin d'Octobre ; ne l'ayant pas pû finir plûtôt, tant à cause de la violence du froid, que parce qu'ils avoient fort affaire à se défendre des ours, qui venoient en troupes les attaquer. Une de leurs plus grandes peines, étoit la fumée qui les étouffoit dans leur cahutte, & le risque qu'ils couroient, en allant chercher du bois, de tomber entre

les pattes des ours, ou dans des abîmes couvertes de neige. Ils menérent cette vie malheureuse jusqu'au mois de Mai : auquel tems les alimens nécessaires leur manquant, ils racommodérent du mieux qu'ils purent leurs deux chaloupes, & abandonnérent ce triste séjour. Mais leurs peines ne cessérent pas pour cela, étant continuellement incommodés & des glaces & des ours ; en sorte que de tout l'équipage, il n'en échapa que douze, qui, en très-mauvais état, & sans leur Capitaine Barentson, arrivérent à Kilduin, & de là à Amsterdam, où ils rendirent compte de leur voyage.

Cela fait bien voir, que la vaine ambition des hommes est souvent confondue, lorsqu'ils cherchent des voies, que l'Auteur de la Nature leur veut tenir cachées; & combien se trompent ceux, qui prétendent qu'on jouit, sous le Pole Arctique, d'un air tempéré & tranquille. Mais quand cela seroit vrai, à quoi cela pourroit-il servir, si pour arriver à cette tranquillité imaginaire, il faut passer par des peines, que la foiblesse de notre être ne peut pas suporter ? Quel avantage en reviendroit-il plus grand aux Marchands, d'avoir ce passage par le Détroit d'Anian, de l'Ocean Septentrional au Méridional,

au riſque de tout l'équipage d'un Vaiſſeau ; puiſqu'il faut employer le double du tems, ſoit pour attendre la ſaiſon propre à le paſſer, ou pour conduire dans un affreux labyrinte de glaces de fragiles Vaiſſeaux, & défendre ſa vie de la dent meurtriére des ours ?

Les pays inconnus, juſqu'à preſent, aux environs du Pole ſont, le Royaume de Jedſo, d'une étendue extraordinaire entre l'Amérique Septentrionale, la Tartarie & le Japon, dont on dit que Matſumai eſt la Ville capitale, & que les habitans, quoique ſauvages & groſſiers, font redouter leur courage aux Japonois. Ils ſont vétus de peaux, & portent ſur l'eſtomac un miroir, qui réſiſte aux coups de fléches. Le nouveau Dannemark, à l'Occident de l'Amérique Septentrionale, & au Nord du Golphe de Button : Il fut découvert en 1619. par Jean Monaco Danois, ſous les auſpices du Roi Chriſtian IV. La Northwalles, au Sud du Nouveau Dannemark. La Terre de Labrador, ou la Nouvelle Bretagne, & autrement l'Eſtotiland au Sud du Détroit de Hudſon, & au Nord de la Nouvelle France. Le Cumberland, vaſte pays au Nord de la Terre de Labrador, ſéparé de la Groenlande par le Détroit de Davis.

La Groenlande pays très-froid ſous le Pole, dont les habitans mangent du pain fait d'os de poiſſon, & boivent de l'eau de mer. Le Spitzberg, de toutes ces terres la plus proche du Pole, où à peine les hommes mettent-ils pied à terre qu'ils ſont ou dévorés des ours blancs, ou périſſent par le froid. Les Anglois & les Hollandois font la pêche de la Baleine dans ces mers. Et enfin la Nouvelle Zemble, dont on a parlé.

CHAPITRE XIII.

Suite du voyage de l'Auteur jusqu'à Acapulco.

NOUS fîmes route enſuite au Sud-Eſt, avec un petit vent de Nord-Oueſt, afin de traverſer le Canal de Californie. Le Samedi, on fit le Sud-Eſt un quart Eſt avec un bon vent, & l'on perdit la terre de vûe. On trouva la hauteur de 21. d. 32. m. On mit enſuite le cap à l'Eſt-Sud-Eſt, & l'on fit aſſez de chemin la nuit, avec un fort vent de Nord: le vent s'abatit entiérement le Dimanche, & puis il s'éleva un petit Nord-Nord-Eſt, & la latitude fut de 20. d.

45. m. Comme l'on trouva que le courant avoit trop éloigné de terre le Galion, on fit l'Eſt un quart Sud-Eſt avec un petit vent.

Ce fut pour cela que le Lundi nous ne vîmes point les Iſles qu'on apelle les trois Maries, comme on le croyoit ; puiſque notre Vaiſſeau étoit à 40. lieues du cap de S. Lucas, & à 20. de celui de Corrientes, qui forment l'embouchure du Canal. Ces trois Iſles ne ſont qu'à dix lieues de l'embouchure Nord-Oueſt & Sud-Eſt. Il y a beaucoup de bons arbres ; on y trouve de l'eau ; la chaſſe y eſt abondante ; ce qui fait que les Corſaires François & Anglois qui ont paſſé par le Détroit de Magellan, pour piller dans la Mer du Sud, y viennent hyverner. On trouva la hauteur de 20. d. 4. m. parce que nous avions preſque toujours été dans le calme. La nuit, il fit fort peu de vent.

Le Mardi premier jour de l'an 1697. le calme revint, & l'on vit au-tour du Galion quantité de Lobillos qui hauſſoient la queue & les pieds en l'air, comme des chiens de Saltinbanques. On prit cinq bonnes tortues, dont la chair eſt toute ſemblable à celle de la vache, mais n'a pas le même goût. La hauteur fut de

20. d. 11. m. & le calme continua toute la nuit. Le Mécredi, on mit la Chaloupe en mer, & l'on prit ſept tortues, qui flotoient endormies : on prit auſſi quelques Requiens, & quelques dorades avec le harpon. La latitude ſe trouva 20. d. 5. m. Vers le ſoir, on eut un vent de Nord-Oueſt, qui la nuit paſſa au Nord; & avançant ainſi, nous découvrîmes le Jeudi matin, le terroir de la Nouvelle Eſpagne, bien au-delà du cap de Corrientes. Toute la côte eſt habitée par des Indiens qui ſont fort pacifiques, en commençant au 20. d. 55. m. Nous ne pûmes aprocher de terre, parce que le courant nous en éloignoit; & pour ne pas tomber ſur certaines ſéches qui ſont vis-à-vis du Cap. On prit hauteur, & l'on ne trouva que trois minutes de moins; & cela, parce que nous avions toujours fait l'Eſt, &puis l'Eſt un quart Sud-Eſt. Nous mîmes donc le cap à l'Eſt-Sud-Eſt, pour nous aprocher de terre, & y laiſſer celui qui devoit porter le paquet à México. Nous fûmes le long de la côte, où l'on voit une chaîne de très-hautes montagnes qu'on apelle de Simetla. Le peu de vent que nous avions ceſſa pendant la nuit, & nous nous trouvâmes le Vendredi fort peu avancés. Le Nord-Oueſt, que les Eſ-

pagnols apellent Virazon, étant revenu, nous fûmes doucement, pendant toute la journée, le long de ces montagnes, qu'on dit être remplies de mines d'or & d'argent, & nous vîmes autour du Galion quantité de ſerpens de diverſes couleurs, que le courant des riviéres avoit entraînés.

L'on tira pluſieurs coups de mouſquet avant la nuit, pour avertir la Galiote, qu'on a coutume d'envoyer dans ces tems-ci, d'Acapulco au-devant du Galion; ou pour faire venir quelque barque d'Indiens avec des rafraîchiſſemens; mais tout cela fut inutile; & ſeulement ſur le ſoir, on vit deux feux ſur ces hautes & ſtériles montagnes, qu'on jugea être des feux de Païſans.

Le vent continua à ſoufler pendant la nuit, tantôt Nord-Oueſt, & tantôt Sud-Oueſt. Le Samedi matin, on mit la chaloupe en mer, pour mettre à terre celui qui devoit porter les lettres pour México & pour Madrid. Le P. Borgia Jéſuite, qui avoit le ſcorbut, & pluſieurs autres malades s'y embarquérent auſſi. La nouvelle en eſt cependant ſçûe à Mexico auparavant, par le Courier, qu'y envoie l'Alcalde de Chiamela, auſſi-tôt que la Sentinelle, qui eſt ſur le ſommet des montagnes, aperçoit quelque Vaiſſeau en mer.

Sur cet avis incertain de l'Alcade, touchant un grand Navire que l'on aura vû, & qui peut être ennemi, on commence à faire des priéres à México, jusqu'à ce que celui qui aporte les lettres, soit arrivé : à son arrivée, on sonne toutes les cloches, en signe de réjouissance; & cette sonnerie continue jusqu'à ce que le troisiéme Courier venant d'Acapulco, aporte au Viceroi la nouvelle de l'arrivée du Galion de la Chine dans ledit Port. On fait de pareilles réjouissances, lorsque la Flote arrive, les Bourgeois n'y étant pas moins intéressés ; & la même chose à Manille, au retour du Galion.

Le Port de la Nativité est aux 19. d. 33. m. & a de l'eau assez pour toutes sortes de Vaisseaux ; mais il y a un rocher à son entrée. Celui de Chiamela, n'est que pour de petites barques ; il est cependant grand, & couvert de plusieurs Isles au Sud-Est & au Nord-Ouest, & par la terre-ferme. On y trouve beaucoup de perles & de bon poisson. Tout ce pays depuis le Cap Corrientes jusqu'au Port de la Nativité, porte le nom de la Nouvelle Galice, & est habité par des Indiens conquis.

Après le calme, que l'on a ordinairement tous les matins sur cette côte, vient

la Virazon du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt. Nous fîmes pendant la nuit le Sud-Eſt le long de la côte. Le Dimanche, nous continuâmes à faire les 80. lieues que l'on compte de la Nativité à Acapulco ; mais que les Pilotes diſent ce qu'ils voudront, il y en a bien 150. On tira un coup de canon, pour avertir les gardes de la côte, que le Vaiſſeau étoit ami. Sur le ſoir, nous nous trouvâmes vis-à-vis du Port & du Village de Salagua.

Le Lundi, on fit le Sud-Eſt avec un Oueſt-Nord-Oueſt ; & avant midi, on ſe trouva vis-à-vis du Port & du Volcan de Colima, où l'on fait beaucoup de ſel, auſſi-bien qu'à Salagua. Continuant toujours à côtoyer ces montagnes chauves & eſcarpées, nous arrivâmes le ſoir à la côte de Motines, ou Montines, comme certains le veulent, à cauſe que pendant ſept lieues on trouve toujours les montagnes égales. Le Pays eſt preſque par tout déſert, & à peine trouve-t-on un Village au bout de quelques journées de chemin. On fit la même route le Mardi ; mais après deux lieues, ce peu de vent que nous avions ceſſa. Il s'éleva le ſoir un petit Sud-Oueſt, mais qui dura ſi peu, que nous n'avançâmes point du tout. Ce quartier de los Motines eſt un vrai lieu de cal-

mes : on y voit le jour un Ciel ſans nuages, & la nuit une clarté d'étoiles incroyable ; ſur-tout après le tems des pluies, qui commencent en Juin, & finiſſent avec Décembre.

Le Mécredi, nous fûmes encore dans le même calme, & nous ſentîmes une chaleur auſſi grande que celle des jours Caniculaires en Italie. Un vent de Nord-Oueſt s'éleva ſur le ſoir, & dura quelques heures : le lendemain calme encore, & le ſoir un petit Nord-Oueſt qui dura peu. On eut le même ſort le Vendredi, & nous eûmes au commencement de la nuit un vent, qui nous amena devant le Port & le Village de Siguataneio, qui a trois écueils à ſon entrée. On y pêche de belles perles, & on y fait du ſel. Depuis cet endroit le pays commence à être moins ſtérile ; les montagnes ſont couvertes de quelques petits arbres, & la mer a du poiſſon de différentes eſpéces, dont nous voyions des troupes autour du Vaiſſeau.

Le vent de Nord, qui eſt ordinaire en cette ſaiſon ſur la côte, nous fit peu avancer pendant la nuit, parce qu'il n'étoit pas des plus favorables ; & le Samedi matin, nous étions encore vis-à-vis de Siguataneio. Il ceſſa enſuite entiérement, ce qui nous fit reſter toute la nuit dans le

même endroit, avec une chaleur insuportable.

Le Dimanche, nous eûmes un vent tout-à-fait contraire, & on ne fit autre chose que de pêcher des Cachoretas, dont la côte est pleine. Enfin, après tant de mois, on jetta l'ancre à demi-lieue de terre ; mais la nuit on fut fort incommodé d'une quantité de cousins & de petites mouches qui mordoient comme des enragées.

Le calme continua encore le Lundi ; & quand le vent s'élevoit, il étoit contraire ; ce qui nous faisoit rester dans le même endroit. Le cap tantôt à l'Est, & tantôt à l'Est-Sud-Est, selon les caps qu'il falloit doubler.

Le Mardi, on eut un vent de Nord qui fit beaucoup avancer le Vaisseau. La chaloupe revint avec peu de rafraîchissemens ; & nous aprîmes que celui qui portoit le paquet, n'ayant pû trouver de chevaux à la Nativité, s'étoit fait conduire à Siguataneio, où des pêcheurs lui avoient fourni des montures pour Mexico ; & que les autres s'étoient mis en chemin, les uns par terre, & les autres par mer. On sçut aussi que la Flote étoit arrivée au Port de la Vera Cruz avec le Comte de Cañette Viceroi du Pérou, & le Comte

de Montezuma pour le Méxique, qui avoient eu du bruit avant que de mettre pied à terre. Sur le soir, nous passâmes Salina, pays qui dépend de l'Alcalde Major de Patatan, qui est un endroit éloigné de quelques lieues dans les vallées. C'est dans cet endroit que croît la meilleure Vanille, qui n'est pas d'un petit profit à l'Alcalde, aussi-bien que le cacao & la pêche des perles. Le vent étant pendant la nuit tantôt Nord, tantôt Est-Nord-Est, & le courant contraire, nous reculâmes plutôt que d'avancer; & cela continuant encore le Mécredi, nous ne pûmes passer le Port de Patatan, où peuvent entrer de gros Vaisseaux.

Le calme dura pendant la nuit, & le même vent contraire le Jeudi matin; mais après-dîner nous eûmes un Sud-Ouest, qui nous fit avancer & passer la côte del Calvario, où l'on trouve beaucoup d'arbres de cacao & d'excellente Vanille.

On fit pendant la nuit l'Est-Sud-Est avec un vent de Nord; de sorte que le Vendredi dix-huit, nous nous trouvâmes à la vûe du Port d'Acapulco. Le premier Pilote avoit le scorbut & le Berben, qui le mettoient en grand danger. Sur le midi, nous eûmes un bon Sud-Ouest, qui nous fit bien avancer. Pendant que nous

allions

allions le long de la côte de Coyuccia, nous apperçumes une Pirague ou grande Barque qui venoit vers nous. Lorſqu'elle nous eût abordé, nous trouvames que c'étoit des rafraîchiſſemens ; ſçavoir, un bœuf, des poules, du pain, des confitures & des limons, que le Gouverneur & Dom François Mecca envoyoient au Général, outre pluſieurs choſes pour les particuliers, de ſorte que chacun eut de quoi ſe rafraîchir. Le vent de Nord qui ſoufla pendant toute la nuit, nous fit faire l'Eſt $\frac{1}{4}$ Sud'Eſt, & nous porta vis-à-vis le Village & le Port de Coyuccia ; dont la côte pendant quatorze lieues eſt pleine de cocos, de cacao, de vanille, & de pluſieurs autres choſes. Le vent ſe trouvant favorable, nous entrames par la grande embouchure dans le Port d'Acapulco, & nous y mouillames à cinq heures après midi. On paſſa toute la nuit à touer le vaiſſeau dans la Baye, de ſorte qu'avant le jour on l'amarra à un gros arbre ; car quoique le Port ſoit bon, à l'abri de tous vents, cependant comme il eſt fait en limaçon, le vent qui eſt bon pour entrer par le Sud'Eſt & le Nord-Oueſt, n'eſt pas propre pour le mettre en ſûreté proche de terre.

Le Dimanche matin tout le monde

réitera les embraſſemens, accompagnés de larmes de tendreſſe, ſe voyant dans le Port, après un pénible voyage de deux cents quatre jours & cinq heures. On chanta le *Te Deum*, pour en rendre graces à Dieu & à ſa très-Sainte Mere, mais le Général n'eut pas la bonté de le ſolemniſer en faiſant tirer quelques coups de canon, diſant pour ſes raiſons qu'on lui feroit rendre compte de la poudre à Manille. On ſalua le Château de ſept coups : & il répondit de trois, en arborant le pavillon du Roi.

Je demandai aux Pilotes, combien de lieues & de dégrés nous avions fait. mais ils furent tous de différens avis : & cela parce que l'on n'avoit pas navigé en droite ligne, mais en ſerpentant inutilement ſur la mer. Pierre Fernandez Portugais, né à Madere, le premier Pilote, me dit que nous avions parcouru cent vingt-cinq dégrés, & fait deux mille cinq cens lieues d'Eſpagne. Mais Iſidore Montes d'Oca de Seville, ſon camarade, dit que c'étoit cent trente dégrés & environ trois mille lieues. Lorſqu'on fait voile d'Acapulco à Manille, on ne fait pas ce grand tour, parce qu'après être deſcendu du dix-ſeptieme dégré au treize, on continue le voyage ſur le même parallele juſqu'à Ma-

nille, avec vent en poupe, & l'on y arrive heureusement en deux mois & demi, ou trois tout au plus, sans aucune tempête.

On peut prendre un autre chemin, en allant d'Acapulco au Cap Mendocin, & là mettre le Cap aux Isles Marianes & à Manille; ils disent alors qu'on parcourt cent vingt-sept dégrés, & que l'on fait deux mille cent cinquante-neuf lieues.

On attendit tout le Dimanche pour la visite des Officiers du Roi, afin de pouvoir mettre pied à terre. Ils vinrent sur les trois heures; sçavoir le Gouverneur du Château, Dom François Mecca, Controlleur & le visiteur, à qui on donna la facture de la charge du Gallion, pour régler les droits du Roi, qui se montoient à quatre-vingtmille pieces de huit, y compris le présent que l'on fait au Vice Roi; on lui remit aussi le double des lettres pour Madrid, afin de les envoyer par un autre courier en toute diligence à Mexico. Lorsqu'ils eurent sçu qui j'étois, ils me firent mille civilités. Aussi-tôt qu'ils furent partis, on porta à terre l'Image de la Sainte Vierge, & je l'accompagnai jusqu'à l'Eglise Paroissiale, au bruit du canon du vaisseau. Je retournai le soir coucher à bord du Galion, pour ne pas laisser à la

garde d'un esclave mes hardes qui auroient pu être endommagés par sa négligence.

Je fus le lundi à terre, où l'on me dit que la Sentinelle de Perou avoit découvert deux vaisseaux qui faisoient voile pour ce Port. Il faut sçavoir que sur une montagne proche de la Ville il y a deux Sentinelles, une qui regarde vers le Perou, & l'autre vers la Chine, afin de donner avis des vaisseaux qu'elles découvrent. On jugea que c'étoit le Vice-Amiral, & la patache du Perou qui venoient prendre le Comte de Cannette, nouveau Vice-Roi. Je dînai avec Dom François Mecca; & pendant que nous étions à table, j'entendis un coup de canon. Je lui demandai ce que cela signifioit, & il me dit que c'étoit pour faire sçavoir aux vaisseaux qu'ils pouvoient entrer dans le port, s'ils étoient amis, & s'ils ne l'étoient pas, que les Espagnols étoient sur leurs gardes & prêts à les recevoir. Le Gouverneur envoya le Major Arambolo avec la chaloupe de notre vaisseau pour les reconnoître, parce que celles des deux Pataches du Perou qui étoient dans le port n'étoient pas propres pour cela. Il est à propos que je m'arrête ici, afin de reprendre haleine, & de donner plus commodement mon dernier volume.

Fin du cinquieme Volume.



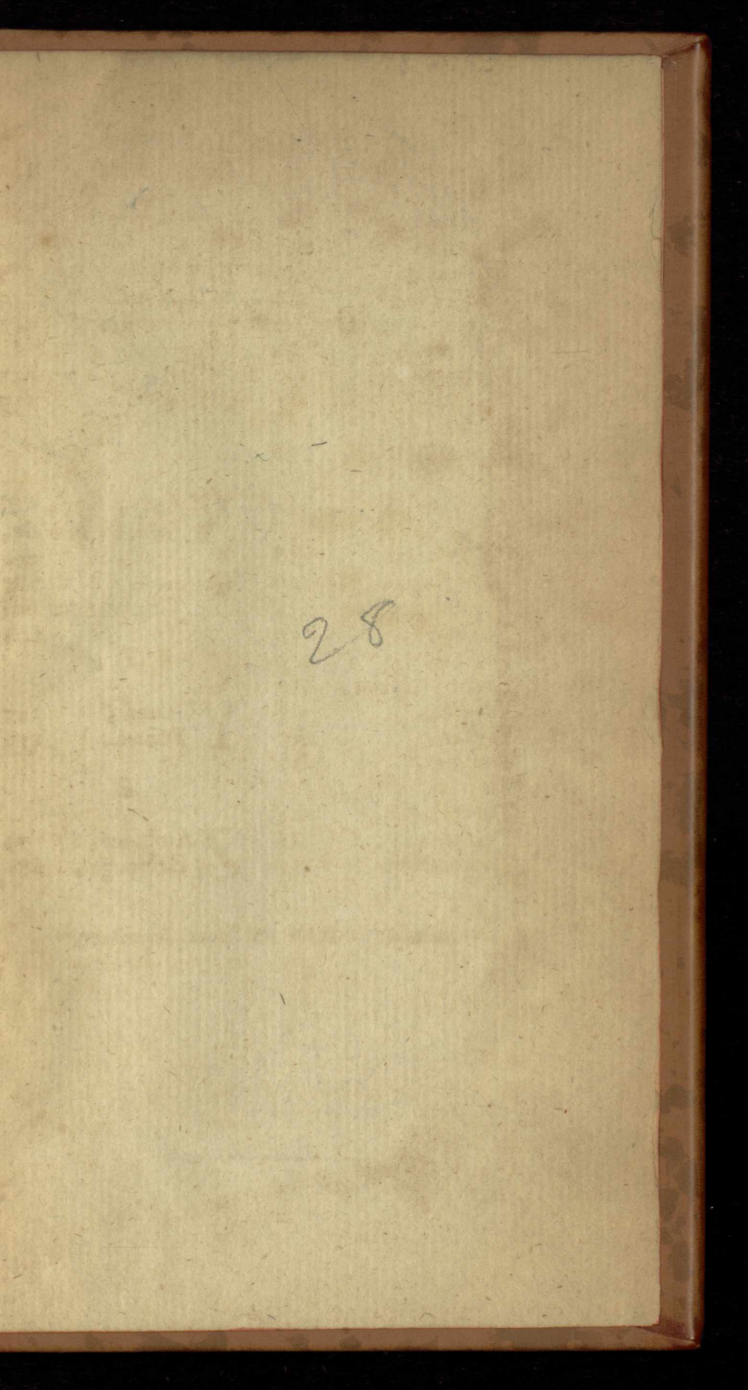
TABLE DES MATIERES

DU TOME CINQUIEME

A

B

Fin de la Table du Tome cinquieme.


28

Reliure
JR Montmont
2001





